

LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

EN VENTE  
CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR.

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE BONAPARTE, 28.



LES  
INSCRIPTIONS DE PIYADASI

PAR  
É. SENART.

TOME PREMIER  
LES QUATORZE ÉDITS.

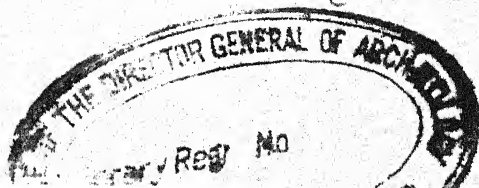


417.21  
Sem

23197

PARIS.  
IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXI. (1881)



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY, NEW DELHI

Acc. No. 23197

Date... 23 . 3 . 56

Call No. ....

---

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

---

LIBRARY No. 1271

LES  
INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

---

INTRODUCTION.

Le génie hindou, spéculatif et mystique, insoucieux des événements extérieurs et du temps, ne nous a conservé que bien vague et bien altéré le souvenir des vicissitudes à travers lesquelles il a accompli ses instructives évolutions. Parmi une littérature immense, la littérature historique est à peine représentée. Entre l'antiquité la plus reculée, caractérisée pour nous par les parties principales de la littérature védique, et l'âge le plus moderne, la chronique singhalaise, Mahâvaṃsa et Dipavaṃsa, est un monument à peu près unique. C'est seulement dans ces annales monastiques de Ceylan, où le zèle religieux a consigné les traditions relatives aux origines du buddhisme jusqu'à son introduction dans l'île, que nous trouvons, pour la période qui s'étend du vi<sup>e</sup> au iii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, des éléments indépendants et un peu sérieux de reconstruction histo-

rique. C'est assez dire le prix inestimable que prennent les documents épigraphiques et numismatiques, au milieu des lacunes et des incohérences d'une tradition si décevante, dans les incertitudes d'une chronologie qui se réduit le plus souvent au classement approximatif des œuvres littéraires. Il y a, aux alentours de l'ère chrétienne, cinq ou six siècles, et des plus décisifs, de l'histoire de l'Inde, que les découvertes archéologiques, aidées de quelques fragments des historiens occidentaux, nous ont en quelque sorte révélés.

A la tête de ces précieux débris se place, par son ancienneté et son importance, une série de monuments à laquelle toutes les parties de l'Inde du nord ont successivement apporté leur tribut, qu'a enrichie depuis plus de quarante ans la curiosité laborieuse et féconde de nombreux explorateurs : les inscriptions d'Açoka-Piyadasi.

Quelques-unes d'entre elles, que porte une colonne relevée à Delhi par Firuz Shah, avaient été signalées dès la première époque des études indiennes, reproduites même en un fac-similé assez exact, que publièrent, en 1801, les *Recherches asiatiques*<sup>1</sup>. Tout en était resté mystérieux, les caractères et la langue; mais un sûr instinct en faisait pressentir l'antiquité et par conséquent l'importance; et quand, en 1838, le Journal de la Société asiatique du Bengale apprit à l'Europe savante le déchiffrement intégral de cet

<sup>1</sup> D'après des dessins du capitaine Hoare, *Asiat. Researches*, t. VII, p. 175 et suiv.

alphabet si longtemps rebelle, on n'hésita pas à saluer, dans la découverte de James Prinsep, une des gloires les plus brillantes et l'une des plus utiles conquêtes dont s'honorent les lettres orientales.

Je ne saurais, sans longueur, suivre pas à pas les péripéties de ce drame scientifique auquel l'ardeur d'enthousiasme et la flamme de génie qui éclatent dans le héros prêtent un intérêt si puissant. Nous le verrions, faiblement éclairé dans sa route par quelques déchiffrements, fort incomplets, de l'alphabet plus moderne des Guptas et des grottes de la côte occidentale, débiter par une étude attentive, statistique et classement des caractères, qui le conduit d'abord à reconnaître que la langue est bien indienne, puis à identifier exactement deux ou trois signes<sup>1</sup>. Nous le verrions exercer sa pénétration sur des médailles portant des caractères non point identiques, mais analogues, dans des recherches qui aboutissent au déchiffrement des monnaies du Surâshtra<sup>2</sup>. Il accumulait un trésor d'observations encore confuses, de pressentiments mal définis, de conclusions à demi inconscientes, tous ces germes féconds qui, pour un temps, végètent obscurément dans l'esprit, mais qui toujours préparent et expliquent l'éclosion soudaine d'une idée ou d'une trouvaille illustre. Prinsep nous a raconté lui-même<sup>3</sup> que ce fut en lithographiant de

<sup>1</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1834, p. 124 et suiv., p. 483 et suiv.; 1835, p. 124 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 1835, p. 626 et suiv.; mai 1837.

<sup>3</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1837, p. 460 et suiv.

courtes inscriptions de Sanchi, envoyées à son journal par le capitaine Smith, que se fit pour lui la lumière. Chaque ligne était gravée sur un pilier différent, chacune se terminait par deux caractères toujours les mêmes; chacune, pensa-t-il, devait signaler la générosité de quelque fidèle; dans ces deux caractères, il supposa le mot *dānañ* « offrande ». La conjecture était fondée; le mot magique était trouvé, qui devait dissiper les ombres amassées par les siècles. Les lettres intimes publiées par M. Cunningham<sup>1</sup> nous montrent son ami déchiffrant en quelques heures les légendes des médailles du Surâshtra; dix jours après, il tenait la clef des inscriptions de Sanchi et, par elles, des textes gravés sur la colonne de Firuz; un mois plus tard, il publiait une transcription et une traduction intégrales des édits sur *lâts* (piliers), dont quatre versions, plus ou moins complètes, lui étaient dès lors accessibles.

Il ne put lui-même que peu à peu estimer à sa valeur le prix des documents que son persévérant génie venait de restituer à l'histoire. Turnour, le premier<sup>2</sup>, grâce à sa connaissance de la chronique singhalaise, reconnut dans leur auteur Piyadasi, l'Açoka de la tradition méridionale. Presque au même moment, Prinsep découvrait, dans les nouveaux édits qui affluaient entre ses mains, la mention de plusieurs rois grecs, un Antiochus, un Ptolémée. Merveilleuse surprise dans ce monde hindou, si fermé

<sup>1</sup> *Archæolog. Surv.*, I, p. 7 et suiv.

<sup>2</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1837, p. 1054 et suiv.

en apparence aux actions du dehors, si oublieux en tous cas de ses relations avec les peuples étrangers! Cet intérêt capital dont Prinsep relevait un à un les éléments, n'a fait que grandir par les découvertes qui se sont produites depuis sa fin, si malheureusement prématurée.

Tels qu'ils nous sont aujourd'hui révélés, ces monuments se répartissent en trois groupes :

Le premier fut tout entier connu de Prinsep. Il se compose, pour compter avec le général Cunningham, de huit édités gravés sur des colonnes; les cinq premiers sont représentés par cinq versions différentes, plus ou moins complètes, le sixième par quatre, les deux derniers par une seule. Ce sont les *lâts* ou piliers de Delhi, où il s'en est retrouvé deux<sup>1</sup>, d'Allahabad<sup>2</sup>, de Mathiah<sup>3</sup> et de Radhiah<sup>4</sup>.

Le deuxième groupe embrasse une série d'édits

<sup>1</sup> Deux colonnes portant des inscriptions de Piyadasi ont été successivement découvertes à Delhi. L'une, désignée par le nom de Firuz Shah qui la restaura, a été mentionnée plus haut. La seconde fut retrouvée par le major Pew en 1837; il en communiqua un fac-similé à Prinsep (*Journ. As. Soc. of Beng.*, p. 794 et suiv.).

<sup>2</sup> Le capitaine Hoare en avait aussi préparé un dessin (*Asiat. Researches*, loc. cit.). La première description détaillée et la première reproduction rendue publique fut celle du capitaine Burt (*Journ. As. Soc. of Beng.*, 1834, p. 106 et suiv.); elle fut suivie d'une revision par le capitaine Smith (*ibid.*, 1837, p. 963 et suiv.).

<sup>3</sup> Signalée par Hodgson dix ans plus tôt, la copie n'en fut publiée par Prinsep qu'en 1834 (p. 481 et suiv.).

<sup>4</sup> L'inscription de Radhiah, signalée dès 1784 (Prinsep, 1835, p. 125), puis par Stirling (*Asiat. Researches*, t. XV, p. 313) et finalement par Hodgson (1834, p. 481 et suiv.), fut publiée en 1835 (*Journ. As. Soc. of Beng.*, p. 124 et suiv.).

DIRECTOR GENERAL OF ARCH.

OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCH.

gravés sur le rocher. Prinsep en connaissait deux versions<sup>1</sup> : celle de Girnar<sup>2</sup> dans le Gujerât, celle de Dhauli<sup>3</sup> dans l'Orissa. Le nombre s'en est depuis bien augmenté. Court avait, dès 1836, signalé l'existence à Kapur di Giri, non loin d'Attok, dans la vallée supérieure de l'Indus, d'une inscription en caractères inconnus<sup>4</sup>. Quelques tentatives faites d'abord pour les copier ou en prendre des impressions ne réussirent pas; c'est à la persévérance et au zèle de Masson que l'on en dut les premiers fac-similés. Ils furent transmis à la Société asiatique de Londres. L'alphabet en était essentiellement semblable, bien que différent dans beaucoup de parties, à celui des monnaies bactriennes et indo-scythes, dont le déchiffrement presque complet réalisé par Prinsep en deux études, deux assauts, demeure un de ses titres les plus glorieux. Telle était pourtant la divergence dans de nom-

<sup>1</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1838, p. 156 et suiv., p. 219 et suiv., p. 434 et suiv.

<sup>2</sup> Les premiers estampages de l'inscription de Girnar furent pris par le D<sup>r</sup> Wilson de Bombay, en 1837; Wathen en envoya une copie réduite à Prinsep (*Journ. As. Soc. of Beng.*, 1838, p. 157). Une revision entreprise par le lieutenant Postans ne parvint à Calcutta qu'après le départ de Prinsep (*ibid.*, 1838, p. 865 et suiv.). Elle fut utilisée par Wilson, ainsi qu'une revision nouvelle exécutée par Westergaard et le capitaine Le Grand Jacob (*Journ. Bomb. Br. Roy. As. Soc.*, I, p. 148, II, p. 410). Le meilleur fac-similé a paru dans l'*Archeol. Surv. of West. India*, par Burgess, 1874-1875, pl. X et suiv.

<sup>3</sup> Les édités de Dhauli furent découverts par le capitaine Kittoe en 1837 (*Journ. As. Soc. of Beng.*, p. 1072 et suiv.; 1838, p. 434 et suiv.); il en prit un fac-similé qui est demeuré unique jusqu'à ces derniers temps.

<sup>4</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1836, p. 482.



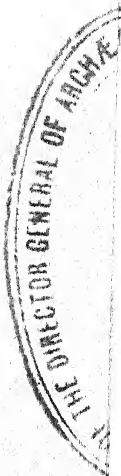
breux détails, qu'il ne fallut rien moins que les efforts prolongés d'une sagacité ingénieuse et pénétrante pour reconnaître dans cette inscription une autre version du monument de Girnar et de Dhauli. L'honneur en revient à MM. Norris et Dowson; c'est à l'industrie éclairée et patiente de M. Norris qu'est dû le premier fac-similé publié par la Société de Londres, et auquel se rattachent les travaux de Wilson sur nos inscriptions<sup>1</sup>. Deux autres versions n'ont été signalées que plus récemment : l'une à Jaugada, dans l'Orissa; reconnue dès 1850 par W. Elliot, les premières copies en avaient été entièrement perdues pour le public<sup>2</sup>; l'autre à Khâlsi, près des sources de la Jumna, a été découverte en 1860<sup>3</sup>. L'une et l'autre ne nous sont devenues accessibles que dans les derniers temps, par les fac-similés qu'en a donnés M. Cunningham.

En somme, de ces cinq textes, plus ou moins compromis par le temps, ceux de Girnar, de Kapur di Giri et de Khâlsi, contiennent *Quatorze édits* différents, dont la séparation est généralement indiquée sur le roc même; ceux de Dhauli et de Jaugada n'en comprennent que treize, mais aux édits XI, XII et XIII du premier groupe, qu'ils ne connaissent pas, ils substituent, en autre place, deux édits qu'on s'est

<sup>1</sup> *Journ. of the Roy. As. Soc.*, t. VIII, p. 293 et suiv.; XII, p. 153 et suiv.

<sup>2</sup> *Corp. Inscr. Ind.*, t. I, p. 18.

<sup>3</sup> Une description, avec un spécimen, en avait paru dans le premier volume (p. 244 et suiv.) de l'*Archæol. Survey* du général Cunningham.



accoutumé à désigner comme les *Édits détachés de Dhauli*.

Le troisième groupe est demeuré complètement inconnu à Prinsep. Ce n'est qu'en 1840 que le capitaine Burt remarqua à Bhabra une inscription en caractères d'Açoka<sup>1</sup>; une copie revisée en fut ensuite publiée par Wilson<sup>2</sup>. Dans les dernières années, les recherches habiles et actives du général Cunningham et de ses agents ont amené la découverte, à Bhabra même, et dans deux autres endroits, à Sahasaram et à Rûpnâth, d'une triple version d'un texte nouveau; il a eu la bonne fortune d'être examiné d'abord par un philologue aussi exercé que M. Bühler; l'interprétation en a été ainsi portée très loin dès le début<sup>3</sup>. Bien que Piyadasi ne s'y nomme pas, le savant commentateur lui a rapporté ces monuments, avec une vraisemblance bien voisine de la certitude.

Ces documents longs et nombreux se complètent les uns les autres. Le prix en a été de plus en plus mis en lumière par le progrès général de nos connaissances.

Leur auteur concentra dans ses mains la puissance la plus vaste, à n'en pas douter, qui ait été constituée dans l'Inde avant l'ère chrétienne. Il appartient à l'époque où les influences occidentales s'exercèrent le

<sup>1</sup> Son fac-similé fut reproduit et accompagné d'une traduction fort imparfaite par Kittoe (*Journ. As. Soc. of Beng.*, 1840, p. 616).

<sup>2</sup> *Journ. Roy. As. Soc.*, t. XVI, p. 357 et suiv.

<sup>3</sup> *Bairat* est un nom préféré par le général Cunningham et substitué par lui au nom de Bhabra. Cf. *Indian Antiquary*, juin 1877 et juin 1878.

plus directement sur l'Inde. Les traditions singhalaises nous l'ont signalé comme le vrai fondateur de la domination du buddhisme, comme le promoteur d'une des plus mémorables évolutions qui marquent l'histoire de l'Inde ancienne; c'est sous son règne, avec sa coopération, que se fixa, dans ses ligues principales, un des plus grands mouvements religieux que connaisse l'histoire; et, parmi ses inscriptions, il en est une qui précisément s'adresse à l'assemblée qui paraît avoir été l'agent principal de cet établissement.

On peut considérer comme le pivot de la chronologie ancienne de l'Inde l'identification du Sandrocttos des Grecs, l'adversaire heureux de Séleucus, avec le Candragupta de la tradition hindoue. Nos monuments, émanés de son second successeur, mettent hors de doute cette identification essentielle, qui avait été contestée. Par les synchronismes que les noms cités des rois grecs permettent d'établir, ils fournissent, à très peu d'années près, un point fixe, immobile, et nous sont d'une ressource inattendue pour contrôler les documents écrits de Ceylan. A l'histoire, ils donnent des indications certaines, positives, sur l'administration intérieure, et ce qui est plus inestimable encore, sur certaines relations extérieures du plus puissant empire de l'Inde au III<sup>e</sup> siècle.

Leur inspiration essentiellement religieuse, le but particulièrement religieux qu'ils se proposent, en font une pierre de touche pour la chronologie du développement religieux de l'Inde. Au milieu du conflit et des prétentions exclusives des sectes rivales,

on sait combien il est malaisé de déterminer la condition exacte du buddhisme à une époque définie. Grâce à eux, nous obtenons un point de comparaison qui doit faire loi : la manifestation authentique et directe des croyances, des sentiments et des tendances du souverain qui en assura la fortune.

Que dire de la paléographie et de la langue ? Nous connaissons dans l'Inde ancienne deux alphabets rivaux, l'un, employé au nord-ouest, qui ne fit pas une longue fortune, mais qui eut certainement son temps de floraison et sa période d'influence; l'autre duquel dérivent toutes les écritures qui ont été depuis employées dans la presque entière. De l'un et de l'autre, les inscriptions d'Açoka nous offrent les spécimens les plus anciens, datés avec une entière précision; c'est, avant tout, grâce à elles et par leur étude qu'il nous est permis de nous attaquer aux problèmes, si curieux pour l'histoire de la civilisation et des rapports internationaux, qui se rattachent à l'origine et à la diffusion de l'écriture dans l'Inde.

Une foule de dialectes plus ou moins artificiels ou populaires ont été, dans l'Inde, parallèlement employés et régularisés aux époques les plus diverses; leurs monuments littéraires ne nous sont accessibles qu'à travers les inexactitudes d'une tradition gâtée aussi souvent par le pédantisme que par l'ignorance. Au milieu de cette anarchie et de ces obscurités, les inscriptions d'Açoka, destinées à l'enseignement et à l'édification du peuple, nous présentent, dans des dialectes différents, suivant les régions, une image

nécessairement fidèle de l'état linguistique à une période déterminée.

Partout enfin, sur les terrains les plus divers, elles sont pour nous le point stable dans la mobilité des contradictions perpétuelles et des fuyantes traditions.

On ne s'étonnera pas de voir rattachés à leur étude plusieurs des noms qui se sont le plus illustrés dans la conquête scientifique de l'Inde.

Après les découvertes de Prinsep, complétées sur un point par MM. Norris et Dowson, l'ère du déchiffrement était close. C'était maintenant à l'interprétation détaillée et méthodique de faire son œuvre. Wilson, se fondant spécialement sur la version nouvelle de Kapur di Giri, et sur une copie de Girnar fournie par Westergaard et le capitaine Le Grand Jacob, entreprit, pour la série des Quatorze édits, de reviser les premières traductions. Malheureusement, avec les rares qualités de son brillant esprit, il n'était pas l'ouvrier de cette tâche; il n'était pas le philologue exact et scrupuleux qu'elle réclamait. Il démêla habilement quelques détails, mais il ne dégagèa pas clairement les conditions de l'entreprise; il ne sut guère, par l'effort vigoureux d'une analyse pénétrante, sortir du vague des à-peu-près, ni s'élever plus haut que des conjectures assez embarrassées et trop souvent dédaigneuses des difficultés grammaticales.

Lassen, qui avait préludé, on peut le dire, à la découverte de Prinsep, en reconnaissant le premier sur une monnaie bilingue quelques lettres du nom

d'Agathocles<sup>1</sup>, dut naturellement tenir grand compte de ces inscriptions dans le second volume de ses *Antiquités indiennes*. Son cadre cependant lui interdisait un examen détaillé et explicite. Il rectifia plusieurs particularités, donna des fragments de traduction<sup>2</sup>. Mais c'est à Burnouf qu'appartient l'honneur d'avoir assigné sa méthode définitive à l'explication de ces monuments; elle occupe une large place dans les mémoires annexés à la traduction du Lotus de la bonne Loi<sup>3</sup>. Wilson en avait contesté l'inspiration buddhique; Burnouf la mit nettement en relief, en signala les liens étroits avec la terminologie des monuments littéraires. Il en renouvela l'intelligence, non seulement par cette précision, cette rigueur qu'il porta dans son analyse et qui donne à tous ses commentaires je ne sais quoi d'achevé, mais en montrant que c'était dans la langue et la littérature du buddhisme qu'il fallait aller chercher des éclaircissements et des parallèles; toutefois, préoccupé surtout de cette démonstration capitale, et satisfait de l'avoir étendue à une partie notable des inscriptions, il ne les embrassa pas toutes dans son examen; pour les Quatorze édits, il ne s'attacha guère qu'à la seule version de Girnar. Toute sa pénétration et tout son savoir se heurtaient d'ailleurs à un obstacle redou-

<sup>1</sup> *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1836, p. 723 et suiv. Prinsep poussait aussitôt la découverte un peu plus loin, et reconnaissait les caractères ta, la et va sur des monnaies similaires de Pantaléon.

<sup>2</sup> *Ind. Alterth.*, II, 1<sup>re</sup> éd., p. 218 et suiv. pass.

<sup>3</sup> *Lotus de la bonne Loi*, p. 654 et suiv.



table : l'insuffisance des reproductions qui lui étaient accessibles.

C'est pourtant avec ces mêmes matériaux incomplets que M. Kern a essayé, depuis, de reprendre en sous-œuvre la traduction et le commentaire de la plupart des textes examinés par Burnouf<sup>1</sup>. Sans approuver toutes ses tentatives, ni lui donner toujours raison contre ses devanciers, on ne saurait méconnaître la sagacité ingénieuse, l'abondance de ressources qu'il a déployées dans ce travail. Il n'en est que plus regrettable qu'il n'ait pu profiter encore des résultats, si féconds pour cette étude, qu'ont produits les dernières années.

La publication du premier volume du *Corpus inscriptionum indicarum* par M. Cunningham a inauguré à ce point de vue une période nouvelle. Le savant général ne nous a pas seulement rendu accessibles des monuments entièrement nouveaux comme les inscriptions de Sahasarâm et de Rûpnâth, ou des versions encore inédites de textes déjà connus, comme les inscriptions de Khâlsi et de Jaugada; il a soumis à une revision d'ensemble les fac-similés et les copies de ses prédécesseurs. Ce qui prête à ce contrôle une importance particulière, ce n'est pas seulement l'impossibilité, commune à presque tous les travailleurs, de soumettre les monuments à une inspection directe, c'est surtout la difficulté qu'oppose à la transcription, à la reproduction, même

<sup>1</sup> *Over de Jaartelling der zuidelijke Buddhisten*, Amsterdam, 1873.

pour les plus attentifs et les plus soigneux, l'état de ces rochers à la surface souvent inégale et rongée par les siècles. Telle est cette difficulté que le zèle de l'illustre archéologue et les moyens nouveaux dont il disposait n'ont pu encore assurer à ses copies une valeur et une autorité définitives. La suite fournira plus d'une preuve de cette fâcheuse observation; elle se vérifie, et par les passages encore trop nombreux où le texte, tel qu'il nous est livré, résiste à l'interprétation, et par les cas où des fac-similés antérieurs gardent sur les dernières reproductions un avantage que la grammaire ou le sens mettent hors de doute. On en verra des exemples non seulement dans les variantes du fac-similé de M. Burgess pour Girnar, mais même dans la comparaison du fac-similé de Wilson pour Kapur di Giri. Aujourd'hui encore, comme le disait Burnouf, il y a près de trente ans, « personne ne peut se flatter d'arriver du premier coup à l'intelligence de ces difficiles monuments. » Il n'en reste pas moins que nos sources d'information : reproduction des textes, connaissance des langues de l'Inde, connaissance du buddhisme, ont fait assez de progrès pour autoriser des tentatives nouvelles. Plus que jamais il est permis, avec Burnouf, d'ajouter qu'« il n'est personne qui ne puisse se flatter d'aider à l'interprétation » de ces précieux témoins de l'histoire intérieure et extérieure, religieuse et linguistique de l'Inde ancienne. Quelques lacunes que doive laisser une revision consciencieuse dans notre intelligence de ces textes, le moment est venu de les



soumettre à un examen détaillé, puisque, aussi bien, nous commençons à en avoir les moyens. C'est le moins que, possédant des versions multiples des mêmes morceaux, nous tâchions de faire profiter l'interprétation de leur comparaison intégrale. Nos conjectures, nos essais, même incomplets, de traduction, peuvent aider les explorateurs futurs à mieux voir, ne fût-ce que pour nous contredire. Ils y trouveront au moins des ressources pour s'orienter plus sûrement parmi les possibilités diverses, parmi les problèmes délicats qu'offrent à l'œil incertain, soit les lignes indécises d'une pierre souvent effritée, soit les similitudes décevantes entre plusieurs signes, si communes dans un alphabet d'allure cursive comme est celui de Kapur di Giri.

Les détails qui précèdent montrent assez tout ce qu'il reste à faire, combien de difficultés à vaincre, pour compléter l'intelligence de nos monuments.

Grouper et condenser les résultats acquis jusqu'à ce jour, notamment par les commentateurs exacts et méthodiques, par Burnouf, par MM. Kern et Bühler; les rectifier dans l'occasion; tenter l'analyse des parties qu'ils n'ont pas interprétées; étendre à toutes les versions parallèles, quand il en existe plusieurs, un examen circonscrit jusqu'à présent à une ou deux d'entre elles; préparer de la sorte et présenter dans un tableau d'ensemble les conclusions que, sous le double point de vue de la grammaire et de l'histoire, promettent des documents si authentiques et leur rapprochement des monuments littéraires.

res, tels sont les aspects multiples qui sollicitent une nouvelle étude.

Je me propose de passer successivement en revue les différents groupes d'inscriptions : les *Quatorze édits* de Girnar, Kapur di Giri, Khâlsi, Dhauli, Jaugada, dont les *Édits détachés de Dhauli* et de Jaugada forment l'appendice naturel; les *Édits des piliers*, à Delhi, Allahabad, Mathiah et Radhiah; les *Édits détachés sur roc*, à Bhabra, Sahasarâm, Rûpnâth et Bairat. Le commentaire sera suivi d'une étude grammaticale et de quelques remarques historiques; un index complet des mots contenus dans les inscriptions terminera cet exposé.

Avant d'entrer dans le détail, je dois m'arrêter, dès le début, à certaines observations qui intéressent et affectent matériellement la lecture et, par conséquent, l'intelligence de toutes les inscriptions, ou au moins de divers groupes parmi elles.

Dans tous nos textes se manifeste, par des exemples trop nombreux pour être réputés erreurs matérielles, l'équivalence de la voyelle longue et de la voyelle nasalisée. Il suffira d'en citer ici quelques cas empruntés aux premiers des xiv édits :

I. Kh. l. 2 : *dosâ* pour *dosam*. — K. l. 1 : *hi-daṃloke* (à Khâlsi *hidâ*); *naṃ* = *nâ* pour *na*, comme *câ* pour *ca*; l. 3 : *panam* pour *panâ* = *prânâni*. — Dh. l. 4 : *tiṃni* pour *tini* = *trîni*; *paṃchâ* pour *pâchâ*,

forme équivalente de *pacchā* pour *paççāt*. — J. l. 4 : *tiṃni* = *trīni*.

II. Dh. *aṃni* pour *āni* = *yāni*. — K. l. 3 : *savatāṃ* pour *savatā* = *sarvatra*.

III. Kh. l. 7 : *nikhamātu* pour *nikhamāntu*; l. 8 : *caṃ* pour *cā* = *ca*.

IV. G. l. 1 : *atikātaṃ* pour *atikaṃtaṃ* = *atikrāntaṃ*; l. 6 : *avihiśā* pour *avihiṃsā*. — Kh. l. 9 : *bābhana* pour *baṃbhana* = *brāhmaṇa*; l. 12 : *tiḥhāto* pour *tiḥhānto*. — Dh. l. 12 et 15 : *bābhana* pour *baṃbhana*; l. 17 : *tiḥhātu* pour *tiḥhānto*. — K. l. 8 : *dharmanuṇṇaṃ* pour *anuṇṇaṃ*; l. 9 : *esaṃ* pour *esā*.

V. G. l. 3 : *atikātaṃ*, comme ci-dessus; l. 4 : *dhāma* pour *dhamma* = *dharma*; l. 5 : *āparātā* pour *āparamitā*. — K. l. 13 : *paṭividdhānaṃ* = *pratividdhānaṃ*; *savataṃ* pour *savatā* = *sarvatra*. — Dh. l. 22, Kh. l. 15, et K. l. 13, nous avons *baṃdhanāmbadhasa* pour *baṃdhanābadhasa* = *baṃdhana* + *ābadhasa* ou *bamdhana* + *baddhasa* avec l'allongement, si fréquent ici, de *a* final en composition.

VI. G. l. 1 : *atikātaṃ*. — Dh. l. 31 et J. l. 4, nous lisons *aṃnataṇṇiyaṃ* et *aṃnantaṇṇiyaṃ* pour *ānantaṇṇiyaṃ*, *ānantaṇṇiyaṃ*. — Dh. l. 32 : *aṃnaniyaṃ* pour *ānaniyaṃ*; l. 33 : *palataṃ* pour *palatā* = *paratra*; l. 33 : *palakamātu* = *parākramaṃtu*. — J. l. 5 : *kaṃmatālā* correspondant à *kaṃmataraṃ* des autres versions. — Kh. l. 17 : *uyanāsi* pour *uyanāsi* =

*udyāne*; l. 20 : *añnaniyañ* et *palatañ* comme à Dhauli. — K. l. 15 : *savatañ*; l. 16 : *nañtaro* pour l'ordinaire *nātarō* = *naptārah*.

VII. G. l. 3 : *nicā* pour *nicañ*. — Dh. l. 1 : *sā-yamañ* = *sañyamañ*.

Il est inutile d'épuiser cette énumération; les exemples qui précèdent suffiront à me justifier quand on trouvera dans la suite simplement signalée, sans preuve spéciale, l'équivalence de *añ* et de *ā*, etc., là où l'exigent la grammaire ou le sens. Ce n'est pas le lieu d'insister sur l'intérêt grammatical du fait. Il se rapproche naturellement de certains phénomènes bien connus du prācrit : je citerai entre autres l'instrumental en *enañ* de la langue des Jains : vue sous ce jour, cette forme n'est plus qu'un cas particulier d'un fait assez général dans les dialectes congénères : l'indifférence de la voyelle finale. Du même coup se trouvent expliqués les exemples d'où on avait cru pouvoir conclure que le point, signe de l'anuvāra, aurait servi également, dans l'alphabet d'Açoka, à marquer le redoublement de la consonne qui le suit; *kiñti* ne se doit pas lire *kitti* mais bien *kiñti*; seulement cette forme équivaut à *kīti*, qui équivaut lui-même, suivant la règle constante de la phonétique prācite, à *kitti* = *kīrti*.

Nous avons tout à l'heure *palatañ* pour *paratra*; nous trouvons aussi (K. vi, 16) la lecture *parata*, et nous ne sommes pas en droit d'en nier la possibilité :

dans un certain nombre de mots *añ* et *u* s'échangent et par conséquent s'équivalent. Voici les principaux exemples :

K. I, 1 : *sañsamata* que je ne puis expliquer que comme = *susañmata*. — J. IV, 16 : *dasayita* est pour *dañsayitu* = *darçayitvā*. — Kh. IV, 10 : *nātisañ* = *nātisu*. — Kh. V, 14, Dh. V, 23 et J. V, 24 : *supadālaye* = *sañpradārayet*. — K. V, 13, je n'ose pas insister sur *ayo* = *ayañ*, mais *anañvetutu* (*anuvetutu*, d'après le fac-similé de W.) représente *anuvartañtu*. — Kh. VI, 19, *mulehi* représente *mañtraiḥ*. — K. VIII, 17 : nous avons *nikhamishañ* qui ne peut qu'être = *nikhamishu*, comme à la l. 22 : *huñsañ* = *huñsu* pour *abhuñsu*; à la même l. 17, je trouve aussi : *subodhi* pour *sañbodhi*. — K. IX, 9 : *suyama* pour *sañyama*. — K. X, 21 : *dharmasañçusha* = *dharmasuçrushā*. — K. X, 22 : *dañkara* correspondant à *dukale* de Khālsi. — Kh. XI, 30 : nous lisons *kañ* pour *ku*, c'est-à-dire *khu* = *khala*. — G. XII, 7, porte *susañserā* qui est la troisième personne pluriel de l'optatif pour *sususerañ*. — Kh. XIV, 17, a *sukhītena*, en correspondance avec *sañkhītena* des autres versions, c'est-à-dire *sañkshiptena*.

Le fait est d'importance pour l'interprétation de plusieurs détails; il demeure solidement établi, même si l'on admet qu'une partie des cas qui précèdent soient attribuables à une confusion matérielle entre *añ* et *u*, assez facile dans l'alphabet du nord-ouest. Il serait encore confirmé, si la présence d'un *u* n'était toujours à Kapur di Giri sujette à quelque doute,



par le futur *kasati* (K. v, 1) = *kañsati* pour *kassati* pour *kar[i]shyati*<sup>1</sup>.

On sait que, à Kapur di Giri, l'*â* long n'est pas ordinairement écrit ni distingué de l'*a* bref, non plus que l'*i* ou l'*û* long des brèves correspondantes. Nous venons de voir cependant qu'il y est quelquefois indirectement indiqué par un équivalent, la nasale. Ce fait m'encourage à en reconnaître dans la même inscription une autre désignation, également accidentelle, différente de la première quoiqu'elle en soit peut-être graphiquement dérivée. Le pied de la ligne, plus ou moins exactement verticale, qui entre dans la constitution de la plupart des caractères, y porte très souvent un petit trait dirigé vers la gauche, affectant la forme de l'*u*, dans des cas où il ne peut être question d'admettre cette voyelle<sup>2</sup>. Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'attacher aucune signification à ce trait; on y reconnaît aisément le mouvement naturel du ciseau dans une écriture dirigée vers la gauche et d'une allure si cursive. Les exemples inverses n'en sont que plus dignes d'attention, je veux parler des cas

<sup>1</sup> Sur *cu* cf. la note suivante.

<sup>2</sup> Il est aussi différents cas où une décision positive est impossible; je songe surtout à la forme *cu*, équivalent de *ca* (probablement par l'intermédiaire de *cañ* = *cā* = *ca*). L'incurie du lapicide à Kapur di Giri ne nous permet pas de décider si c'est *cu* ou *ca* que nous devons lire dans une foule de rencontres. Mais en tout cas, la légitimité du mot *cu* est garantie (contre l'opinion de M. Kern, p. 32-33) par l'usage assez fréquent qu'on en trouve dans les inscriptions en caractères indiens.

où le trait accessoire est tourné vers la droite et affecte la forme de l'*r* groupé, alors que la présence d'un *r* est tout à fait injustifiable. On va voir, par la liste qui suit, que, dans la plupart des cas, la lecture *â* est au contraire parfaitement naturelle. Nous obtiendrons ainsi :

I<sup>re</sup> face. L. 3 : *nâ* (= *na*); l. 6 : *dharmanuṣāthi*, *suṣru-shā*; l. 7 : *yutāni*, *cā* (= *ca*); l. 9 : *nātaro* (voy. plus haut); l. 12 : *gaṃdhāraṇāṃ*; l. 13 : *danasayutā* (*dāna-saṃyuktāḥ*); *viyapatā* (*vyāpṛitāḥ*); l. 14 : *rāya*, *tāya*; l. 15 : *saṃtiranāya*; l. 17 : *jāva* (= *yāvat*); l. 23 : *dharmadāna*; l. 24 : *vatāvo* pour *vatarvo* = *vaktavya*.

II<sup>e</sup> face. L. 1 : *vijitā* auquel correspond *vijitā* à Kh.; *ṣatā°*, correspondant à *satā°* de Kh.; l. 2 : *tāta* pour *tatā* de Kh. l. 4 : *vihitātesha* = *vihitārtheshu*; l. 5 : *saṃvihitānaṃ*; *etāsha* pour *etāsaṃ* = *eteshāṃ*; *sāhaya°* par erreur pour *sahāya°*; l. 8 : *bhatānaṃ*, c'est-à-dire *bhūtānāṃ*; l. 9 : *turāmāye*, transcription du nom de Ptolémée.

A ces exemples se rattachent immédiatement, sous le bénéfice de remarques antérieures :





I. L. 1 : *ayā*, c'est-à-dire *ayaṃ*; l. 19 : *ṣramaṇa-bramaṇanā*, pour *°naṃ°*; l. 20 : *anātā* = *anaṃtāṃ* l. 21 : *tadatāsi*, locatif pour *tadatanāsi* (= *tadātve*).

II. L. 1 : *kalikhā*, en face de *kalikhaṃ* à Kh.; l. 10 : *°judhā* que je prends comme = *[ni]rodhaṃ*.

Un autre demeure douteux à cause de l'incertitude et de l'obscurité des caractères environnants et du passage tout entier : *hanatāpe* (?), XIII, l. 7.

Je ne trouve que peu d'exemples qui puissent paraître positivement contraires à la transcription que je propose : *nāṣopokani*, I, l. 5, où il faut, suivant toute vraisemblance, rétablir *naropakāni*; *bāhu* pour *bahu*, II, l. 1, et *garāmatātara* pour *garumatatarañ*, l. 7. Quant à *anañtariyena*, I, l. 15, qu'il faudrait lire *anañtariyāna*, tout le complexe *ye* est trop mal formé, et les deux fac-similés diffèrent trop sur son aspect, pour qu'on puisse y fonder une objection sérieuse. Par deux fois (II, l. 5 et 6) nous rencontrons *upāghato* au lieu de *upaghāto*; mais outre que nous pouvons avoir affaire à une interversion accidentelle, dans le second cas, Kh. porte justement aussi *upāghāta*. Il me semble, en somme, que la statistique qui précède nous autorise à considérer, jusqu'à preuve contraire, le signe en question comme une notation sporadique de l'*ā* long<sup>1</sup>. J'ai cru néanmoins plus prudent de distinguer dans la transcription l'*ā* qui y correspond en l'écrivant *ā*, au lieu de *ā*.

Il est un autre signe que l'on a, dans les légendes des monnaies, interprété comme = *ā*. C'est, je

<sup>1</sup> S'il était besoin de démontrer qu'un ou deux exemples, même certains, ne doivent pas ébranler notre conclusion, il me suffirait de citer les derniers cas que j'ai rencontrés du trait en question, dans  de *kalageha*, probablement pour *kaliṃgchi* (XIII, 6), dans   = *kiti* pour *kīnti*, I, l. 11, et dans  de *rija*, même ligne, où il est certainement accidentel et dépourvu de toute signification propre.



pense, une erreur. Très souvent le commencement de *maharajasa* y est écrit 𑀭 𑀮<sup>1</sup>, quoique, au résumé, la simple orthographe 𑀮 y domine; on lit aussi 𑀭 𑀮<sup>2</sup>. Je retrouve 𑀮 dans *am̐timakhasa*<sup>3</sup> et 𑀭 dans *maḥatasa*<sup>4</sup>. Le point suit quelquefois d'autres lettres comme *t* ou *tr* dans *spalahorapatra* (𑀭𑀮) *sa*, et dans *maharajabhrata*<sup>5</sup> (𑀭), *y* dans *jaya* (𑀭𑀮) *tasa*<sup>6</sup>, *dr* dans *epadra* (𑀭𑀮) *sa*<sup>7</sup>. Il me semble que ces exemples, dont une bonne moitié n'admet l'*ā* long à aucun titre, ne peuvent nous autoriser à prêter cette valeur au signe dont il s'agit. Ce point est quelquefois remplacé par un trait qui occupe la même place, dans *ma*(𑀮)*harajasa* et *evukra*(𑀭𑀮)*tidasa*, l'*ā* long étant également inadmissible dans les deux cas. Ma conclusion est que nous ne pouvons attribuer au point en question aucune valeur phonique distincte. Dans plusieurs rencontres, sa présence peut fort bien être purement arbitraire. Rapproché des deux caractères *h* et *m*, près desquels seuls il figure assez fréquemment, je n'y puis voir qu'un appendice qui constitue avec le corps de la lettre une forme spéciale du caractère, sans lui donner une valeur nouvelle. J'en trouve la preuve dans ce qui se passe pour l'*m* à Ka-

<sup>1</sup> Von Sallet, *Nachfolger Alexanders des Grossen in Bactrien*, p. 104, 108, 109, 111, 113, 114, 125, etc.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 121, 153.






<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 109.




<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 154, 156.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 120, 121.



<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 116.

pur di Giri. Un certain nombre de mots des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> édits y présentent le signe . En voici la liste : l. 8 : *sayama*, correspondant à *sayama* de Khālsi; l. 9 et 10 : dans *nama* après les noms propres *aṁti-yoko*, *turāmaye*, *aṁtikini*, *maka* et *alिकासadaro*; puis dans *dharma*, en composition, aux lignes 10 (deux fois) 11 et 12, enfin l. 13 dans *mahālake*. Aucun de ces exemples ne nous donne le droit de chercher dans ce signe autre chose qu'une forme parallèle de . Peut-être y faut-il voir la trace d'un état antérieur plus voisin de l'm 8 de l'alphabet indien; on pourrait comparer la déformation que subit cette lettre dans l'alphabet de Samudragupta à Allahabad <sup>1</sup>. Je n'ai fait aucune différence dans la transcription de  et de .

Le même caractère présente encore à Kapur di Giri une autre singularité. Dans le 1<sup>er</sup> édit (l. 3), le mot *maga* est par deux fois écrit ; on pourrait être tenté de chercher dans les deux traits latéraux une expression de la voyelle *ri*; mais, au VIII<sup>e</sup> édit, dans le mot *mṛigavyā* la première syllabe est écrite , avec un seul trait sur la gauche; il en est de même, au XIII<sup>e</sup> édit (l. 6), de la première syllabe de *maṭa* = *mṛita*; comme nous retrouvons exactement le même trait (ligne 15) dans un mot qui, correctement écrit, serait *mālañ*, nous ne pouvons guère, en somme, dans ces additions, combinées ou isolées, voir qu'une maladresse ou un caprice

<sup>1</sup> Voy. la table d'alphabets, ap. Prinsep, *Essays*, II, p. 52.

du graveur; l'un et l'autre sont pour nous sans conséquence.

Pour en finir avec Kapur di Giri, je signalerai la lecture fautive du caractère , commune à tous les interprètes. Nous n'avons aucun motif de lire *sti* une combinaison si simple et si évidente du caractère  et de l'i. Ni dans *nirathiyaṃ* pour *nirarthikaṃ* (1, l. 18), dans *athi* pour *arthaḥ* (l. 20), ni dans *vasathi* pour *vasati* = *vasānti*, la valeur *sti*, injustifiable du point de vue graphique, n'est étymologiquement soutenable. Au contraire, la lecture *thi* s'explique dans tous les cas, soit comme valeur primitive, soit comme assimilation prâcrite. Mais on était d'avance disposé à reconnaître volontiers des groupes de consonnes à Kapur di Giri, où, par quelques particularités, l'orthographe paraissait se rapprocher de l'orthographe classique. En voici au moins un qu'il faut retrancher.

En revanche, j'ai eu, ailleurs, occasion de revendiquer pour Girnar l'emploi d'une série de groupes formés avec *r*, que le préjugé prâcritisant avait probablement seul empêché de démêler<sup>1</sup>.

Une nouvelle et attentive revision du fac-similé de M. Burgess, notre autorité la plus digne de foi, me permet de compléter mes premières données. Un ou deux cas qui semblaient supposer une erreur maté-

<sup>1</sup> Notice sur le I<sup>er</sup> volume du *Corpus Inscr. Ind.*, p. 16 et suiv.

rielle du graveur disparaissent; plusieurs viennent s'ajouter, qui confirment ma démonstration, et même un groupe nouveau, *kra*, employé deux fois, dans *parākramāni* et *parākramena*. Voici du reste le tableau complet de ces groupes :

*kra*, VI, 11, 14.

*tra*, II, 4, 7; VI, 4, 5; IX, 2; XIV, 5.

*trā*, IV, 8 (3 fois); VI, 12, 13; XIII, 1.

*tre*, IX, 6, 7.

*pra*, 1, 3; IV, 2 (2 fois), 8; VI, 13; VIII, 4; IX, 2, 4; XI, 2; XII, 1, 4 (2 fois).

*prā*, I, 9, 10, 12; II, 1; III, 2, 5; IV, 1, 6; XIII, 4.

*pri*, 1, 1, 2, 5 (2 fois), 7 (2 fois), 8 (2 fois); II, 1, 4 (2 fois); IV, 2 (2 fois), 5 (2 fois), 7, 8 (3 fois), 12 (2 fois); V, 1; VIII, 2 (2 fois), 5; IX, 1 (2 fois); X, 1, 3; XI, 1; XIV, 1 (2 fois).




*vra*, II, 1, 4, 6, 7, 8; III, 2; V, 4; VI, 5; VII, 1; XIV, 2 (2 fois).

*sra*, IV, 2; XIII, 1.

*srā*, I, 9; VI, 6.

*sri*, V, 8.

*sru*, IV, 7 (2 fois); X, 2; XII, 7 (2 fois).

Une autre ligature mérite à Girnar notre attention, le caractère ; composée des deux lettres  et , elle a été représentée de diverses manières. Wilson l'écrit *lla*; Lassen<sup>1</sup> admet simplement que *tu* devenait *pt* dans le dialecte de Girnar; Burnouf<sup>2</sup>, se fondant sur

<sup>1</sup> *Ind. Alterth.*, II, 227 n. 4.

<sup>2</sup> *Lotus*, p. 660.

l'analogie d'autres groupes où la lettre qui occupe matériellement le second rang doit s'énoncer la première, considérait comme probable la lecture *pta*. M. Kern<sup>1</sup> transcrit *pta*, déclare la prononciation incertaine, et n'y voit qu'une manière d'exprimer *tta* dans les cas où il représente *tva* du sanscrit; il compare l'écriture *cipta* du javanais pour le sanscrit *citta*.

Voici les exemples qui s'en trouvent : I, 3 : *āra-bhūtpā*; IV, 4 : *dasayitpa*; VI, 11 : *hitatpāya*; X, 1 : *ta-dātpane*; X, 4 : *paricajitpa*; XII, pass. : *ātpapāsaṃḍa*; XIII, 8 : *catpāro*; XIV, 4 : *alocetpā*. En somme, ce groupe figure donc dans la désinence de l'absolutif où il est = *tvā*, dans le nom de nombre *catpāro* où il a la même valeur, ainsi que dans les suffixes *tva* et *tvana*; dans *ātpa* enfin il correspond à *tm* de *ātma*. Évidemment, la ligature en question ne doit pas se lire *pta*, car nous la retrouverions au XIV<sup>e</sup> édit (l. 5) dans le mot *asamāpta* qui au contraire est écrit *asamāta*. La forme prâcrite commune à laquelle elle correspond dans tous les exemples cités, la seule qui explique sa constitution graphique, est la forme *ppa*, comme le prouve la comparaison de *appa* = *ātma*, du suffixe *ppaṇa* = *tvana*, en çaurasenî, des absolutifs en *ppi*, *ppiṇṇa* de l'apabhraṃṣa<sup>2</sup>. Cette uniforme assimilation de *tva* et de *tma* sanscrits en *ppa* suppose nécessairement, comme le changement en çaurasenî<sup>3</sup> de *rukma* en *ruppa*, une étape intermédiaire avec durcis-

<sup>1</sup> *Jaartelling*, p. 46 et note.

<sup>2</sup> Lassen, *Instit. L. Prâkr.*, p. 468, 459.

<sup>3</sup> Vararuci, IV, 49.

sement de la liquide ou de la nasale en muette; d'où les formes *atpá*, *tadátpana*, etc.; leur identité phonique explique comment un même caractère sert ici à les exprimer l'une et l'autre. C'est *tpa* qu'il nous le faut transcrire, ainsi que le voulait Burnouf. Est-ce à dire qu'il ait été réellement lu *tpa*? Je ne le puis croire. L'*á* long qui le précède dans les deux mots cités semble indiquer que la consonne suivante s'énonçait simple; d'où il suivrait que la prononciation véritable était *ápá*, *tadápána*, dans le dialecte que représente l'inscription de Girnar. L'orthographe *tpa* est dans ce cas une orthographe historique et non pas simplement représentative. Les mots mêmes qui viennent de nous occuper nous fournissent parallèlement une double application du même principe; à Girnar, nous avons *tpa*, prononciation intermédiaire, usitée sans doute à un moment donné; à Khálsi, nous lisons, par exemple, *tadatva*, orthographe étymologique. Si, en effet, l'on compare le degré de déformation phonétique et grammaticale à Khálsi et à Girnar, il est parfaitement invraisemblable que le dialecte de Khálsi ait conservé dans son intégrité originelle une forme à coup sûr déjà altérée à Girnar. Il ne nous reste donc qu'à y prendre la lecture *tva* comme étant de nature historique.

Ce n'est pas le moment d'insister sur les innombrables inconséquences orthographiques qui ne trouvent leur explication que dans une hypothèse de ce genre. Si je l'indique ici, encore que j'y doive revenir ultérieurement avec plus de détail, c'est que je dé-



couvre à ce fait des corollaires instructifs. Dûment constaté, il est de nature à réformer les conclusions illusoires qu'on a cru pouvoir tirer, quant à leur ancienneté relative, de l'aspect orthographique des divers dialectes prâcrits.

Nous trouvons, par exemple, à Girnar une autre ligature  $\text{ऽ}$ ; les éléments *s*, *t* en sont trop évidents pour qu'on en ait pu méconnaître la vraie lecture. Cependant, certaines hésitations dans la transcription trahissent la surprise que cette association irrationnelle de l'*s* dental avec la muette cérébrale a éveillée chez plusieurs interprètes. Ce groupe implique une seconde invraisemblance. Nous le voyons correspondre tour à tour à *shṭ*, *shṭh*, *st* (*anusastī*), *sth* (*ṣṭīta*), et même *tth* (*ustāna*) du sanscrit. Est-il probable que l'aspiration ait réellement disparu dans un si grand nombre de cas où nous voyons au contraire que le voisinage de l'*s* l'introduit ordinairement, là même où elle n'a point une raison d'être étymologique? Or Hemacandra (iv, 299) enseigne précisément cette orthographe pour le mîgadhi : *ṭṭa* et *shṭha* s'y doivent, suivant lui, écrire, *st*. Il ajoute aussitôt, cette fois en désaccord avec la pratique de Girnar, que *stha* et *rtha* s'écrivent *sta*. Évidemment personne ne croira à une dissimilation réelle, dans la prononciation, de *paṭṭa* en *paṣṭa*, pas plus qu'à la transformation de *artha* en *astā*. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une orthographe arbitraire, fondée sur l'analogie, indûment étendue, des cas assez nom-

breux où *th* et *t̥h* sont issus, l'un de *sh̥t*, l'autre de *st*; et cette écriture ne représente rien d'autre, dans la prononciation effective, que *t̥th* et *t̥t̥h*, maintenus dans l'écriture par les autres dialectes. Il n'en est pas autrement à Girnar : *st̥y* est simplement l'orthographe, trop multipliée sous l'influence d'une fausse induction, de *t̥h* ou *th*; là est l'unité où se rencontrent, malgré la diversité des origines, tous les mots où paraît ce groupe. Quant à la présence de l's dental, elle s'explique d'elle-même par la pauvreté d'un alphabet où les trois sifflantes du sanscrit ne possédaient pas encore de signe distinct (voy. plus bas); en sorte que *s* représente ici, non pas spécialement la sifflante dentale, mais la sifflante, d'une façon générale; elle n'est pas déterminée faute d'un moyen matériel de le faire. Quant à la prononciation réelle du groupe, elle était indubitablement la même que dans le dialecte des inscriptions qui écrivent simplement *t̥h* ou *t̥t̥h*. Le fait que nous ne constatons que dans le Gujerât, Hemacandra l'attribue exclusivement au mágadhî, c'est-à-dire à une autre extrémité de l'Inde, alors que ceux de nos documents qui, par certains traits, semblent se rapprocher de ce dialecte, n'en conservent aucune trace. Quelle conclusion tirer de là, sinon que l'attribution au mágadhî en est **arbitraire**, ou, si l'on veut, que la conservation de cette orthographe, d'un caractère très archaïque, dans les habitudes de ce dialecte, a été tout accidentelle, qu'elle a été amenée en tous cas par des circonstances qui n'ont rien à voir avec la nature même de la langue,



et qu'il n'y a à coup sûr aucun indice à en tirer relativement à l'état réel de l'idiome vivant et parlé?

Nous constatons tout à l'heure à Kapur di Giri l'emploi parallèle pour un même caractère de formes légèrement différentes. Ce précédent nous prépare à reconnaître le même fait à Khâlsi, encore que dans des conditions nouvelles.

Il s'agit d'abord d'un signe  $\ddagger$ , qui figure dans les mots suivants : °*nâtikyānaṁ*, III, l. 8; *panâtikya*, IV, l. 11; *nâtikye*, V, l. 16; *cilathitikyā*, V, l. 17, et VI, l. 20; *akālikyo*, IX, l. 26; *pālitikeyāye*, X, l. 28; [*nā*]*ti-kyānaṁ*, XI, l. 29; *sa[su]vamikyena*, XI, l. 30; *hidalokikye*, XI, l. 30; *vacabhāmikyā*, XII, 34; *nâtikya*, XIII, l. 37; *alikiyasadale*, XIII, l. 6; *palalokikya*, XIII, l. 6; *pālitikeyaṁ*, XIII, l. 12; *hidalokikya*, XIII, l. 15. J'ajoute que le même caractère  $\ddagger$  se retrouve, d'une façon sporadique, sur le pilier de Delhi où, dans l'édit circulaire, à la ligne 2, je lis : *ambāvaḍikyā* et *aḍha-kosikyāni*.

Personne, je pense, ne sera tenté de croire qu'il le faille réellement prononcer *kya*, bien que cette transcription, adoptée par le général Cunningham, puisse paraître d'abord matériellement fidèle. Presque tous les exemples se rapportent au suffixe *ka*, *ika*, où l'insertion d'un *y* serait sans explication et sans analogie; nous trouvons du reste parallèlement les lectures *nâtike*, XIII, 37; *suṁmikenā*, IX, 25; *hidalokika*, XIII, 16; il est vrai que je relève aussi *palalokiye*, XIII, 15; cette forme nous rappelle un fait dont j'ai

réuni plusieurs exemples dans mon commentaire du Mahāvastu (t. I), je veux dire la juxtaposition fréquente, et dans le pâli et dans le sanscrit buddhique, des dérivations en *īya* et des dérivations en *ika*, soit qu'elles aient cours parallèlement, soit qu'elles se correspondent d'un dialecte à l'autre. Il ne nous importe pas de décider ici quelle en est au fond l'explication, et si la désinence *īya* est un véritable suffixe, ou représente un affaiblissement mécanique de la consonne, remplacée par *y* pour empêcher l'hiatus, l'*y* du māgadhi jaina. Il nous suffit quant à présent de constater le fait. Rapproché de l'orthographe *paralokiye*, on pourrait être amené à imaginer que le signe ‡ est, en quelque sorte, une lettre douteuse et à deux faces, qu'il exprime une double possibilité, et que résolu en toutes lettres il signifie : *ka* ou *ya*. Mais, sans parler de ce que ce procédé aurait d'insolite, sans insister sur l'objection que fourniraient certains exemples comme *nikya*, malheureusement un peu incertains, j'y trouve un obstacle insurmontable dans la transcription *alikyasadale* du nom d'Alexandre ; elle ne peut se lire ni *aliyasadale* ni *alikyasadale*, mais uniquement, comme le constate *alikasadaro* de Kapur di Giri, *alikusadale*. ‡ n'est donc rien qu'une autre forme pour † ; c'est ce que démontrent son emploi absolument accidentel dans les exemples cités de Delhi et la correspondance invariable d'un simple † dans toutes les versions parallèles. Le double crochet à la partie inférieure de la tige n'est pas la réduction du J, mais un enjolivement, une complication de la

forme primitive de la lettre, comme il s'en est produit tant d'autres dans le développement historique de l'alphabet indien. Je comparerai les formes **ƒ** et **ƒ** du *k*, dans l'alphabet des grottes de la côte occidentale et de l'inscription de Rudradāman à Girnar<sup>1</sup>. L'écriture de Khālsi est, parmi celles des inscriptions d'Açoka, la plus avancée dans ces modifications du type commun; on y trouve la forme **᳚**, pour **᳚**, que personne ne prétend lire *khv*. Nous ne lisons pas davantage *kya* le signe **᳚**; évidemment il pourrait à l'occasion prendre cette valeur, mais il peut aussi avoir la valeur pure et simple de **+**; c'est celle qu'il a en effet dans tous ou presque tous les cas relevés sur notre inscription. Les doublets graphiques n'effrayent point cet alphabet (cf. **᳚** = *tp* et *pā*). Par une prudence peut-être excessive, j'ai, pour éviter l'apparence même de l'arbitraire, transcrit **k** ce caractère dans les cas où, à mon avis, il a certainement la valeur *k*. C'est aussi à Khālsi que se manifeste particulièrement un mouvement sensible dans la forme de l'*s* qui passe de **᳚** à **᳚**; il s'y produit même pour cette lettre un signe nouveau sur lequel il me reste à m'expliquer.

Le général Cunningham<sup>2</sup> regarde l'**᳚** de Khālsi comme « l'*s* palatal ». On va juger de la légitimité de cette appréciation par la statistique des mots où le

<sup>1</sup> Cf. la planche ap. Prinsep, *Essays*, II, p. 52.

<sup>2</sup> *Corpus*, I, p. 13. De même M. Bühler, cf. *Ind. Antiq.* VI, 159, s. v. *śvaṃgē*.

caractère figure. Rare dans les premiers édits (*davā-  
 dasavaśbhisitena*, iv, 5; *piyadaśine*, ibid.), il devient  
 fréquent à la dernière ligne du xi<sup>e</sup> (*mitaśaṃhuta*,  
 30, *paśavati*) et dans le xii<sup>e</sup> édit où il balance le signe  
 le plus habituel de la sifflante (22 fois *ś*, contre 25  
 fois *s*); nous ne le retrouvons plus que deux fois sur  
 l'autre face du rocher, dans *viśmavasi*, xiii, 7, et *le-  
 khāpeśāmi*, xiv, 19. En résumé, le signe en question,  
 si l'on prend pour point de comparaison l'étymologie  
 ou l'orthographe classique, représente : 1 fois la sif-  
 flante palatale, 11 fois la sifflante cérébrale, et 15  
 fois la sifflante dentale, indépendamment de deux  
 cas incertains; dans le xii<sup>e</sup> édit, où les signes **Ḍ** et  
**Ṣ** sont plus spécialement en présence, le premier  
 représente : 14 fois l'*s* dental, 3 fois l'*ç* palatal et 6  
 fois le *śh* cérébral; le second, en faisant abstraction  
 d'un cas douteux, représente : l'*s* dental 12 fois, et  
 le *śh* cérébral 9 fois. On voit qu'il ne saurait être  
 question de faire du **Ṣ** de Khâlsi une sifflante pala-  
 tale; au moins serait-il plus naturel, en raison même  
 de sa forme comparée au **Ṣ** de Kapur di Giri, d'y  
 chercher la sifflante cérébrale; mais la statistique qui  
 précède, jointe à la frappante inégalité de sa répar-  
 tition dans des textes qui nécessairement relèvent d'un  
 dialecte unique, démontre bien plutôt qu'il n'est rien  
 de plus qu'un autre signe, équivalant purement et  
 simplement à **Ḍ**, et qu'il exprime, à titre égal, la  
 sifflante unique du prâcrit. Le seul cas où je le re-  
 trouve, en dehors de Khâlsi, à Bairat (l. 6), dans  
*śvaṃgi* = *śvāgi* pour *śvaggi*, *śvagge*, scr. *svargah*, ne

peut que confirmer ces conclusions. Si j'attribue à ce signe une transcription particulière (*ś*), c'est uniquement afin que mes copies reflètent autant que possible toutes les nuances des originaux qu'elles représentent; il ne me semble pas qu'il puisse demeurer aucune incertitude sur sa véritable valeur. On remarquera que l'emploi fréquent ne s'en produit qu'au moment où, sur la première face du rocher de Khâlsi, se manifestent d'autres changements, non seulement dans la dimension, mais même dans la forme des caractères; les mots cessent d'être séparés, l'*s* affecte de plus en plus la forme **U**, une ligne verticale sert à marquer qu'une lacune apparente n'est due qu'à l'état de la pierre, qu'il ne manque en réalité rien au texte. Suivant toute vraisemblance, il y a eu là un changement de main, et le nouveau graveur a montré pour le caractère **Λ** une prédilection qui prouve simplement que, dans la région où il travaillait, deux signes étaient également connus et usités pour le son *s*.

Le point est d'importance pour l'histoire paléographique de l'Inde du nord.

Trois faits se groupent ici : 1° l'incontestable parenté du signe **Λ** avec le signe **↑**, la siffiante cérébrale du nord-ouest; 2° l'emploi de ce caractère à Khâlsi et à Bairat pour marquer la siffiante unique et indéterminée du prâcrit; 3° l'affectation de ce signe, dans les alphabets postérieurs, à la siffiante palatale.

Une affinité spéciale entre la version de Kapur di Giri et celle de Khâlsi se révèle dans plusieurs traits

que rendra sensibles la suite de cette étude; et l'on peut, d'une façon générale, saisir à Khâlsi, par exemple dans l'insuffisance de la notation vocalique, les traces d'une influence de l'écriture du nord-ouest; la situation géographique suffirait à nous la faire attendre; elle l'explique à coup sûr le plus naturellement du monde. La présence du  $\Lambda$  m'en paraît être une autre expression, et je la considère comme le résultat de l'emprunt encore local et circonscrit dans l'ouest, d'une des trois sifflantes dont l'alphabet bactrien était muni dès cette époque. Je dis un emprunt local, et ce n'est pas seulement parce que le texte de Khâlsi, dans ses irrégularités, ses inconséquences et ses incorrections, se montre plus indépendant que les autres versions de même écriture, du niveau et de la régularisation officiels. Si les trois sifflantes avaient dès lors été connues et usitées dans le type normal de l'alphabet indien, on ne s'expliquerait guère la complète absence de la palatale et de la cérébrale dans toutes les inscriptions; on comprendrait mal surtout le rôle que joue l' $\text{Ḍ}$  dans le groupe  $\text{Ḍ}$  de Girnar dont nous nous sommes occupés tout à l'heure. Une autre considération n'a qu'une valeur conjecturale comme le fondement sur lequel elle repose : le *śh* cérébral ( $\text{Ṣ}$ ) tel qu'il apparaît dans les alphabets ultérieurs, à Girnar, par exemple, dans les inscriptions des rois Sâh, me semble se dériver assez bien de la forme de l'*s* particulière à Khâlsi,  $\text{Ṣ}$ ; si cette hypothèse se vérifie, elle supposerait nécessairement que la spécialisation des sifflantes de l'alphabet clas-



sique est postérieure au moment où fut gravé le texte de Khâlsi. Le  $\Lambda$  serait devenu le signe de la sifflante palatale exactement de la même façon, ayant dû, avant cette affectation spéciale, traverser une période d'indétermination, qui est pour nous représentée à Khâlsi, et, dans un cas, à Bairat.

Le passage de l'alphabet du nord-ouest à l'alphabet indien de Khâlsi, c'est-à-dire du rôle de sifflante cérébrale à cette expression de la sifflante unique du prâcrit, ne peut faire de difficulté. Les confusions fréquentes qui se manifestent, à Kapur di Giri, dans l'emploi des trois sifflantes, doivent nous convaincre qu'elles ne sont au nord-ouest, dans leur application au prâcrit, que le résultat du système d'orthographe historique, et ne correspondent plus à des différences actuelles de prononciation; il est tout naturel, dès lors, que les trois signes aient pu être considérés comme de simples doublets, et que l'un quelconque d'entre eux ait pu passer dans l'écriture d'une région voisine, non pas avec sa valeur théorique, mais avec sa valeur pratiquement acquise, au même titre qu'aurait pu faire l'un quelconque des deux autres. En admettant même que, à Kapur di Giri, le dialecte local ait réellement distingué entre les trois sifflantes, il serait encore fort explicable que cette différence eût été négligée à Khâlsi; très certainement la prononciation n'y reconnaissait qu'une sifflante unique; en présence d'un texte prâcrit écrit en caractères du nord-ouest, un lecteur de Khâlsi ne pouvait que lire uniformément s les trois signes  $\text{𑀓}$ ,  $\text{𑀔}$  et  $\text{𑀕}$ .







Le phénomène particulier mène vite ici à des conclusions générales. Je passe sur les présomptions qu'il fournit en faveur de ma thèse sur le caractère en partie historique de l'orthographe dans nos inscriptions. Il paraît surtout confirmer, par la constatation d'un nouvel emprunt, cette influence de l'alphabet du nord-ouest sur l'alphabet indien d'Açoka, que j'ai cherché ailleurs à rendre vraisemblable<sup>1</sup>; il démontre que le second alphabet a dû être d'abord employé pour écrire les dialectes populaires, qu'il n'a dû être complété, pour les besoins du sanscrit et de l'orthographe classique, que postérieurement à la date de nos inscriptions, encore que peu de temps après.

Je résume les résultats positifs auxquels nous sommes successivement parvenus.

Les uns s'appliquent à tous nos textes en général, ce sont : 1° l'équivalence entre la longue et la voyelle nasalisée; 2° l'équivalence, moins commune, entre *am̃* et *u*.

Les autres concernent des groupes particuliers :

A Kapur di Giri, nous avons reconnu la notation accidentelle de l'*ā* long dans le signe  (*ā*); nous avons reconnu dans le caractère  une autre forme de l' ordinaire (*m*), et le son *thi* dans un caractère  qu'on a lu *sti* jusqu'à présent;

A Ginnar, nous avons signalé la valeur véritable

<sup>1</sup> Notice sur le 1<sup>er</sup> volume du *Corpus Inscr. Ind.*, p. 11 et suiv.

d'une série de ligatures, *vr*, *tr*, *sr*, *kr*, *pr*, où l'*r* entre comme partie constituante, et des groupes **᳚** et **᳚**;

A Khâlsi, nous avons conclu que le signe **᳚** (*k*) devait, là où l'étymologie l'exige, n'être considéré que comme une autre forme de **+**, et que le caractère **᳚** n'était, de son côté, autre chose qu'une forme parallèle et simplement équivalente de l'**᳚**.

Je ne terminerai pas ces observations sans toucher un dernier détail, de moindre importance. A Dhauli et à Jaugada, quelquefois à Khâlsi, l'indéfini *kiñci* (*kiñcit*) est écrit *kichi* (J. I, 1; Dh. a une lacune; Dh. VI, 32; J. VI, 5; Dh. éd. dét. I, 2; II, 1; J. éd. dét. I, 1; II, 1) et une fois (Dh. VI, 30; J. VI, 3) *kiñchi*. Cette aspiration insolite que rien dans la constitution du mot ni dans les habitudes dialectales de ces versions ne semble appeler, avait surpris Burnouf; il jugeait « possible, que le *cha* ait été employé par le copiste pour représenter deux *ca* opposés l'un à l'autre<sup>1</sup> (**᳚** = **d** + **b**). » Ce qui reviendrait, je pense, à établir cette série d'équations *kicci* = *kici* = *kiñci*. L'expédient serait peut-être subtil; il me paraît surtout condamné par un exemple de Khâlsi (XII, 32), où nous lisons *kecha* pour *kechi* = *koci* = *kaçcit*. Comme cette version porte plus ordinairement au neutre la forme régulière *kiñci*, le *ch* ici n'est pas suspect, et en tous cas il n'admet pas l'interprétation de Burnouf. L'aspiration semble plutôt y être le résultat d'une transcription directe en prâcrit du sanscrit *kaçcit*, le groupe

<sup>1</sup> Lotus, p. 673.

çc produisant en effet le *cha* aspiré. On peut admettre que, sous cette influence indûment étendue, le *c* a pu, dans certaines prononciations locales, s'aspirer uniformément dans toute la déclinaison de ce pronom. En tous cas, nous n'avons pas le droit de nier la possibilité, la réalité de cette orthographe, et j'ai simplement transcrit *kichi* et *kimchi*; car c'est bien, je crois, ce que l'écriture des inscriptions entend représenter<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ces pages étaient déjà imprimées quand M. Burgess a eu la bonté de me signaler un fac-similé photographique du texte de Jaugada dans la collection d'inscriptions annexée par ses soins et ceux de M. Fleet (1878) à l'*Archæological Survey of Western India* (pl. 248-250). La fâcheuse rareté (neuf exemplaires) de cet important recueil me l'avait rendu inaccessible. MM. Burgess et Rost m'ont, avec leur habituelle obligeance, mis à même de puiser enfin pour mon travail à cette source d'information précieuse. Je dois aussi à une amicale libéralité une photographie nouvelle de Khâlsi, malheureusement assez imparfaite, mais très instructive néanmoins, on le verra en plusieurs passages. Je suis heureux de pouvoir reconnaître ici ces utiles communications par un témoignage public de ma gratitude.

## CHAPITRE PREMIER.

---

### LES QUATORZE ÉDITS.

On a vu que cette dénomination, les *Quatorze édits*, n'est pas entièrement exacte; elle se justifie par le besoin d'une désignation abrégée. Des cinq versions dont nous avons à nous occuper dans ce chapitre, trois seulement en renferment la série complète; Dhauli et Jaugada ne comprennent que les dix premiers et le quatorzième; en revanche ces textes ont en commun deux édits, les *Édits détachés de Dhauli*, qui ne se retrouvent point ailleurs. Cette différence répartit d'abord nos textes en deux groupes; mais dans le premier, la version de Kapur di Giri, la seule qui soit gravée dans l'alphabet dit arianique, et la version de Khâlsi, décèlent, on l'a vu, une affinité particulière; elle se manifeste, outre beaucoup d'autres détails moins décisifs, dans un fragment du ix<sup>e</sup> édit où elles concordent, tout en s'écartant de la teneur commune aux autres versions. Le texte de Girnar est de beaucoup le plus correct; il est en somme le mieux conservé, à part une lacune dans le v<sup>e</sup> édit, à part surtout les très importantes et très regrettables détériorations du xiii<sup>e</sup> édit; c'est aussi celui dont nous possédons les revisions les plus nombreuses, les plus sûres, le seul, à vrai dire, dont notre connaissance puisse maintenant passer pour définitive. De tous, il

a été jusqu'ici le plus étudié; c'est encore lui qui doit servir de base à l'interprétation.

Telles sont les conditions qui m'ont déterminé à présenter nos monuments comme je l'ai fait, reproduisant isolément le texte de Girnar, et le faisant suivre des textes, juxtaposés deux par deux, des autres versions spécialement apparentées entre elles, d'abord Dhauli et Jaugada, puis Khâlsi et Kapur di Giri<sup>1</sup>. Je reprends ensuite chaque texte isolément, et d'abord celui de Girnar autour duquel je groupe les observations qui intéressent l'intelligence des parties communes à toutes les répétitions; je réserve au commentaire des autres versions l'examen des détails par où elles diffèrent, des difficultés d'interprétation ou de lecture propres à chacune d'elles. Suit mon essai de traduction; il est fondé sur le texte donné le premier; j'y intercale, phrase par phrase, la traduction proposée pour les autres, quand ils s'en écartent. Je n'ai rien à ajouter relativement à la disposition matérielle, sinon que les chiffres des lignes, enfermés entre parenthèses, se rapportent aux fac-similés et au numérotage du *Corpus*. En fait de ponctuation, j'ai simplement, pour la commodité des références, ajouté la division par phrases; je l'ai indiquée par des points entre crochets. Les traits marquent des lacunes; quand l'étendue m'a paru s'en pouvoir évaluer en lettres avec une exactitude

<sup>1</sup> L'insuffisance et l'inexactitude des transcriptions annexées au *Corpus* ne laissaient, malheureusement, aucune hésitation sur la nécessité absolue de les reconstituer et de les reproduire intégralement.

suffisante, j'ai substitué au trait un ou plusieurs points, chacun représentant la place d'un caractère. On verra, par plus d'un exemple, que plusieurs lacunes apparentes n'ont rien de réel; ce ne pouvait être une raison pour moi de n'en pas marquer la possibilité par les signes convenus et, autant que possible, proportionnels, que je viens de décrire. En revanche, j'ai supprimé toute notation, à Khālsi, de la ligne perpendiculaire dont M. Cunningham a fort bien démêlé la signification, et qui garantit simplement l'intégrité du texte<sup>1</sup>. On m'approuvera, je l'espère, d'avoir, pour chaque édit, imprimé d'abord le texte dans l'alphabet original<sup>2</sup>; j'ai, dans chaque cas particulier, choisi la version la plus correcte ou la plus complète. Quant à Kapur di Giri, avec son écriture irrégulière et capricieuse, avec les imperfections évidentes de nos copies, rien ne peut suppléer à l'inspection directe des fac-similés, tels qu'ils sont. On trouvera jointes à la présente étude deux planches qui reproduisent celui du *Corpus*, réduit d'un cinquième. Le procédé de photogravure, par lequel elles ont été obtenues, fournit une garantie absolue de leur exactitude. La responsabilité en remonte, avec tout l'honneur, au général Cunningham.

Au point de vue critique, j'ai dû indiquer les variantes des différentes reproductions, là où elles pouvaient avoir une importance quelconque. Pour

<sup>1</sup> *Corpus*, I, p. 13.

<sup>2</sup> Les avantages de ce procédé ont été récemment rappelés en fort bons termes dans le *Journ. as.*, 1880, I, p. 6 (art. de M. Berger).



Girnar, ma transcription est faite sur le fac-similé photographique de M. Burgess; j'ai relevé toutes les différences tant entre ma lecture et celle de M. Burgess (B) qu'entre son fac-similé et le fac-similé du général Cunningham (C). Pour Kapur di Giri<sup>1</sup>, la nouvelle revision n'a point enlevé tout son prix à la copie reconstituée pour Wilson par les soins de M. Norris; j'ai signalé les divergences dans tous les cas où elles m'ont paru présenter quelque intérêt. Pour Dhauli, les occasions sont très rares, où il peut y avoir utilité à rappeler les variantes du premier texte, très imparfait, publié par Prinsep. Quant à Khâlsi et à Jaugada, je me suis fondé avant tout sur l'autorité du *Corpus*, sans négliger, dans les cas importants, de me référer aux reproductions signalées dans la note finale de l'*Introduction* qui précède.

Au point de vue de l'explication, j'ai pour chaque édit renvoyé le lecteur aux traductions antérieures qui me sont connues, sans me croire obligé de rappeler, dans chaque cas particulier, toutes les interprétations sûrement erronées et vieilles.

---

#### PREMIER ÉDIT.

Prinsep, *Journ. As. Soc. of Beng.*, 1838, p. 249;  
 Wilson, *Journ. Roy. As. Soc.*, t. XII, p. 157 et suiv.;  
 Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 226, n. 1. J'ai donné,

<sup>1</sup> M. Cunningham substitue le nom de Shahbazgarhi à celui de Kapur di Giri. Il faudrait être sobre de pareils changements qui sont une source de confusions et d'obscurités plus qu'inutiles.



dans ma *notice* déjà citée sur le premier volume du  
*Corpus* (p. 18-22), une traduction de cet édit; je l'ai  
 accompagnée de quelques remarques; je serai obligé,  
 pour respecter la marche régulière de cette étude,  
 d'en reprendre ici la substance en les complétant.

GIRNAR.

(1) ፡፡ጠቅላይ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (2) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ ፡፡ጠቅላይ ሚኒስትር (3) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (4) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ ፡፡ጠቅላይ ሚኒስትር (5) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (6) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (7) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (8) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (9) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (10) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (11) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ (12) ምዕራባዊ ሚኒስትር ዘመነ ምዕራባዊ

(1) Iyañ dhañmalipi<sup>a</sup> devaṇāmpriyena (2) priyādasinā  
rāñā lekḥāpitā [. ] idha na kiñ (3) ci 'jivañ ārabhitpā<sup>b</sup> pra-  
jūhitavyaṇ<sup>c</sup> (4) na ca samājo<sup>d</sup> katavyo<sup>e</sup> [. ] bahukañ hi do-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °kañci°.

<sup>2</sup> B. °bhittâ pajuhi°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. mâte ka°.

sañ (5) samājamhi pasati devānañpriyo<sup>1</sup> priyadasi rājā<sup>2</sup> [.]  
 (6) asti pi tu ckacā<sup>3</sup> samājā<sup>3</sup> sādhumatā devānañ (7) pri-  
 yasa<sup>4</sup> priyadasino rāño purā mahānase<sup>5</sup> jamā<sup>5</sup> (8) devā-  
 nañpriyasa<sup>6</sup> priyadasino rāño anudivasañ<sup>7</sup> ba (9) hūni  
 prāṇasatasahasrāni<sup>8</sup> ārabhisu<sup>9</sup> sūpāthāya [.] (10) se<sup>9</sup> aja<sup>9</sup>  
 yadā ayañ dhañmalipi likhitā tī eva prā (11) ṇa<sup>10</sup> ārabhare<sup>10</sup>  
 sūpāthāya dve morā<sup>11</sup> ekō mago<sup>12</sup> so pi (12) mago na dhu-  
 vo<sup>13</sup> [.] ete pi<sup>14</sup> ti prāṇā pachā na ārabhisamre<sup>15</sup> [.]

## DHAULI.

(1) Iyañ dhañmalipi khe-  
 piñgalasi pavatasi<sup>a</sup> devānañ-  
 piye ————— lāja ———  
 ————— vañ  
 ālabhitu paja<sup>b</sup> —————  
 — (2) ————— bahu-  
 kañ —————  
 ————— nañ —————

## JAUGADA.

(1) Iyañ dhañmalipī khe-  
 piñgalasi<sup>a</sup> pavatasi devānañ-  
 piyena piyadasinā lājinā li-  
 khāpitā[.] hida<sup>b</sup> no kichijivañ  
 ālabhiti pajāhitaviye<sup>c</sup> (2) no pi  
 ca samāje kaṭaviye[.] bahu-  
 kañ hi dosañ samājasa<sup>d</sup> da-  
 khati devānañpiye piyadasī

<sup>1</sup> B. °ñpiyo°.<sup>2</sup> B. °rāja°.<sup>3</sup> B. °māja sā°.<sup>4</sup> Fac-similé C. °yasi pri°.<sup>5</sup> B. lit *mamā* ces deux caractères, très indistincts sur la photo-  
graphie, mais très nets dans le fac-similé C.<sup>6</sup> Fac-similé C. °ñpiya°.<sup>7</sup> Fac-similé C. °nudāva°.<sup>8</sup> Fac-similé C. °pāṇa°.<sup>9</sup> B. °sa a°.<sup>10</sup> B. °rabhire°.<sup>11</sup> B. °dva merā°.<sup>12</sup> B., fac-similé C. °mato°.<sup>13</sup> Fac-similé C. °dhūvo°.<sup>14</sup> B., fac-similé C. °pā°.<sup>15</sup> B. °sañde°.

— na ————— ekacā sa-  
 mājā sādhuñmatā<sup>c</sup> devānañ-  
 piyasa (3) piyadasine lajine  
 . . . mahā . . . . .  
 nañ . . . piya —————  
 — i — bahunī pānañsata-  
 sahāsāni<sup>d</sup> ālabhiyisu sūpaṭhā-  
 ye [. ] (4) se aja adā<sup>e</sup> iyañ  
 dhañmalipi likhitā tiñni —  
 ————— labhiya —————  
 —————  
 — tiñni pānāni pañchā nā  
 ālabhiyisañti<sup>f</sup> [. ]

lājā [. ] alhi pi cu ekatiyā sa-  
 mājā sādhumatā devānañ-  
 piyasa (3) piyadasine lajine  
 pulavañmahānapasi<sup>g</sup> [. ] devā-  
 nañpiyasa piyadasine lajine  
 anudivasañ bahunī pānasata-  
 sahāsāni ālabhiyisu sūpaṭhā-  
 ye [. ] (4) se aja adā iyañ  
 dhañmalipi likhitā tiñni ye-  
 vañ<sup>f</sup> pānāni ālabhiyañti duve  
 majūlā<sup>g</sup> eke migeñ se pi cu  
 mige no dhuvañ<sup>h</sup> [. ] etāni pi  
 cu tiñni pānāni (5) pachā no  
 ālabhiyisañti [. ]

## KHĀLSI.

(1) Iyañ dhañmalipi de-  
 vanañpiyenā piyadasinā le-  
 khapi<sup>a</sup> [. ] hidā no kichi jive  
 ālabhitu pajahitaviye (2) no pi  
 cā samāje kaṭāviye<sup>b</sup> [. ] bahu-  
 kañ hi doṣā<sup>c</sup> samajasā devā-  
 nañpiye piyadasī lāja dakhati  
 [. ] alhi pi cā ekatiyā samājā  
 sādhumatā<sup>d</sup> devānañpiyasā

## KAPUR DI GIRI.

(1) Ayā dharmadipi<sup>1</sup> de-  
 vanañpiyasa rañā<sup>a</sup> li-  
 khapi. [. ] hidāñloke<sup>2</sup> jiva<sup>3</sup>  
 nañ rara<sup>3</sup> . . . . .  
 ca . . . . . sama<sup>b</sup> —————  
 —————  
 —————

(2) alhi pi ca<sup>4</sup> akatia samaya  
 sañsamate<sup>c</sup> devānañpiyasā

<sup>1</sup> Fac-similé C. °malipi°.

<sup>2</sup> Les deux caractères qui précèdent *jiva* sont entièrement indis-  
 tincts dans le fac-similé W.

<sup>3</sup> Ou, plus exactement, °rava°.

<sup>4</sup> °ca°a° invisible dans le fac-similé W.

piyadasisā lājine (3) pāle °ma-  
hānasañsi [.] devānañpiyasa  
piyadasisā lājine anudivasañ  
bahuni satahasasāni<sup>1</sup> alaṃbhi-  
yisu supathāya [.] se imāni<sup>2</sup>  
yadā iyañ dhaṃmalipi lekhitā  
tadā tani<sup>3</sup> yevī pānāni alābhi-  
yañti<sup>4</sup> (4) devā majali<sup>5</sup> eke  
mige se pi ye mige<sup>6</sup> no dha-  
ve [.] esāni pi tini pānāni<sup>7</sup>  
no alābhiyañti [.]

priyadaṣisa raño para<sup>1</sup> ma-  
hānañsasa<sup>2</sup> [.] devānañ piyasa  
priyadaṣisa raño anudivasañ<sup>3</sup>  
bahuni pana. . taha. . asani<sup>4</sup> —

— (3) dharmadipi<sup>1</sup> līkhita<sup>4</sup>  
. ada<sup>2</sup> tañyo va praṇaṃ hi-  
ñati<sup>5</sup> . . jara bha vetthi<sup>6</sup>  
mago nasa<sup>4</sup> pi mago mā dha-  
va[.]esa pi paṇaṃ trayi<sup>1</sup> paca  
nā arabhiyañti [.]

Girnar. — a. Quoique l'emploi de *dhaṃma*, dans le composé *dhaṃmalipi*, ne soit pas peut-être des plus caractéristiques, je profite, pour en dire mon sentiment, de la première rencontre de ce mot si important et si souvent répété dans les textes qui nous occupent. Burnouf le traduit toujours : *loi*, ce qui ne nous donne pas une notion suffisamment nette du sens qu'il lui attribuait. Quant à M. Kern, il paraît n'y chercher que l'idée générale de *justice*, et le traduit ordinairement par *Gerechtigheid*. Plus explicite, Lassen (2<sup>e</sup> éd., p. 271) prend *dharma* « dans le sens large du mot, celui que lui donnent les Buddhistes, en sorte qu'il désigne non seulement la loi religieuse, mais aussi les devoirs de tout genre et les lois de la

<sup>1</sup> Dans le fac-similé W., on distingue des traces de *para*.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °hanasa°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °vasa ba°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °dar (3) ma°. Fac-similé C. °malipi li°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °tañyo to praṇa hi°; fac-similé C. °praṇaṃ gra-  
deti°.

nature. » Ces traductions manquent soit de précision soit de justesse. Le mot *dhamma* exprime, il est vrai, en particulier chez les Buddhistes, une foule de nuances et même de significations très diverses; mais il ne les exprime pas toutes à la fois, ni uniformément dans tous les passages où il est employé. Or, dans les présentes inscriptions, on peut démontrer, je pense, qu'il a partout à peu près la même valeur, qu'il exprime l'idée de loi religieuse ou, comme nous dirions, l'idée de religion positive. Cette notion est très voisine de l'emploi équivalent du terme dans la langue buddhique, quand il y désigne l'ensemble doctrinal, dogmatique et moral (quelquefois par opposition au *vinaya*, à la discipline monastique). L'inscription de Bhabra nous montre que le mot était, dans cette application précise, parfaitement familier à Piyadasi. Dans tous les autres textes, le sens en est semblable, encore que l'emploi en soit moins strictement technique. Je me contenterai de quelques exemples. G. XII, 7 et 9, les phrases *añamañasa dhammañ sruñāju ca susaṁserā ca*, et *ayaṁ ca etasa phala ya ātpapāsaṁdavadhī ca hoti dhammasa ca dīpanā*, ne se peuvent traduire que : « qu'ils écoutent et respectent la religion les uns des autres », et : « le résultat de cette manière d'agir est [pour celui qui la suit] l'avantage de sa secte et la mise en lumière de la religion ». Dans le III<sup>e</sup> édit, on verra l'enseignement du *dharma*, commencé par les officiers du roi, remis surtout aux mains de la *parisā*, de l'assemblée du clergé buddhique. Au IV<sup>e</sup> édit, *dhamma*

est opposé à *sīla*, comme la religion positive à la morale générale, à la vertu. Enfin le terme dont se sert Piyadasi pour désigner les fidèles de la vraie croyance, n'est autre que *dhaṃmayuta*, « ceux qui sont unis dans la religion, dans la foi ». Je ne connais dans nos textes aucun passage qui ne reçoive de cette interprétation toute la clarté désirable. *Dhaṃmalipi* désigne donc nos tablettes comme des « inscriptions de religion », c'est-à-dire, d'après l'analogie de plusieurs composés que nous rencontrerons dans la suite : « des inscriptions inspirées par une pensée religieuse ». Relativement au second terme de la composition *lipi*, cf. in K. n. e. — b. D'après Dh., J. et Kh., *prajāhitavyaṃ* est une faute pour *prajāhitavyaṃ*, participe futur passif de *prajāhāti* : « qui doit être abandonné, sacrifié ». — c. Il ne paraît pas y avoir de doute sur l'orthographe de *samāja*. J'ai dit ailleurs toute l'incertitude que je conserve relativement à la traduction du mot; le sens de *festin* (convivial meetings) proposé par Prinsep, et à la place duquel je n'ai encore rien de mieux à offrir, est surtout contredit par l'emploi du mot au singulier, ici et dans la phrase suivante; au moins faudrait-il partout le pluriel : « car le roi voit beaucoup de mal dans *les festins* »; ou bien il faut admettre, et c'est à cette pensée que je m'arrête sans pouvoir, par malheur, la démontrer directement, que *samāja* a ici un sens abstrait déterminé et qui, par un détour ou par un autre, revient à l'expression ordinaire *pāṇārambha*, « la destruction de la vie ». — d. Comme *ekatiya* de Khālsi, *ekaca* = le



pâli *ekacca*, le sanscrit buddhique *ekatya*, « quelques-uns, plusieurs ». — *e.* La phrase, coupée dans les autres versions, est liée ici à la suivante par la conjonction *jamâ*, pour *jâma* ou *jâmâ* = *yâvat* (*Hemacandra*, éd. Pischel, iv, 406) « alors que... ». Comp., au point de vue de la forme et de la construction, l'emploi de *java*, K. viii, 1. — *f.* On pourrait croire que *ârabhisu* est incorrect, qu'il faut suppléer la syllabe *yi* que présente *ârabhiyisu* des autres versions. Mais la caractéristique du passif manque souvent (on en trouvera, pour le sanscrit buddhique, de multiples exemples dans le Mahâvastu); cf. *arabhiṣaṃti* à la fin de la version de Kapur di Giri; la signification est sûrement passive : « furent tués, étaient tués ». — *g.* *Se* employé adverbiallement, comme souvent (cf. S. I. 4, Dh., J. vi, l. 28 et l. 1, qui ont *se*, correspondant à *ta* pour *taṃ* = *tad* de G. et *sa*, pour *se*, de Kh.). — *h.* *Prâṇa* pour *prāṇā*, c'est-à-dire *prāṇāni*; rien de plus instable que la quantité de la voyelle finale dans nos inscriptions. *Ti* pour *trīṇi*, comme le prouvent *tiṃni*, *tāni* (pour *tīni*) et *taṃyo* (pour *trayo*) des autres versions. — *i.* L'anuvâra est de trop; il faut lire, sans aucune hésitation possible, *ârabhisare*, 3<sup>e</sup> pers. plur. passive, analogue à des formations pâlies bien connues, comme *ârabhare* à la ligne précédente. Cf. encore v, 2, *anuvatisare*.

*Dhauḷi.* — *a.* Les premiers mots paraissent être fort indistincts sur la pierre<sup>1</sup>; mais la comparaison

<sup>1</sup> Cunningham, *Corpus*, p. 16.



de Jaugada en met la restitution hors de doute. — *b.* Il est aisé de compléter les lacunes au moyen du texte de Jaugada auquel les fragments se rapportent fort bien; il faut excepter toutefois le *na*, qui est en l'air, à la deuxième ligne; il y a sûrement une erreur de lecture, fort explicable par la mutilation de la pierre en cet endroit. *Ālabhitu* n'est qu'une forme particulière de l'absolutif (pour *ālabhitvā*) assez usitée dans les inscriptions. Cf. par exemple *dañçayita* = *darçayitvā*, K. IV, 2; *sutu* et *çutu* = *çrutvā*, D. VII, 21, et K. XIII, 10. — *c.* Dans *sādhūmatā*, il faut admettre ou que l'anuvāra exprime un allongement de la finale pour *sādhūmatā*, et alors *sādhū* représenterait soit le thème avec la finale allongée (voy. la note suivante), soit le nominatif pluriel, ou, ce qui est fort possible, surtout devant un *m*, qu'il est de trop, et qu'il faut entendre, ici comme à Jaugada, le composé *sādhumatā*. La lacune qui suit se comble sans hésitation. — *d.* *Pānañ*° pour *pāna*°; nous retrouverons plusieurs cas semblables, comme *çramanañbramañsapati*, *çramanañbramañdarçane*, K. IV, 7, et VIII, 17, etc. Ceci revient, je pense, à un allongement de la voyelle finale que nous constatons quelquefois en composition, comme dans le pâli *phalāphala*, et autres analogues. °*sahāsāni* équivalent, reproduit à Jaugada, de *saḥassāni*. — *e.* *Adā*, c'est-à-dire *yadā* avec chute du *y* initial, comme souvent, surtout en mādghī. — *f.* Il faut lire *ālābhiyañti*; de même à Kh. *ālābhiyañti* et *ālābhiyañti*, avec l'*ā* long équivalent à la voyelle nasale du

sanscrit *â-lambh*. *Pañchâ* = *pâcha*, pour *pacchâ* = *paçcât*, à moins que l'anuvâra ne soit une erreur matérielle du graveur.

*Jaugada*. — *a*. On voit que *Jaugada* concorde avec *Dhau*li dans une spécification topographique omise ailleurs; c'est un des traits nombreux qui rattachent étroitement ces deux versions. — *b*. *Hida* pour *idha* (ou *idâ*?), *iha*, est commun dans les inscriptions. Cf. *Kh.* et *K.* — *c*. La concordance est si exacte avec *Dh.* que j'hésite à voir dans *âlabhiti* autre chose qu'une faute matérielle (ou, à en juger par mon fac-similé, une erreur de lecture) pour *âlabhita*; à la rigueur, cette forme s'expliquerait pour \**âlabhitya*; cf. *paricaji* = *parityajya*, in *K.* x, 2. Nous en trouverons d'autres traces que je réunirai ailleurs. Quoi qu'il en soit, nous avons une faute de gravure certaine dans *prajāhitaviye* pour *prajahi*°. — *d*. Si l'orthographe est correcte, on peut très bien, comme la suite en témoignera, croire que le génitif est ici employé dans la fonction du locatif; on peut aussi très aisément corriger *samājasi*: la lecture de *Dh.* manque pour nous fixer. Les formes *dakhati* et *dekhati*, contrairement à ce qui a été admis jusqu'ici, figurent côte à côte dans nos textes — *e*. Il faut, naturellement, lire *mahānasasi*; la différence entre l'Д et le Л est assez légère, et les deux lettres sont souvent confondues. — *f*. *Evañ* ne donne point de sens; il en résulte forcément que *yevañ* = *yevā*; c'est, en effet, à la leçon *yevā* = *eva* que nous ramène la lecture légèrement fautive de *Kh.*,

*yevi* (ḍ pour ḍ). — *g. Majulā*, comme à Kh. *majali* (pour *majalā*), et à K. *majara*, l'un et l'autre pour *majulā* et *majura*, équivaut au sanscrit *mayāra*; c'est ce qu'indique clairement la forme *morā* de Girnar, qui est l'orthographe pâlie du mot. — *h.* Le neutre *dhuvaṃ*, associé au masculin *mige*, n'a rien qui puisse nous surprendre, étant donné le désarroi où est tombé l'emploi des genres dans la langue de ces monuments. La lecture *migeṃ* impliquerait une formation bizarre et comme une sorte de compromis entre le régulier *mige* et l'irrégulier *migaṃ*. Il est beaucoup plus probable que ou l'*e* ou l'anuvāra est de trop, et imputable à l'inexactitude du lapicide.

*Khālsi.* — *a.* Complétez *lekhapitā*; K. a de même *lekhapi*, mais il demeure un espace libre pour la dernière syllabe qui paraît effacée par accident. — *b.* La longue *kaṭāviye* vient peut-être de quelque confusion avec la forme *kaṭāve* pour *kaṭavve*, dont nous trouverons des exemples. — *c.* *Dosā* = *dosaṃ*. — *d.* *Sādhumata* pour *sādhumatā*, comme tout à l'heure *lāja* pour *lājā*. Les fautes ou, pour mieux dire, les conséquences de ce genre sont innombrables, surtout à Kh., dont le vocalisme est particulièrement rudimentaire. Il serait superflu de les signaler une à une à l'avenir; la traduction permettra assez de les apercevoir. — *e.* Corr. *pule*, c'est-à-dire *paraḥ*, synonyme de *purā* auquel paraît correspondre la forme *para* (ou *pura*) de Kapur di Giri. — *f.* On peut, à la rigueur, entendre *bahūni satvasahasrāṇi*; mais *prāṇa* est le

terme consacré, et il me paraît beaucoup plus probable que le mot manque seulement par une erreur du copiste, en sorte qu'il faut transcrire ici, comme dans les autres versions : *bahūni* [*prāṇa*]*ṣaṭasahasrāṇi*. Je n'insiste pas sur *supā°* pour *sūpā°*, l'*ū* long n'est presque jamais distingué de l'*u* bref à Kh. — *g*. *Imāni*, correspondant à *aḥa*, ne se prête qu'à une double explication : ou il y a erreur de la part du lapicide gravant *imāni* pour *idāni*, ou il faut admettre que le premier est un mot créé sur l'analogie du second et tiré du thème *ima* au lieu de *ida*; j'incline d'autant plus vers la seconde alternative que le sanscrit buddhique possède une forme *imahiṃ* (ou *imaṃhi*<sup>1</sup>), qui fait un pendant exact à cette création hypothétique. — *h*. Lisez *tīni* ou, comme ci-dessous, *tini*. Sur *yeye* que je lis *yevā*, cf. ci-dessus, in J. n. f. — *i*. Correctement *ālābhi°*. — *j*. Il n'y a pas de doute sur la lecture *dave* au lieu de *devā*; c'est un encouragement de plus à corriger *majalā* ou mieux encore *majulā*; et, en effet, mon fac-similé me porte à penser que telle est bien la leçon véritable de la pierre. — *k*. La construction diffère légèrement ici dans la forme; l'introduction du relatif ne fait que souligner la valeur du pronom : « et cette même gazelle »; *dhave* à corriger en *dhave*. — *l*. La phrase est, à la rigueur, suffisante telle qu'elle est; pourtant l'addition de *pachā* la rend plus nette, et l'omission, plus haut, d'un mot essentiel, *pāna*, nous autorise à pen-

<sup>1</sup> Cf. *Mahāvastu*, t. I, comment.

ser que, si *pachâ* manque ici, c'est simplement le fait d'une nouvelle inadvertance.

*Kapur di Giri.* — *a.* *Ayā* pour *ayaṃ*, *raṇa* pour *raṇo*. Le génitif est employé dans la fonction de l'instrumental; nouvel exemple de la confusion déjà relevée dans l'emploi des cas, dont le sanscrit buddhique offre tant de traces. Il est clair qu'il faut compléter *likhapitā*. Relativement à la lecture *dharmadipi* pour °*lipi* de C., cf. ci-dessous, n. e. — *b.* *Hidaṃloke* pour *hiddāloke* = *hidāloke*, « ici-bas », comme *idha*. Les deux caractères suivants sont entièrement indistincts d'après le fac-similé W.; les traits que le fac-similé C. donne pour le premier ne correspondent exactement à aucun caractère connu; les versions parallèles garantissent, à mon avis, la restitution *kici*. *Jiva* pour *jivaṃ* ou *jive*; *naṃ* pour *nā* = *na*; *rāra°* à lire *ara°*. Entre °*ra* et *ca°* on peut, à la rigueur, compléter °*bhita prajahitave na°*; mais alors entre *ca* et *sama°* la lacune serait seulement apparente, et il semble pourtant qu'il reste quelques traces de caractères; il est probable que le signe qui a la forme du *ca* doit être lu *ve* (𑀓 au lieu de 𑀓𑀲), qu'il est réellement le dernier du mot *prajahitave*, après lequel aurait disparu *na ca* ou *na cāpi*. Quant au reste de la phrase, nous n'avons aucun moyen d'apprécier avec quel degré de précision il correspondait ici aux autres textes. — *c.* *Ati* pour *atī*, pour *athi* = *astī*; la confusion entre dentales et cérébrales est fréquente dans ces inscriptions; la substitution de la forte à l'aspirée n'y



est point rare. Il va sans dire que *akatia* doit être lu *ekatia*, la différence entre l'a (𑀅) et l'e (𑀆) étant très légère. Le caractère qui précède et qui paraît bien net sur la pierre n'est point un des signes connus de cet alphabet (𑀇). Il ne correspond à rien dans les autres versions; on peut croire qu'il n'est autre chose qu'un signe inutile, un *e* commencé à contre-sens que le graveur a pu négliger d'effacer, parce que justement, tel qu'il était, il n'exprimait aucun son. Nous trouverons d'autres cas analogues. J'en citerai un, peut-être plus frappant encore, et qui ne paraît pas laisser place au doute : à Kh. (xii, l. 31), le graveur, ayant par erreur écrit *taa°*, complète au-dessus de la ligne *°ta°* après *a*, en sorte que nous avons *°tuata°*, bien que réellement il faille simplement lire *°ata*. Si l'on répugnait à la conjecture que je propose, il ne demeurerait d'autre possibilité que de lire *ca na* pour *ca naṃ*, équivalant à la locution *ca naṃ* si commune dans le prâcrit jaina<sup>1</sup>, et dont la nuance d'indétermination conviendrait du reste fort bien dans la phrase présente. Cf. aussi plus bas, édit v, n. k. in Kh. *Samaya* pour *samaja*, *saṃajā*; la substitution du *y* pour *j* n'est pas ordinaire dans ce dialecte; elle doit d'autant moins nous étonner que le cas inverse *j* pour *y* s'y reproduit à plusieurs reprises; nous en avons eu tout à l'heure un exemple à Girnar. Le second caractère paraissant très clairement formé, je ne vois d'autre interprétation possible pour *saṃsamata* que

<sup>1</sup> *Kalpasūtra*, éd. H. Jacobi, p. 34, l. 8, 10; 36, l. 26, etc.

de le considérer comme = *susaṃmata*, « bien approuvé », ce qui, pour le sens, revient exactement au *sādhumatā* des autres versions. Plus bas il y a une transposition fautive de la nasale : Kh. montre qu'il faut lire *mahanasaṃsi*. — d. La restitution des dernières syllabes ne peut être douteuse, il faut lire *paṇa[ṣa]tasahasani*, le *ṣa* tombant dans la lacune qui suit *na*, et l'*a* devant être lu *ha*; la ressemblance entre les deux caractères est si étroite (१ et २), que la confusion en est des plus fréquentes; la seule correction un peu forte est celle de २ en १; elle me paraît inévitable, et ne dépasse pas la liberté que l'expérience autorise avec ce texte : nous allons être obligés de corriger १ en १ (de même x, 22) et plusieurs fois (par exemple xi, 23) १ en १. La phrase est aisée à compléter par la comparaison de Kh. — e. Relativement à ce mot, les deux fac-similés offrent une divergence fâcheuse : C. lit nettement *dharmalipi*, W. non moins nettement *dharmadipi*, l'orthographe *dipi* et *dipita* est celle en effet que nous retrouvons dans les deux reproductions, iv, 4; xiii, 11; xiv, 1. Ailleurs, vi, 3, le fac-similé C. semble incliner encore vers la lecture *lipitha*, mais sans une entière précision, et le fac-similé W. a décidément *dipitha*, tandis que v, 3 où le fac-similé C. indiquerait plutôt l'orthographe *ripi*, *ripita*, le fac-similé W. persiste clairement dans la lecture *dipi*, *dipita*; on sait du reste que les deux groupes *di* et *ri* se distinguent à peine. De cet état des faits je conclus que, jusqu'à nouvelle inspection, toutes les vraisemblances sont



pour le maintien, dans tous les cas, de l'orthographe du fac-similé W., qui a pour elle, à plusieurs reprises, l'autorité concordante de l'autre reproduction. Ce qui prête à cette forme un véritable intérêt, c'est la confirmation qu'elle apporte à la conjecture émise par M. Burnell<sup>1</sup>, quand il considère *lipi* comme une appropriation sanscrite d'un mot d'origine étrangère, le vieux persan *dipi*. Nous en retrouverions ainsi la preuve dans la région du nord-ouest, c'est-à-dire dans un pays semi-iranien. Le nom même de l'écriture dans l'Inde serait donc importé du dehors; un argument de plus contre la théorie qui voit, dans l'alphabet indien, une création indépendante. Quant aux conclusions qu'on a voulu tirer du sens étymologique de *lipi*, comme supposant l'emploi antérieur de l'alphabet *peint*, et non *gravé*, elles tomberaient d'elles-mêmes. M. Thomas, signalant l'orthographe du fac-similé W., a dès longtemps insisté sur la difficulté qu'elle leur oppose<sup>2</sup>. — *f.* La lacune, après *ta*, ne peut être qu'apparente; seulement il faut lire *tada*, corrélatif de *yada*, compris dans la lacune de la ligne précédente. *Taṃyo* doit certainement être corrigé en *trayo* (𑀭 pour 𑀮), sans qu'il soit besoin d'insister sur l'association (*trayo prañam* pour *prañā*) du masculin et du neutre. Pour *hiṇati* je n'hésite pas à préférer la lecture du fac-similé W. à celle du fac-similé C. d'où il est malaisé de tirer, sans correction violente, un sens convenable. Au contraire, par le seul changement de *hi-*

<sup>1</sup> *South-Ind. Pa'æogr.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 5-6, note.

<sup>2</sup> Prinsep, *Essays*, II, p. 46 et suiv., note.

*ñati* en *hañati* (de même *iv*, *g* : *iña* pour *aña*, etc.), pour *hañanti* (le singulier pour le pluriel comme souvent), nous obtenons un synonyme excellent d'*ālubhiyānti* des autres versions. — *g*. Les trois caractères à suppléer devant *ja*<sup>o</sup> sont évidemment *duve ma*<sup>o</sup>, qui nous mettent en parfaite concordance avec Kh. Les caractères suivants sont plus difficiles. Le premier, quoiqu'il se rapproche fort d'un *bh*, se peut aisément interpréter *ka*, à cause de la grande ressemblance des deux lettres (**𑀓** et **𑀔**), ce qui nous donne *majaraka* (*majuraka*), avec la formative prâcrite *ka*. Des deux lettres qui suivent, où nous ne pouvons plus guère chercher que *eko* ou un équivalent, la première se laisse sans trop de peine changer en *e* (que l'on compare les cas de confusion entre **𑀓** et **𑀔** signalés plus haut); mais la seconde, qui paraît dans les deux fac-similés un *thi* bien conformé, me laisse de l'incertitude, et ce n'est qu'à titre de conjecture, et faute de mieux, que je propose de lire *eko* (ou *eki*). — *h*. La lecture *na* ne saurait être correcte, la négation venant ensuite; on peut conjecturer *esa*; mais, du point de vue graphique, je considère comme plus facile encore la correction *ja sa* = *yo so*, qui correspondrait exactement à la construction de Kh. Pour *ja* = *ya*, cf. ci-dessous *v*, 1; *dhava* pour *dhuva*, comme à Kh. — *i*. La construction de l'adjectif *trayo* (c'est ainsi qu'il faudrait, comme souvent, lire, pour *trayi*; cf. n. *g*) rejeté après le substantif est fort bizarre; on préférera peut-être admettre un composé *pañamtrayi* pour *\*traye* = *prānatrayam*, « cette triade d'êtres vivants »;

le verbe au pluriel après un collectif. Relativement à la suppression de la caractéristique du passif dans *arabhiṣaṃti*, cf. in G. Les futurs sont un des cas où, presque invariablement, nous trouvons à Kapur di Giri une erreur dans l'emploi de la sifflante.

Voici au résumé comment je pense qu'il convient de traduire ces lignes :

« Cet édit a été gravé par l'ordre du roi Piyadasi, cher aux Devas (sur le mont Khepiṃgala. Dh. J.). Il ne faut pas ici-bas perdre [volontairement] aucune vie en l'immolant, non plus que faire des *festins* (?). En effet le roi Piyadasi, cher aux Devas, voit un grand mal dans les *festins* (?). Il y a bien eu, approuvé [par lui] plus d'un *festin* (?) autrefois dans les cuisines du roi Piyadasi, cher aux Devas, alors que (*le mot traduit par* alors que *ne se trouve qu'à G.*), pour la table du roi Piyadasi, cher aux Devas, l'on tuait chaque jour des centaines de milliers d'êtres vivants. Mais à l'heure où est gravé cet édit, trois animaux seulement sont tués pour sa table, deux paons et une gazelle, et encore la gazelle pas régulièrement. Ces trois animaux même ne seront plus immolés à l'avenir. »

---

DEUXIÈME ÉDIT.

Prinsep, *loc. cit.*, p. 158 et suiv.; Wilson, *loc. cit.*, p. 163 et suiv.; Kern, *Jaartell. d. zuydel. Buddh.*, p. 89 et suiv.



ca pasucikichâ ca [.] osudhâni ca <sup>a</sup> yâni manusopagâni ca  
(6) pasopagâni <sup>1</sup> ca <sup>e</sup> yata yata nâsti sarvatâ <sup>2</sup> hârâpitâni ca  
ropâpitâni ca [.] (7) mûlâni ca phalâni ca yata yatra nâsti  
sarvata <sup>3</sup> hârâpitâni ca ropâpitâni ca [.] (8) pañthesû kûpâ <sup>4</sup>  
ca khânâpitâ <sup>5</sup> vrachâ <sup>f</sup> ca ropâpitâ paribhogâya pasumanusâ-  
nañ [.]

## DHAULI.

(5) Savata vijitañsi devâ-  
nañpiyasa piyadasine lâ —

\_\_\_\_\_ añtiyoke  
nâma yonalâjâ (6). vâpi tasa  
añtiyokasa sâmañtâ lâjâne sa-  
vata devânapiyasa piyadasini-  
no . . . . ca <sup>a</sup> . . . . . sâci-  
kisâ ca pasucikisa ca [.] o-  
sañdhâni (7) añni <sup>b</sup> munisopa-  
gâni pasuñopagâni ca atata <sup>e</sup>  
nathi savatâ hâlâpitâ ca lopa-  
betâ <sup>a</sup> ca [.] mûlâni \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ tâ hâlo-  
pitâ <sup>e</sup> ca (8) lopâpitâ ca [.] ma-  
tesu <sup>f</sup> udapânâni khânâpitâni  
lukkâni ca lopâpitâni pañ-  
bhogâye pa — nusânañ [.]

## JAUGADA.

(6) Savatañ vijitasi devâ-  
nañpiyasa piyadasine lâjine  
e vâpi añtâ <sup>a</sup> athâ coḍâ pân-  
ḍiyâ satiyapu — i añtiyoke  
nâma (7) yonalâjâ e vâpi tasa  
añtiyokasa sâmañtâ lâjâne sa-  
vata devânañpiyena piyadasini-  
nâ lâji \_\_\_\_\_ i-  
kisâ ca (8) pasucikisâ ca [.] o-  
sadhâni âni munisopa-  
gâni pasuñopagâni ca atata  
nathi sava \_\_\_\_\_

ca atata nâthi (9) sâvata hâlâ-  
pitâ ca lopâpitâ ca [.] ma-  
gesu udapânâni <sup>b</sup> khânâpitâni  
lukkâni ca \_\_\_\_\_

<sup>1</sup> Fac-similé C. °sopâgâ°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °sava°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °ta yata nâsti savâta hâ°.

<sup>4</sup> B. °kûpa ca°.

<sup>5</sup> B. °khanâ°.

## KHĀLSI.

(4) Savata vijitasi devā-  
naṃpiyasā piyadasisā lājine  
ye ca antām atha<sup>a</sup> ——— codā  
paṇḍiyā sātiyaputo keḥhala-  
puto taṃbapaṇḍini (5) aṇ-  
tiyoge nāma yonalājā ne ca  
alaṇṇe<sup>b</sup> tasa aṇtiyogasa sā-  
maṇṭā lājāne savata devā-  
naṃpiyasā piyadasisā lājine  
duve cikisācā<sup>c</sup> kaḥa manusaci-  
kisā ca pasucikisā ca [.] oṣa-  
dhāni manusopagāni ca paṣo-  
pagāni ca ātatā nāṭhi (6) sa-  
vatā hālopitā cā lopāpitā cā [.]  
savamevā mulāni cā phalāni  
ca kayatā<sup>d</sup> nāṭhi savatā hālo-  
pitā cā lopāpitā cā matesu  
lukhā ca [.] mahithāni<sup>e</sup> udapā-  
nāni khānāpitani<sup>f</sup> paṭibho-  
gāye pasumumisānaṃ [.]

## KAPUR DI GIRI.

(3) Savataṃ vijite deva-  
naṃpriyasa priyadarṣisa raṇo  
..... yi<sup>a</sup> ———  
pa. ya<sup>2</sup> satiyaputra ca ketala-  
putra<sup>3</sup> taṃbapani aṇ-  
tiyoke ca yonaraja<sup>4</sup> ye ca  
araṇe tasa aṇtiyokasa sa-  
mata rajaye<sup>5</sup> sarvatha deva-  
naṃpriyasa priyadarṣisa raṇo  
kisakabha<sup>c</sup> ———

(5) eḡa-  
ja nāḡopakani<sup>b</sup> ca<sup>d</sup> paḡo-  
pakani ca yata yatra nathi saṃ-  
vitra<sup>e</sup> harapiti<sup>f</sup> ce<sup>e</sup>.

ruta ca [.]  
kupa ca khanapita pratibho-  
gaye paḡumanuḡanaṃ [.]

*Girnar.* — *a.* Wilson a, le premier, bien lu : *evam-*  
*api*; M. Kern prend, comme lui, l'expression dans le  
sens de *et*, équivalant à *ca*, en sorte que *prācāṃtesu*

<sup>1</sup> Le *ta* n'est pas distinct.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °palaya°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °laṃpu°; fac-similé C. °talapasra ta°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °yoara°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °e—ja°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °sarva°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °pita ce°.



serait coordonné à *vijite*, et s'appliquerait à toutes les désignations géographiques suivantes, toutes également introduites par *yathâ*. Cette construction ne me paraît pas la vraie. A *evamapi* de Girnar, les deux autres versions, qui sont ici lisibles, opposent l'une *e vâpi*, l'autre *ye ca*, c'est-à-dire le relatif, justement comme un peu plus loin nous avons, ici même, *ye vâpi*. Je pense que, dans le présent passage, c'est ainsi qu'il faut interpréter *evamapi*, c'est-à-dire *e vam api* : *e* pour *ye*, comme, à l'édit *v*, nous aurons *âva* pour *yâva*, etc., *vam* pour *vâ* par suite de l'équivalence souvent signalée déjà entre la longue et la voyelle nasalisée; quant au sandhi *\*vam api*, on peut comparer quelques cas isolés comme *katavyam eva*, G. ix, 3. Nous obtenons ainsi un parallélisme, que suggère le reste de la phrase, entre ce membre et celui qui commence à *añtiyako* : d'une part Açoka et ses entours (*prâcañta*), d'autre part Antiochus et ses voisins (*sâmîpa*). Il est évident que cette construction ne peut supprimer l'irrégularité, déjà remarquée par Wilson, du nominatif *añtiyako*; à coup sûr elle ne l'aggrave pas. Je traduis : « Partout, dans le territoire de Piyadasi et aussi [dans le territoire des princes] qui sont sur ses frontières, tels que, etc., [dans le territoire d'] Antiochus, le roi des Grecs, et aussi [des] rois qui sont les voisins de cet Antiochus. . . ». — *b. M. Kern* ne voit qu'une faute accidentelle dans l'écriture *ketalaputo*, qu'il corrige en *keralaputo*. Il se fonde sur l'orthographe *keralañputra* de Kapur di Giri; mais il est à peu près impossible de distinguer à priori un *t* d'un

r dans l'alphabet du nord-ouest, au moins d'après nos fac-similés; et la leçon *kethalaputo*, à Khâlsi, suggère plutôt pour Kapur di Giri la même lecture *ketala* que nous trouvons ici. Cela n'implique pas que l'identification de ce nom avec la côte de *Kerala*, généralement admise, soit nécessairement erronée; mais je ne crois pas qu'on en puisse chercher la preuve directe à Kapur di Giri, non plus qu'imputer ici au graveur une erreur matérielle. — c. *Sâmîpam̃* est pour *sâmîpâ*, par conséquent, le nominatif pluriel d'un adjectif tiré de *samîpa*, comme *sâmanta* de *samanta*. Ici encore, M. Kern me paraît trop prompt à incriminer le lapicide<sup>1</sup>. — d. *Osadhâni*, double incorrection, pour *osadhâni*. — e. *Pasopagâni* pour *pasûpagâni*, une fausse assimilation avec les thèmes en *a*. Pour le même mot, Dh. et J. ont une forme beaucoup plus singulière, *pasum̃opagâni*; même en considérant l'anuvâra comme fautif, il reste *pasuopagâni*; on peut y voir une orthographe prâcrite = *paçukopagâni*, ou bien admettre que les deux mots composants sont juxtaposés avec omission du sandhi, et avec une substitution de *o* pour *u*, analogue à celle de *e* pour *i* que nous allons constater à Dh. dans *lopâbeta* pour *°bita*. — f. L'orthographe *vrachâ*, très claire sur les fac-similés, est fort remarquable; elle ne peut guère signifier que *vrichâ* pour *vrikshâ*. L'alphabet de Girnar manquait encore du signe de la voyelle *ri*; et cette observation con-

<sup>1</sup> Sur la manière dont pouvaient se répartir hors des frontières de Piyadasi ses libéralités et ses bienfaits, conf. l'édit III<sup>e</sup> de G., note a.

firmerait les inductions que j'ai précédemment tirées d'autres faits paléographiques, relativement à l'application tardive de cet alphabet à la langue classique.

*Dhauī.* — Cette version du II<sup>e</sup> édit a aussi occupé M. Kern; il suffira de rapprocher les deux transcriptions pour se convaincre que les nouveaux fac-similés du *Corpus* nous placent ici sur un terrain nouveau et beaucoup plus solide. Cette simple comparaison expliquera, j'en fais l'observation une fois pour toutes, pourquoi je m'estime dispensé d'entrer dans toutes les divergences de détail. — *a.* Les lacunes précédentes se laissent aisément combler. Ici le *ca* devrait réellement se lire *ci*, la première syllabe de *cikisā*; c'est ce qui ressort de la répartition des *vi*-des comme de la forme *cikisā* qui reparait aussitôt, et qu'il faut substituer à la lecture *cikica* admise par M. Kern : *sa* à côté de *cha*, de même que, dans le futur de *kar*, nous trouvons côté à côté *kachati* et *kāsati*. — *b.* *Añni* pour *āni* = *yāni*. — *c.* *Atata* = *ata-ata* pour *yata yata*. — *d.* *Lopābetā* pour *lopābitā*, cf. ci-dessus, n. *e* in G. L'adoucissement prâcrit du *p* en *b*, comme quelquefois; cf. *ambavadika*, Delhi, éd. circ. l. 2; *libi*, *ibid.*, l. 10, 11; dans notre édit même, à Khāsi, *am̐tiyoga* pour *am̐tiyoka*, etc. — *e.* *Hālopitā* pour *hālāpitā*; la même faute à Kh., probablement sous l'influence du voisinage de *lopāpitā*. — *f.* *Lis. magesu*; la même faute encore à Khāsi.

*Jaugada.* — *a.* La construction est ici, comme à

Khâlsi, légèrement différente de celle que nous avons à G. : « ceux qui forment les frontières », au lieu de : « ceux qui sont sur les frontières ». — *b*. La forme *udupâna* n'est pas une faute matérielle comme on le pourrait croire; c'est ce qu'en démontre l'emploi, assez fréquent, dans le sanscrit buddhique. On la rencontrera à plusieurs reprises dans le Mahâvastu, par exemple.

*Khâlsi*. — *a*. *Antâmatha* se peut résoudre de deux façons : soit que l'on admette une confusion de la nasale et de la longue, avec sandhi de l'anuvâra, en sorte que l'on arrive à *antâm atha* pour *antañ atha*, *antâ atha* (cf. plus bas, n. *d*); soit que l'on considère *matha* comme une faute de gravure ou de lecture pour *yatha*. La séparation des mots, habituelle à Khâlsi dans la première partie de l'inscription, paraît donner raison à la seconde hypothèse; la division en *antâ matha* y est parfaitement nette. — *b*. Il faut lire °*jâ ye ca*°; la confusion entre **L** et **J** est très facile, et nous en signalerons beaucoup d'autres exemples. *Alaṃne*, à Kapur di Giri *arañṇe*, est le mot le plus curieux de cet édit, en ce qu'il nous livre un terme géographique fort important, et dont on ne s'était point avisé jusqu'ici. Suivant Wilson, « la raison pour laquelle on a ajouté *a* devant *rañṇa*, dans le mot *arañṇa* (c'est ainsi qu'il lit à Kapur di Giri) qui équivaut à « pas de roi », n'est pas très intelligible. » Il renonce visiblement à construire et à comprendre. La phrase se déroule le plus clairement du monde, dès que

nous reconnaissons dans *arañña* une forme légèrement altérée, sous l'influence de l'analogie et de l'étymologie populaire, du nom de l'*Ariana* : « Antiochus et les rois voisins d'Antiochus dans l'Ariana ». Étant donnée la répugnance ordinaire de nos inscriptions pour l'hiatus, ce nom ne pouvait y avoir d'autre exposant que *ariyana* ou *arana*; l'assonance avec *araña*, « forêt », a pu agir en faveur de la deuxième forme et aider, avec la transposition de l'*i*, au changement de l'*n* en *ñ*. On s'explique à merveille que ce nom ne se trouve que dans les deux versions du nord-ouest, les plus voisines de la région qu'il désigne, celles par conséquent dont les lecteurs avaient le plus de chances d'être familiarisés avec cette dénomination d'origine étrangère. Il est certain que cette désignation est ici fort à sa place<sup>1</sup>. — *c. Cā* est de trop, soit qu'il ait été amené sous le ciseau du lapicide par les deux *°cikisā ca* qui vont suivre, soit qu'il cache un souvenir de l'orthographe *cikichā*, indûment mêlée et, en quelque sorte, superposée par inadvertance à la forme *cikisā*, seule usitée ici. — *d. Sabbam evā* est sans équivalent dans les autres versions; l'explica-

<sup>1</sup> S'il était besoin de le démontrer, je renverrais à la note dont M. Kern accompagne ici sa traduction du texte de Girnar (il ne s'est pas occupé du texte de Kapur di Giri), « Antiochus le roi grec et ses vassaux... » : « en première ligne, la Bactriane » (p. 91). Il n'est, d'ailleurs, pas rare qu'une version se montre plus ou moins explicite que les autres au point de vue des dénominations géographiques. Cf. par exemple Kh. v, 15, où manquent les Rāshtrikas et les Petenikas, donnés par les autres textes, et Dh. et J. 1<sup>er</sup> édit, l. 1, où est ajouté *khepīṃgalasi pavatasi*.

tion ne m'en paraît pas moins certaine : *sabbam evā* pour *sabbam̐ evā* = *sabbā evā*, équivalant à la forme plus ordinaire *sabbāni va* : « Toutes les racines et tous les fruits . . . », cf. ci-dessus n. a. *Kayatā* est sûrement fautif; quant au remède, il est moins clair, d'autant moins que K. est sensiblement différent dans ce passage. Je ne vois que trois corrections possibles, bien qu'à mon avis inégalement probables : on pourrait lire, en corrigeant *ka* en *ta* (+ en *ḷ*), °*phalāni catatā* pour *ca atātā*; mais outre que cette sorte de sandhi est peu usitée dans nos inscriptions, la séparation des mots, *ca ka°*, indiquée par la pierre, ne s'y accorde pas. On peut, d'autre part, lire soit °*ca ku yatā*, en corrigeant simplement *ka* en *ku*, pour *kha* = *khalu*, comme Kh. iv, l. 11, soit *ca ātatā* (𑀅𑀲𑀓𑀭𑀮 pour +𑀅𑀲𑀓𑀭𑀮), comme nous avons tout à l'heure, et c'est, en somme, la conjecture à laquelle je m'arrête; graphiquement, la correction est assez légère, elle a l'avantage d'entrer en complète harmonie avec les autres versions et me paraît directement corroborée par ma photographie de ce texte. — e. Je n'ai pas besoin de rappeler qu'il faut lire *maḡesu*. *Mahithāni* n'a pas d'équivalent dans les textes parallèles; mais le sens en est clair, c'est *mahī* + *sthāni* : « des puits qui sont [creusés] dans la terre ».

*Kapur di Giri*. — a. C'est sans doute *ya* qu'il faut rétablir, la première syllabe de *yatha*, la seconde étant rejetée au commencement de la ligne suivante. *Palaya* du fac-similé W. s'explique à la rigueur pour



*pādīyā*, par la substitution si fréquente d'un *l* au *ḍ* cérébral; mais une nasale précédente protège d'ordinaire le *ḍ*; j'estime donc douteux le *la* de cette transcription: il paraît, en effet, être demeuré complètement indistinct aux yeux du général Cunningham. Quant à *ketalaputra*, je suis hors d'état de juger lequel des deux explorateurs a le mieux reproduit les traits de la pierre; ce qui est certain, c'est que, même si elle porte réellement le signe de *pasra*, il faut corriger *putra*; j'ai donc conservé cette leçon de Masson. J'en dis autant de *yonaraja*. — *b. Rajaye*, qu'il faut peut-être corriger en *rajayo*, est une forme un peu singulière du nominatif pluriel; mais on en peut fort bien rendre compte, et elle est garantie par la comparaison de *jaraya* pour *rajaya* que nous rencontrerons plus loin (VIII, 17). Je n'ai pas de moyen de décider si *sarvatha* est une dérivation, synonyme de *sarvatra*, par le suffixe *thā*, ou si la dernière syllabe est aspirée par erreur; les fautes nombreuses qui portent sur des aspirations indûment introduites ou supprimées rendent pour moi la seconde alternative plus vraisemblable. — *c.* Les signes *kisakabha*, que semblent donner les deux fac-similés, ne peuvent être exacts; ils ne livrent aucun sens. Rien, dans le reste de notre texte, n'est de nature à faire penser qu'il s'éloigne ici sensiblement de la teneur commune. En nous en rapprochant, nous obtenons sans violence une restitution évidemment nécessaire; je lis : *dvi* (ou *dve*) *cikacha* (pour *cikicha*), c'est-à-dire 𑀩𑀭𑀸𑀓 au lieu de 𑀩𑀭𑀸𑀓𑀭𑀮. La correction, on le

voit, ne porte guère que sur le second et le quatrième caractère. En ce qui touche le dernier, on peut, dans une certaine mesure, comparer VIII, 17, l'altération du *cha* dans le mot *paripracha*. Quant au second, le rétablissement en est au moins beaucoup facilité par l'analogie des confusions multipliées entre  $\text{१}$  et  $\text{२}$ ,  $\text{३}$  et  $\text{४}$ . — *d*. La lacune qui existe à la fin de la ligne précédente jette beaucoup d'incertitude sur la restitution des premiers caractères de celle-ci, d'autant plus que les deux fac-similés ne sont pas entièrement concordants. On est d'abord tenté de reconnaître *jana* dans le troisième et le quatrième; mais *janaçopakani* n'est pas admissible, et cette forme barbare reporte bien plutôt la pensée vers une restitution *manaçopakani* pour *manuço*, comme nous allons tout à l'heure rencontrer *manuçanañ*. Il y a à cette correction deux graves obstacles : d'abord le changement du troisième caractère en *m*,  $\text{८}$ , n'est point aisé; et de plus, elle laisse dans une complète obscurité les deux premières lettres. En supposant que le fac-similé C. mérite ici une entière confiance, je serais beaucoup plus porté à lire : *oçadha nāropakani*; *o* pour *e* est sans difficulté; la lecture *dha* pour la troisième lettre,  $\text{३}$  pour  $\text{४}$ , n'en présente guère de sérieuse; si la correction de *ço* en *ro*,  $\text{८}$ , en  $\text{९}$  en offre un peu davantage, il faut se rappeler que nous n'avons ici que le choix entre les difficultés. *Oçadha* pour *aushadha* ne saurait, d'ailleurs, nous arrêter, à côté de *manaça* pour *mānusha*. De toute façon la notation de l'*ā* long, en supposant le caractère *nā* bien reproduit, est nécessairement fau-

tive. Je ne puis, en somme, m'empêcher de considérer comme très vraisemblable une correction qui rétablit si bien l'accord avec les autres versions. Le durcissement de *g* en *k* dans *upaga* trouve un parallèle exact dans le pâli *kulopaka* pour *kulopaga*. — *e*. Dans *sañvatra* du fac-similé C., *sañ* est fautif pour *sar*, que l'erreur remonte au lapicide ou au lecteur. Dans *sañvitra* et *harapiti* nous avons *vi* pour *va*, *ti* pour *ta*; plus haut (n. a) on a remarqué *yi* pour *ya*, etc. Il est possible que *ce* ne soit de même qu'une de ces fautes, si fréquentes ici, dans la notation vocale. Cependant, les fac-similés permettent aussi d'admettre qu'il est tombé une lettre immédiatement après, ce qui nous amènerait à rétablir *ceva*. L'examen direct du monument pourrait seul trancher des questions de ce genre. La restitution de *rata* en *rakha*, au contraire, n'est point douteuse; pour juger de la facile confusion des lettres *ta* et *kha*, il suffit de se reporter, dans l'édit suivant, à la figure du mot *nikhamatu*, tel que le donne le fac-similé de Wilson. On voit que notre version est ici abrégée, mais que le sens général demeure le même : « partout ont été introduites ces plantes et [de même] des arbres. »

La traduction de l'ensemble n'offre plus d'obstacles sérieux :

« Partout, dans le territoire du roi Piyadasi cher aux Devas, et aussi des peuples qui sont sur ses frontières, tels que les Coḍas, les Pāṃdyas, le pays de Satiyaputra, de Ketalaputra, jusqu'à (K. et K. omettent





## DHAULI.

(9) Devānañpiye piyadasi  
lājā hevañ āhā [.] duvādasa-  
vasābhisitena me iyañ ānatañ  
[.] sa . . . vijitesā<sup>a</sup> me yuta  
lajuke ca . . sike ca (10) pañ-  
casu pañcasu vasesu anusayā-  
nañ nikhamāvū<sup>b</sup> athā añ-  
nāye pi kañmane hevañ  
imāye dhañmānusathiye [.]  
sādhū mātāpitāsusū sāñ<sup>c</sup> —  
(11) nātisu ca bañbhanasa-  
manehi<sup>d</sup> sādhu dāne jivesu  
aññālañbhe sādhu apaviyati<sup>e</sup>  
apabhañḍatā sādhu [.] pali-  
sāpi ca a<sup>f</sup>. i yatāni ānapeyisita  
hetute ca viyañ —

## KHĀLSI.

(6) Devānañpiye piyadasi  
lājā hevañ āhā [.] (7) duvā-  
dasāvasābhisitena me iyañ  
ānapiyite<sup>a</sup> [.] savatā vijitasi  
mama yutā lajaki<sup>b</sup> pādesike  
pañcasu pañcasu vasesu  
anusayānañ<sup>c</sup> nikhamātu etāye

<sup>1</sup> Fac-similé W. °ahati°.<sup>2</sup> Fac-similé W. °sha pacashu°.<sup>3</sup> Fac-similé C. °anasa°.<sup>4</sup> Dans le fac-similé W. °kha° n'est pas très bien formé; fac-similé C. °nidhrimatu°.

## JAUGADA.

(10) Devānañpiye piyadasi  
lājā hevañ āhā [.] duvādasa-  
vasābhisitena me iyañ a —  
— ca pādesike ca (11) pañ-  
casu pañcasu vasesu anusayā-  
nañ nikhamāvū<sup>b</sup> athā añ-  
nāye pi kañma . e —  
— sā mitasañthutesa<sup>a</sup> —  
(12) nātisu ca bañbhanasa-  
manehi sādhu dāne jivesu  
aññālañbhe sādhu —  
— yi — (13)  
hetute ca viyañjanate ca [.]

## KAPUR DI GIRI.

(5) Devānañpriyo priyadarçi  
rañā aheti<sup>1 a</sup> [.] ba-  
rayavasha<sup>b</sup> —  
— (6) vijite  
yota<sup>c</sup> rajaki<sup>d</sup> padeçi<sup>e</sup> va  
pacasha<sup>f</sup> pacasha<sup>g</sup> ||||| vasheshu  
anusayanañ<sup>h</sup> nikhamatu<sup>i</sup> etisa



vā aṭhāye imāya dhañmanu-  
sathiyā yathā aññiya pi kañ-  
māye [. ] sādhu (8) mātāpitasu<sup>d</sup>  
sususā mitasañthutanāti-  
ḷānañ ca bañbhanasama-  
nānañ ca sādhu dāne pānāna  
ānalañbho sādhu apaviyāti<sup>e</sup>  
apabhiñdata sādhu [. ] pali-  
sāpi yutā gananasā<sup>f</sup> ana-  
peyisañti hetuvatā<sup>g</sup> cañ vi-  
yañjanate ca [. ]

vokarayo<sup>d</sup> imisa dharmanu-  
ḷāthiye sa anāye pi kar-  
maye [. ] sadhu matāpītushu  
suḷrūshā mitrasañtuta<sup>1</sup>. ta-  
... pa<sup>e</sup>

————— (7) upavayata<sup>a</sup>  
apabhiñdata<sup>f</sup> sādhu [. ] pari-  
sāpi yutāni... nānānāti<sup>g</sup> aṇa-  
piṇṇānti<sup>h</sup> hatuṭṭha ca va-  
ññānato ca<sup>h</sup> [. ]

*Girnar.* — *a.* Cette phrase a été la pierre d'achoppement des premiers interprètes; mal construite, elle les a tous égarés, et Lassen lui-même a été induit à méconnaître des formes aussi claires que *nikhamāvu* de Dhauḷi. Je ne relèverai pas une à une toutes les erreurs : la plus grave a été de prendre les mots *yutā*, *rājuke* et *prādesike* comme des locatifs; le premier serait le substantif, les deux autres les adjectifs qui le détermineraient. La comparaison du IV<sup>e</sup> édit de Delhi ne laisse pourtant aucun doute sur la signification du mot *rājuka* dans la bouche d'Açoka; il désigne certains fonctionnaires analogues, peut-être subordonnés, aux Mahāmātras<sup>4</sup>, et chargés de la surveil-

<sup>1</sup> Fac-similé W. "trasratata".

<sup>2</sup> Fac-similé W. "apava".

<sup>3</sup> Fac-similé W. "nati (?) vanapi".

<sup>4</sup> M. Kern affirme l'identité des deux ordres de fonctionnaires (p. 95); je ne vois pas qu'il soutienne cette opinion de preuves suffisantes.

lance morale et matérielle des populations. Toutes les versions donnent d'ailleurs *yutā* ou des équivalents, par conséquent un nominatif pluriel, et non un locatif singulier. *Rājuka* et *prādesike* sont, de même, des nominatifs coordonnés au premier. Et, en effet, sans parler des formes qui prêtent à l'équivoque (comme *nikhamātu* à Kh.), *nikhamāvu* de Dh. est une troisième personne du pluriel. D'où il suit que *niryāta* non seulement doit être corrigé en *niryātu*, c'est-à-dire *niyyātu* = *niryātu*, mais représente réellement *niyāntu* = *niryāntu*. Reste à déterminer la valeur de chacun des termes. Le sens de *yuta* ou *dhammāyuta*, expression fréquemment usitée dans les monuments (cf. éd. v, vi, ix, etc.), a été bien indiqué par Prinsep; Burnouf s'y est rallié (p. 738), à propos du terme *yute* que nous allons retrouver tout à l'heure, quoiqu'il ne conteste pas expressément ici l'opinion de Wilson d'après lequel ce sens ne saurait convenir dans le présent passage. Il est évident, en effet, que, dans cette rencontre comme dans toutes les autres, *yuta*, au pluriel ou au singulier, désigne le peuple fidèle, ou les fidèles qui partagent les croyances religieuses du roi. La signification de *prādesike* est suffisamment garantie par le voisinage et l'association de *rājuka* : il s'applique à des employés, ou plutôt à des gouverneurs locaux; cette traduction est en parfaite concordance avec l'usage classique où il s'emploie pour des chefs locaux ou provinciaux. Un terme essentiel demeure malheureusement moins clair, c'est *anusayānaṃ*. Prinsep l'avait déjà rapproché

du sanscrit *anuṣṭāya*; *anuṣṭāyana* n'en serait qu'une forme parallèle; il le traduisait par *humiliation*. Lassen n'a fait que préciser cette traduction en y voyant l'expression de la confession buddhique. Quoique Burnouf (p. 138) ait fortifié cette idée de son approbation, elle ne me paraît plus soutenable. La forme *anusaya* n'est point étrangère à la langue de nos inscriptions; on lit à Kh., vers le commencement du xiii<sup>e</sup> édit : *je athi anusaye devānāṃpiyasa*; la comparaison de K., où correspond *anusocana*, montre nettement qu'elle y était prise, dans son sens ordinaire, et non réservée à une application technique. Il s'élève du reste, contre le rapprochement proposé, des arguments, à mon avis, décisifs. Et d'abord l'orthographe constante n'est pas *anusayana*, mais *anusayāna* (G., Dh., J., Kh., et de même Dh. et J. éd. dét. 1, l. 25 et 12). Il y a plus, la lecture de G., d'accord avec celle de Kh. (<sup>°</sup>*si* pour <sup>°</sup>*sā*, avec la longue pour la nasale), nous amène à l'orthographe *anusāṇyāna*, et si, dans la plupart des cas, l'anuvāra manque, la chose se peut expliquer, non pas seulement par la négligence des graveurs, si ordinaire en ce point, mais aussi par la substitution de l'orthographe *anusayyāna*; nous trouverons comme forme constante *sayama* pour *sāyyama* = *saṇyama*. Je crois donc que nous devons tenir *anusāṇyāna* pour la forme normale; du même coup s'explique l'emploi régulier du verbe *nishkram* ou *niryā*, en construction avec ce mot; la parenté radicale ou l'affinité de signification rend compte du rapprochement. *Anasāṇ-*

*yāna* marquerait bien, par sa constitution étymologique, un vaste *rendez-vous*, une réunion publique, tenue dans certains lieux désignés, et où il est très naturel que le roi ordonne de « se rendre, en sortant [des villes] » (*nish-kram*). L'idée de confession a contre elle une double considération : la première, c'est que nous n'avons aucune raison d'admettre que la confession ait jamais, et surtout dans le buddhisme ancien, été imposée à la masse du peuple, mais seulement aux moines réunis dans leurs vihâras; la seconde, c'est que la suite de l'édit ne fait pas du tout allusion à ce qui pourrait constituer une sorte de confession publique; il vise uniquement la promulgation des principaux devoirs de la vie morale ou religieuse. Or nous trouvons dans la tradition bouddhique des exemples célèbres d'une pratique qui se compare d'elle-même à celle qui est mentionnée ici. Je veux parler de ces assemblées réunies par des souverains buddhiques, comme Çîlāditya de Canodje, sur lesquelles Hiouen-Thsang nous a transmis de si intéressants détails<sup>1</sup> : les unes étaient annuelles, les autres se tenaient tous les cinq ans, et ce dernier trait achève, malgré la distance des temps et la diversité des circonstances, de les assimiler à l'institution de Piyadasi. Il est bien probable que, comme son successeur du vi<sup>e</sup> siècle, Açoka destinait surtout ces réunions à de larges libéralités. Peut-être avons-nous là l'explication d'une

<sup>1</sup> *Vie de Hiouen-Thsang*, p. 113. *Mémoires*, pass.

particularité assez surprenante du précédent édit. On s'explique mal comment la charité du roi aurait pu aller chercher hors des limites de son territoire les occasions de s'exercer, jusque chez des peuples indépendants et chez les rois grecs de la Bactriane; tout devient clair et simple si ces distributions de médicaments se font dans son propre empire, à ces assemblées où il pouvait, comme il est dit de Çilāditya<sup>1</sup>, « convoquer les religieux des divers royaumes. » Le terme *hārāpita*, appliqué dans le n° édit aux plantes; aux racines et aux fruits, recevrait de cette explication une précision nouvelle; seules, la plantation des arbres sur les routes, la création de puits pour les voyageurs devraient être circonscrites, comme en aucun cas on ne peut manquer de le faire, aux limites du domaine personnel de Piyadasi. Quoiqu'il en soit de ce corollaire, je n'ai guère d'hésitation sur la thèse principale à laquelle je le rattache, la revendication de la forme *anusaṃyāna*, et l'attribution à ce mot du sens de « rendez-vous, assemblée ». Je traduis donc la première partie de la phrase : « Que partout dans mon royaume les fidèles, le Rājuka (l'employé royal) et le Gouverneur local se rendent tous les cinq ans à l'Assemblée ». Les mots suivants montrent, à n'en pas douter, que la promulgation des principaux devoirs, et non une confession publique, formait le trait essentiel de cette réunion. Un passage du 1<sup>er</sup> édit détaché de Dh.

<sup>1</sup> *Vie de Hiouen-Thsang*, p. 206, al.

(l. 21 et suiv.) éclaire cette fin de phrase; on y voit que les *Mahāmātrās* doivent se rendre à l'*anusamīyāna*, sans pour cela négliger leurs fonctions propres, leurs autres fonctions (l. 25). C'est évidemment la même pensée qui s'exprime ici, avec de légères variantes suivant les versions. Nous devons donc entendre: «qu'ils se rendent à l'*anusamīyāna* dans le but qui est l'enseignement de la religion, comme à tout autre de leurs devoirs». Bref, c'est pour eux un devoir, aussi précis qu'aucun autre, de tenir cette assemblée; et la raison en est précisément (*va*) dans l'enseignement qu'elle implique, qui, par conséquent, en doit constituer la partie principale. — *b*. On attend un substantif particulier qui régit ce dernier génitif, comme ailleurs (iv<sup>e</sup> édit) *sampatīpati*; mais aucune version n'en conserve de traces. Il ne reste qu'à construire notre génitif, soit avec *susūsā*, soit avec *dānaṃ*. La comparaison de Dh.-J. qui a *nātisu* et continue par *baṃbhanasamanehi*, semble indiquer que les deux mots ne sont pas coordonnés; elle ne nous laisse d'autre ressource que de construire avec *susūsā*. Il devient dès lors naturel de penser que ce mot reçoit un sens un peu élargi, qu'il ne signifie pas exclusivement «l'obéissance» (elle ne se peut guère commander à l'égard des amis et des camarades), qu'il désigne d'une façon plus générale «la docilité, les égards». — *c*. Les deux termes *aparyayaṭā* et *apabhiṃḍatā* ont été examinés par Burnouf (p. 721 et suiv.), qui a signalé, dans leur premier membre, l'adjectif *alpa*. Il est certain que ce mot est sou-



vent employé de la sorte dans le style buddhique et dans nos inscriptions. Je ne crois donc pas qu'il faille chercher ici une formation au moyen de *apa*, équivalant à *a* privatif, comme il arrive quelquefois en pâli (*jitaṃ apajitaṃ*, Dhammap., v. 105; *apasavyo* = *asavyo*) et dans le sanscrit buddhique (*Mahāvastu*, I, comm.). Quoi qu'il en soit de ce point, Burnouf corrigeait avec Lassen *apabhaṃ-datā*; telle est aussi l'orthographe de Khālsi; mais en revanche Dhaulī et Jaugada portant *apabhiṃ-data* ou *°bhidata*, il est difficile de considérer l'i comme une simple faute du graveur; je préfère voir dans *bhiṃd* une forme parallèle du radical *bhaṃd*. Le sens de *quereller*, *injurier*, attesté pour le pâli, ne permet guère d'hésiter sur la valeur de notre substantif; je ne saurais traduire avec Burnouf : « la modération dans les spectacles des bouffons »; mais, en me rapprochant de Prinsep, qui méconnaissait la négation et interprétait par « médisance », j'entends « l'absence de violence, la modération, dans le langage ». Faute de mieux, je traduis *apavyayaṭā*, avec les précédents commentateurs : « la modération dans la dépense »; mais je ne puis m'empêcher de penser que quelque texte buddhique nous fournira, un jour ou l'autre, pour ce terme, une explication qui le fasse mieux rentrer dans les habitudes d'esprit de la morale buddhique : elle n'a point accoutumé de prêcher l'économie. — *d*. La construction de ce passage est parfaitement claire, et il n'y a pas à revenir sur les tâtonnements de Prinsep et de Wilson; Burnouf a du reste ré-

sumé les premières tentatives. La phrase ne présente que deux termes obscurs, quoique inégalement, *parisā* et *gaṇanāyaṃ*. Pour le premier, Lassen en a certainement donné le vrai sens en y cherchant « l'assemblée des Docteurs », c'est-à-dire un synonyme de *saṃgha*. J'en trouve la preuve dans un passage du vi<sup>e</sup> édit, mal compris jusqu'ici (vi, 7, à G.), et à l'explication duquel je renvoie. Quant à *gaṇanāyaṃ*, Lassen s'y était absolument mépris, Burnouf l'a bien montré; mais, lui-même, pour s'être approché du vrai sens, ne l'a pas non plus complètement touché. Suivant lui, *gaṇanā*, « l'énumération », est celle des vertus louées par l'édit. Il faudrait donc traduire: « l'assemblée instruira les fidèles dans cette série de vertus ». Ainsi construit, le locatif *gaṇanāyaṃ* me semble bien peu dans le génie, dans les allures de la langue. Je crois bien plutôt à un emploi en quelque façon adverbial, qui coordonne dans une certaine mesure cette expression à celles qui suivent, *hetato*, *vyāñjanato*. Il vient d'être question d'une admonestation très générale qui sera adressée au peuple dans ces grandes assemblées. Le roi ajoute que « le clergé instruira les fidèles *avec plus de détail*, et d'une manière plus approfondie ». Cette idée correspond bien au sens de *gaṇanāyaṃ*, « en énumération, d'une façon suivie », en détail, enfin. On peut comparer l'emploi de *gaṇanāto* dans l'expression *gaṇanāto asaṃkhiyā* (*Jātaka*, éd. Fausbøll, I, 29) « impossible à dénombrer successivement, en détail ». Cette explication se trouvera confirmée par l'interprétation que j'aurai à

proposer tout à l'heure pour le passage correspondant de Dhauli et de Kapur di Giri. On remarquera, dès maintenant, qu'elle rend bien compte d'une nuance remarquable dans l'emploi des temps. Au lieu du potentiel ou de l'impératif appliqué plus haut à l'institution des assemblées, nous avons ici le futur qui marque, non plus un ordre, mais un fait ultérieur. Cette distinction est pleinement justifiée par la manière dont nous relierions les deux phrases. Le roi institue l'enseignement sommaire de ces réunions solennelles, puis, cessant de commander, il ajoute : cette instruction sera ensuite (*pi*) naturellement complétée par la prédication normale et régulière des prêtres. — *c.* Le sens général de *hetuto* et de *vyamjanato* a été fort bien déterminé par Burnouf, quand il a rapproché les expressions *artha* et *vyamjana* dans leur application aux enseignements du Buddha (cf. maintenant *Mahāvagga*, éd. Oldenberg, 40, l. 24, al.). Par la nouvelle explication de *gaṇanāyaṃ*, leur importance s'accuse davantage; on approcherait, je pense, de leur portée exacte en les paraphrasant : « idée par idée et mot par mot ».

*Dhuli.* — *a.* *Vijitesā* est sûrement fautif; rien de plus simple que de rétablir *vijitasi* ou mieux *vijitāṃsi*. Je reviendrai, dans le tableau grammatical, sur les cas, assez nombreux dans les différentes versions, où *e* se trouve substitué irrégulièrement à *aṃ*. Malgré quelques autres traces que nous en offrent nos inscriptions, je ne crois pas que nous puissions

admettre le locatif en *esi*, plus que le locatif en *emhi* (au lieu de *amhi*) dans le sanscrit buddhique (*Mahāvasta*, t. I, préf.). Il est inutile d'insister sur les fautes *yuta* pour *yutā*, *lajuke* pour *lājuke* et autres analogues. — *b.* *Nikhamāvu* pour *nikhamevu*, troisième personne pluriel du potentiel = *nikhameyu*. Cette forme est particulièrement fréquente à Dhauri et à Delhi : *abhihālevu*, D., v, 3, 14; *ālādhayevu*, iv, 8, 19, etc.; *yujevu*, Dh., éd. dét., i, 1, 20; ii, 3, etc. — *c.* Il semble qu'ici l'ordre des mots *mita* et *sañthuta* ait été interverti, *sañthutamitesu* au lieu de *mitasañthutesu*. — *d.* *Bāmbhana* = *brāhmana* comme *appā* = *ātmā*. La confusion de l'instrumental et du locatif, dont les exemples ne sont point rares dans le sanscrit buddhique, est un des traits multiples de l'anarchie partout sensible dans cette langue. *Aññālaṃbhe* est à corriger en *anālaṃbhe*. — *e.* Kh. portant presque exactement la même forme *apaviyāti*, on peut croire qu'il faut, dans les deux cas, lire, non point *apavayātā*, la leçon la plus naturelle, et celle que fournit K., mais *apaviyātā*, formé par le *samprasāraṇa* de la syllabe *ya*, comme nous aurons *niḡoḥa* (pour le pâli, cf. Kuhn, *Beitr. zur Pāli Gr.*, p. 54). — *f.* Pour cette lacune et sur la façon dont je crois devoir la combler, cf. la note sur le passage correspondant à K. Je remarquerai seulement que, bien que la consonne à laquelle est attaché l'*i* ne soit pas distincte, les restes que présente le fac-similé semblent indiquer un *t*, et que Prinsep et Wilson lisent en effet la syllabe entière *ti*, sans marquer d'incertitude. Il faut

lire *yutāni* et *ānapayisati*, ou mieux peut-être *ānāpayisati*, transformé en *ānapeyisita*, par la transposition des voyelles entre les deux dernières syllabes, et par l'attribution au *p* du trait vocalique appartenant en réalité à l'*n* : **𑀧𑀭** au lieu de **𑀧𑀮**.

*Jaugada*. — *a*. Rien d'essentiel à remarquer sur cette version; elle se complète aisément par la comparaison de Dhauli. Il faut, naturellement, corriger ici °*tesa*.

*Khālsi*. — *a*. A corriger soit en *ānapayite* = *ānapite*, *ānapitañ* (cf. *sukhayite*, Delhi, éd. circ. 1. 3), soit en *ānapiyate*, troisième personne du présent passif. Le choix est indifférent pour le sens. — *b*. *Lajaki* pour *lājaki*; les nominatifs en *i* pour *e* ne sont pas rares dans les inscriptions; en ce passage même, K. nous donne le parallèle *rajaki*. — *c*. Pour la correction *anusāyanam* cf. in G. n. *a*; *nikhamātu* pour *nikhamamtu*. — *d*. Lis. *mātapitasu*. — *e*. Cf. in Dh. n. *e*. Lis. *apabhiṇḍatā*; de même à K. — *f*. A en juger par le fac-similé, la lecture n'est pas entièrement certaine; nous pourrions lire aussi *gananasī*. Les deux formes se laissent défendre : dans le premier cas, nous aurions une dérivation adverbiale comparable au pâli *padasā*, etc. (*Kaccy.* II, 3, 21), dans le second, un locatif de *gananam*, thème neutre, pour *ganana*, connu aussi du pâli. Mon interprétation du mot s'accommoderait à merveille d'une locution adverbiale; mais la correspondance plus exacte avec Girnar prête

à la seconde forme une autorité et une vraisemblance supérieures. — *g. Hetuvatā*, pour *hetuvate*, paraît une formation bizarre, produite par l'analogie dominante des thèmes en *a*; il serait téméraire d'admettre simplement une faute matérielle, puisque, à Kapur di Giri, une place libre, qui demeure après la syllabe *tu*, doit cacher une lettre tombée: ce ne pourrait être que *va*; on aurait par conséquent *hetuvatha* pour *hetuvato*. Il est vrai que cette lacune peut fort bien être seulement apparente. *Caṃ* pour *cā* ou *cu* = *ca*.

*Kapur di Giri.* — *a. Lis. ahati*; c'est la forme du présent que Kapur di Giri emploie ordinairement au lieu de la forme régulière du parfait, *āha*; elle a au moins l'avantage de prouver que, dans cette formule, comme souvent, ce parfait était entendu et senti comme un présent (Kern, p. 34). — *b. Wilson* a bien vu que *baraya* signifie *douze*; *bāraya* pour *bāraha* (*Hemacandra*, I, 219); *y* et *h* se substituent assez fréquemment l'un à l'autre en prācrit. (Cf. le potentiel en *ehaṇ*.) — *c. Yota* pour *yuta*, comme nous avons ailleurs *e* pour *i*. Dans *padeçi va*, j'ai peine à croire que le *va* soit exact; ce n'est pas *va*, mais *ca*, qu'il faudrait, en admettant que notre texte insère ici une conjonction que n'a point Kh.; et une formation *prādeça*, en regard de *prādeçika*, auquel se rapportent les autres versions, n'est pas extrêmement vraisemblable; je ne doute guère qu'un examen minutieux de la pierre ne démontre que les traits qui



constituent en apparence un 7 sont les restes mutilés d'une ligature compliquée, 𑀧𑀭, c'est-à-dire *ki*; *pradeçiki* rétablirait une concordance exacte avec les autres textes et en particulier avec Kh. Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il faut corriger *paṁcashu paṁcashu*, non plus que d'insister sur l'incorrection du *sh* cérébral, amené ici par l'analogie mal comprise de la plupart des locatifs nominaux. — d. Quoique le fac-similé du général Cunningham lise très clairement *nīdhrimatu*, je ne puis hésiter à donner la préférence, sur cette forme énigmatique, à la lecture du fac-similé W. ; sans être d'une netteté absolue, elle se prête naturellement à la lecture *nikhamatu*, celle que nous devons attendre ici. Le cas est instructif, et montre, avec plusieurs autres, le prix qui, maintenant encore, s'attache à la première reproduction de ce texte. De *vokarayo* je ne puis rien faire, mais il suffit, pour obtenir un sens excellent, de corriger 𑀧𑀭 en 𑀧, et de lire *voharaye* = *vyavahārāya*; *vyavahāra* « usage, pratique » fournit un synonyme expressif de *atha* qu'emploient les autres versions. *Sa anaye* a aussi besoin de correction, *sa*, dans cette construction, ne se prêtant à aucun sens. Il faut lire, par un changement presque inappréciable de 𑀧 en 𑀧 et de 𑀧 en 𑀧, *sahañāye*<sup>1</sup>, *saha añāye*, ce qui se traduit « avec les autres devoirs », et donne pour toute la phrase un sens rigoureusement équivalent à celui des précédentes copies. Recommander aux fonctionnaires de

<sup>1</sup> On pourrait même lire simplement *sahanāye*; cf. à G. *ānaññañ* pour *āṇaṁñāñ*, VI, 11, n. j.

procéder à l'enseignement religieux de l'*anusamīyāna*, au même titre qu'à leurs autres ministères, ou leur recommander d'y procéder en outre de leurs devoirs courants, c'est tout un. — *e*. Si les deux syllabes *ta* et *pa* sont aussi distinctes que l'indiquent les fac-similés, on ne peut combler la première lacune que de la façon suivante °*saṃtuta*[*na*]*ta*[*kanaṃ ca*], et il faut ensuite admettre que *pa* est la première syllabe de l'expression *pananaṃ analaṃbho*, qui dans l'énumération aurait ici, à la différence des autres textes, précédé le précepte de l'aumône. — *f*. Lis. *apavayata apabhiṃḍata*. — *g*. Lis. *parisapi*. Les quatre caractères qui suivent la lacune sont plus incertains. Et d'abord cette lacune est-elle réelle ou seulement apparente? La comparaison de Dhauli me paraît décisive en faveur de la seconde alternative. Nous y lisons °*palisāpi ca a* (deux lettres) *ti yatāni*°, d'où je déduis deux choses : d'abord que le mot, qui, à Dhauli, est en partie perdu, correspond à celui que, à Kapur di Giri, nous avons lu provisoirement *ṇananati*; en second lieu, que la première lettre qui a l'apparence d'un *ṇ* est en réalité un *a*. L'*ṇ* et l'*n* se ressemblent fort dans cet alphabet; nous avons déjà vu (II, 4) un *a* substitué à *na*; nous relèverons tout à l'heure (IV, 8) l'orthographe *na* pour *ha* (presque identique à l'*a*), et *ne* pour *a*. Cette restitution n'a donc rien de violent ni d'exceptionnel; elle est d'autant moins sujette à caution ici que la pierre y est certainement dégradée, comme en témoigne le fac-similé W. De *ananati* nous arrivons sans effort à la correction ou restitution que je pro-

pose pour les deux textes, *anunīti*, c'est-à-dire « conformément à l'exposition morale » (pour l'emploi de *nīti* cf. Dh. éd. dét. I, 12); et il est clair que cette expression ferait fort bien pendant et synonyme au terme *gaṇanāyaṃ* tel que j'ai cru devoir l'interpréter; il s'agirait de l'exposition morale « régulière » et détaillée, opposée à la simple mention des plus essentielles pratiques. Je dois ajouter que je ne serais pas surpris si une nouvelle inspection des rochers ramenait finalement la lecture de Dh. et de K. à celle de Kh., *gaṇanasi*. Relativement à *aṇaṇiṇānti*, je rappelle que la distinction entre l'*ṇ* et l'*n* est rarement tout à fait certaine; en tout cas, l'*ṇ* cérébral serait suffisamment justifié par l'analogie du pâli *āṇā*. *Aṇaṇiṇānti* pour *anapeshaṇti* = *ājñāpayishyanti*; l'application de l'*ç* est fautive pour *sh*. — *h*. Pour *hetu.tha* cf. in Kh. n. g. L'orthographe *vaṇanato* se peut à la rigueur justifier : *m̃j* aurait été traité phonétiquement comme *jñ*; mais il est aussi fort possible, en raison de l'extrême ressemblance des lettres *n̄* et *j*, *Y* et *ç*, qu'il faille simplement corriger *vajanato*, pour *vañjanato* = *vyañjanato*.

Ces remarques nous conduisent à la traduction suivante :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la troisième année de mon sacre, j'ai ordonné ce qui suit. Que partout dans mon empire les fidèles, le *rājuka* et le gouverneur du district se rendent tous les cinq ans à l'assemblée [appelée *anusaṃyāna*],



[illegible]

(1) Atikātaṃ<sup>a</sup> āmtaraṃ<sup>1</sup> bahūni vāsatāni vadhito<sup>2</sup> eva  
prāṇāraṃbho vihiṃśa ca bhūtānaṃ nātisu (2) asaṃpratipati  
bāmhanaśramaṇānaṃ<sup>3</sup> asaṃpratipati<sup>4</sup> [.] ta aja devānaṃpri-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °atâramñ°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °dlitâ e°.

<sup>3</sup> B. °bamha°; fac-similé C. °nâsrâma°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °saṃpatîpa°.

yasa<sup>1</sup> priyadasino<sup>2</sup> rāño (3) dhañmacaraṇena bherighoso  
 aho<sup>3</sup> dhañmaghoso vimānadasaṇā ca hastidasaṇā ca (4) agi-  
 khañdhāni ca añāni ca divyāni<sup>4</sup> rūpāni<sup>5</sup> dasayitpā<sup>6</sup> janañ [.]  
 yārise<sup>6</sup> bahūhi<sup>7</sup> vāsatehi<sup>7</sup> (5) na bhūtāpuve tārise aja vadhite<sup>8</sup>  
 devānañpriyasa priyadasino<sup>9</sup> rāño dhañmānusasṭiyā anā-  
 rañ (6) bho prāṇānañ avihisā<sup>10</sup> bhūtānañ nātinañ<sup>11</sup> sañpa-  
 ṭipati bamhaṇasamaṇānañ sañpaṭipati mātari pitari (7) sus-  
 rusā<sup>11</sup> thairasurusā<sup>12</sup> [.] esa añe ca bahavidhe dhañmacaraṇe  
 vadhite<sup>13</sup> vadhayisati ceva devānañpriyo (8) priyadasi<sup>14</sup> rājā  
 dhañmacaraṇaṇ<sup>15</sup> idañ [.] putrā ca potrā ca prapotrā ca<sup>16</sup>  
 devānañpriyasa priyadasino rāño (9) vadhayisañti<sup>17</sup> idañ  
 dhañmacaraṇaṇ<sup>18</sup> āva savaṭakapā<sup>19</sup> dhañmambi silamhi ti-  
 sṭaṇto dhañmañ anusāsisañti [.] (10) esa hi seṣṭe kañme ya  
 dhamñānusāsanañ dhañmacaraṇe pi na bhavati<sup>19</sup> asilasa [.]  
 va<sup>20</sup> imamhi<sup>20</sup> athamhi (11) . dhi ca ahini ca sādhu<sup>20</sup> [.] etāya

<sup>1</sup> Fac-similé C. °napri°.

<sup>2</sup> B. °payada°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °vyani°.

<sup>4</sup> B. °rūpāni°.

<sup>5</sup> B., fac-similé C. °yipta ja°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °risa ba°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °vasa ° hi na°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °vavite°.

<sup>9</sup> B. °dañsi°.

<sup>10</sup> B. °himsā°; fac-similé C. °hisā°.

<sup>11</sup> B., fac-similé C. °susūsā°.

<sup>12</sup> Fac-similé C. °susūsā°.

<sup>13</sup> Fac-similé C. °vavite°.

<sup>14</sup> Pri° indistinct dans le fac-similé B.

<sup>15</sup> Fac-similé C. °raṇa i°.

<sup>16</sup> Fac-similé C. °potā ca papotā ca°.

<sup>17</sup> Fac-similé C. °dhāya°.

<sup>18</sup> Fac-similé C. °raṇa ā°.

<sup>19</sup> Fac-similé C. °na avati°.

<sup>20</sup> Les syllabes va i ne sont pas entièrement distinctes dans le fac-



athāya idaṃ<sup>1</sup> lekḥāpitaṃ imasa athasa vadhi<sup>2</sup> yujaṃtu<sup>3</sup> hini  
cā (12) . locetavyā<sup>4</sup> [.] dvādasavāsābhisitena devānaṃpri-  
yena<sup>5</sup> priyadasinā rāñā idaṃ lekḥāpitaṃ (.)

## DHAULI.

(12) Atikaṃtaṃ aṃtalaṃ  
bahūni vasasatāni vadḥite va  
pānālaṃbhe vihisa<sup>a</sup> ca bhūtā-  
naṃ nātisu asaṃpaṭipati sa-  
manabābhanasu asaṃpaṭipati  
[.] (13) se aja devānaṃpiyasa  
piyadasine lājine dhaṃma-  
calanena bheliḥosaṃ aho  
dhaṃmaghosāṃ vimānadasa-  
naṃ lathini agakhaṃdhāni  
aṃnāni ca diviyāni (14) lū-  
pina dasayitu munisānaṃ<sup>b</sup> [.]  
ādase bahūhi vasasatehi no  
hūtapuluve tādise aja vadḥite  
devānaṃpiyasa piyadasine lā-  
jine dhaṃmānusathiyā (15)  
anālaṃbhe pānānaṃ avihimsā  
bhūtāna nātisu saṃpaṭipati sa-  
manabābhanesu saṃpaṭipati

## JAUGADA.

(14) Atikaṃtaṃ aṃtalaṃ  
bahūni vasasatāni vadḥite va  
pānālaṃbhe —————  
—————  
—————

— (15) se aja devānaṃpiyasa  
piyadasine lājine dhaṃma-  
calanena bhel —————  
—————  
—————

— (16) diviyāni lū-  
pāni dusayitu<sup>a</sup> munisānaṃ [.]  
ādise bahūhi vasasate ———  
—————  
—————

— (17) dhaṃmānusathiyā  
anālaṃbhe pānānaṃ avihimsā  
bhūtānaṃ nātisu naṃp<sup>b</sup> ———  
—————  
—————

similé B.; elles le sont assez pour que la lecture de M. B., *huta*, me  
soit inexplicable.

<sup>1</sup> B., fac-similé C. °da le°.

<sup>2</sup> B. °dhī yu°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °yajaṃ°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °ni cā ° tāvya°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °ṃpiye°.

mātupitususūsāñ va.susūsā°  
 [.] esa aññe ca bahūvidhe  
 (16) dhañmacalane vadhite  
 vadhayisati ceva devānañpiye  
 piyadasī lājā dhañmacalanañ  
 imañ [.] putā pi ca natipa...  
 ca° devānañpiyasa piyadasine  
 lājine (17) pavadhayisañti  
 yeva dhañmacalanañ ime°  
 akepañ dhañmasi silasi ca  
 vithitu — anusāsisañti [.]  
 esa hi se... me yā° dhañma-  
 nusāsanañ dhañmacalane pi  
 cu (18) no hoti asilasa [.] se  
 imasa athasa vadhi ahini ca  
 sādhu [.] etāye aḥhaye iyañ  
 likhite imasa aḥhasa vadhi yu-  
 jañtū hini ca māalocayisu° [.]  
 (19) dūvādasavasāni abhisi-  
 tasa devānañpiyasa piyada-  
 sine lājine ya.pa(?) likhite<sup>h</sup> [.]

— (18) esa aññe ca bahūvidhe  
 dhañmacalane vadhite  
 vadhayi. ā —

— (19) piyadasine  
 lājina pavadhayisañti  
 .e. dhañmaca —

— (20) dhañmacalane pi  
 cu no ho —

— (21) hini ca māalocayi—

## KHĀLSI.

(9) Atikatañ aṇṭalañ ba-  
 huni vasasatāni vadhite vā  
 pañālabhe vihiṃsā ca bhu-  
 tānañ nātinā° asaṇṇpaṭipati sa-  
 manabañbhānānañ asaṇṇpa-  
 ṭipati [.] sā<sup>b</sup> aja devānapiyasā

## KAPUR DI GIRI.

(7) Atikatañ aṇṭarañ ba-  
 huni vashaṇṇatani<sup>1</sup> vadhito va  
 paṇṇarañbho vihisa cā bhu-  
 tanañ nātinu asaṇṇpaṭipati  
 ṇṇamañbraṇṇamañ . sapa-  
 ṭipati<sup>a</sup> [.] tu aja devānañpriya

<sup>1</sup> Fac-similé C. °vaṇṇsha° (?).

piyadasino lājane dhaṃmāca-  
 lanenā bhelighose aho dhaṃ-  
 maghose vimānadasana (10)  
 hathini agikaṃdhāni aṃ-  
 nāni cā divyāni lupāni da-  
 sayitu janasa [. ] ādisaṃ ba-  
 huihi vasasatehi nā huta-  
 puluve tādisa aja vadhite devā-  
 napiyasā piyadasino lājine  
 dhamanusathiye analaṃbhe  
 pānānaṃ avihiṃsā bhutānaṃ  
 nātisaṃ<sup>1</sup> (11) saṃpaṭipati baṃ-  
 bhanasamanānaṃ saṃpaṭipati  
 mātāpitisu sususā [. ]  
 khāsa<sup>2</sup> cā aṃne cā bahuvudhe  
 dhaṃmacalane vadhite  
 vadhiyisati cevā devānaṃpi-  
 ye piyadasa lāja imaṃ dha-  
 macalanaṃ [. ] putā ca  
 ku natāle ca<sup>3</sup> panātika cā de-  
 vānaṃpiyasā piyadasine  
 lājine (12) vadhāyisaṃti ye-  
 va dhaṃmacalanaṃ ima āva-  
 kupāṃ dhaṃmasi silasi va<sup>4</sup>  
 tiḥhāto dhaṃmaṃ anusāsi-

(8) dharmaca-  
 raṇeha<sup>1</sup> bherigosha aha dhar-  
 magosha vīmanena daṇaṃne-  
 na<sup>2</sup> nenaṃ netikadhani<sup>3</sup> a-  
 ṇani ca divani . ru<sup>4</sup>. paṇi daṃ-  
 ṇayitu janasa<sup>5</sup> [. ] yadiṇaṃ ba-  
 huihi varshaṇatehi na bhute-  
 purve<sup>6</sup> tadice aja vadhite<sup>7</sup> deva-  
 naṃpriyasa priyadarṇisa raṇo  
 dharmanuṇaṃthaya<sup>8</sup> anaraṃ  
 . . ṇanaṃ avihisa bhatana  
 ṇanasa

(9) ṇamaṇanaṃ saṃpaṭipati  
 matapitashutuarasuṇusha<sup>1</sup> [. ]  
 esaṃ<sup>2</sup> iṇa ca bahuvudhaṃ  
 dharmacaranaṃ vadhiṇaṃ...  
 vadhiṇati ca yo devanaṃpri-  
 yasa priyadarṇisa raṇo dhar-  
 macaranaṃ ime<sup>3</sup> [. ] putra pi ca  
 ku nataro ca pranatika ca de-  
 vanaṃpriyosa priyadarṇisa  
 raṇa vadhiṇaṃti<sup>4</sup>  
 \_\_\_\_\_ ica  
 pavatakupa dharmacila . (10)  
 vīnanamato dhama anuṇaṇi-

<sup>1</sup> Fac-similé W. °raṇena bhe°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °daṇanana°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °nena netikadha°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °raṇ°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °bhutapu°.

<sup>6</sup> Ou °vudhite°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °sha isaṃ°.

sañti[.]esehi se hekañmeañ	ḡañti <sup>1</sup> [.] eta e sa.yañ <sup>2</sup>
dhañmānusāsanañ dhañ-	vanuḡaḡaṇañ <sup>3</sup> dharmacara-
macalane pi cā no poti <sup>4</sup> asi-	nañ pi <sup>4</sup> ca na bhoti aḡi-
lasā [.] se imisa aḡhasa va-	lasa <sup>5</sup> [.] so imisayaṡasa <sup>2</sup> vu-
dhi ahini ca sādhu [.] etāye	ḡhi <sup>5</sup> ahini cu sadhu [.] etāye <sup>6</sup>
aḡhāye ima likhite (13) imasa	athāye ima dipithañ <sup>1</sup> imisa
aḡhasa vadhi yujañtu hini ca	athasa vadhi yajañtu hini cu
mā alocayisu [.] duvāḡasava-	ma higa [.] varadavar-
śābhisitene <sup>4</sup> devānañpiyenā	shabhisitena <sup>1</sup> devanañpriyasa
piyadaṡine lājano lekhitā [.]	priyadarḡisa raña idañ dipi <sup>2</sup>
	tañ [.]

*Girnar.* — *a.* *Atikātañ* pour *atikañtañ* = *atikrāntañ*. L'expression revient à plusieurs reprises dans les inscriptions avec ce sens : « dans le passé ». Elle se compare de toute façon à la locution, familière tant au pâli qu'au sanscrit buddhique, *atitam adhvānañ*, qui a exactement la même signification. Ce serait prêter gratuitement un tour gauche à la phrase, que de traduire *vadḡhito* trop littéralement : « qui a augmenté »; le mot marque que les fautes réprouvées ici ont été en honneur, ont été largement pratiquées. On remarquera que *sañpratipatī* est d'abord construit avec le locatif *ñātisu*, qui, plus loin, fait place au génitif.

— *b.* Cette phrase est la seule de cet édit qui offre

<sup>1</sup> Fac-similé C. °anaḡa°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °ya va°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °ḡana dha°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °na pi°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °misu aḡhasa vadhi°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °ethaye a°.

quelque incertitude. Malheureusement l'interprétation de M. Kern ne me paraît pas ici marquer un progrès sur les explications, du reste insuffisantes, de Burnouf. Celui-ci avait pris *aho* dans son rôle habituel d'interjection, et le rendait : « le son du tambour, *oui* la voix de la loi ». Il est certain que cette traduction est un peu arbitraire et que *aho dhañmaghoso* se devrait traduire : « ô le son de la loi ! », ce qui ne signifie rien ici. M. Kern a ingénieusement supposé que *aho* serait pour *ahû* = *abhût*, signifiant : *était, fut*. J'y vois pourtant deux objections qui me forcent à repousser cette conjecture. La première, c'est l'unanimité avec laquelle Dh. et Kh., de même que G., lisent *aho*; assurément nous trouvons quelquefois *o* pour *u*, mais à l'état accidentel et sporadique, non pas avec cet accord entre tous les textes que rien n'explique dans la forme ni dans l'étymologie. La seconde, c'est que *aja*, qui commence la phrase, exclut cette construction avec un verbe au passé; il faudrait, non *ahû* ou *ahosi*, mais *bhavati* ou *hoti*. Je ne vois dès lors que deux explications possibles pour ce terme embarrassant : ou bien il le faut prendre pour *âho*, ce que la concordance des différents textes dans l'emploi de l'*â* bref peut rendre suspect; ou bien y voir une orthographe prâcrite pour *atho*, *atha u*, dans le sens de *atha vâ* : « le son du tambour, ou bien plutôt le son de la loi, » ce qui me paraît entièrement convenable quant au sens. Pour entendre cette expression, il faut prendre garde à l'allusion qu'elle contient : dans la phraséologie buddhique, l'idée

d'enseignement y est exprimée par des figures comme celles-ci : « lever l'étendard de la loi, *faire résonner le tambour de la loi* ». Mais que fait ici ce son du tambour ? M. Kern a recours à une paraphrase qui rentre assez mal dans les habitudes de style de Piyadasi, et qui a l'inconvénient, plus grave encore, de ne pas tenir compte de l'allusion évidente que je viens de signaler. Il traduit : « le son de ses tambours (des tambours de Piyadasi) est devenu un appel à la justice », ajoutant en note : « et non à la guerre, comme ordinairement ». Je trouve dans la suite de la phrase une explication bien plus simple. M. Kern exagère beaucoup l'irrégularité de la construction ; elle consiste uniquement dans la nécessité de tirer du génitif *Piyadasino* le sujet de l'absolutif ; mais les exemples pareils sont si fréquents que l'incorrection en devient presque insensible. J'avoue ne pas comprendre du tout comment le savant interprète reconnaît des ablatifs dans les mots *vimānadasaṇā* et *hastidasaṇā* ; la comparaison de *°dasanaṃ* et de *hathini*, à Dh., pour ne point parler de Kh. dont le texte lui était inconnu, prouve, à n'en pas douter, que ce sont deux accusatifs (ainsi que paraît les avoir pris Burnouf), soit qu'on les considère comme des singuliers avec la désinence *ā* pour *aṃ*, soit qu'on y voie des accusatifs pluriels de formation neutre. De ces remarques se déduit cette traduction littérale : « Mais maintenant [voici], grâce à l'observance de la religion par le roi Piyadasi, le retentissement du tambour ou bien plutôt le retentissement de la loi, en montrant aux hommes, etc. »



Cette structure de la phrase, bien pesée, exclut l'explication tentée pour les mots suivants par M. Kern. Puisqu'il s'agit de spectacles mis sous les yeux du peuple par le roi, il ne peut être question de phénomènes célestes et astronomiques, et nous sommes ramenés aux spectacles purement terrestres, que Lassen avait seuls cherchés dans cette description. Il en tirait ce sens, que le roi « avait fait connaître au peuple sa conversion par une fête qu'avaient signalée des feux de joie et des processions solennelles ». *Dhammacalana* n'admet pas une spécification si étroite, et ne peut marquer la *conversion* du roi; il ne peut donc être question d'une fête unique; mais, à part quelques détails, cette interprétation, un peu plus serrée et précisée, nous conduit, je crois, au sens véritable. Il est, à vrai dire, impossible de marquer rigoureusement les objets désignés par *vimāna*; nous ne pouvons nous égarer beaucoup en y cherchant des chars sur lesquels étaient portées soit des représentations religieuses du Buddha ou de quelques scènes de sa vie, soit même des reliques. Nous voyons figurer des torches dans les processions religieuses à Ceylan<sup>1</sup>; *agikhandha* désigne très bien des lampes, ces vases peu profonds remplis d'un liquide enflammé, comme il en figure tant dans les sculptures, de Sanchi à Boro Boedoe. Tambours, chars à reliques, éléphants, torches ou feux de joie, nous avons là tous les éléments principaux des théories buddhiques;

<sup>1</sup> Cf. *Mahāvamsa*, p. 186, la description de la consécration du Mahâthûpa.

et Piyadasi peut aussi les appeler des « spectacles divins », non seulement à cause de leur magnificence, mais aussi parce que chacun de leurs éléments trouve, sous le même nom, une contre-partie dans le monde des Devas, avec ses *vimānas*, ses palais célestes, ses éléphants d'Indra, sa musique et toutes ses splendeurs. Voici en résumé, légèrement paraphrasé, le sens très bien lié de tout le passage : « Maintenant, dit Piyadasi, que je pratique la vraie loi, mon tambour est vraiment le tambour de la loi, car je le fais retentir dans les pieuses solennités où je montre à mon peuple éléphants, chars religieux, splendeur des illuminations et des torches, des spectacles tout divins. »

— c. L'instrumental dans le sens du locatif; de même ailleurs encore. C'est comme nominatifs neutres que s'expliquent le mieux *yārīse*, *tārīse*, *vaḍhite*; c'est ce qui ressort de la forme *ādisaṃ* que Khālsi oppose à *yārīse*; le neutre, dans son indétermination, peut bien en effet embrasser toute l'énumération qui suit. —

d. *Avihīśā* = *avihiṃśā*. Dans *thairasusrusā*, *thaira* n'a pas la signification technique que paraissait y soupçonner Burnouf; il a simplement, comme y semble incliner M. Kern, le sens de « vieillard », ainsi que le démontrent la leçon de Dh., où il faut compléter *ra-[ḍha]sususā*, et dans l'édit suivant la synonymie de *thaira* à G. avec *mahālaka* des autres textes. — e. C'est-à-dire *yāva saṃvaṭṭakappā*, « jusqu'au *kalpa* de la destruction », comme l'a parfaitement expliqué Burnouf. Cf. l'édit suivant. — f. Cette syllabe était peu distincte sur les anciennes transcriptions; elle a donné

lieu à des interprétations fort diverses. Burnouf la lisait *thā*, M. Kern *hu*. Nos deux fac-similés donnent *va*. On le pourrait à la rigueur expliquer; mais cet *eva* rejeté à la fin de la phrase, sans y ajouter aucun sens appréciable, me satisfait d'autant moins que je ne vois rien dans les autres versions qui lui corresponde. Toutes au contraire commencent la phrase par *se* dont l'équivalent habituel à G. est *ta* pour *tañ*. Je crois qu'il faut ici introduire cette légère correction (λ pour δ), et lire : *ta imamhi*, etc. Pour ce qui est de la phrase précédente, sa liaison avec le reste n'a pas été assez nettement précisée. Elle ne peut l'être qu'autant qu'on détermine le sens exact de *dhañma* et *sīla*, qui s'y trouvent juxtaposés et, dans une certaine mesure, opposés l'un à l'autre. Il ressort clairement de tout le contexte que *dhañma* représente partout ici l'idée de religion, au sens concret et positif que j'ai dès le début (in G. I, n. a) revendiqué pour le mot; *dhañma*, c'est donc la religion, plus strictement la religion buddhique, *sīla* est la morale générale, la vertu. D'où cet enchaînement dans la pensée : mes successeurs, étant fermes dans la religion et la vertu, prendront soin de l'enseignement religieux; car il n'est pas d'action plus vertueuse que l'enseignement de la religion, et il n'est pas de [vraie] religion sans vertu. — g. Il est clair qu'il faut compléter [*va*] *dhī*. Au locatif *imamhi athamhi* correspond, dans les autres versions, le génitif, qui est plus naturel, se construisant avec les deux substantifs qui suivent. Je crois que notre locatif de G. n'est qu'un exemple de plus de

la remarquable anarchie qui trouble ici l'emploi des cas. Point n'est besoin de revenir sur le substantif *hīni*, équivalent de *hāni*, reconnu dès longtemps. Je ne crois pas du tout, comme paraît y incliner M. Kern, qu'il y ait lieu d'admettre une faute matérielle. Il est bien connu, par divers exemples, que la forme du participe passif exerce dans les dialectes prâcrits, par voie d'analogie, une influence considérable. — *h. Vadhi* représente l'accusatif, dépendant de *yu-jañtu*, employé ici, comme souvent en pâli, dans le sens de *s'appliquer à*. La construction qui, dans les autres versions, excepté K., se continue par *hīni*, pour l'accusatif, est ici brisée; la syllabe tombée devait nécessairement exprimer la négation : « et il ne faut pas qu'on en voie la décadence ». M. Kern le premier a bien construit et entendu cette phrase.

*Dhauḷi*. — M. Kern a aussi examiné cette version. Il y a plusieurs passages où ma transcription diffère de la sienne, et sur lesquels il sera inutile de m'arrêter, ma copie reposant sur un fac-similé nouveau dont il ne pouvait disposer encore. — *a. Lis. vihiṃsā; °bābhanesu*, pour *bāmbhanesu*. — *b.* Ce texte ne diffère matériellement de celui de G. que par *hathīni*, pour *hastidasanā*, pluriel à forme neutre qui, comme on l'a vu, revient pour le fond exactement au même. Les corrections *agikhaṃdhāni*, *lūpāni* ont à peine besoin d'être signalées. — *c. Lis. ādise* pour *ādase* = *yādri-ṇaṃ, anālaṃbhe, °pītusususā*. Entre *va* et *susāsā*, le fac-similé marque une place libre où il faut évidemment

compléter *dha* ou *ḍha* : *vaḍhasusāsā* = *vriddhasuṣṛāśhā*.  
 — *d.* La comparaison de Kh. et de K. prouve que M. Kern faisait ici fausse route dans son essai de restitution. La lacune laisse la place de trois lettres; c'est donc *natipanatikā* *ca* qu'il faut lire, c'est-à-dire *napṭripranapṭrikāḥ*, synonyme exact de *potā papotā*.  
 — *e.* *Ime* pour *imaṃ*; les cas sont assez nombreux dans nos textes où *e* final remplace *aṃ*, dans des conditions d'ailleurs très diverses. C'est un sujet qui veut être examiné d'ensemble et sur lequel je reviendrai. *Akepaṃ*, légère erreur pour *ākapaṃ*, ४७° pour ४८°. *Ākappaṃ*, comme l'indique *āvakappaṃ* à Khālsi, se doit entendre : « tant que durera le Kalpa, jusqu'à la fin du Kalpa », et revient ainsi exactement au même sens que l'expression de G. et de K. On ne saurait hésiter sur la manière de corriger *viṭhitu*; ce mot se doit lire, par une rectification très légère que confirme la leçon de Kh., *tithāta* = *tithaṃtu* pour *tiṭhaṃto*, le même terme qu'à Girnar. Il faut suppléer *dhaṃmaṃ* dans la lacune qui suit. — *f.* Complétez *se[the kaṃ]me*. *Yā* pour *yaṃ*. — *g.* J. et Kh. ayant également *ālocayisu*, on peut douter si l'*ā* bref ne représente pas simplement l'augment, conservé par exception. — *h.* On peut admettre, avant le *ya*, une étroite lacune; celle qui le suit ne fournit de place que pour une lettre un peu large; je ne doute guère, dans ces conditions, qu'il ne faille rétablir *[i]ya[ṃ li]pi*. Étant donnés les procédés habituels à ce texte, on conçoit que *lekhitē*, qu'il le faille corriger en *lekhitā*, ou prendre comme = *lekhitāṃ*, ne constitue pas une difficulté sérieuse.

*Jaugada.* — *a.* *Dusayitu* = *dañsazyitu* (*dañçayitu* à K.) pour *darçayitvā*, par ce changement de *rs* en *ñs* dont tous les *prācits* offrent de nombreux exemples. Plus bas, devant la lacune de la l. 17, *nañ* doit être une lecture fautive pour *sañ*, de *sañpaṭipati*, comme achèvent de l'indiquer, outre l'analogie des autres versions, les traces encore visibles du *p*.

*Khālsi.* — *a.* Lis. *atikañṭaṇṇ*, *pānālaṇṇho*. *Nātinā* pour *nātināṇ*, de même que *ñatinu* à Kapur di Giri. — *b.* *Sā* est probablement une faute pour *se*, à moins pourtant qu'il ne représente une forme *sañ*, sur l'analogie de *tañ*, comme à Kapur di Giri, l. 9, *esañ* = *etaḍ*. Mais ma photographie de ce texte paraît, en effet, donner *se*; *sā* n'est vraisemblablement qu'une simple erreur de lecture. *Lājane* pour *lājine*; *vimānadasana* = °*dasanañ*. °*kaṇḍhāni* pour °*khaṇḍhāni*, ici et de même à Kapur di Giri; c'est ainsi que nous avons un peu plus bas (l. 11) dans les deux versions *ku* pour *khu* = *khala*. — *c.* *Nātisañ* est pour *nātisu*, à moins pourtant que, comme semble l'indiquer ma photographie, la vraie lecture ne soit *nātināṇ*. — *d.* Il faut certainement lire *esa*; mon fac-similé de ce monument confirme positivement cette restitution évidente. *Vaḍhiyisati* est pour *vaḍhayisati*, comme le prouve le nominatif *devānaṇṇpiye*; il est remarquable cependant que Kapur di Giri semble avoir, en effet, la construction inverse, que l'on voit dans *vadhiṇṇati* le futur du thème simple = *vardhiṇṇiyati*, ou même, d'après l'analogie de *ārabhiṇṇanti* du premier édit, un



futur passif du causatif. Nous ne pouvons autrement rendre compte du génitif *devānaṃpriyasa*, etc. : il le faut considérer ou comme faisant fonction d'instrumental ou comme construit avec *dharmacaraṇaṃ*; dans les deux cas il suppose évidemment une déviation de la construction adoptée par les autres textes. Il semblerait que Khālsi soit resté en l'air, à mi-chemin, entre les deux tournures. Mais ce ne peut être qu'une apparence, la phrase, sous cette forme, résistant à toute construction régulière. Il est vrai que, dans la phrase suivante, nous avons *vadhāyisaṃti* qu'on pourrait rétablir ici en admettant un allongement anormal de l'*ā*; K. porte de nouveau *vadhīṣaṃti* qui, cette fois, = *vardhayishyanti*, par l'intermédiaire *vadheshanti*. Si l'on se refusait, malgré l'exemple d'*arabhiṣaṃti*, à prêter à la même forme une valeur différente dans les deux cas, il n'y aurait qu'une ressource, c'est d'admettre que le génitif *devānaṃpriyasa*, dans la phrase présente, repose sur une confusion et doit être changé en nominatif. La première hypothèse me paraît beaucoup moins forcée. — e. J'ai signalé tout à l'heure *ku* = *khu* = *khalu*. *Natāle* = *naptārah*; dans *panātika*, nous avons l'allongement compensant la double consonnance, *natika* pour *natiika* = *naptrika*. — f. *Avukupaṃ* pour *avakapaṃ*; il est singulier que la même faute, *kupa* pour *kapa*, se retrouve à K. *Silasī va* à corriger en *silasī ca*; *ḍ* et *ḍ* sont assez peu différents pour se confondre sans peine. Sur *tiṭhāto*, cf. in Dh. n. e. — g. *Aṃ* = *yaṃ*. *Poti*, faute de lecture pour *hoti*, *ḷ* pour *ḷ*. — h. Lis. *abhisitenā*,

l'i, allongé peut-être par compensation pour *abhisitena*, peut fort bien aussi n'être qu'une faute matérielle. Nous avons dans les mots qui suivent un exemple frappant de l'inconsistance du vocalisme, partout très sensible dans le texte de Kh. : *devānaṃ-piyenā piyadasine lājano* pour *°piyena piyadasinā lājina*. *Lekhita* pour *lekhitaṃ*, au neutre.

*Kapur di Giri*. — a. Pour *ḡṛamanābramanāsaṃ-patīpati*. A Khālsi, nous avons trouvé *dhaṃmācalana*; je réunirai plus loin les exemples analogues. — b. Il est possible que la pierre porte en effet *°caraṇha*; il est certain en tout cas que c'est *°caraṇena* qu'il faut lire. Nous avons déjà rencontré cette confusion de *na* et de *a*, ou de *ha* qui est presque identique (au 11<sup>e</sup> édit). La phrase présente nous en fournit encore un double exemple. Je ne doute guère qu'il ne faille lire : *vīmananaṃ* (pour *vīmanena*<sup>1</sup>), *daṃḡanaṃ* (pour *daḡaṃne*, par transposition de la nasale et équivalence de *e* = *aṃ*, ou pour *daḡana*, si l'on s'en tient à la lecture du fac-similé W.) *hatinaṃ agikan-dhani*<sup>o</sup>; ceci suppose la restitution du premier *na* en *ha*, et du second *ne* en *a*, changements qui ne présentent aucune difficulté sérieuse; quant à la seconde syllabe *ne*, du barbare *nanenaṃ*, il suffit de prolonger la ligne verticale de la voyelle pour obtenir la lecture *ti*, 𑀭 pour 𑀭𑀮 (cf. la note suivante); *hati* pour *hathi* = *hasti* ne peut nous arrêter, à côté de *kaṃḡdhani* pour *khaṃḡdhani*, de *ku* pour *khu*. La dernière syllabe

<sup>1</sup> Cf., à la phrase suivante, *bhutepuve* pour *bhutapuwe*.

*nañ*, si c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *na*, avec le fac-similé W., ne laisse pas que de s'expliquer comme équivalent de *nu* pour *no*; nous avons relevé tout à l'heure à Dhauli *tithātu* pour *tithañto*. Plus bas (K. V, 13), on rencontrera le cas inverse, *ayo* pour *ayañ*. La plus grosse difficulté réside dans la seconde syllabe de *agi*, mais la comparaison des autres versions la paraît trancher sans hésitation possible; et, aussi bien, le *§* se transforme aisément en *ŷ* (*gi*), moyennant la restitution de la boucle de droite dont les restes peu distincts ont précisément dû contribuer à faire prendre pour le signe *§* ce qui en réalité était un *a*. Nous obtenons en somme les termes *vimānānañ daçanañ hathino agikhañhāni*, qui correspondent à merveille avec ceux des autres textes. Les petites lacunes apparentes avant et après *ru* n'ont évidemment aucune signification. — *c.* *Anuçañthaya*, pour *anuçāthiya*; on se souvient que, à plusieurs reprises, nous trouvons *anuçāthi*. Lis. *bhutanañ*. Dans *nānasa*, nous ne pouvons être assurés, à cause de la lacune suivante, si le *sa* fait pendant à celui de *nātisa* à Kh., ce qui est tout à fait vraisemblable, ou si, ce qui est possible, il représente la première syllabe de *sañpaṭipati*; un point est sûr, c'est que, comme tout à l'heure nous avons dû lire *ti* un signe qui en apparence signifiait *na*, *na* se doit ici lire *ti*, que la pierre ait, dans son intégrité, porté *ñatisaṃpaṭipati* ou *ñatisu saṃpaṭipati*. — *d.* Lis. *matapitusha*. Les caractères suivants sont moins clairs; ils permettent néanmoins une restitu-

tion certaine; il faut lire, pour *tuara*, *tavara*, *va* pour *a*, comme nous aurons à lire *ta* (à peu près identique à *va*) pour *a*, x, 21, et xiv, 14; x, 22, nous offre peut-être le cas inverse, où un *va* apparent se doit lire *a*. *Tavara*, avec une inexactitude vocalique comme nous en trouvons ici d'innombrables exemples, pour *tavira*, est le représentant de *thaira* = *sthavira*; je n'insiste pas sur la perte de l'aspiration dans la consonne initiale. — *e*. Lis. *añam* pour *iña*, 7 pour 7; l'incertitude de la notation vocalique ôte toute importance à ce changement. Cf. ci-dessous, n. *f*. Relativement à la construction de la phrase, cf. in Kh., n. *d*. Il reste une petite difficulté dans les syllabes *ca yo*; quoique toutes les autres versions y fassent correspondre *ceva*, la lecture paraît trop nette pour supposer ici une altération aussi sensible. Tel qu'il est, le texte se peut expliquer, en rapportant à *dhammacaraṇam ime* le relatif *yo* pour *yaṃ* (cf. *ayo* pour *ayaṃ*, déjà cité n. *b*; ou bien on peut admettre que *yo* est une faute pour *ya* = *yaṃ*; comme dans la phrase suivante, *devanaṃpriyosa* pour *devanaṃpriyasa*), ce qui nous donnerait la tournure *yad idaṃ dharmacaraṇam*, et ne pourrait que confirmer mon explication de la phrase. — *f*. *Vadhiṇamti* pour *vadheshamti* = *vardhayishyanti*. Dans la lacune qui suit, nous avons place pour six ou sept caractères; elle est donc parfaitement remplie par l'équivalent de la lecture de G., *idaṃ dhammacaraṇam*. Je crois en effet que c'est de G. que se rapproche ici notre texte, et que les caractères qui suivent la lacune se doivent lire, sans réelle incer-

titude, *ava savatakupa*, c'est-à-dire l'équivalent de *áva savatakapa* à Girnar. A pour *i* ne fait pas difficulté; on remarquera que, dans le *ca* supposé, le demi-cercle supérieur serait assez aplati (7), ce qui le rapproche sensiblement de *va* (7); le *pa* initial n'est pas non plus très éloigné de *sa*, *h* et *p*. Je suis persuadé qu'un examen minutieux de la pierre confirmera cette correction. La petite lacune qui suit se complète aisément: qu'il faille lire *dharmaciłasi* ou *dharmaciłasi ca*, il n'importe. Mais le mot suivant s'éloigne beaucoup du *tithaṃto* des autres versions. En effet, nous sommes en présence, non de ce mot lui-même, mais d'un synonyme: *vinanamato* ne donne point de sens; mais si, par une correction dont nous avons eu tout à l'heure occasion de constater la facilité, nous lisons *vitinamato* pour *vītinameṃto*, nous reconnaissons immédiatement le participe présent d'un verbe bien connu en pâli, *vītināmeti*: «passant leur temps, leur vie», qui revient tout à fait au sens de *tithaṃto*. — *g*. Le commencement de la phrase se lit et se complète aisément: *etaṃ hi* (pour *e*, 2 pour 7) *se[thaṃ]*, ce qui concorde exactement, sauf l'omission sans importance de *kaṃmaṃ*, avec les autres textes. La suite s'explique également: *yaṃ vanuçaṇaṃ*, c'est-à-dire *yaṃ eva anu*. Cependant, comme il reste une petite lacune après le *va*, je ne serais pas surpris qu'une nouvelle inspection du rocher ne rectifiât la lecture et ne la ramenât à une harmonie exacte avec Khâlsi: *yaṃ dhaṃmanuçaṇaṃ*; le sens n'en serait en rien modifié. — *h*. Lis. *se au*

lieu de *so*. Je reviendrai ailleurs sur le *y* euphonique dont nous rencontrons ici un premier exemple.

— *i*. *Dipithaṃ* au lieu de *dipitaṃ*, qui termine cet édit. Éd. XIII, l. 4, nous relèverons une faute analogue, *vasathi* pour *vasaṃti*. L'erreur est inverse dans *aṭasa* et dans beaucoup d'autres cas. Il faut lire *yujāntu*. Le dernier mot de la phrase est certainement corrompu. Je crois que l'on peut rétablir avec confiance *ma aga* : « et que la décadence ne vienne pas ». Nous avons vu de même à G. le second substantif, *hīni*, construit non plus comme régime, mais comme sujet d'une proposition nouvelle. Pour ce qui est de l'augment, Kh. et Dh. en offrent précisément un exemple dans *alocayisu* du passage correspondant.

— *j*. *Varada* est certainement fautif; le sens au moins est clair; le mot exprime le nombre « douze »; nous l'avons eu, au commencement du III<sup>e</sup> édit, sous la forme *varaya*, qu'il ne me semble pas possible de rétablir ici sans quelque violence. L'orthographe véritable doit être, soit *varaha*, soit plutôt *varasa*, le *d*, *ḍ*, se transformant aisément en *s*, *ṣ*, par la seule adjonction d'un trait vertical sur sa gauche. *Dipitaṃ* serait correct, et pour la forme et pour le sens. Mais les syllabes *pi* et *taṃ* sont séparées par un caractère d'une apparence tout à fait insolite. Wilson et M. Cunningham le lisent *kha*; je ne vois pas comment cette transcription se pourrait défendre. Jusqu'à nouvel ordre, j'admets ici ce que j'ai déjà une fois plus haut proposé d'admettre, que ce signe est en réalité sans valeur; le lapicide, ayant mal commencé la lettre



qu'il avait à graver, l'aurait laissée telle quelle, sa forme arbitraire, qui ne correspond à aucun caractère connu de l'alphabet du nord-ouest, impliquant assez qu'il ne devait pas en être tenu compte dans la lecture.

L'édit entier peut se traduire de la manière suivante :

« Dans le passé a régné, pendant bien des siècles, le meurtre des êtres vivants, la violence envers les créatures, le manque d'égards pour les parents, le manque d'égards pour les brâhmanes et les gramaṇas. Mais aujourd'hui le roi Piyadasi, cher aux Devas, fidèle à la pratique de la religion, a fait résonner la voix des tambours [de telle sorte qu'elle est] comme la voix [même] de la religion, montrant au peuple des processions de châsses, d'éléphants, de torches, et autres spectacles célestes. Grâce à l'enseignement de la religion répandu par le roi Piyadasi, cher aux Devas, aujourd'hui règnent, comme ils n'avaient pas fait depuis bien des siècles, le respect des créatures vivantes, la douceur envers les êtres, les égards pour les parents, les égards pour les brâhmanes et les gramaṇas, l'obéissance aux père et mère, l'obéissance aux vieillards [« l'obéissance aux vieillards » *manque à Kh.*]. En ce point, comme en beaucoup d'autres, règne la pratique de la religion, et le roi Piyadasi, cher aux Devas, continuera de la faire régner [K. : et cette pratique de la religion qu'observe le roi Piyadasi, cher aux Devas, continuera de régner]. Les fils,





parañ ca tena ye <sup>1</sup> me apacañ <sup>2</sup> āva <sup>3</sup> sañvatakapā <sup>4</sup> anuvatisare  
 tathā (3) so sukatañ kāsati <sup>5</sup> yo tu eta desañ pihāpesati <sup>6</sup> so  
 dukatañ <sup>7</sup> kāsati <sup>8</sup> [.] sukarañ hi pāpañ <sup>9</sup> [.] atikātañ añta-  
 rañ (4) na bhūtapurvañ <sup>10</sup> dhañmamamahāmātā nāma <sup>11</sup> [.] ta  
 mayā todasavāsābhisitena <sup>12</sup> dhañmamamahāmātā <sup>13</sup> katā [.] te  
 savapāsañdesu vyāpatā dhāmadhistānāya <sup>14</sup> (5) —————  
 dhañmayutasa ca <sup>15</sup> yonakañbojagañdhārānañ <sup>16</sup> risīkapote-  
 nikānañ <sup>17</sup> ye vāpi aññe āparātā bhatamayesu va <sup>18</sup> (6) —————  
 ————— sukhāya <sup>19</sup> dhañmayutānañ <sup>20</sup> aparāgodhāya <sup>21</sup> k  
 vyāpatā <sup>22</sup> te bañdhanabadhasa paṭivīdhānāya <sup>23</sup> (7) —————  
 jā <sup>24</sup> katābhikāresu <sup>25</sup> vā thairesu vā vyāpatā <sup>26</sup> te <sup>27</sup> pātālipute ca  
 bāhiresu <sup>28</sup> ca <sup>29</sup> (8) —————

<sup>1</sup> Fac-similé C. °yañ°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °apācañ°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °āve°.

<sup>4</sup> B. °mvañṭa°; fac-similé C. °savañṭa°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °pāhā°.

<sup>6</sup> °duka°, indistinct dans le fac-similé C.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °pāpe°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °puvañ°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. °vāsā°; °site° est illisible.

<sup>10</sup> B. °dhāñma°.

<sup>11</sup> B. °dhāñma°; fac-similé C. °dhāñanā°.

<sup>12</sup> B. °bocaga°; fac-similé C. °kāñbo.gāñdhā°.

<sup>13</sup> B. °risti°; B., fac-similé C. °pete°.

<sup>14</sup> Fac-similé C. °khāye°.

<sup>15</sup> °dhañma° indistinct dans le fac-similé C.

<sup>16</sup> Fac-similé C. °apadigo°.

<sup>17</sup> B. °pati te°.

<sup>18</sup> Fac-similé C. °tīvādhāniya°.

<sup>19</sup> B. °jaka°.

<sup>20</sup> Fac-similé C. °putā°.

<sup>21</sup> Fac-similé C. °to°.

<sup>22</sup> Fac-similé C. °hidāsu°.

<sup>23</sup> Fac-similé C. °ca i—°.



sukhāye ca dhañmayutasā  
 yonakañbocagadhālesu <sup>f</sup> la-  
 thikapitenikesu e vā pi aññe  
 āpalañtā bhaṭa (24) bañbha-  
 nibhisāsu <sup>g</sup> anāthesu mahalo-  
 kesu ca hitasukhāye dhūma-  
 yutāye apalibodhāye viyāpaṭā  
 se <sup>h</sup> bañdhanañbadhasa pa-  
 tivi. . ye apalibodhaye mo-  
 khāye ca (25) iyañ <sup>i</sup> anū-  
 bañdha pajā. i. . kaṭābhikale  
 ti va maholaketi vā viyāpaṭā  
 se hida ca bāhilesu ca naga-  
 lesu savesu savesu olodhanesu  
 e vāpi bhātānañ va bhagini-  
 nañ va (26) aññesu va natita <sup>j</sup>  
 savata viyāpaṭā ca iyañ dhañ-  
 manisita ti vañ dhañmādhī-  
 thāne ti va dānasayute va sa-  
 vapaṭhaviyañ dhañmayutasi  
 viyāpaṭā <sup>k</sup> ime dhañmamahā-  
 māta [. ] imāye aṭhāye (27)  
 iyañ dhañmalipi likhitañ ci-  
 laṭhitika hotu. . ca me paja  
 anuvatatu <sup>l</sup> [. ]

(26) .bha-

nibhi-

(27) mo-

khāye

(28) e vā

## KHĀLSI.

(13) Devānañpiye piyadasī  
 lājā āhā [. ] kayāne du-  
 kale e adi kayānāsā dukalañ

## KAPUR DI GIRI.

(11) Devānañpriya priyadarci  
 rayo evañ abati <sup>1</sup> [. ] ja kayāna  
 dakara valapacha so daçara

<sup>1</sup> Fac-similé W. °vañ habati°.

kaleti<sup>a</sup> [.] se mayâ bahukayâne  
 kaṭe [.] . mamâ pūta cā nāta  
 ca (14) palaṃ ca teni ya apa-  
 tine<sup>b</sup> me āvakapaṃ athā<sup>c</sup>  
 anuvaṭisaṃti se sukaṭaṃ ka-  
 chāṃti e vu<sup>d</sup> heti desaṃ pi-  
 hāpayisati so dukāṭaṃ kācha-  
 ti [.] pipā hi<sup>e</sup> nāma supadā-  
 laye [.] se atikataṃ aṃtalaṃ  
 no hutapuluvā dhaṃmama-  
 hāmātā nāmā [.] sodasavasā-  
 bhisitenā mamāva<sup>f</sup> dhaṃma-  
 mahāmātā — savāpāsaṃdesu  
 viyapaṭā<sup>g</sup> (15) dhaṃmadhi-  
 ṭhāṇāye dhamavadhiye hita-  
 sukhāye vi<sup>h</sup> dhamāyutasa taṃ  
 yonaṃkaṃbojaṃgaṃdhālān -

aṃ e vāpi aṃne apalaṃtā bha-  
 ṭamayesu baṃbhanithisu aṃ-  
 nathesu vadhasu hidasukhāye<sup>i</sup>  
 dhaṃmayutāya apalibodhāye  
 viyapaṭā se baṃdhanāmba-

karoti<sup>a</sup> [.] i<sup>b</sup> maya<sup>1</sup> bahukaraṇa<sup>2</sup>  
 kata [.] maha<sup>c</sup> putra ca<sup>3</sup> natara  
 ca para ca tana ya me apa-  
 caṃ aṃchaṃti avakapaṃ tatha  
 ye<sup>d</sup> anavaṭisaṃti te sakila ku-  
 sati yo ca ati deṇaṃ<sup>e</sup> pri-  
 hapivaka sahaṭataṃ kushaṃti<sup>f</sup>  
 ti<sup>d</sup> [.] papaṃ ha sahaṭa<sup>e</sup>  
 [.] atikataṃ aṃtaraṃ  
 na bhutapurva dharmama-  
 hamatranama [.] sati<sup>g</sup> vasha-  
 bhisitena<sup>f</sup> (12) deyadharmama-  
 hamatratra kiṭa [.] te savepa-  
 shaṃdeshu<sup>g</sup> dharmadhi-  
 ṭhaya ca dharmavadhiya hita-  
 sukhaya ca dharmayathasa  
 yakaṃboyogaṃdhiāraṇaṃ<sup>h</sup> —  
 rathikanaṃ<sup>h</sup> pitinikanaṃ  
 va ṭapi aparaṃtā<sup>h</sup> bhaṭha-  
 mayeshu bramanibheshu<sup>i</sup> a  
 naṭhesu vaṭashu<sup>10</sup> hetasukhaye  
 dharmayutasa aparigadhā<sup>i</sup>  
 vapaṭa<sup>11</sup> te (13) baṃdhanāmba

<sup>1</sup> Fac-similé C. °ti imaya°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °kalanā°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °caṃ na°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °thaṃ ye°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °ato deṇa pri°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °ma soti°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °gaṃdha°.

<sup>8</sup> Fac-similé W. °vavapi aparata°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. °shu thama°.

<sup>10</sup> Fac-similé W. °vaṭashu°.

<sup>11</sup> Fac-similé W. °paṭha te°.



dhassā paṭivādhānāya apalibodhāye mokhāye cā eyaṃ anubandha pajāvati vi<sup>1</sup> (16) kaṭabhikale ti vā mahālāke ti vā viyāpaṭā te hida bāhilesu cā nagalesu savesu holodhane-su<sup>k</sup> bhātāna ca neṃ bhagīniya e vāpi aṃna nāṭike savatā viyapaṭā e iyaṃ dhaṃmanisite ti vā danasayute ti vā savatā majatacha mama<sup>1</sup> dhaṃmayutasi viyāpaṭā te dhaṃmamāhāmātā [...] etāye aṭhāye (17) iyaṃ dhaṃmalipi likhitā cilathitika<sup>8</sup> hotu tathā ceme paja anuvataṃtu [...]

dhassā piṭividdhanāṃye<sup>1</sup> apānabodhāye mocava dravaya<sup>2</sup> . . . pajati kiṭabhikari va mahālaka va viyopāṭa<sup>3</sup> ti eha<sup>4</sup> bahireshu cū nagāreshu<sup>4</sup> sarveshu orodhane-shu bhratuna ca me pasuna<sup>5</sup> ca ye va pi aṇe ṇāṭika savatāṃ viyapaṭa yaya<sup>6</sup> dharmānithiṇi<sup>k</sup> va vivava dharmadhiṭane ti va danasayutā va ——— athi<sup>7</sup> nati mata dhar-mayatasi<sup>7</sup> vaṇaviyapātā u dhar-mamahamatra<sup>1</sup> [...] itayo athaya ayo dharmadipi dipi. tha<sup>8m</sup> ṭiraṭhitika<sup>9</sup> bhota paṃja anaṃvetutu<sup>10</sup> [...]

*Girnar.* — *a.* Prinsep avait cru pouvoir rapprocher de ce commencement un passage du III<sup>e</sup> édit de Delhi (l. 17 et suiv.). Ce n'était qu'une illusion fondée sur une égale méconnaissance de la signification

<sup>1</sup> Fac-similé W. °naye°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °mochava nava...°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °viyapa°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °galeshu°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. *restes de* °svasu°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °ta yeva dhar°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °taso°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °mari(?)pi ri(?)pi°.

<sup>9</sup> Dans le fac-similé W. la première lettre, quoique peu distincte, s'explique bien comme reste de *ci*.

<sup>10</sup> Fac-similé W. °anuve°.

véritable des deux phrases. La construction générale est assez claire; ce qui reste d'incertitude a sa source dans la lacune, de deux ou trois lettres, qui suit 'a; elle est d'autant plus regrettable que Dh. et J. sont justement incomplets en ce même passage; K., de son côté, s'écarte certainement de notre texte; reste Kh.; nous y lisons : *e adi ka°* qui ne donne pas de sens; et en effet l'étendue de la lacune, tant à G. qu'à Dh., prouve que, sous cette forme, le texte est encore incomplet; elle force à admettre qu'il est tombé au moins une lettre dans le blanc qui fait la séparation entre *adi* et *kayânâsâ*; et *adi* n'est que le commencement d'un mot qui, complet, devrait compter au moins trois, peut-être quatre syllabes. Le sens général n'est pourtant pas douteux. *Ye* marque le commencement d'une proposition nouvelle; les deux premiers mots en forment donc une à eux seuls. D'autre part, il importe ici et dans la suite de s'en tenir rigoureusement à la valeur établie des termes *dukata* et *sukata*, *dukara* et *sukara*, qu'il faut se garder de confondre, malgré leur étroite parenté: les premiers signifient « le mal » et « le bien », les seconds « difficile » et « facile ». Enfin *ye* ou plutôt *yo* (car l'absence du trait de droite paraît n'être qu'un effet accidentel de l'usure de la pierre) a pour corrélatif *so*. D'où ressortent en somme ces éléments : « La vertu est [d'une pratique] difficile; celui qui . . . celui-là accomplit quelque chose de difficile ». Le membre manquant, dans lequel nous connaissons *kalânasa* (c'est ainsi qu'il faut lire, comme le montrent Dh. et

K.), ne peut, en gros, signifier que ceci : *celui qui pratique la vertu*. Si la leçon de Kh. est exacte, au moins dans ce qu'elle nous a conservé, il est clair que le mot mutilé commençait par un *a* privatif; ce ne pourrait donc être qu'un participe, qui, à en juger par le génitif avec lequel il était construit, aurait signifié quelque chose comme « non éloigné de . . . » : « celui qui ne s'écarte pas de la vertu ». Il ne me vient à l'esprit aucun mot remplissant les conditions nécessaires et dont je puisse, à titre de conjecture, proposer la restitution. J'avoue que je ne serais pas surpris que la lecture de Kh. ne fût pas complètement correcte. Si par exemple le second caractère était *dhi* au lieu de *di*, on pourrait établir *yo adhimuto*, *adhimukta* dans le sens buddhique<sup>1</sup>, « attaché à, adonné à » : « celui qui s'adonne à la vertu ». Mais il serait oiseux d'édifier des hypothèses sur un fondement si fragile; le mieux est de nous contenter de comprendre le sens général de la phrase. — *b*. Il ne faut pas trop presser la valeur de cette particule qui sert à lier les phrases, sans marquer nécessairement une nuance déductive aussi précise que ferait : *donc, par conséquent*. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'emploi de *tañ* (ou de l'équivalent *se*) dans la suite de ce texte, dans *ta mayā*, etc., dans *se atikañtañ*, etc. — *c*. Dhauti nous montre clairement comme il faut construire la phrase; ici et à Kh., le relatif qui se rapporte à *apaca* implique celui qui devrait ac-

<sup>1</sup> Burnouf, *Introduction*, p. 268.

compagner les substantifs qui précèdent, *putā*, etc. Les deux moitiés de ce membre de phrase sont donc exactement coordonnées et forment une seule proposition relative, dont le *ya* a pour corrélatif *sa*, qui suit *tathā*; seulement *ye apacañ* résume tous les autres termes dans la pensée du roi, c'est ce qui explique le singulier *so kāsati*, tandis que le pluriel *anuvatisare* se fonde sur le sens collectif du sujet. Pour l'expression *āvasaṃvāṭakapa*, cf. l'édit précédent. Si l'anuvāra, que je n'ai pu découvrir sur le fac-similé de M. Burgess, existe réellement sur la pierre, *saṃvaṃṭa°* serait pour *saṃvāṭa°* = *saṃvaṭṭa°*, ainsi qu'on l'a expliqué plus haut. — d. Relativement au sens de *desa* transporté dans le domaine moral, et rappelant notre emploi du mot *voie*, la *bonne voie*, la *mauvaise voie*, la comparaison du commencement du VII<sup>e</sup> édit ne peut laisser de doute. Il n'y en a pas davantage à concevoir sur le verbe *hāpesati* : « il négligera, abandonnera ». Prinsep en avait déjà pressenti la valeur; il s'était en revanche laissé égarer, et après lui Wilson, sur le reste de la phrase par une interprétation erronée de *dukatañ* dont nous avons tout à l'heure rappelé la vraie signification, et aussi par la restitution malheureuse de *kāsati*, *kachati*, sur lequel Burnouf s'est trompé lui-même à propos d'un autre passage; M. Kern y a fort bien vu des formes équivalentes pour le futur de *kar* = *karishyati* (p. 98). Il est vrai qu'il a à son tour fait fausse route dans l'explication (accidentelle) du reste de la phrase; je ne la discuterai pas autrement; j'espère que la traduction que je propose se défendra

assez par son évidence. Personne ne voudra, malgré la lecture apparente *pri* à K., prendre *prihāpesati* comme = *parihāpayisati*. Un seul point reste ouvert au doute; la syllabe *pi* ne doit-elle pas être liée à ce qui suit? nous aurions à admettre un verbe *pihāpeti* pour *apihāpeti*, comme *pidahati* pour *apidahati*, etc. Cette composition ne nous est garantie par aucun autre exemple que je connaisse; j'aime mieux l'admettre que de détacher *pi* dans sa fonction adverbiale; mais je n'oserais pas condamner d'une façon décisive ce procédé d'interprétation. Dans les deux cas, le sens reste essentiellement le même. — *e*. Le sens est très clair : « En effet, le mal est facile [à commettre] »; c'est exactement la contre-partie du début de la phrase précédente. Mais il règne ici entre les versions diverses des divergences qui nous éclairent sur la portée de cette remarque. Kh., Dh. et J. ont *pāpe hi supadālaye*, et K. *papañ hi sahajañ*. Cette dernière leçon se concilie aisément avec celle de G. : dire que le mal est facile à l'homme, ou qu'il lui est naturel, inné (*congenial*, pourraient dire les Anglais), c'est tout un. Mais la première? Il suffit pour l'entendre de se rappeler ce qui a été observé relativement à l'équivalence accidentelle des sons *u* et *añ*; nous transcrivons *sañpadālaye*, c'est-à-dire *sañpradālayet*. L'emploi figuré de *pradālayati* étant garanti par l'usage du pâli (cf. *kilese padāleti*, *Ten Jāt.*, éd. Fausböll, p. 119), ces mots se traduisent d'eux-mêmes : « qu'il fasse donc (le successeur dont il vient d'être question) la guerre au mal ! ». On comprend dès lors comment la différence avec G. et K. est plus

apparente que réelle. Quand le roi, après son exhortation à la vertu, ajoute : « mais la nature humaine est tournée au mal », c'est bien faire entendre implicitement qu'il faut lutter contre le mal, contre les mauvais penchants de la nature. Cette phrase se rattache étroitement à ce qui précède, elle prépare en même temps la suite. C'est justement parce que le mal est d'une pratique si aisée, si naturelle, que le passé n'a pas connu l'institution des Dharmamahâmâtras. — *f.* *Bhûtapurvañ* = °*purvâ*. Il n'est pas aisé de trouver pour ce titre de *dhañmamahâmâta* une traduction à la fois suffisamment exacte et suffisamment concise; le sens du moins en est très simple : ce sont des ministres, des officiers, pour les choses religieuses. — *g.* Lassen a restitué ici la vraie division des mots et reconnu dans *todasa* (Dh. *tedasa*) le nom de nombre treize. — *h.* La valeur vraie de *pâsaṇḍa*, dans ces monuments, dont s'était approché Wilson<sup>1</sup>, et que Burnouf spécialisait trop encore en rendant *save pâsaṇḍâ* : « des ascètes de toutes les croyances » (p. 755), n'a été bien déterminée que par M. Kern (p. 66 suiv.); avec lui nous le traduirons par « secte ». Le x<sup>e</sup> édit ne laisse aucun doute sur la portée exacte de ce terme; il désigne l'ensemble des adhérents d'une croyance particulière et définie. J'ai montré précédemment que *dhañma* doit être, dans les édits, pris au sens de « religion »; j'ai à cette occasion signalé l'expression *dhañmayuta*, appliquée aux fidèles de la foi bud-

<sup>1</sup> Journ. Roy. Asiat. Soc., VIII, 306.

dhique. Il faut donc voir ici la même intention qui sera confirmée par d'autres passages (cf. par ex. la fin du IX<sup>e</sup> édit) : le roi, dans sa tolérance, laisse subsister toutes les sectes, et en confie aux Mahāmātras la surveillance impartiale, mais sans perdre jamais de vue l'établissement, la propagation, régulière et pacifique, du *dhamma*, de la religion par excellence, de sa religion à lui. La lacune se complète aisément au moyen des autres versions. *Dhāma*<sup>o</sup> pour *dhamma*<sup>o</sup>, comme tout à l'heure *āparātā* pour *āparaṃtā*. — i. Lis. *rāṣṭrikapetenikānaṃ*; le premier nom désigne les habitants du Surāshṭra; quant au second, Prinsep l'a rapproché du nom de Paithana donné par les Grecs pour la *Pratishthāna* de la vallée supérieure de la Godāvarī; M. Cunningham<sup>1</sup> compare le nom *padenekayika* (pour *pedenikayika*?) d'une inscription de Sanchi, et les Bettigoi de Ptolémée. Je ne crois pas que nous puissions, quant à présent, aller au delà de ces conjectures. Je renvoie à l'examen des versions mieux conservées les détails sur la construction assez embarrassée et assez lourde de cette longue phrase. — j. L'expression *bhaṭamayesa* ne me paraît pas se pouvoir transcrire autrement que *bhaṭamaryeshu*, *bhaṭamarya* étant employé comme équivalent de *bhaṭa*, «soldat, guerrier», malgré la couleur archaïque de *marya*, peu usité dans la langue classique. La lacune qui suit ne nous permet pas de déterminer avec certitude si le *va* qui vient après est ou non correct. Le

<sup>1</sup> *Corpus*, p. 10.



plus simple, autant que nous en pouvons juger, est d'y voir ou une fausse lecture ou un équivalent de *ca.* — *k.* En face de *aparigodhāya*, qui ne donne aucun sens raisonnable, les versions de Dh. et Kh. ont *apalibodhāye* qui s'explique le plus naturellement du monde, d'après l'analogie du pâli *palibodha*, *palibudhana*, dans le sens de « obstacle, entrave »; ici et dans la suite de la phrase, cette traduction convient à merveille. Il faut donc, suivant toute vraisemblance, rétablir à G. la même lecture *aparibodhāya*. Il est vrai que les signes  $\text{𑀅}$  et  $\text{𑀆}$  se ressemblent assez peu; ce qui est plus singulier encore, c'est que K. a de même ici *aparigadha°*; quoique de  $\text{𑀅}$  à  $\text{𑀆}$  la distance ne soit pas infranchissable, et qu'en somme les vraisemblances soient pour la lecture de *aparibodhāya* dans l'un et l'autre cas, la coïncidence mérite d'être notée et ne laisse pas de jeter quelque incertitude sur notre restitution. — *l.* On remarquera le singulier *baṃdhanabadhasa*, dans le sens collectif; il fait pendant à l'emploi de *dhammayuta* au singulier pour désigner « les fidèles » collectivement. Nous ne pouvons combler la lacune avec une sécurité entière; la construction est en effet différente ici de ce qu'elle est dans les autres textes qui, comme on le verra, se servent de la tournure par *iti*, par le style direct. Ici, avec *katābhikāresu*, *thāiresu*, nous avons au contraire la structure la plus simple: « ils s'occupent des vieillards, etc. » Mais, régulièrement, nous devrions attendre que le terme précédent fût de même construit au locatif;

il nous faudrait, non point [pa]jā, mais [pa]jāyañ ou \*[pa]jesu. Nous en voyons assez pour conclure que la teneur générale ne pouvait s'éloigner sensiblement de celle qui résulte des autres versions. *Katābhikāra* est un mot difficile; je n'ai pas noté *abhikāra* dans l'usage buddhique; cependant, d'après l'analogie de *abhikarāṇa*, *abhikṛitvan*, *abhinishkārin*, en sanscrit (PWB), je me persuade que l'on se rapprochera beaucoup de la vraie signification en appliquant le mot aux gens «auxquels on a jeté un sort»; si l'on hésite à prêter à Aśoka cette croyance superstitieuse, on peut attribuer au mot une valeur un peu plus générale, y voir les gens «victimes de la ruse, de l'inimitié». — *m.* Il est évident qu'il faut lire *ye* et non pas *ne*; ici les traces assez peu distinctes des deux fac-similés me semblent prouver que la confusion est imputable non au graveur, mais aux lecteurs de l'inscription, qui porterait bien réellement *ye*. C'est exactement la même tournure qu'à Kh. et K. Lis. *me* pour *ma*. — *n.* Pour la construction, voy. le commentaire de Dh. On remarquera la leçon *\*nisrito* que ma lecture des groupes où entre un *r* m'a permis de substituer à la lecture *nistito*, qui ne donne pas un sens aussi satisfaisant, et qui d'ailleurs ne s'accorde pas avec l'orthographe *nisito* des autres textes. L'usage équivalent de *nissita* en pâli est bien connu. *Ti va* pour *ti va (vā)*.

*Dhauḷi.* — *a.* Il est difficile de préciser le nombre de caractères tombés après *dukale*; il semble en tout

cas que la lacune suppose une phrase un peu plus développée qu'à G. ou à Kh.; il est fort possible que *duhale* ait été suivi de quelque particule, comme *va* ou *yeva*; car le mouvement général de la phrase est visiblement le même dans les trois versions; Dh. a même ici le mérite de mettre hors de conteste le génitif *kayānasa*. — *b. Va* est probablement une faute pour *ca*, qui est très semblable. *Nāta*, comme à Kh., pour *nātā*, de même qu'à J., *naṁti* (qu'il faut lire *naṁtā* = *nātā*), équivalent de *nattā* pour *naptāro*, *nataro* à K. — *c. Heta* pour *etañ*, comme plus haut *hevañ* pour *evañ*, comme *hida* pour *idha*, etc. — *d.* Sur la phrase précédente, cf. in G., n. *e. Sa* se doit lire *se*, comme le prouve la comparaison de J. et de Kh. — *e.* Corr. *viyāpatā*;  $\text{€}$  a pu, plus aisément que  $\text{£}$ , se confondre avec  $\text{⊙}$ . Lis. *dhaṁmadhithānāye*. — *f.* "*kaṁboca*" pour "*kaṁboja*"; il y a dans nos inscriptions quelques exemples de pareils durcissements de la consonne moyenne; nous avons eu, à K., *upaka* pour *upaga*. Je renvoie à ce que j'aurai à dire plus loin de *caghati*. Les noms ethniques sont ici au locatif, tandis que G., Kh. et K. ont le génitif. Les deux cas s'entr'échangent assez souvent dans les dialectes populaires pour que le fait n'ait rien de surprenant. Mais la tournure des autres inscriptions nous avertit que ces noms ne sont pas simplement coordonnés avec les termes suivants, *bhaṭamayesu*, etc.; il faut entendre bien plutôt que les Mahāmātras s'occupent des guerriers, etc., des Yavanas, etc., c'est-à-dire chez les Yavanas, etc. La grammaire ne permet pas

il nous faudrait, non point [pa]jā, mais [pa]jāyaṃ ou °[pa]jesu. Nous en voyons assez pour conclure que la teneur générale ne pouvait s'éloigner sensiblement de celle qui résulte des autres versions. *Katābhikāra* est un mot difficile; je n'ai pas noté *abhikāra* dans l'usage buddhique; cependant, d'après l'analogie de *abhikarāṇa*, *abhikritvan*, *abhinishkārin*, en sanscrit (PWB), je me persuade que l'on se rapprochera beaucoup de la vraie signification en appliquant le mot aux gens «auxquels on a jeté un sort»; si l'on hésite à prêter à Aśoka cette croyance superstitieuse, on peut attribuer au mot une valeur un peu plus générale, y voir les gens «victimes de la ruse, de l'inimitié». — *m*. Il est évident qu'il faut lire *ye* et non pas *ne*; ici les traces assez peu distinctes des deux fac-similés me semblent prouver que la confusion est imputable non au graveur, mais aux lecteurs de l'inscription, qui porterait bien réellement *ye*. C'est exactement la même tournure qu'à Kh. et K. Lis. *me* pour *ma*. — *n*. Pour la construction, voy. le commentaire de Dh. On remarquera la leçon °*nisrito* que ma lecture des groupes où entre un *r* m'a permis de substituer à la lecture *nistito*, qui ne donne pas un sens aussi satisfaisant, et qui d'ailleurs ne s'accorde pas avec l'orthographe *nisito* des autres textes. L'usage équivalent de *nissita* en pâli est bien connu. *Ti va* pour *ti va* (*vā*).

*Dhauḷi*. — *a*. Il est difficile de préciser le nombre de caractères tombés après *dukale*; il semble en tout

cas que la lacune suppose une phrase un peu plus développée qu'à G. ou à Kh.; il est fort possible que *dukale* ait été suivi de quelque particule, comme *va* ou *yeva*; car le mouvement général de la phrase est visiblement le même dans les trois versions; Dh. a même ici le mérite de mettre hors de conteste le génitif *kayānasa*. — *b.* *Va* est probablement une faute pour *ca*, qui est très semblable. *Nāla*, comme à Kh., pour *nātā*, de même qu'à J., *nañti* (qu'il faut lire *nañtā* = *nātā*), équivalent de *nattā* pour *naptāro*, *nataro* à K. — *c.* *Heta* pour *etañ*, comme plus haut *hevañ* pour *evañ*, comme *hida* pour *idha*, etc. — *d.* Sur la phrase précédente, cf. in G., n. e. *Sa* se doit lire *se*, comme le prouve la comparaison de J. et de Kh. — *e.* Corr. *viyāpatā*;  $\epsilon$  a pu, plus aisément que  $\Lambda$ , se confondre avec  $\Theta$ . Lis. *dhañmadhiñāñye*. — *f.* *\*kañboca* pour *\*kañboja*; il y a dans nos inscriptions quelques exemples de pareils durcissements de la consonne moyenne; nous avons eu, à K., *upāka* pour *upaga*. Je renvoie à ce que j'aurai à dire plus loin de *caghati*. Les noms ethniques sont ici au locatif, tandis que G., Kh. et K. ont le génitif. Les deux cas s'entr'échangent assez souvent dans les dialectes populaires pour que le fait n'ait rien de surprenant. Mais la tournure des autres inscriptions nous avertit que ces noms ne sont pas simplement coordonnés avec les termes suivants, *bhatamayesu*, etc.; il faut entendre bien plutôt que les Mahāmātras s'occupent des guerriers, etc., des Yavanas, etc., c'est-à-dire chez les Yavanas, etc. La grammaire ne permet pas

d'autre construction; il est évident dès lors que *Yavana* ne doit être pris ici que dans un sens restreint; les officiers du roi ne pouvaient exercer directement leur office que chez des populations dépendantes ou tributaires de son empire. — *g*. La seconde moitié de ce composé présente quelque difficulté; elle avait à peu près découragé les tentatives de Lassen dont la conjecture vraiment désespérée, *baṃbhanahīnesu*, ne supporte pas l'examen. A *G*., le mot tombe dans une lacune; ce qui reste à *J*. nous garantit seulement les syllabes °*baṃbhanibhi*°; à *K*., la leçon *bramanibhesu* se rapproche sensiblement de celle-ci, et *Kh*. emploie la même expression; *baṃbhanithisu* du *Corpus*, qui s'expliquerait à la rigueur, doit incontestablement, d'après ma photographie, se lire *baṃbhanibhesu*. Tout d'abord, en ce qui touche *K*., il ne peut y avoir de doute sérieux : il faut transcrire *brāhmaṇebhyeshu* « les brāhmanes et les riches ». *Ibhya* est un mot dont l'emploi ordinaire dans le style buddhique nous est suffisamment garanti<sup>1</sup>. Quant à la leçon de *Dh*., il suffit, pour en rendre compte, d'une correction très légère; si nous lisons *baṃbhanibhisesu*, nous pouvons fort bien résoudre le composé en *brāhmaṇa + ibhya + iṣa*, c'est-à-dire : « les brāhmanes et les princes des riches » (cf. l'expression *maheṣa* dans la locution *maheṣākhyā* si familière à la langue buddhique). D'où il résulte que le roi entend recommander à ses ministres d'étendre leur protection et leur surveillance sur tous les rangs

<sup>1</sup> Cf. par exemple la phrase pâlie ap. Burnouf, *Lotus*, p. 410.

et tous les états : il parle d'abord des deux classes supérieures, guerriers et brâhmanes, et il leur adjoint aussitôt les gens auxquels leur opulence assigne une situation élevée; puis il passe aux « pauvres », aux « vieillards ». *Anâthesu* pour *anathesu*, pour *anartheshu*, comme le montre l'orthographe *anathesu* à K.; *mahalokesu*, par erreur pour *mahâlakesu*. — h. La lecture *dhañmayutâye* m'est un peu suspecte; il est vrai que Kh. porte de même *yutâya*; mais il est clair que ce mot est en construction avec *apalibodhâye* dont il dépend, comme le marque bien *dhañmayutânañ* de G., protégé contre tout soupçon par *dharmayutasa* de K. Dans ces conditions, il ne nous reste d'autre alternative que d'admettre que le datif est ici employé dans la fonction du génitif, ce qui n'aurait rien de surprenant, étant donné le rapprochement entre les deux cas qui aboutit à la suppression du premier dans les prâcrits dramatiques, ou de corriger *dhañmayutâna*, *dhañmayutânañ*, ce que la grande ressemblance entre J et L permettrait sans violence. Kh. a de même *viyâpatâ se*; un peu plus loin, l. 16, cette version porte *viyâpatâ te*, leçon confirmée par la forme *ti* de K. Il en ressort que *se* = *te*. En effet, les deux thèmes *se* et *ta* s'échangent et s'équivalent en plusieurs cas, par exemple dans le génitif pluriel, *sânañ* ou *tânañ*. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de songer à une formation anormale du nominatif pluriel. Il est curieux que cette forme *se* ne figure ici que rapprochée de *viyâpatâ*; trois fois dans l'éd. circ. de D., nous retrouvons



rons *viyāpaṭā se*. K. et Kh. se rencontrent avec Dh. dans la lecture *baṃḍhanaṃbadhasa* pour *baṃḍhanābaddhasa*, que l'allongement de l'a soit purement irrationnel, comme il arrive ici en composition, ou qu'il exprime une forme *bandhana + ābaddhasya*. En tout cas, le sens demeure identique. Complétez *pativī[dhānā]ye*. — i. J'ai signalé déjà la différence qui existe ici dans la construction entre G. et les autres textes. Kh., K. et Dh. construisent essentiellement de même; nous avons le style direct que marque l'addition de *ti=iti* après chacune des catégories recommandées par le roi au soin de ses officiers. Le mouvement de la phrase s'accroît clairement: «ils sont occupés du bien du peuple [se disant:] voici. . . . ., voici un malheureux, voici un vieillard,» ce qui revient à dire comme G.: «ils sont occupés des malheureux, des vieillards, etc.» C'est exactement la même façon de parler qui se retrouve un peu plus bas dans le membre de phrase *īyaṃ dhammanisita ti vaṃ*, etc. Dans le détail, le premier membre présente seul quelque obscurité; la vraie lecture est certainement, comme le montre *°pajati* à K. et comme les traces conservées par le fac-similé suffiraient à l'indiquer: *īyaṃ anubāṃdhapajāti*; que la lacune qui suit et qui donne place pour deux lettres ait simplement contenu *vā* ou *vāpi*, ou quelque équivalent (cf. Kh.), il importe peu. Si l'on veut traduire le texte tel qu'il nous est transmis, je ne vois guère d'autre possibilité que d'entendre *anubāṃdhapajā* «une famille où les enfants forment une série ininterrompue», et de rendre :

«voici une nombreuse famille»; le sens est possible; mais l'analogie des termes suivants fait plutôt attendre ici un bahuvrīhi au masculin; en prenant *anubāṁdha* comme = *anubādha* pour *anubaddha* (cf. le pâli *bāṁdha* pour *baddha*, ap. Kaccāyana, III, 5) et en corrigeant *pajā* en *paje*, nous obtenons cet adjectif : *anubaddhapaje*, qui se construit fort bien avec ceux qui suivent, et se traduit : «Voici un homme chargé de famille». Le féminin *īyaṁ* ne saurait nous arrêter, puisque un peu plus loin, dans la phrase déjà citée, nous avons de même *īyaṁ* suivi, à n'en pas douter, d'un masculin, auquel Kh. oppose de même *e īyaṁ* = *yo ayaṁ*. Ce qui est plus embarrassant, c'est l'unanimité des différents textes à écrire °*pajā*; si fréquentes que soient les fautes dans la notation des voyelles, il est rare que toutes les versions s'y accordent avec tant de conséquence. Je ne puis donc m'arrêter à cette correction avec une confiance entière; elle me semble pourtant se recommander de préférence à l'autre interprétation. — j. La construction n'est pas très régulière; *e vāpi* devrait être répété devant *bhagininaṁ* : «dans tous les palais, dans ceux de mes frères comme dans ceux de mes sœurs...» *Natita* est tout à fait incorrect et rebelle à toute explication; comme l'indique *añnesu*, il faut rétablir *natisu*, la confusion entre *λ* et *ϝ* ou *ϝ* étant assez facile. Ce locatif ne peut du reste se prendre que comme coordonné avec les génitifs précédents, et faisant enfin fonction de génitif, un cas dont nous avons tout à l'heure encore relevé un

exemple. Dans les autres textes, la tournure est quelque peu différente. — *k*. On a analysé incidemment dans la note *i* la construction de cette phrase, exactement la même que nous avons déjà rencontrée tout à l'heure. *Ca*, qui la commence, doit certainement être corrigé en *e*. (les dimensions anormales de la boucle dans le fac-similé suffiraient à le rendre suspect), ce qui rétablit une entière concordance avec le texte de Kh. et de G., °*nisitati vaṃ* pour °*nisite ti vā*. *Adhishṭhāna* a, dans la langue buddhique, des nuances diverses de signification; toutes se ramènent aisément à la valeur étymologique; la traduction par *bénédition*, *bénir*, donnée par Burnouf, en plusieurs passages (par exemple *Lotus*, fol. 202<sup>b</sup>, 203<sup>a</sup>, 212<sup>a</sup>, 213<sup>a</sup>, 216<sup>b</sup>, 221<sup>a</sup>), pour *adhishṭhā* ou ses dérivations, manque de base et ne fait qu'obscurcir des phrases qui, traduites étymologiquement, sont d'une entière clarté. De l'expression que nous avons ici, on en peut rapprocher une du *Lal. Vist.*, p. 55, l. 1 : *punyavipākādhishṭhānādhishṭhātā*, « établis sur la base de la maturation de leurs bonnes actions ». De même ici *dhaṃmādhithāna* est à peu près synonyme de *dhaṃmanisita* « qui prend sa base dans la religion », c'est-à-dire « serment établi dans la religion ». *Dānasayute* = *dānasaṃyutta*, comme *sayama* pour *saṃyama*. — *l*. *Likhitaṃ* = *likhitā*. Compl. *imē* ou *iyāṃ*, suivant que *paja* représente le pluriel, ou, comme l'indiquerait le verbe *anuvātatu*, le singulier collectif, ce que nous n'avons aucun moyen de décider positivement.

*Jaugada.* — Les rares fragments qui nous restent de cette version se raccordent bien au texte de Dh., excepté dans le commencement de la ligne 25 où les traces du troisième caractère visible doivent être mal lues; il n'y a aucune apparence que J. se soit ici sensiblement éloigné de Dh.; comme à Dh., la pierre portait sûrement [*dham*]*madhihâni*°. Au commencement de la ligne 23, j'ai fait remarquer déjà que *naṃti* doit se lire *naṃtā*, c'est-à-dire *nâtā* « les petits-fils ».

*Khālsi.* — *a.* Sur la lacune probable, après *adi*, conf. in G., n. *a.* Avant *dukalaṃ*, mon fac-similé porte *se* des autres copies, précédé peut-être d'une lacune d'une lettre. J'y lis, de plus, au commencement de la phrase suivante : *mamayā*, au lieu de *mayā*, = le prâcrit *mamae* (Hemacandra, III, 109). Cf. n. *f.* — *b.* Le fac-similé marque devant *mamā* une érasure de la pierre qui peut très bien cacher un caractère, *se* ou *taṃ*, d'après l'analogie de G. et Dh. Lis. *tenā* = *tena*. Pour *apatine*, il faut certainement corriger *apatiye*, **J** pour **I**. — *c.* *Athā* pour *yathā* : *yo yathā*, par la double construction relative, aussi connue du sanscrit que du grec. On corrigerait aisément aussi *tathā*. *Kachāṃti* pour *kāchāṃti*, comme tout à l'heure *kāchati*. — *d.* Lis. *cu*. On remarquera la concordance entre *heti* pour *eti*, et *ati* pour *eti* de K., l'un et l'autre pour *etaṃ*. Les deux textes y sont parvenus probablement par des chemins divers, notre *heti* doit sans doute se lire *hetā*, équivalent de *hetam*, tandis que *eti* se doit

lire *ete*, un autre équivalent de la même forme. — *e.* *Pipā*, à lire *pāpā* = *pāpañ*. — *f.* Le commencement de la phrase n'est certainement pas en ordre : *sodasa°* signifierait *seize*, et toutes les versions parlent de *treize* ans. De deux choses l'une, ou il faut lire 𑀧 pour 𑀧, ou il faut admettre un lapsus du graveur écrivant *so* pour *se to°*. *Mamāva* se peut très bien diviser en *mamā* = *mama* et *vā*; cependant le 𑀧 n'est pas d'une parfaite régularité; peut-être est-ce *ca* qu'il faut lire; peut-être même, *ca* ni *vā* ne paraissant dans aucune autre version, faut-il apporter ici une correction plus forte, *mamāya*, pour *mamayā*, la forme que nous venons de signaler (n. *a*) et que nous retrouverons (vi, 19, de même Dh. et J.; D., éd. circ., l. 3 et l. 7, où *mamiyā*). Après *°mahāmātā*, il y a un blanc qui permet la restitution des caractères *kaṭā te*. — *g.* D'après mon fac-similé, *viyāpatā* est sûr. — *h.* Les autres versions recommandent la correction *cā* pour *vi*; mais nous avons plus loin *hida°* = *hūta°*, on peut admettre que *vi* n'est que l'orthographe prâcrite pour *pi*. Cf. n. *j.* *Dhamāyuta* pour *dhāmayuta* = *dhammayuta*. *Taṃ* s'explique comme équivalent de *tataḥ* ou *tathā*; c'est une fonction très voisine de celle qu'il remplit ordinairement dans nos textes au commencement des phrases. *Yonaṃkaṃbojaṃgaṃdhā°* pour *yonākaṃbojāga°*, avec allongement anormal de l'*a* du thème en composition. — *i.* *Añna-thesu* pour *anathesu* ou plutôt pour *anañithesu* = *anāthesu*; *vadhasu* pour *vadhesu*, ou mieux *vaḍhesu* = *ṛiddhesu*. Relativement à *dhammayutāya*, cf. in Dh.,

n. h. Lis. *paṭivīdhānāye*. — j. *Eyañ* = *e ayañ*, c'est-à-dire *yo ayañ*, cf. ci-dessus, in Dh., n. i et k. *°pajāvati* ne peut être correct. D'après ce qui a été observé plus haut sur ce passage, la restitution la plus simple consiste à admettre une transposition accidentelle, et à lire *°pajāti va vi*, c'est-à-dire *°prajā iti vāpi*, en prenant comme ci-dessus *vi* = *pi*, à moins que l'on ne préfère ici encore rétablir *va ca*; mais *vāpi* est une locution beaucoup plus ordinaire. — k. *Holodhanesu* pour *olodhanesu*, comme *hidā* pour *idha* (ou *idā*?). *Bhaginiya* doit certainement se lire *bhagininañ*, car il nous faut un génitif comme *bhātānañ*. Quant au mot qui précède, *neñ* est forcément fautif; la correction que suggère d'abord la comparaison de K. serait *mæ*; la seule difficulté réside dans la différence notable qui sépare les caractères 1 et 8; l'anuvāra est placé bien bas, et il ne repose peut-être que sur une erreur de lecture. On pourrait songer aussi à lire *ca nañ* que nous avons peut-être à K. dans le premier édit (n. c.); mais cette particule, à coup sûr peu usitée dans ces textes, n'est appelée ici par aucune nuance de signification, en sorte que la première conjecture me paraît encore préférable. Il va sans dire que *nātike* doit être lu *nātikā*. — l. Les caractères *majatacha* sont sensiblement altérés et ne donnent pas de sens; mais ils se prêtent à une restitution que je crois certaine; je lis *vijitasi*, en rétablissant 𑀓 pour 𑀘 et 𑀓 ou 𑀓 pour 𑀓; c'est-à-dire «partout dans mon empire». L'inspection de mon fac-similé ne peut laisser aucun doute.

*Kapur di Giri.* — *a.* *Ja* = *jaṃ* = *yad*; *dakara* est pour *dukaraṃ*; le commencement de la phrase est donc sans difficulté. Il n'en est malheureusement pas de même de la suite. *Daçara* se corrige aisément en *dukaraṃ* (𑀢 pour 𑀣); la fin de la proposition *so dukaraṃ karoti* correspond ainsi exactement aux versions parallèles; quant aux quatre caractères qui paraissent se lire distinctement *valapacha*, je n'en sais rien tirer de vraisemblable, ni d'à peu près équivalent à ce que la comparaison des autres textes nous permet d'attendre. — *b.* *I* se doit très probablement lire *ta*, *taṃ*. La confusion de la ligne générale de l'*a*, *i*, *e*, (𑀅) avec celle du *t*, *r*, ou *v* (𑀇 𑀇) est une des plus fréquentes dans cette inscription. On remarquera *karāṇa* pour *kalāṇa* = *kalyāṇa*; cette extension anormale de l'*r* est étrangère aux habitudes de ce dialecte; elle semble reposer sur une fausse restitution de *kalāṇa*-*kalyāṇa* en *karāṇa*-*kāraṇa*. — *c.* *Maha*, *mahaṃ* = *mama*. *Caṃ* = *cā* = *ca*. Lis. *paraṃ ca tena*°. Je lis *aṃchaṃti* le mot que Wilson (et après lui le général Cunningham) lisait *aṃmaṃti*; *maṃ* s'écrit 𑀮 plutôt que 𑀮, que je corrige en 𑀮. Je ne vois dès lors que deux explications possibles: *aṃchati* (pour *āchati*) = \**assati*, un futur irrégulier de *as* (comme *kachati* = *kassati*), ou = pâli *acchati*, sort *āste*, un présent qui se prête aisément à la valeur du futur: « Mes fils . . . et la descendance que j'aurai (ou qui subsistera de moi) jusqu'à la fin du monde, [ceux d'entre eux] qui suivront mon exemple . . . » Il faut lire évidemment *anuvati* ° *sukītaṃ*



*kusaṃti*. — *d*. Sur *ati* = *etaṃ* cf. in Kh., n. *d*. Quoique la pierre paraisse donner très clairement *prihapivaka*, il faut certainement lire *pihapiṇati* pour *pihapeṇati* ou *pihapeṇati*; la seule incertitude porte sur les deux derniers caractères; mais, en somme, 𑀧𑀭 s'explique assez bien par une confusion avec 𑀧𑀮, pour 𑀧𑀮. La correction de *hakataṃ* en *dukataṃ* est assurément moins aisée; elle paraît néanmoins garantie par l'accord des autres textes. *Kuṣaṃti* pour *kushati*. On remarquera l'incertitude et l'inconséquence dans l'emploi des sifflantes. — *e*. Lis. °*hi sahaṇaṃ*. Cf. in G., n. *e*. — *f*. La lacune d'une lettre avant *sa* ne peut être qu'apparente; celle qui suit *ti* permet justement l'insertion de deux caractères, *daṇa* ou *daha*, ou quelque équivalent, ce qui donne: *sa* (pour *se*) *ti*[*daṇa*]*vasha*° pour *tedasa*° de Dh. *Deyadharma*° est la lecture très distincte du fac-similé C.; comme le *de* manque tout à fait dans le fac-similé W., on peut admettre peut-être qu'il n'est pas aussi certain qu'il paraît sur l'autre reproduction; cela ouvrirait la porte à la lecture *maya* qui aurait le double avantage de régulariser la construction et de rétablir l'accord avec les autres textes. Et, en effet, si *deyadhamma* est connu dans la terminologie buddhique comme synonyme de *dāna*, «l'aumône», l'introduction isolée du titre *deyadhamamahāmātra*, quoique explicable, n'est guère vraisemblable, le titre reconnu et établi étant *dharmamahāmātra*, qui donne un sens différent et plus étendu. — *g*. Lis. *savapa*°; *dharmadhiṭṭhaye*, datif de *dharmādhiṭṭhā* pour °*adhishṭhāna*. *Dharmayathasa*

pour *dharmayutasa*, avec une aspirée fautive; la conséquence avec laquelle la forte se maintient dans tous les autres cas ne permet pas de s'arrêter à une conjecture *dharmayûthasa*. — *h*. Ou le lapicide a omis une syllabe, et il faut lire *yo[na]kañ*°, en admettant que la lacune qui précède *rathikanañ* n'est qu'apparente; ou il faut changer *ya* en *ca* ou *tañ*, et on pourra supposer que la mention des Yavanas a disparu dans la lacune. Mais, tant à cause de la netteté avec laquelle est formé le *ya*, qu'en raison de l'emploi fréquent et stéréotypé de la locution *yonakañboja*, toutes les vraisemblances militent à mon avis en faveur de la première alternative. *Kamboyo*, pour *kañboya* = *kañboja*, comme au premier édit nous avons *samaya* pour *samaja*. #77, *vaṭapi*, se doit lire #77, *e vapi*; on peut voir du reste que le fac-similé W. se rapproche beaucoup de cette leçon. *Bhaṭha*° pour *bhaṭa*; à K. le *ṭh* et le *ṭ* sont souvent difficiles à distinguer et à coup sûr s'emploient constamment l'un pour l'autre; nous en avons un autre exemple dans *vaṭashu* que le fac-similé W. lit *vaṭhashu*, l'un et l'autre pour *vaḍheshu* = *vṛiddheshu*. — *i*. Indépendamment du doute qui plane sur la partie radicale du mot *aparigadhā* (cf. in G., n. k), il est clair qu'il manque une syllabe; il faut *aparigadhāya*; peut-être le texte lisait-il °*dhāva va*°, par une substitution de *va* à *ya*, tout analogue à celle que présentent les troisièmes personnes du pluriel de l'optatif en *evu* pour *eyu*; il semble du moins que nous en ayons un autre exemple dans *mocava* = *mocāya*,

pour *mochāya* (le fac-similé W. donne effectivement °*cha*°) = *mokshāya*. Quant aux caractères suivants, je rétablis *ca eya* (pour *e yañ*), comme à Kh., la restitution de ூ en ௃ n'ayant rien de violent. La lacune qui suit ne laisse pas la place nécessaire pour *anubāṇḍha*; si on adopte la seconde interprétation que j'ai proposée pour ce passage (in Dh., n. i), il serait aisé d'imaginer un équivalent de deux syllabes, en lisant : *e yañ bahupaja ti*. Je n'ai pas besoin d'insister sur les lectures *parividhanaye*, *aparibodhaye*, non plus que sur l'omission de *ti* qui n'est plus répété après *kiṭabhikari* et *mahalaka*; pareille négligence est fort commune dans la langue plus familière des prâcrits. Le nominatif en *i*, comme *ti*, pour *te*, dans *viyapaṭa ti*. — j. *Eha* pour *iha*. *Pasuna* doit être lu *svasuna* = *svasrīṇāṇ*, équivalent de *bhagininaṇ* des autres versions : le *p*, moins nettement formé d'après le fac-similé W., paraît y conserver des traces de la véritable forme; ூ = *sva*, comme nous trouvons le groupe ௃ = *rva*. — k. *Yaya* pour *yo yañ*. Il y a confusion dans les mots suivants; et d'abord les caractères *thi* et *çi* sont visiblement intervertis; je lis donc : *dharmaniçithi ti va* (pour *va vi* ou *ta vi*) *varadharmā*°, ce qui, sauf l'aspiration fautive du *th*, revient au texte des autres versions, l'épithète *vara* ajoutée à *dharma* s'expliquant d'elle-même, sans ajouter au sens rien d'essentiel. *Sayutā* pour *sayute*, à moins que l'on ne préfère admettre, ce qui est fort possible, que la construction passe ici du singulier au pluriel; la transition serait d'autant moins invraisemblable, qu'une certaine

idée de collectivité pénètre toutes ces expressions. — l. La lacune est, à mon avis, purement apparente, n'y ayant rien qui y corresponde à Kh. ni ailleurs. Ceci posé, je lis °*sayutāva* — *ti vijitasi maha dha ° si sarvata vi°*, ce qui nous donne une concordance complète avec Kh., et sans aucune difficulté au point de vue graphique. On a pu juger déjà combien les confusions entre *a*, *n*, *ṇ* et *t* sont ici faciles; la correction d'un *ta* apparent en *ha* est rigoureusement équivalente. La lettre peu distincte après *thi* se rapproche plus de *ji* que d'aucune autre ligature; le *thi* lui-même est assez semblable à *vi*; je garde donc, en somme, très peu de doute sur cette restitution :

ṇṇ [ṇ] 2ṇṣ ṇṣ ṇṇ

pour :

ṇṇ — ṇṇ ṇṇ ṇṇ ṇṇ

Quant à *u* qui suit *viyapatā*, on le peut corriger, soit en *te* d'après l'analogie de plusieurs des restitutions qui précèdent, soit en *cu* = *ca*, ṣ pour ṇ, ce qui est peut-être encore plus facile. — *m*. Lis. *etaye* pour *itayo*. *Ayo* pour *ayaṇ*, comme serait *ayu*. La lacune entre *pi* et *tha* ne peut être qu'apparente, et il faut corriger *dipitha* en *dipita* = *dipitā*. J'ai fait observer que dans *cira°* le fac-similé W. garde plus de traces de la vraie orthographe, qui est certainement *cira°*. *Bhota* pour *bhotu*, et *pañja* pour *pajaṇ* = *pajā*. *Anaṇṇetata* pour *anuvataṇṇtu*, ainsi qu'il a été marqué plus haut.

Des observations qui précèdent résulte la traduction suivante :

« Voici ce que dit Piyadasi, le roi cher aux Devas. La [pratique de la] vertu est difficile; celui qui ne [s'écarte pas] de la vertu fait quelque chose de difficile. Or j'ai, moi, accompli bien des actions vertueuses. De même ceux de mes fils, de mes petits-fils, et après cela ceux de ma descendance qui, jusqu'à la fin du kalpa, suivront ainsi mon exemple, ceux-là feront le bien<sup>1</sup>; celui qui abandonnera cette voie, celui-là fera le mal. C'est qu'en effet le mal est facile (K. : le mal est dans la nature humaine. Dh., Kh. : qu'on lutte donc contre le mal!). C'est ainsi que dans le passé il n'a pas existé de Surveillants de la religion. Mais j'ai, dans la quatorzième année de mon sacre, créé des Surveillants de la religion. Ils s'occupent des adhérents de toutes les sectes, en vue de l'établissement de la religion, du progrès de la religion, de l'utilité et du bonheur des fidèles de la [vraie] religion; ils s'occupent, chez les Yavanas, les Kambojas, les Gandhâras, les habitants du Surâshtra et les Petenikas (*ces deux derniers noms omis à Kh.*), et chez les autres populations frontières, des guerriers, des brâhmanes et des riches, des pauvres, des vieillards, en vue de leur utilité et de leur bonheur, pour lever tous les obstacles devant les fidèles de la [vraie] religion; ils s'occupent de réconforter celui qui est dans les chaînes, de lever pour lui les obs-

<sup>1</sup> Construction légèrement différente à K.; cf. n. c.







(1) . . . . . si<sup>1</sup> rājā evaṃ āha [.] atikātaṃ aṃ. . .<sup>2</sup>  
 2) na bhūtapuva sava. . la athakaṃme va paṭivedanā vā<sup>3</sup> [.]  
 ta mayā evaṃ. . .<sup>3b</sup> [.] (3) save kāle bhuñjamānasa me oro-  
 dhanamhi gabhāgāramhi vacamhi va (4) vinitamhi ca uyā-  
 nesu ca<sup>4</sup> savatra paṭivedakā sītā athe me janasa (5) paṭivede-  
 tha iti<sup>4</sup> sarvatra<sup>4</sup> ca janasa athe karomi ya ca kiñci mukhatā<sup>5</sup>  
 (6) āṇapayāmi svayaṃ dāpakaṃ vā srāvāpakaṃ<sup>6</sup> vā ya vā puna  
 mahāmātesu<sup>7</sup> (7) ācāyika<sup>8</sup> aropitaṃ bhavati<sup>9</sup> [.] tāya athāya  
 vivādo nikati<sup>9</sup> va saṃto<sup>10</sup> paṇisāyaṃ (8) ānaṃtaraṃ paṭivede-  
 tayaṃ<sup>11</sup> me sarvatā<sup>12</sup> sarve kāle evaṃ mayā āṇapitaṃ<sup>13f</sup> [.]  
 nāsti hi me tośā<sup>14</sup> (9) uṣṭānamhi<sup>15</sup> athasaṃtiraṇāya<sup>16</sup> va<sup>9</sup> [.] ka-  
 tavya matehi<sup>14</sup> me sarvalokahitaṃ (10) tasa<sup>17</sup> ca puna esa mūle  
 uṣṭānaṃ<sup>18</sup> ca athasaṃtiraṇā ca nāsti hi kaṃmataraṃ (11) sa-  
 valokahitapā [.] ya<sup>19i</sup> ca kiñci parākramāmi<sup>20</sup> ahaṃ kiṃti bhū-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °de — si°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °aṃtaraṃ na°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °ecaṃ kataṃ sa°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °savātra°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °khato ā°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °paka vā°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °hāthatesu°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °acā°.

<sup>9</sup> °ka°, indistinct dans le fac-similé B.; le fac-similé C. porte le si-  
 gne H.

<sup>10</sup> Fac-similé C. °va paṃto°.

<sup>11</sup> Fac-similé C. °paṭavedetrayaṃ°.

<sup>12</sup> Fac-similé C. °sarvatā°.

<sup>13</sup> Fac-similé C. °pita nā°.

<sup>14</sup> Fac-similé C. °toso u°.

<sup>15</sup> Fac-similé C. °uṭṭhā°.

<sup>16</sup> Fac-similé C. °athāsa°.

<sup>17</sup> Fac-similé C. °tāse ca°.

<sup>18</sup> Fac-similé C. °sṭina ca°.

<sup>19</sup> Fac-similé C. sarvalo°.

<sup>20</sup> Fac-similé C. °rākāmā°.

tānañ ānaññañ gacheyañ<sup>1</sup> (12) idha ca nāni sukhāpayāmi  
paratrā ca svagañ ārādhayañtu<sup>2</sup> [.] ta etāya<sup>1</sup> athāya (13) ayañ  
dhañmalipi<sup>3</sup> lekhañpitā kiñti<sup>3</sup> cirañ tisteya iti tathā ca me  
putrā<sup>4</sup> potā ca prapotā ca (14) anuvatañ<sup>5</sup> savalokahitāya [.]  
dukarañ tu<sup>5</sup> idañ añaṭa agena parākramena<sup>6</sup> [.]

## DHAULI.

(28) Devānañpiye piyadasi  
lājā hevañ āhā [.] atikañtañ  
añtalañ no hūtapulūve savañ  
kālañ aṭhakañme va paṭive-  
danā va [.] se mamayā ka-  
ṭe<sup>a</sup> [.] savañ kala — nasa  
me (29) añte olodhanasi<sup>b</sup> ga-  
bhāgālasī vacasi vinitasi uyā-  
nasi ca savata paṭivedakā ja-  
nasa aṭhañ paṭivedayañtu me  
ti savata ca janasa aṭhañ ka-  
lāmi ha<sup>c</sup> — (30) añ pi ca  
kiñchi mukhate ānapayāmi  
dāpakañ vā sāvakañ vā e vā  
mahāmātehi atiyāyike alopite  
poti<sup>d</sup> [.] tasi aṭhasi vivāde va  
nikati vā sañtañ palisāyā  
(31) añnataliyañ paṭivadeta-  
viye me ti savata savañ kālañ

## JAUGADA.

(1) Devānañpiye piyadasi  
lājā hevañ āhā [.] atikañtañ  
añtalañ no hūtapulūve savañ  
kālañ aṭhakañme paṭive-  
danā va [.] se mamayā ka-  
ṭe [.] savañ kālañ (2) — sañ<sup>a</sup>  
me añte olodhanasi ga-  
bhāgālasī vacasi vinitasi uyā-  
nasi ca savata paṭivedakā ja-  
nasa aṭhañ paṭivedayañtu me  
ti savata ca janasa (3) —  
— añ pi ca  
kiñchi mukhate ānapayāmi  
dāpakañ vā sāvakañ vā e vā  
mahāmātehi atiyāyike alopite  
hoti [.] tasi aṭhasi vivāde va  
(4) — lisāya  
añnañtaliyañ paṭivadeta-  
viye me ti savata savañ kālañ

<sup>1</sup> Fac-similé C. °etiya°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °dhamāli°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °kiti°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °putā°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °kara tu°; °tu° indistinct dans le fac-similé B.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °rākame°.

hevañ ma anusathi<sup>c</sup> [.] nathi pi me tose uḥānasi aṭhasaṁtilanāya ca [.] kaṭaviya matehi me savalokahite (32) tasa ca puna iyañ mūle uṭhāne ca aṭhasaṁtilanā ca nathi hi kaṁmatalaṁ savalokahitena<sup>f</sup> [.] aṁ ca kichi palakamāmi hakaṁ kiṁti bhūṭānaṁ aṁnaniya yehaṁ ti<sup>g</sup> (33) hida ca kāni sukhayāmi paletaṁ ca svagaṁ ālādhayaṁtu ti [.] etāye aṭhāye iyañ dhaṁmalipi likhitā cilaṭhitika hotu taṭha ca puta papota me palakamātu<sup>h</sup> (34) savalokahitāye [.] dukale cu iyañ aṁnata agena palakamena [.]

hevañ me anusatha<sup>b</sup> [.] nathi pi me tose uḥānasi aṭhasaṁtilanāyaṁ ca [.] (5) ————— meṁ<sup>e</sup> savalokahite tasa ca pana iyañ mule uṭhāne ca aṭhasaṁtilanā ca nathi hi kaṁmatalā<sup>d</sup> savalokahitene [.] aṁ ca kichi pālakamāmi hakaṁ (6) ————— niyaṁ yehaṁ ti hida ca kāni sukhayāmi palata ca svagaṁ ālādhayaṁtū ti [.] etāye aṭhāye iyañ dhaṁmalipi likhitā cilaṭhitikā hotu (7) ————— potā me palakamaṁtu savalokahitāye [.] dukale cu iyañ aṁnata agena palakamena [.]

## KHĀLSI.

(17) Devanaṁpiye piyadasi lājā hevañ āhā [.] atikataṁ aṁtalaṁ no hutapaluve savaṁ kālaṁ aṭhakame vā paṭivedānā vā<sup>a</sup> [.] sa mamayā hevañ kaṭe [.] savaṁ kālaṁ adamānasā (18) holodhanasi

## KAPUR DI GIRI.

(14) Devanaṁpriyo priyadarci rāya evaṁ ahati [.] atikataṁ aṁtaṁra<sup>1</sup> na bhatapapa<sup>2</sup> sava la vavasa<sup>3</sup> patimadhaṭa<sup>4</sup> [.] maya eva kiṭa [.] savaṁ kālaṁ eḍīmanasa<sup>b</sup> me orodhanasi

<sup>1</sup> Fac-similé W. °aṁtara°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °pava sa°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °la vavavava pa°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °tiḍhaṁma°.

gabhāgāsi vacasi va vinitasi  
 uyanāsi savata paṭivedakā a-  
 ṭha janasā — vedetu<sup>6</sup> me  
 savata janasā aṭhañ kachāmi  
 hape<sup>6</sup> yañ pi cā — mukhate  
 ānapayāmi sakañ dāpakañ vā  
 savakāñ vā ye vā punā mahā-  
 matehi (19) acayika ———  
 — [.] tāya aṭhāya vivide  
 nikiti<sup>4</sup> vā sañtāñ palisāyañ  
 anañtāñliyenā ——— viye  
 me

sava-  
 tā savañ kālañ hevañ ānapa-  
 yite mamayā [.] nathi hi me  
 dose uṭhānasi aṭhasaṃtila-  
 nāye ca<sup>6</sup> [.] kaṭāviya mu-  
 tehi me savalokahita — pana e-  
 sā mule uṭhāne (20) aṭha-  
 saṃtilanā cā nathi hi kamata-

gabhagarasi vacati vanitañsi<sup>1</sup>  
 uyanashi savatra paṭivedaka a-  
 ṭha janasa praṭivedaka<sup>2</sup> me<sup>6</sup>  
 savatra<sup>3</sup> ca ṇanasa aṭha karomi  
 ya pi to kika makhatu  
 anapayami . . . . pika va  
 avadhayaka pena ma .  
 tradha va acayika ṇanasa  
 bhoti [.] tāya athaye ṭiyo<sup>4</sup> . .  
 ta . . . . ma puriraya  
 shanañtariyena paṭivedetusu  
 me (15) savatra ca a . . tra ja-  
 nasa karomi atrayutisa<sup>5</sup> . . . .  
 toka aṇapi ce aha dapaka va  
 ṣravaka va ya va pana maha-  
 matana acayiti . . . aropita  
 bhiti taya athaya vivide sava  
 nijati va parishaye anañtari-  
 ṣaṇa<sup>6</sup> paṭividetuto me sava-  
 tañ savañ kalañ evañ aṇapi-  
 tu maya [.] — thi hi me  
 va tañ aṭhasaṃtira-  
 naya pe<sup>4</sup> [.] katava mana .  
 trahi<sup>6</sup> me savalokahita ta-  
 sa ca malañ etra aṭanañ<sup>7</sup> aṭha-  
 sañtirasa ca na . i kamata-

<sup>1</sup> Fac-similé W. °easi vanatasi°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °ṭivide°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °vatañ ca°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °yopa . . °.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °yutaka . . °.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °riṇa°.

<sup>7</sup> Fac-similé W °aṭha°.

lāñ savalokahitāyā <sup>1</sup> [.] yañ	ra (16) savalokahiteti? <sup>1</sup> [.] ya
ca kichi palakamāmi hakañ	ca kici parakamama
kiti bhutānañ aññaniyañ	kiti . tanañ <sup>2</sup> ananijasa <sup>3</sup>
yeha hida ca kāni sukhāyā-	vacayañ iha <sup>3</sup> ca shu sukhaya-
mi palatañ ca svagañ ālā-	mi.. paratu ca saga ara-
dhayañtu <sup>4</sup> [.] sa etayeḥha-	dhatu <sup>4</sup> [.] etaya atha-
ye iyañ dhañmalipi lekhitā	ye ayi dharmadipitha <sup>4</sup>
cilāṭhitikā hotu tathā ca	ciraṭhitika bhotu taḥa <sup>5</sup> ca
me putadāle palakama-	me putra nañtaro <sup>6</sup> parakama-
tu savalokahitā <sup>4</sup> — [.] (21)	tusu sa hiha <sup>7</sup> athaya [.]
dukale ca iyañ aññata a-	ma bhavatu asa amaa añata a-
genā palekamenāni <sup>1</sup> [.]	gaparakamena <sup>8</sup> [.]

*Girnar.* — *a.* On peut voir, par les indications des variantes, que la pierre garde encore distinctes des lettres ou des traces de lettres que l'estampage ne reproduit pas. Il ne peut du reste y avoir d'incertitude sur les restitutions [*devānañpiyo piyada*] *si*, et *añ[tarañ]*, non plus que sur la lecture *sava[kā]la* = *savañ kālañ*. Il importe de bien déterminer les nuances de la signification dès cette première phrase<sup>1</sup>, dont l'interprétation nous guidera pour la suite. M. Kern, dont la traduction ne me paraît pas, dans

<sup>1</sup> Fac-similé W. °hituti ya°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °tanañ a°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °ia ca°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °malipi° (?).

<sup>5</sup> Fac-similé W. °taḥa ca°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °tra nañ°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °hia atha°.

<sup>8</sup> Fac-similé W. °agepa°.

ce début, marquer un progrès sur la traduction antérieure de Lassen, rend *na savaṃ kâlaṃ* par « jamais ». Il suffit, pour condamner cette explication, de comparer l'emploi de *sava kâle*, au début de la phrase qui va suivre, où il ne peut s'entendre « de tout temps », mais « à tout moment »; c'est ce que reprennent en détail les termes qui suivent, sur la construction desquels on s'est également mépris. A la même idée correspond, sous une nouvelle forme, l'*anaṃtaraṃ* de la l. 8. Ce que prétend signaler le roi, c'est le tort qu'avaient ses prédécesseurs de n'être accessibles qu'à certains moments donnés, et de n'accorder au soin des affaires qu'une application en quelque sorte intermittente. *Sava kâla* doit donc être construit dans une union étroite avec les substantifs qui suivent et avec lesquels il constitue une sorte de composition idéale: « dans le passé, on ne voyait pas le souverain prêt à tous les moments, soit à l'expédition des affaires, soit à l'audition des rapports. » La corrélation des deux termes est suffisamment marquée par les périphrases et les explications qui vont suivre: *atha-kāṃme* est le substantif de [*janasa*] *athaṃ karomi*, c'est « l'action de faire les affaires du peuple »; *paṭivedanā*, le substantif du verbe *athaṃ [janasa] paṭivedetha*, c'est « l'action, [de la part des officiers royaux appelés *paṭivedakas*,] de rendre compte au roi des affaires du peuple ». Mais cette corrélation s'explique mieux encore quand on serre le sens de plus près. Il ne s'agit pas seulement ici, d'une façon indéterminée, comme on a toujours traduit, de procurer le bien

du peuple, mais de lui « rendre la justice », d'être éclairé promptement sur tous les cas, crimes ou procès (*prativedanā*), et de ne pas perdre un moment pour en décider (*athakañmañ*). C'est ce qui ressort de l'expression *athasañtīraṇa* (cf. plus bas, n. g), et ce qu'il importe de ne pas perdre de vue pour l'intelligence exacte de l'inscription tout entière. — *b*. Il va sans dire que la lecture *evañ katañ*, indistincte sur le fac-similé B., n'en est pas moins hors de doute. — *c*. Il y a deux manières de comprendre ce commencement de phrase, suivant que l'on rapporte les locatifs au roi, comme marquant les lieux où il se trouve (Lassen), ou qu'on les applique plus particulièrement aux *Prativedakas*, comme désignant les lieux ou les catégories de personnes auxquels doit s'étendre leur surveillance (Kern). La première est la seule bonne. Dans la seconde hypothèse, le singulier s'explique très mal (or, même pour *uyāna*, toutes les versions, excepté G., ont le singulier), au lieu que, dans la première, il va de soi, et que ces termes fournissent une explication détaillée du *save kāle*, explication appelée par l'importance toute particulière que le roi attache à cette interruption des soins du pouvoir. Dans les deux cas, plusieurs de ces mots offrent quelque difficulté, mais à coup sûr beaucoup moins dans le premier. M. Kern a senti lui-même ce qu'il y a de forcé à prendre *orodhana*, « le harem », dans l'acception générale de « femmes ». Dans l'inscription précédente, parlant de la surveillance intérieure des palais des membres de sa famille,



le roi s'est servi du pluriel *orodhanesu*. A Dh. et J., nous avons *añte olodhanasi*, etc. dont M. Kern fait un seul mot qu'il rapproche de *antahpura*; mais le procédé est arbitraire; régulièrement, nous ne pouvons voir dans *añte* = *antah* que la préposition, employée avec le locatif comme en sanscrit; l'accent que cette locution fait porter sur l'idée d'intérieur, d'accès dans des lieux réservés, s'accorde parfaitement avec mon interprétation générale de la phrase. Le sens de *bhūñjamāna* est du reste décisif. M. Kern le traduit par « régner, gouverner », et en preuve il invoque *egimana* de K. qu'il rapporte au verbe *iç* « dominer, régner ». La comparaison de Kh. nous dispense d'insister sur les objections qu'on pourrait élever contre cette double interprétation. Nous y lisons *adamānasā*, de *ad* « manger », qui se concilie à merveille avec K., où il faut lire seulement, non pas *içamanasa*, mais *açamanasa*, et avec la leçon de G. prise dans son sens le plus ordinaire; ce n'est que vers le sens de « manger », le seul commun aux trois racines, que peuvent converger également les trois leçons. Étant donné ce commencement de phrase : « à tous les instants, quand je mange, quand . . . », il est clair qu'il entraîne, comme valeur des mots suivants, une énumération qui y fasse suite et le complète. *Gabhāgāra*, dans le sens de « chambre intérieure, chambre à coucher », rentre à merveille dans ce que nous attendons, s'associe tout naturellement à *orodhana*, trop naturellement pour que je puisse y chercher avec M. Kern le sens de « sanctuaire », qui a, entre autres

torts, celui de ne pas être, à notre connaissance, familier au style buddhique. Pour *vaca*, la traduction admise par le savant professeur de Leyde est tout à fait incompatible avec la portée générale reconnue à la phrase. Il ne peut être pris comme = *vrātya*, au sens d'« étranger, voyageur ». En somme, et malgré quelque reste d'incertitude (on attendrait plutôt *vacabhūmiyaṃ* ou quelque chose d'équivalent), je ne vois rien de mieux que de revenir, ici et pour le mot *vacabhūmika* du XII<sup>e</sup> édit, à l'interprétation tentée par Burnouf (p. 773), contre celle de Wilson et de Lassen qu'a reprise en dernier lieu M. Kern. On remarquera que, à Kh. comme à G., nous trouvons *vacasi va*, non pas seulement un *ca* coordonné aux *ca* qui suivent, et à Kh. nous n'avons même pas la tentation de songer à la correction en *ca*; il semble qu'il y ait là une intention de souligner le mot, qui s'accorde assez avec la signification que lui attribue Burnouf: « même dans l'endroit secret. » En tout cas, pour ce terme comme pour le suivant, la texture de la phrase paraît bien impliquer la valeur d'un nom de lieu. C'est ce qui me met fort en défiance à l'égard des diverses interprétations proposées pour *vinīta*. Nous écartons d'abord le sens de « marchand » ou de « marché » mis en avant par M. Kern, et celui de « cheval bien dressé » auquel paraît s'être arrêté Lassen; la traduction de Prinsep, « general deportment », qui a l'inconvénient de ne rien signifier de précis; celle de Wilson, « échange de courtoisie », qui est mal en situation, ont le défaut de chercher un

mot abstrait là où nous attendons une désignation topique. Burnouf l'a bien senti, quand il a proposé d'entendre : « le lieu de la retraite religieuse, » mais cette traduction mêle d'une façon artificielle et arbitraire les deux significations, l'une étymologique et matérielle, l'autre morale et dérivée, de *vi-ni*. La vérité est que l'étymologie ne suffit pas ici, dans un terme si peu défini, à nous tirer d'embarras, et qu'il est plus sage d'avouer notre ignorance, jusqu'au jour où quelque texte encore inconnu nous mettra dans les mains l'explication directe et positive d'un terme qui doit avoir une signification exactement déterminée.

— *d*. On observera la place et le parallélisme des deux *sarvatra*; ils confirment une fois de plus l'interprétation que j'ai maintenue pour le commencement de la phrase; ils relèvent aussi et mettent en pleine lumière les deux termes de la préoccupation du roi : partout où il se trouve, il est tenu au courant des affaires qui se présentent, partout où il se trouve, il s'occupe sans retard de les terminer, de les juger. *Athe* pour *athañ*, comme souvent; je rappelle seulement *māgadhe* pour *māgadhañ* dans la première ligne de l'inscription de Bhabra. —

*e*. Des lectures inexactes, des phrases mal coupées, des mots mal entendus, ont diversement contribué à empêcher Lassen de rien voir dans cette partie du texte. Je me contenterai de justifier mon interprétation. Si l'on fait commencer une phrase nouvelle à *ya ca kiñci*, etc., on manque absolument d'une proposition principale; il ne reste donc qu'à la

chercher dans ce qui précède, et à y rattacher ces mots et ceux qui suivent, à titre d'explication de détail. Nous avons deux relatifs qui se font pendant et se coordonnent, *ya ca kiñci*, *ya vā puna*, et comme l'indique d'une part *svayañ*, d'autre part *mahāmāta*, les deux membres opposent d'un côté l'action personnelle et directe (*svayañ mukhato*) du roi, de l'autre, l'action propre et indépendante de ses officiers. *Āropita* a été traduit par Lassen « attribué à, remis à la compétence de . . . ». Ce sens, fort admissible d'une façon absolue, s'accorde particulièrement avec le locatif *mahāmātesu*. Il est vrai que toutes les autres versions portent *mahāmātehi*, excepté une des répétitions de K. qui lit *mahamatanañ*. Étant donnée l'incertitude qui règne ici dans l'emploi des cas obliques, il n'y a pas de conclusion décisive à tirer pour le sens général d'une construction ni de l'autre. Mais à K. nous lisons une fois *mahamatrehi* — *acayika janasa bhoti*, et la seconde *mahamatana acayika . . . aropita bhoti*, où il faut évidemment combler la lacune de trois syllabes par *janasa*. Il ne peut dès lors être question de traduire *āropita* autrement que par « accordé, conféré »; l'allemand rendrait exactement l'image par l'expression « *angedeihen lassen* » : « ou ce que les surveillants de la religion étendent [sur le peuple] de [soins] exceptionnels ». Lassen s'est beaucoup approché de la traduction de *ācāyika*; il n'a rien à faire avec *atyāya*, dans le sens de *faute, excès*; je ne le traduirais pourtant pas non plus, comme lui, par « important »; il est clair que le roi

devait, autant que possible, se réserver à lui-même les affaires graves, et ne laisser à l'initiative de ses officiers que les besoins « imprévus, accidentels et urgents », autant d'acceptions reconnues par l'usage pâli au mot *accāyika* (cf. Childers). La vraie lecture *srāvāpakaṃ* une fois indiquée, les embarras créés par le faux déchiffrement *stavāpakaṃ*, auquel on s'était arrêté, tombent d'eux-mêmes; les deux infinitifs du causatif s'expliquent tout naturellement, et l'accord se trouve rétabli avec *sravakaṃ* de K. — f. La lecture *vivādo nikatī*, confirmée par Dh., J. et Kh., éclaire toute la phrase; la comparaison de ces versions démontre que *paṭivedetayaṃ* = *paṭivedetavyaṃ*, et que ce premier membre renferme les termes mêmes de l'ordre annoncé par les mots qui suivent. Le sens de « bassesse, fraude », attesté pour le pâli *nikati* et son prototype sanscrit *nikṛiti*, s'accorde très bien avec le voisinage de *vivādo* « désunion, querelle ». La différence apparente de genre entre *saṃto* et *paṭivedetayaṃ* peut d'autant moins nous faire illusion qu'à Dh. nous avons précisément l'inverse, *santaṃ* et *paṭivedetaviye*. Quant à *parisā*, le troisième édit nous a fourni le moyen et l'occasion d'en vérifier la valeur comme désignant le *clergé*, et faisant synonyme à l'ordinaire *saṃgha*. Nous avons donc ici une application particulière de cette sollicitude constante et universelle dont se vante Piyadasi; il a ordonné que partout et en n'importe quel moment on l'avertît de toute division, de toute faute grave qui pourrait se produire dans le clergé. Cette marque

positive d'une immixtion habituelle dans les démêlés intérieurs de la confrérie du clergé buddhique fait penser au rôle que le Mahāvamsa prête à Kālāçoka à l'égard des moines et à la part qu'il lui attribue dans la réunion du concile réputé tenu sous son règne. Cette coïncidence frappante paraîtra une présomption de plus en faveur d'une thèse soutenue dès longtemps au nom d'arguments divers : je veux dire l'identité réelle des deux Açokas de la tradition pâlie, qui ne correspondraient au fond qu'à un seul personnage historique, notre Piyadasi, indûment dédoublé.

— *g. Lis. toso.* On s'est mépris sur la portée du mot. En traduisant comme Lassen : « car je ne trouve pas de contentement dans l'effort et l'expédition des affaires, » on s'engage dans une contradiction inextricable avec la phrase suivante où le roi loue précisément l'effort et la prompte expédition des affaires comme la source du bien général. Le roi dit, et la phrase se rattache ainsi à merveille à ce qui précède, que « il n'est jamais rassasié d'activité, qu'il ne croit jamais avoir assez fait pour l'intérêt public » ; il explique ainsi pourquoi il veut que toutes les affaires le viennent en quelque sorte chercher partout et toujours. L'usage du pâli nous met en état de préciser le sens de la locution *athasāntiraṇa*. *Attaṃ tīreti* y signifie « juger une cause ». Cf. Childers, *s. verb.* et aussi au mot *tīraṇa*. Il faut comparer aussi, Delhi, iv, 16, l'expression *tīlitadaṃḍa*, dont ce rapprochement nous permettra de définir le vrai sens. C'est donc bien, comme je l'ai indiqué au début, de la prompte

administration de la justice qu'il s'agit tout spécialement dans cet édit; de la sorte nous obtenons plus bas, pour la phrase *tasa ca pana*, etc., un sens beaucoup moins tautologique et, pour tout dire, moins puéril. *Saṃtīlanā* est employé comme thème féminin, ainsi qu'on va en avoir la preuve dans le nominatif qui paraît un peu plus bas; °*saṃtīranāya* ou *saṃtīranāye* (Kh.) est donc le cas oblique indéterminé, faisant fonction du locatif que conserve la leçon °*saṃtīlanāyaṃ* de J. — *h.* Personne n'a analysé exactement cette phrase; le mot *matehi* en fait la difficulté principale. Cependant, à Kh., nous lisons *mutehi*, qui, rapproché de l'orthographe des autres versions, semble indiquer *maṃ* comme première syllabe, et K., d'autre côté, donne *trahi*=*trehi* pour les deux dernières; c'est donc, suivant toute vraisemblance, *maṃtrehi* qu'il faut lire; d'où ce sens parfaitement convenable: « il faut que par mes conseils j'assure le bien de la terre entière ». — *i.* A *savalokahitapā*, en apparence un ablatif, Kh. oppose le datif °*hitāyā*. Dh. et J. paraissent avoir l'instrumental °*hitena* et °*hitenā*; néanmoins, comme l'*n* et le *y* sont souvent confondus, que, à Dh., on avait d'abord lu °*hitāya*, qu'enfin la même restitution à J. rend bien compte de l'*e* final (°*hitāye* = *hitāya*) qui autrement est une pure irrégularité, il est au moins fort possible que ces deux versions aient également le datif. Je crois qu'il n'en devrait pas être autrement ici, soit qu'il y ait une faute °*hitatpā* pour °*hitāyā*, soit que le rapprochement de *ya* et de *yaṃ* ait fait omettre une



des deux syllabes au lapicide, en sorte qu'il faudrait lire *hitatpāya* [. ] *yañ ca*°. De toute façon, il faut que notre construction de la phrase s'accommode d'un datif; car à Kh., tout au moins, la présence en est certaine. Nous traduirons donc : « car il n'est pas d'action plus active (*kañmātaramñ*) pour le bien général ». La remarque s'enchaîne parfaitement avec le commencement de la phrase, tandis que l'ancienne traduction : « car il n'y a pas d'action plus nécessaire que le bien général, » outre son inutilité un peu niaise, indépendamment de la difficulté grammaticale, se relie bien au premier membre de la phrase, mais non pas au second, sur lequel pourtant elle doit, régulièrement, porter. — *j. Kiñti* revêt dans nos inscriptions des rôles et des nuances de signification multiples, sur lesquels nous aurons à revenir. Le mieux ici est de le prendre dans sa valeur étymologique, la plus familière à la langue classique; il conserve en même temps quelque chose de la fonction qu'il remplit le plus ordinairement dans nos textes, qui est d'annoncer le style direct, et de jouer au commencement d'une phrase le rôle qui, plus communément, est réservé à *iti*, rejeté à la fin. Nous traduirons donc, en remplaçant le style direct par l'indirect : « Or tous les efforts que je fais, dans quel but, si ce n'est de... ? » *Anañña* a été bien expliqué par Lassen = *aññiya* « l'état de celui qui n'a pas de dette, qui a payé sa dette par l'accomplissement exact de tous ses devoirs ». On remarquera l'orthographe de G. qui suit l'analogie de l'orthographe

ordinaire de Kh., au lieu de lire, comme les précédents nous permettaient de l'attendre, *ānaṁṇāṁ*. Il est vrai que, de son côté, Kh. s'écarte ici de ses habitudes orthographiques et écrit, comme Dh. et J., *aṇṇaniyaṁ* pour *ānaniyaṁ*. — *k*. Comme ils ne se sont pas arrêtés à *nāni*, je suppose que les interprètes antérieurs y voyaient simplement le pronom avec une désinence à forme neutre irrégulière. Mais la comparaison de Dh., J. et K. ne permet pas d'hésiter à rétablir *kāni*; aussi bien la distance n'est pas grande de  $\dagger$  à  $\perp$ . Cette particule se retrouve par trois fois dans les inscriptions de Delhi (iv, 9; v, 9; vi, 6), comme je le montrerai en son lieu; il est vrai qu'on ne l'y avait pas reconnue jusqu'ici. L'existence du mot en prâcrit nous est explicitement attestée par une règle de Hemacandra (éd. Pischel, iv, 367), qui statue pour *kiṁ*, en apabhraṁṣa, les équivalents facultatifs *kavaṇa* et *kāṁ*; *kāṁ* pour *kāni*, comme la désinence du pluriel neutre, *āṁ* pour *āni*. Nous avons signalé déjà dans *imāni* (Kh. 1, 3) un autre exemple de l'extension que ce suffixe adverbial a reçue dans la langue populaire. La seule singularité de notre nouvel adverbe est dans sa signification; au lieu de l'emploi interrogatif enregistré par Hemacandra, et constaté par ses exemples, pour *kāṁ*, *kāni* est ici partout usité dans un sens indéfini; K. en fournit un commentaire expressif, en le remplaçant, dans le présent passage, par *shu* qui n'est qu'une autre orthographe pour *kha*, le représentant régulier du sanscrit *khala*; *ca kāni* n'est donc qu'un équivalent de la lo-

cution fréquente *ca khu* ou *cu kho*, très familière au style de nos monuments. Le passage du sens interrogatif au sens indéfini est le même qui se manifeste dans *kaçcit* et ses dérivés, et qui compte dans toutes les langues plus d'une analogie. — *l.* Lis. *anuvate-rañ*; nous avons un autre exemple de cette forme, G. XII, 7: *susañserá* pour *suçrâšheran*, et non pas *praçañseran*, comme on l'a cru. — *m.* Burnouf a complètement établi et illustré l'emploi de *anyatra* dans le sens de «sauf, excepté» (p. 653 et suiv.); mais il accentue trop la valeur classique du mot *parâkrama*; il le faut, comme le montre plus haut l'emploi de *parâkramâmi*, entendre simplement, avec Lassen, dans le sens de «effort».

*Dhauhi.* — *a.* Nous avons déjà signalé au passage l'instrumental *mamayá* = *mayá*. *Evañ* est nécessaire au sens; l'omission, à Dh. et à J., n'en peut être imputable qu'à une faute, qu'elle remonte aux deux graveurs ou à leur commun modèle. — *b.* Sur la valeur de *añte*, cf. in G., n. c. — *c.* La construction, ici et dans les autres versions, diffère légèrement de celle de G. qui a la seconde personne, *paṭivedetha*, au lieu de la troisième, *paṭivedayañtu*; c'est la différence du style direct au style indirect, et le sens n'en est point modifié. Il faut compléter *hakañ* = *ahañ*. — *d.* Sur l'instrumental *mahâmâtehi* au lieu du locatif que porte G., cf. ci-dessus n. *e.* Au début de la phrase qui suit, *tasi aṭhasi*, à côté et dans la fonction de *tāya athāya*, est un autre exemple de la con-

fusion qui règne entre tous les cas obliques. Lis. *ālo-pite hoti*, 𑀅 pour 𑀅, comme souvent. — *e.* *Añnata-liyañ* pour *ānañtaliyañ*. Malgré la place qu'occupe *iti*, toute la suite du texte montre que *savata* et *savañ kâlañ* portent, dans la pensée du roi, sur les mots qui précèdent, non sur ceux qui suivent. — *f.* Cf. in G., n. i. — *g.* *Añnaniya* = *ānaniyañ*. *Yehañ*, ici et à J., de même que *yeha* à Kh., ne peut être pris que comme l'équivalent de *gacheyañ* de G.; c'est la première personne du potentiel du verbe *yā*. *Yehañ*, pour *yeyañ*, comme nous trouverons à Dhauli même, dans le premier édit détaché (l. 2 et 3): *pativedā-yehañ* et *ālabhehañ* pour *\*yeyañ* et *\*bheyañ*. Cette forme se retrouve dans le prâcrit buddhique. (Cf. *Mahāvastu*, t. I, Comment.) — *h.* *Palakamañtu* pour *palakamañtu*.

*Jaugada.* — *a.* Quel qu'ait été le radical employé ici, il est clair que *sañ* est la désinence du génitif, pour *sa* ou pour *sā*, par l'allongement, si fréquent, de la voyelle finale. — *b.* Le fac-similé B. porte *anusathe*, pour *\*sathi*; au commencement de la phrase suivante, il rectifie également la lecture en : *nathi hi me*°. — *c.* *Meñ*; l'anuvâra fautif n'existe pas dans le fac-similé B. — *d.* *Kañmatalā* = *kañ-matalañ*. Sur *\*hitene*, cf. in G., n. i.

*Khālsi.* — *a.* Lis. *atikañtañ*, *paṭivedanā*, *se mayā*. — *b.* Corr. *uyānasi*, [*paṭi*] *vedeñtu*. *Iti* manque, comme souvent même dans des cas où il paraît plus

indispensable. — *c.* *Hape* est certainement fautif; on pourrait lire *hake*, équivalent de *hakañ*, correction plus facile que *hage*, qui est aussi attesté pour le mâ-gadhî (Hemac., iv, 301); mais il me semble, sur ma photographie de ce texte, démêler positivement la lecture *hakañ*. Quant au futur *kachâmi*, il s'explique assez par le caractère consécutif des deux actions: viennent d'abord les rapports des officiers, la décision du roi suivra aussitôt. — *d.* Il faut certainement lire *vivâde*; quant à *nikiti*, la forme, venant de *nikṛiti*, est parfaitement admissible, à côté de *nikati*. *Anapayite* = *ânatte*, comme ci-dessus. — *e.* *Dose* pour *tose*, comme nous avons ailleurs *libi* pour *lipi*, etc. C'est un prâcritisme orthographique qui n'est peut-être qu'apparent, la consonnance ayant pu amener sous le ciseau du graveur le mot *dosa* plus fréquemment usité que *tosa*. Sur *mutehi* de la phrase suivante, cf. in G., n. h. — *f.* *Kamatalām* pour *kañmatalā* ou *°talañ*, comme plus haut *sāvakām*, avec une notation double, en quelque sorte, de la nasale. — *g.* Lis. *kiñti*; *yehañ* (cf. in Dh., n. g); *ânaniyañ*; *palatā*. — *h.* Lis. *se e°*. Par la leçon *putadāle*, Kh. s'éloigne des autres versions d'une manière assez remarquable; la seule transcription possible est *putradārañ* « mes fils et mes femmes ». L'appel fait ainsi par le roi à sa femme ou à ses femmes, à leurs efforts dans l'intérêt de la justice et du bien public, dans un document de cette nature, est caractéristique; il paraît bien correspondre à des sentiments buddhiques. Complétez *°hitāya*. — *i.* Le dernier mot est forcé-

ment incorrect. Je ne vois que deux manières d'y porter remède; on prendra que le *ni* final est une faute pour *ti*, et on lira *palākamenāti*, ou on admettra à côté de *parākrama* une dérivation *parākramana*, qui est fort admissible, mais dont je ne puis citer aucun exemple positif; elle donnerait la lecture *palākamanenā*. A mon avis, le plus vraisemblable est peut-être que le lapicide a, par erreur, répété la dernière syllabe: *palākamenānā* pour *palākamenā*.

*Kapur di Giri.* — *a.* Cette tablette est à Kapur di Giri d'une particulière incorrection; il semble du reste que la responsabilité en pèse, pour une bonne part, sur l'insuffisance des fac-similés. *Aṃṭaṃra*, avec une interversion dans la place de l'anuvāra, pour *aṃṭaraṃ*. Dans le mot qui suit, je ne doute guère que les deux reproductions ne se doivent compléter l'une par l'autre; au lieu de *bhatapapa* (**h**) et de *bhatapava* (**7**), c'est sûrement *bhataparva* (**7**) qu'il faut lire, pour *bhatapurvaṃ*. Dans les caractères qui viennent ensuite, nous nous heurtons à un sensible désaccord: *savala* se lit assez nettement dans tous les deux; puis suivent des caractères fort incertains qu'on peut lire, dans le fac-similé C., *ta*(ou *ra* ou *va*)*vavasa*, et dans le fac-similé W., *ta*(ou *va* ou *ra*)*pavata* (ou *va* ou *ra*). La suite qui, dans le fac-similé C., semble se lire *paṭimadhata*, représente certainement le mot *pativedanā*, écrit peut-être, par une incorrection qui n'est pas rare, *pativedhana*. Dans les lettres mal formées qui précèdent, l'absence de *vā* après *paṭivedana* ne nous

permet pas non plus, vu le petit nombre de caractères, de chercher un équivalent de *athakañma* des autres versions, mais simplement un complément de *paṭivedana* qui ne peut être que *athasa* ou quelque chose d'approchant. *Savala* doit cacher *savakala* = *savañ kalam*, soit que le *ka* ait été omis accidentellement, ou qu'il soit tombé dans l'étroite lacune que paraît révéler l'écartement trop sensible entre les deux derniers signes. Pour la suite, la divergence entre les deux fac-similés ne nous laisse pas le moyen de nous prononcer avec une sécurité entière. Si, comme il est probable, les traits donnés par M. Cunningham se vérifient, il serait assez facile de lire *va atasa* (pour *athasa*) ou *aṭhasa*; la lecture du fac-similé W. suggérerait plutôt cette autre restitution, équivalente au fond pour le sens, *vavahara* (= *vyavahāra*). Je lis donc, au résumé, ce passage : *na bhataparva sava[ka]la va aṭhasa paṭivedhana*, ou °*sava[ka]la vavaharapaṭivedhana*, c'est-à-dire : *na bhūtapūrvā savañ kalam athasa paṭivedanā*. — b. Lis. *açamanasa* et cf. in G. n. c; corr. *vacasi vinitaṃsi*, la leçon du fac-similé W. qui, si la pierre ne la donne pas en effet, doit très certainement être rétablie. — c. Pour *prativedaka*, il faut sans doute lire *prativedetu* pour °*vedemtu*. On va, par deux fois, dans la suite immédiate, retrouver cette même confusion *ka* pour *tu*, ॥ pour 𑀅. Les mots qui suivent, jusqu'à la fin de la ligne 14, font double emploi, comme l'a bien vu Wilson. La faute semble d'abord imputable au lapicide et non à son modèle: en recommençant une ligne nouvelle, la ligne 15, il se serait laissé



tromper par la répétition du dernier mot de la précédente, *pativedetusu me*, qui revient deux fois dans la phrase; il aurait ainsi répété une grande partie de la ligne qu'il venait de graver. Mais, dans cette hypothèse, comment expliquer les sensibles divergences qui séparent ces deux reproductions d'un texte identique? Quelque impression que l'on puisse tirer de ce fait curieux sur la manière dont furent gravées nos inscriptions, nous n'avons pas à y insister ici; notre tâche est de restituer le texte et le sens dans l'un et l'autre cas; elle ne laisse pas que d'être épineuse; elle n'est pourtant pas désespérée, comme en jugeait Wilson. Pour plus de brièveté et de clarté, je reproduis ici les deux répétitions; en regard l'une de l'autre; je les distingue, la première par la lettre A, la seconde par la lettre B.

A

Savatra ca ñanasa atha ka-  
romi ya pi to kika makhatu  
anapayami . . . . . pika va a-  
vadhayaka pena ma. tradha  
va acayika ñanasa bhoti [.]  
tāya athaye tiyo? . . ta . . . .  
ma puriraya shanañtariyena  
paṭivedetusu me

B

Savatra ca a... tra janasa ka-  
romi atrayutisa . . . . . toka  
aṇapice aha dapaka va gra-  
vaka va ya vapanamāhamatana  
acayiti . . . aropita bhiti [.]  
taya athaya vivide sava nijati  
va parishaye anañtariṇa  
paṭividetuto me

Dans A, la correction, par deux fois, de *ñanasa* en *janasa*, est évidente, à cause de l'extrême ressemblance des deux lettres **Y** et **Ƴ**. Je lis, pour *ya pi to*

*kika* : *ya pi ca kici*, 𑀧 pour 𑀦 et 𑀧 pour 𑀨 ne font pas de difficulté. Quant à la lacune, la comparaison de toutes les autres versions me persuade qu'elle n'est, pour une partie, qu'apparente, et je restitue, comme dans B : °*anapayami ahañ dapa*(pour *pi*)*ka va çavaka*°; dans ce dernier mot, au lieu de *avadha*, 𑀢 pour 𑀣 est assez aisé, et 𑀨 pour 𑀩 ne présente pas non plus d'obstacle insurmontable; l'absence du second *va*, plus grave, n'est pas elle-même surprenante dans un texte où les particules sont si librement employées. Dans la suite nous rétablissons *ya ca*, pour *ya ka*, comme tout à l'heure *kici* pour *kika*; je ne m'arrête pas à *pana* pour *pena* qui est évident. La restitution *mahamatrehi* pour *ma* — *tradhu* n'est légèrement incertaine que dans la dernière syllabe; la comparaison de B suggérerait plutôt *mahamatrana*, mais la confusion de 𑀣 en 𑀩 s'explique si facilement, que je préfère, en somme, me rapprocher, par la première lecture, du texte des autres versions. Pour la traduction de cette phrase, il suffit de renvoyer à ce qui a été dit plus haut, in G. n. e. On ne saurait se prononcer avec une entière confiance sur un passage aussi fragmentaire et aussi peu distinct que celui qui suit *athaye*. Du point de vue graphique, on arrive du moins aisément à la lecture *vijoga* pour les trois premiers caractères, et cet équivalent de *vivāda* fournit un sens fort convenable. Le *ta* peut être la dernière syllabe de *nikata* pour *nikati*, et alors il faudrait admettre que la lacune qui suit n'est qu'apparente et que le *ma* représente seulement les restes d'un *va*. Il

n'est malheureusement guère de restauration certaine pour un fragment si mutilé. Les caractères suivants s'y prêtent mieux; ils se doivent lire *parishaye anañ°*; il n'y a pas très loin de 7 à T, et la confusion de 7A en TA se résout aisément. Dans B, la première lacune présente quelque difficulté; on peut bien compléter *°athañ atra°*; mais *atra*, ainsi placé, ainsi répété, s'explique assez mal comme adverbe de lieu. Nous demeurons de la sorte en présence d'une double hypothèse : ou *atā* est pour *atañ* = *athañ*; mais alors il faut admettre qu'il n'y a pas réellement de lacune, et la répétition de cette orthographe, pour le très ordinaire *atha* ou *aṭha*, est un peu suspecte; ou la lacune cache réellement deux lettres perdues, et en lisant *athañ atājanasa* — *atāyutasa*, nous pouvons analyser *attajanasa*, *attayutasa* (comp. *atlapāsañḍa* dans le XII<sup>e</sup> édit), c'est-à-dire *ātmajanasya*, *ātmayuktasya* : « je fais les affaires de mon peuple, des fidèles de ma croyance. » C'est vers cette dernière analyse que j'incline. La seconde lacune est facile à combler, [*yañ pi ca mu*] *hhata*; car c'est indubitablement ainsi qu'il faut lire les deux caractères qui subsistent; cf. II, 5, où nous avons déjà dû lire *kha* pour *ta*, et tout à l'heure *paṭivedaka* où nous avons rétabli *paṭivedetu*. *Anapice* se corrige sans effort en *anapimi* pour *anapemi*, 𑀅 pour 𑀆. Dans *acayiti*, pour *acayika* qu'il faut restituer, nous avons presque exactement le cas inverse de celui que nous venons de rencontrer dans [*mu*] *khaka* pour *mukhatu*. J'ai déjà marqué que je complète *janasa*; il va sans dire que

*bhiti* se doit changer en *bhoti*. On peut de même substituer *vivade* à *vivide*, et l'analogie des autres textes parle très haut dans ce sens; il ne nous reste plus dès lors qu'à joindre *sava* à *nikati* (pour *nijati*, **h** pour **y** un peu comme tout à l'heure dans *çavaka* nous avions **z** au lieu de **h**); mais on regrette l'absence du premier *va*, et ce *sarva* que n'a aucune autre version n'est guère utile ici. On pourrait donc songer à une autre division des mots et lire : °*athaye va videsa va*°, c'est-à-dire *vidvesha*, bon équivalent de *vîvâda* ou *vîyoga*. En somme, cependant, le premier parti me paraît encore le plus sûr, étant le plus simple. Lis. *anañtariyana* = *anañtariyena*, le ça est mal formé et se rapproche sensiblement du *ya*. De *paṭi-videtuto* faire *paṭivedetavo* ne constitue même pas à vrai dire une correction; mais cette lecture, confirmée par les autres textes, implique pour A une rectification plus grave, de *sa* (*su*) en *va* ou *vu*; il est curieux qu'un peu plus bas nous retrouvions en apparence *parakamatusu*; mais une forme pareille serait sans explication, et, dans ce cas encore (cf. VIII, 17, où il faut lire *ra* au lieu de *sa*), le changement de *sa* en *va* nous rendra une lecture acceptable et intelligible. — d. *Añapitu* pour *añapitañ*. A en juger par les autres textes, la lacune qui suit *maya* ne cacherait que la seule syllabe *na* de *nathi*. Mais dans cette phrase notre copie s'écarte un peu des autres; en effet, en corrigeant *taña* en *tasa*, *tosa*, **p** pour **s**, ce qui n'est pas excessif, nous n'avons rien qui corresponde à *uṭhane* des autres textes; *pi* (pour *pe*), au lieu de *ca*,

après *athasañtiranaya*, indique du reste une modification de détail dans la construction; *va*, après *me* qu'il renforce et souligne, s'explique de lui-même. — *e*. Je ne doute pas, d'après les autres versions, qu'il ne faille compléter *mana*[*mañ*]*trehi* = *manoman-trehi*, qui n'est rien qu'un équivalent de *mañtrehi* seul. *Malañ* pour *mulañ*. *Etra* pour *atra* peut être correct : pâli *ettha*; *aṭanañ* pour *aṭhanañ*, *uṭhanañ*. Malgré ce que la confusion de *na* et *sa* a d'un peu inusité, la restitution *athasañtirana*, que garantit la comparaison des copies parallèles, me semble incontestable. — *f*. Complétez et corrigez °*na*[*thi*] *hi ka*°. Je lis, en rapprochant G., °*savalokahitata*[*ya*] = *savalokahitattāya*. Lis. °*parakamami* au lieu de °*mama*. — *g*. °*kiñti* [*bhu*]*tanañ*°. Les mots qui suivent sont plus embarrassants; nous en tirons néanmoins un sens fort satisfaisant, au moyen d'une conjecture très facile; si nous lisons ¶, *te*, au lieu de ¶, *ca*, nous obtenons *ananijasa* (pour °*jasi*°) *vateyañ*, ce qui revient exactement, étant donné l'emploi fréquent de *vattati* avec des locatifs abstraits (pâli : *vase vattati*, *dhamme vattati*), au sens de la locution *ānaniyañ gaccheyuñ* ou *yehañ* des autres versions. — *h*. Pour *shu*, cf. in G. n. *k*. *Paratu* pour *paratañ* (Kh.) = *paratā*. La lacune qui suit *sukhayami* semble n'être qu'apparente; il se peut aussi qu'il soit tombé réellement deux syllabes, *ahañ* par exemple. — *i*. *Ayī* pour *aye* = *ayañ*. Il manque deux syllabes; il faut lire *dharmadīpi dipitha* pour *dīpita*; cette persévérante répétition de la même faute dans le même mot est assez singulière (cf. i, v,

4; v, 3); mais en somme la forme régulière est au moins aussi fréquente ici (cf. IV, 4; XIII, 11; XIV, 1). *Tata* pour *tathā*; *nañtaro* pour *nātaro* = *nattaro*. — j. Nous pouvons rétablir l'avant-dernière phrase, par deux rectifications principales, de *sa* en *va* (dont nous avons eu tout à l'heure un premier exemple, n. c.), et de **2** en **7**, ce qui nous mène à cette lecture *\*parakamatu savalokaathaya*; je ne parle pas du changement de *hi* en *lo*, les deux signes **2** et **7** étant presque identiques. La suite, qui s'écarte un peu des autres versions, se peut analyser cependant avec une plus grande confiance. Il faut évidemment lire *\*mā bhavatu esa*, pour *asa*, et ce pronom annonce un substantif dans les trois syllabes suivantes qui se lisent d'abord *amaa*. Comme sens général, équivalent de celui des autres copies, nous obtenons : « Ce. . . ne saurait être sans un grand effort. » D'où il suit que le substantif qui se cache sous les syllabes, certainement incorrectes, *amaa*, doit résumer cette action et cette conduite que le roi conseille à ses successeurs. En effet, au moyen d'une correction si légère et si fréquente qu'elle peut à peine entrer en compte, nous arrivons à *amaha*, que l'extrême négligence de la notation vocalique nous autorise à lire *amoha*; le terme est familier à la langue buddhique dans le sens, excellent ici, d'« activité, sagesse ».

Voici, en résumé, comment je propose de traduire l'ensemble de cette tablette :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas.

Dans le passé [on n'a] pas [vu s'étendre] à tous les moments l'expédition des affaires et l'audition des rapports (K. : à tous les moments l'audition des rapports sur les affaires). Quant à moi, voici ce que j'ai fait. A tous les moments, que je mange, [que je sois] dans le gynécée, dans les appartements intérieurs, même dans l'endroit secret, et dans le lieu de la retraite religieuse (??) et dans le jardin, partout pénètrent les officiers chargés des rapports, avec l'ordre de me rapporter les affaires du peuple, et partout j'expédie les affaires du peuple (K. (B) : les affaires du peuple, les affaires des fidèles), tant par ce que, moi-même, de ma bouche, j'ordonne de donner ou de faire savoir, que par l'imprévu que procurent (K. : au peuple) les Surveillants de la religion. C'est ainsi que j'ai commandé que, partout et toujours, une division, une querelle (K. (B) : toute querelle?) se produisant dans l'assemblée du clergé, il m'en soit fait rapport immédiatement. Car je ne crois jamais avoir assez déployé d'activité pour l'administration de la justice. C'est mon devoir de procurer par mes conseils le bien public; or la source en est dans l'activité et dans l'administration de la justice; car il n'est rien de plus efficace pour le bien public. Tous mes efforts n'ont qu'un but : acquitter cette dette [de devoir] à l'égard des créatures; je les fais autant que possible heureuses ici-bas; puissent-elles s'acquérir le ciel dans l'autre monde! C'est dans cette pensée que j'ai fait graver cet édit, puisse-t-il subsister longtemps! et que mes fils, mes petits-fils et mes arrière-petits-fils





sarvañ va<sup>1</sup> kâsañti ekadesañ va kâsañti<sup>2</sup> (3) vipûle tu pi dâne yasa nâsti sayame bhâvasudhitâ va kataññatâ va dadhabhatitâ ca nicâ bādhañ [.]

## DHAULI.

(1) Devānañpiye piyadasi lājā savata ichati savapāsañ-dā vasevūti [.] save ho ta<sup>a</sup> sâ-yamañ bhâvasudhi ca ichañti munisâ ca (2) ucâvacachañ-dā ucâvacalāgâ [.] te savañ vâ ekadesa . kachati vipulâ pi câ dâne asa<sup>b</sup> nathi sayame bhâvasudhi ca nice bādhañ [.]

## KHÂLSI.

(21) Devānañpiye piyadasi lājā — vatâ ichati sava-pāsañdā vaseva<sup>a</sup> [.] save hi te sayamañ bhâvasudhi<sup>?</sup> ichañti muneva<sup>b</sup> ucâvacâchañdâ ucâvacalāgâ [.] te savañ ekadesañ pi kachañti vipule pi ca dâne tasâ nathi<sup>c</sup> (22) sayame bhâvasudhi ki-tanātu dadhabhatitâ câ nica padha<sup>d</sup> [.]

## JAUGADA.

(8) Devānañpiye piyadasi lājā savata ichati savapāsañ-dā va . e . . i<sup>a</sup> [.] save hi te sayamañ<sup>b</sup> bhâvasudhi ca ichañti munisâ ca ucâvacachañ-dā ucâvacalāgâ [.] (2) — ekadesañ va kachañti vip . le pi ca dâ . e ——— i la<sup>c</sup> nice bādhañ [.]

## KAPUR DI GIRI.

(1) Devanañpriyo priyaçi raja sarvatra<sup>3</sup> ichati sarvañ (2) pashañja<sup>4</sup> vaseyu<sup>a</sup> [.] save i te suyoma<sup>b</sup> bhavaçudhi<sup>5</sup> ca ichañti (3) jano cu ucavacachañdo ucavacarago [.] te savañ va ekadeçañ va (4) pi kashañti<sup>6</sup> vipule pi cu dane yasa nathi sayuma bhava (5) çudhi ki-tañata didhabhatita nice padhañ [.]

<sup>1</sup> Fac-similé C. °sava va°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °kasañ°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °sava°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °pashaça va°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °sayama<sup>?</sup> va°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °pi bhasha°.

*Gīrnar.* — *a.* La construction serait utilement complétée et éclairée par l'adjonction de *iti* que portent, en effet, Dh. et J. Au reste, le sens de la phrase n'a rien d'obscur. J'ai déjà dit (G. v, n. *h*) que *pāsaṇḍa* se doit prendre dans le sens général de « secte », et non, avec Burnouf, dans le sens particulier d'« ascète appartenant à telle ou telle secte ». C'est, comme on va le voir, par les méprises où il est tombé dans l'interprétation de la suite qu'il a été entraîné à cette spécification que rien n'appelle ni ne justifie. Le roi « souhaite que toutes les sectes puissent habiter, habitent librement en tous lieux », suivant l'explication de Lassen. — *b.* La leçon *saṇyamaṇi* du fac-similé B. coupe court aux hésitations de Burnouf qui, lisant *sayama*, le voulait transcrire *svayama*; *saṇyama* est, du reste, absolument familier à la terminologie des bouddhistes, pour marquer la « domination sur les sens » (on peut comparer encore G. ix, 5, où *pāṇesu sayamo* exige la restitution *saṇyamo*). La précision de ce mot nous aide à déterminer la valeur de *bhāvasudhi* qui désigne la pureté de l'âme, des pensées, opposée à la pureté des sens, aux macérations et à la pénitence. — *c.* Le reste de cette courte inscription veut être examiné d'ensemble; c'est à partir d'ici que Burnouf a fait fausse route, égaré moins encore par une explication inexacte des termes que par la liaison et le rapport qu'il établit entre les différentes phrases. Il y a cependant le mot *kāsaṇṭi* (*kachaṇṭi* des autres textes) dont il a méconnu la vraie transcription; ici,

comme dans d'autres passages <sup>1</sup>, il y voit le sanscrit *karshanti*; nous avons reconnu précédemment (éd. v) que c'est tout simplement le futur de *kar* « ils feront ». Le doute n'est pas possible. Quant à l'expression *ekadesaṃ*, la phrase précédente rapprochée de l'expression que nous avons rencontrée vers le début du v<sup>e</sup> édit, sans parler de deux passages difficiles du 1<sup>er</sup> et du n<sup>e</sup> édit détaché (l. 7-8) de Dh., en justifie bien l'emploi au moral; ce qui donne, en définitive, avec cette traduction : « ils feront tout ou ils feront une partie seulement, » ce sens général : ils atteindront complètement ou seulement en partie l'idéal moral qu'ils se proposent, ou qu'ils font profession de se proposer. Ce passage bien compris projette sur ce qui précède et ce qui suit une lumière précieuse. Par la particule *tu*, la proposition *jano tu*, etc. est placée dans une certaine opposition avec celle qui précède, et qui peut se résumer ainsi : « tous cherchent la perfection »; l'antithèse naturelle que nous attendons, étant prévue par la conjonction, est celle-ci : mais tous n'y atteignent pas. Tel est en effet le sens qui découle aisément de la traduction littérale : « mais les hommes ont des volontés et des attachements mobiles. » On voit maintenant comme, à son tour, la proposition suivante se rattache convenablement à celle-ci : la faiblesse et la mobilité naturelles à l'homme expliquent pourquoi les adhérents des diverses croyances ne remplissent pas tous tout

<sup>1</sup> *Lotus*, p. 668 et 749.

l'idéal qu'ils conçoivent : ils n'en rempliront peut-être qu'une partie. Suit de nouveau la particule adversative, en pendant à la phrase précédente. Dans celle-ci, il importe de bien établir le sens du mot *dāna*; ce n'est pas, comme le pensait Burnouf, l'aumône au sens passif, mais bien au sens actif « l'action de donner ». C'est l'acception dans laquelle le mot est toujours pris dans nos inscriptions. Il suffit de renvoyer au 11<sup>e</sup> édit de la colonne de Firuz, l. 12, où Burnouf (p. 666 suiv.) l'a fort bien entendu (cf. encore *dānasaṃyuta*, plus haut, éd. v, etc.). Du reste la construction même, qui coordonne le mot aux termes *saṃyama* et *bhāvasudhi*, ne permet pas d'attendre autre chose que la désignation d'une qualité, d'une vertu. Ceci posé, la traduction de la phrase entière se déduit d'elle-même, sans qu'il soit besoin de presque rien changer au reste de l'interprétation de Burnouf : « Mais dans celui-là même qui ne fait pas beaucoup l'aumône, la domination des sens, la pureté du cœur, la reconnaissance, la fidélité dans les sentiments sont toujours bien. » L'enchaînement des idées est de la sorte irréprochable. Le roi veut la tolérance pour toutes les croyances; c'est que toutes poursuivent, encore que par des chemins différents, un but recommandable. Il est vrai que l'homme est faible et sans persévérance; mais encore, si la plupart ne pratiquent qu'une partie de leur programme moral, ce n'est pas une raison pour les condamner sans merci; celui qui n'aura pas une qualité en aura au moins une autre : s'il ne fait pas largement l'au-

même, il saura dompter ses sens, se montrer reconnaissant et fidèle; c'est toujours très bien. *Nicā* pour *nicañ*, comme *nice* ou *nica* des autres textes. L'adjectif est pris adverbialement, et il est employé ici exactement comme l'est « toujours » dans certains tours familiers : « c'est toujours cela de gagné, » etc. Dans *dadhabhatitā*, *drīḍhabhaktitā*, nous ne saurions, avec Burnouf (*une dévotion solide*), entendre *bhakti* dans le sens technique de *foi*, *dévotion*, qu'il ne prend, à notre connaissance, dans les sectes indoues, qu'à une époque postérieure, et que nous n'avons pas le droit, sans preuve décisive, d'introduire dans la langue buddhique du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Or le rapprochement de *kataññatā* nous prépare bien plutôt à quelque vertu plus générale, plus humaine que religieuse ou mystique. C'est, aussi bien, dans l'acception de « fidélité, dévouement », qu'il reparait au XII<sup>e</sup> édit (G. I. 6) dans l'expression *ātpapāsamḍabhatiyā* « par attachement à sa secte ».

*Dhauḷi*. — *a*. Lis. *hi te*, *sāyamañ* pour *sañyamañ*, *bhāvasudhī* pour *bhāvasudhiñ*. — *b*. *Kachati* à corriger en *kachañti*; *asa* pour *yasa* comme souvent.

*Jaugada*. — *a*. Cette lacune, comme les suivantes, se comble sans hésitation par la comparaison de Dh.; je n'y insiste pas. — *b*. Il faut lire, avec le fac-similé B., *sayamañ*, ou peut-être *suyamañ*, pour *sañyamañ*. — *c*. Lis. *ca*; la confusion entre *ḍ* et *ḷ* s'explique sans peine.

*Khâlsi.* — *a.* Lis. *vasevu* = *vaseyu*. — *b.* °*sudhi* est suivi d'un trait vertical, tout semblable en apparence à celui qui, dans la suite des inscriptions de Khâlsi, est plusieurs fois employé pour remplir une place laissée libre en raison du mauvais état de la pierre. Il est plus croyable, bien qu'il soit un peu rapproché du caractère précédent, que ce trait ici n'est autre chose que la tige d'un *ḍ* dont la boucle est effacée. *Maneva* ne saurait être correct; les désinences °*chañḍā* et °*rāga* des adjectifs indiquent plutôt un pluriel; il est donc d'autant plus probable qu'il faut lire *munisā* (comme à Dh. et J.) que *ḍ* et *ḍ* sont après tout assez semblables. Peut-être est-ce, mieux encore, *munisā ca* qu'il faut rétablir, en admettant que le dernier caractère est en réalité le *ca* que la comparaison des autres textes nous promet ici; la ressemblance entre *ḍ* et *ḍ* (ou *ḍ*), que je viens de rappeler, aurait eu pour résultat d'amener l'omission de *ḍ* par le lapicide. En tout cas, il n'existe aucun doute sur le sens. Lis. *ucāvaca°*. — *c.* Que l'omission du double *va* après *savañ* et *ekadesañ* soit accidentelle, ou bien, ce qui est très probable, qu'elle soit voulue, elle ne saurait impliquer une différence de traduction, le *api* qui suit *ekadesañ* pouvant à la rigueur en tenir lieu à lui seul. *Tasā* ne saurait être exact; on a le choix entre deux corrections absolument équivalentes, et toutes deux d'une grande facilité au point de vue graphique : *ḍḍ* ou *ḥḍ*. Les habitudes dialectales de Kh., d'accord avec mon fac-



similé, me font pencher pour la seconde. — *d. Ki-tanāta*, intervention pour *kiṭanūtā*. Lis. *diḍhabhatitā*. On a déjà rencontré assez d'exemples du durcissement anormal de la consonne moyenne, pour ne pas s'étonner de l'orthographe *pādhañ* pour *bādhañ*. A vrai dire, la pierre, si j'en juge par ma photographie, permettrait aisément la seconde lecture, mais la concordance de K., avec *padhañ*, commande une particulière réserve.

*Kapur di Giri*. — *a. Priyaçi* pour *priyadarçi*, par omission d'un caractère; *sarvañ* = *sarvā*. Dans cette écriture toute cursive, les signes *4* et *Y* se peuvent aisément confondre; c'est certainement *pashañḍa* qu'a écrit ou du moins voulu écrire le lapicide. — *b. °i* à corriger en *hi*, comme souvent. Dans *sayoma*, comme plus bas dans *sayuma*, si la notation vocalique n'est pas entièrement arbitraire, ou même, dans le second cas, simplement apparente, il y aurait une intervention pour *seyama*, *suyama* = *sañyama*, comme dans l'édit suivant nous allons rencontrer *subodhi* pour *sañbodhi*. Relativement à *padhañ* = *bādhañ*, cf. in Kh. n. *d.*

Cette tablette me paraît se traduire avec certitude de la façon suivante :

« Le roi Piyadasi, cher aux Devas, souhaite que toutes les sectes puissent habiter [librement] en tous lieux. Toutes, en effet, se proposent [également] l'asservissement des sens et la pureté de l'âme; mais



(1) Atikātaṃ aṃtaraṃ rājāno viharayātāṃ<sup>1</sup> ñayāsu<sup>a</sup> [...] eta magavyā<sup>2</sup> añāni ca etārisāni<sup>3</sup> (2) abhīramakāni ahuṃsu [...] so devānaṃpriyo<sup>4</sup> priyadasi rājā dasavasābhisito saṃto aṃyāya<sup>e</sup> saṃbodhi<sup>5</sup> [...] (3) tenesā<sup>6</sup> dhaṃmayātā eta<sup>7</sup> yaṃ<sup>d</sup> hoti bāmaṇasamañānaṃ dasaṇe ca dāne ca thairānaṃ dasaṇe ca (4) hiraṇṇaprativīdhāno<sup>8</sup> ca janapadasa ca<sup>e</sup> janasa dasanaṃ dhaṃmānusaṣi<sup>9</sup> ca dhamaparipucchā ca [...] (5) tado-payā<sup>f</sup> esā bhuya rati bhavati devānaṃpiyasa priyadasino rāṇo bhāge aṃñe [...]

DHAULI.

(3) . . kaṃtaṃ aṃtalaṃ  
lājāno vāhalayātāṃ nāma<sup>a</sup> . .  
khamāsa . . . viya aṃñāni ca  
edisāni abhilāmāni puvaṃ  
tinaṃ [...] se devānaṃpiye  
(4) piyādasi lājā dāsavasābhi-  
site<sup>b</sup> nikhami saṃbodhi [...] .  
tona tā dhaṃmayātā tesa hoti<sup>c</sup>  
samanabābhanānaṃ dasan. ca  
dāne ca vaḍhānaṃ dasane ca  
(5) hilaṃnapetiṇīdhāne ca  
janapadasa janasa dasane ca  
dhaṃmanusaṣi ca \_\_\_\_\_

JAUGADA.

(10) . t. kaṃtaṃ aṃtalaṃ  
lājā \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ iyā aṃñāni ca  
e \_\_\_\_\_ māni huvaṃ  
tinaṃ [...] se devānaṃpiye  
(11) piyadasi lājā dasa \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ ta tesa hoti  
\_\_\_\_\_ ca  
dāne ca vaḍhānaṃ dasane ca  
(12) hilaṃnapetiṇīdhāne ca  
\_\_\_\_\_ mūmapālip

<sup>1</sup> Fac-similé C. °tā ña°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °vya a°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °risani°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °piyo°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °ayāya°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °na sâ°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °etā ya°.

<sup>8</sup> Fac-simile C. °raṇaprativīdhāne ca°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. °dhamā°.

chā . [.] tāḍapayā<sup>d</sup> . . . sa .  
 abhilaṃe hoti devānaṃpiya-  
 sa piyadasino lājine bhāge  
 aṇṇe [.]

— lāme hoti devānaṃpiya-  
 sa (13) piyadasinelājine bhāge

## KHĀLSI.

(22) Atikataṃ aṇṭalaṃ  
 devānaṃpiyā<sup>a</sup> ——— dhiya  
 ——— nikhamisu [.] hi-  
 dā migaviyā aṇṇyāni<sup>b</sup> ca hedi-  
 sāni abhilaṃāni huṃsaṃ [.]  
 devānaṃpiye piyadasi lā-  
 jā dasavasābhisite saṃtu<sup>c</sup>  
 nikhamiṭṭhā saṃbodhi . [.]  
 (23) tena tā dhaṇṇmāyātā etā  
 yaṇṇ hoti samanabaṃbhan-  
 ānaṇṇ dasane ca dāne ca vidbā-  
 naṇṇ dasane ca hilaṇṇapaṭi-  
 vidhāne ca janapadasa jana-  
 sa dasanaṇṇ dhaṇṇmanusatti  
 ca dhaṇṇmapalipuchā cā [.]  
 tatāpayo<sup>d</sup> esa bhaya lāti  
 hoti devānaṃpiyasā piya-  
 dasisā lājine bhāge aṇṇe [.]

## KAPUR DI GIRI.

(17) Atikaṇṭaṃ aṇṭaram<sup>1</sup>  
 java jaraya<sup>2</sup> viharayataṇṇi<sup>3</sup>  
 name nikhamishaṇṇi<sup>4</sup> a [.]  
 gamagaye<sup>b</sup> aṇṇe ca edi-  
 ṇaṇi<sup>5</sup> arasamana abhavasū [.]  
 so devānaṃpriyo priyadarṇi  
 raja daḍavashabhisito saṃtu<sup>6</sup>  
 nikami subodhi<sup>c</sup> [.]  
 tena dha<sup>d</sup> dharmayatra atra  
 ya iyaṇṇ hoti ḍamaṇaṇṇbrame-  
 ṇaṇaṇṇ<sup>7</sup> daḍane dana vaa-  
 na<sup>8</sup> . . . hiraṇṇapaṭi-  
 vidhane ca pajanasa jana-  
 sa daṇṇaṇa dharmanuṇṇati  
 dharmaparipruṭha ca [.]  
 tatopayaṇṇ ete<sup>f</sup> bhaye rati  
 bhoti devānaṃpriyasā priya-  
 darṇisa raṇṇi<sup>9</sup> bhago aṇṇi [.]

<sup>1</sup> Fac-similé W. °tara ja°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °jaḍya°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °yatra na°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °misha ga°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °ca adhiḍane ava°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °sutu°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °bramaṇa°.

<sup>8</sup> Fac-similé W. °aṇṇ . . .°.

<sup>9</sup> Fac-similé W. °raṇṇo bha°.

*Girnar.* — a. M. Kern a ici amélioré l'interprétation de Burnouf, en reconnaissant dans *ñayāsu* une orthographe irrégulière pour *ñīyāsu*, aoriste de *nir-yāti*. Cette analyse est, à mon avis, confirmée par le parallélisme qui en résulte entre notre expression et la locution *ayāya saṃbodhiṃ*, également empruntée au verbe *yā*; ce parallélisme est évidemment intentionnel et cherché, comme le montrent les autres versions qui, dans l'un et l'autre cas, opposent également le même verbe, *nikhamati*. C'était une occasion naturelle de souligner le trait sur lequel repose tout ce texte, l'antithèse entre *vihārayātrā* et *dharmayātrā*. — b. Pour *eta* = pâli *ettha* = *atra*, il faut certainement maintenir l'interprétation de Burnouf, contre celle de Prinsep (*eta*, gazelle), reprise par M. Kern; c'est ce que prouve l'équivalence de *hidā* à Kh. Elle indique en même temps que le mot a une valeur un peu plus précise, moins explétive, que ne le pensait Burnouf, et nous donne à entendre que « la chasse, etc. faisait ici-bas tout le plaisir des rois ». Impossible de décider si *magavyā* est réellement employé au féminin ou représente seulement l'orthographe *magavyaṃ*, au neutre, comme en sanscrit. — c. Bien que le fac-similé B. paraisse bien porter *aṃ*, l'accord de MM. Burgess et Cunningham dans la transcription *ayāya* rend nécessairement cette lecture très douteuse; si elle se vérifiait, elle se pourrait à la rigueur expliquer comme = *āyāya* « il vint », au lieu de « il alla ». *Saṃbodhi* au lieu de *saṃbodhiṃ*. Ce mot, dont le sens a été très bien défini par Bur-

nouf, est des plus curieux, non seulement par ses attaches indéniables avec le buddhisme, mais aussi par la preuve qu'il nous fournit de ce fait, qu'à la date de nos inscriptions, la terminologie buddhique, même en ce qui touche un mot si important et si connu, n'était pas encore fixée telle que les livres canoniques nous l'ont transmise. Car *saṃbodhi* n'y pourrait avoir d'autre sens que celui d'« intelligence parfaite », de « condition d'un Buddha ». Je reviendrai ailleurs sur ce point. *So* qui commence la phrase ne doit pas s'entendre au sens neutre, dans la fonction adverbiale : c'est le masculin ; il équivaut à la locution *so 'haṃ*, et accentue l'antithèse avec *rājāno* de la phrase antérieure. — *d.* Burnouf s'était mépris tout à fait sur *eta yaṃ* qu'il lisait en un seul mot ; M. Kern a bien divisé, mais *atra* de K. nous permet d'être plus exact encore dans l'analyse du détail : *eta* ici, comme *etā* à Kh., représente *atra*, *ettha* ; en effet, le mot fait pendant à *eta* de la phrase précédente, comme le comporte bien le parallélisme antithétique institué entre ces deux propositions. De l'expression *eta yaṃ hoti, sa hoti*, on peut rapprocher dans le xi<sup>e</sup> éd. (G. I. 2) la locution équivalente : *tata idaṃ bhavati*. — *e.* Lis. *pratividhāne*. On pourrait admettre que *ca* n'est pas ici enclitique comme d'ordinaire ; le fait se reproduit assez souvent, en particulier dans le sanscrit buddhique (cf. *Mahāvastu*, t. I), et c'est ainsi que l'ont entendu Burnouf et M. Kern ; néanmoins, comme *ca* manque dans toutes les autres versions, nous n'avons qu'une seule manière de construire cor-

rectement, c'est de faire dépendre un génitif de l'autre, *janapadasa* de *janasa*, ce qui nous donne ce sens : « l'inspection du peuple de l'empire. » D'autre part, la présence de *ca* à G. écarte la possibilité de considérer *janapadasa* comme adjectif, pour *jānapadasa*. Cf. Delhi, iv, 5, 7. Je m'en tiens pour *darçana* à la traduction de Burnouf, dont j'estime que le savant professeur de Leyde a eu tort de s'écarter. Il entend le mot par « l'action de voir chez soi », en d'autres termes, d'inviter. C'est introduire une nuance arbitraire, peu conforme à l'usage du style buddhique, où constamment nous rencontrons *dassanañ*, *dassanāya*, pour marquer l'action d'aller voir (le Buddha par exemple). Il est d'ailleurs beaucoup plus naturel de la part du roi de recommander l'attention à veiller sur le peuple, que de se préoccuper de le faire affluer au palais. L'association de *darsanañ* avec les deux termes suivants tend à la même conclusion; ils marquent un ordre d'idées où le roi, directement ou indirectement, est *actif* à l'égard du peuple; il en doit être de même pour le premier terme. On peut, plus qu'il n'a été fait, préciser la portée de *dhañmaparipuchā*, M. Kern comprend : « la recherche de la justice; » or *pariprichā* signifie non pas *rechercher*, *poursuivre*, mais bien *questionner*, *s'enquérir*. Quant à la traduction de Burnouf, « les interrogatoires sur la loi, » c'est plutôt un calque qu'une interprétation. Ici encore, *dhañma* se doit prendre au sens précis de *religion*. Il n'est pas très croyable qu'il soit question d'interrogatoires qui ne pourraient avoir d'autre but que de



s'assurer du degré d'instruction religieuse du peuple. D'ailleurs, l'emploi de परिपृच्छन् et, spécialement, de धर्मपरिपृच्छन्, dans le *Lalita vistara* (p. 157, ult.; p. 158, l. 1), nous conduit directement à entendre ici « des enquêtes, des consultations auxquelles se livre le roi, pour s'éclairer sur les questions religieuses », sans doute auprès des prêtres, des docteurs les plus renommés. Ainsi il se montre dans son double rôle de maître qui répand la religion (*dhammānusasti*), et de fidèle zélé qui ne cesse d'en approfondir les doctrines (*dhammaparipucchā*). L'existence d'un livre comme le *Milindapañha* de la littérature pâlie montre assez que ce rôle prêté au roi n'a rien d'arbitraire ni d'inusité. — *f.* Pour *tadopayā*, M. Kern propose de transcrire *tadauparyāt*; il s'y laisse déterminer par cette pensée, que je ne puis m'empêcher de trouver préconçue et arbitraire, qu'il faut qu'il y ait ici quelque équivalent du sanscrit *tadāprabhṛiti*. Je le crois d'autant moins que l'idée qui serait ainsi exprimée l'est déjà dans la phrase par les mots *bhāge añe*. Cette conjecture ne me paraît d'ailleurs se recommander ni par l'évidence, puisqu'il faut admettre un ἀπ. λεγ. *auparyañ*, ni par la facilité de la construction. Quant à l'influence qu'a pu exercer sur l'ingénieux commentateur la comparaison de la prétendue leçon de Dh. *tadāpeyāle*, elle doit tomber, comme je le dirai tout à l'heure, avec la leçon elle-même. Je n'insiste pas sur le double emploi évident que fait, dans cette traduction, *bhūyo* avec *tadopayā*; l'embarras m'en paraît sensible dans les explications

de M. Kern; mais j'admets pour *bhūyo* une nuance de signification un peu différente de celle qu'il y cherche. Difficulté pour difficulté, l'explication de Burnouf *tadopayā* = *tadupāyā* me paraîtrait encore préférable. Mais nous sommes en état de préciser davantage. Il faut reconnaître ici le même mot qui existe en pâli sous la forme *tadūpiya*. M. Trenckner (*Pāli miscellany*, I, p. 75) ne me paraît avoir apporté aucune raison forte contre l'acception traditionnelle (cf. Childers, *sub. verb.*) dans laquelle les commentateurs prennent le mot; ils l'entendent au sens de *approprié, qui est en rapport avec* . . . Cette interprétation est, dans le cas présent, parfaitement convenable: le roi parle du plaisir qui va avec les pratiques religieuses, qui les accompagne, qui en résulte. La forme que prend ici cet adjectif nous donne en même temps la clef de son étymologie. Celle qu'a proposée Childers (*tadrūpiya*) est condamnée par les difficultés phonétiques; celle qu'a produite M. Trenckner (*â-vap*) ne l'est pas moins par le sens trop restreint, trop spécial qu'elle assignerait à la locution. Le pâli emploie un adjectif *opāyika* pour dire *convenable, bon*; je le retrouve dans le sanscrit buddhique avec l'*ā* bref, *opayika* (par exemple, *Mahāvastu*, I, p. 146, l. 12); il suffit de considérer *opaya* comme une forme parallèle, de même signification, dont la légitimité se passe de preuves. La déformation de *tadopaya* en *tadūpiya* n'a rien de bien extraordinaire; *ā* pour *o*, comme dans *visāka* (cf. Kuhn, *Beiträge*, p. 28-29); l'*i* pour *a* a pu se développer d'autant plus

aisément dans le voisinage de l'y que la première altération avait obscurci l'origine du mot. On remarquera que mon interprétation serait indirectement confirmée par la leçon de Kh. et K., si, comme il semble résulter de l'orthographe *tatopayā*, *opaya* y a en effet une existence distincte et une valeur équivalente à celle de *tadopaya*. *Bhūya* pour *bhāyo* me paraît souligner une fois de plus cette antithèse entre les habitudes anciennes et les pratiques nouvelles qui fait le fond de tout notre texte; il se peut rendre : « en revanche, en échange des plaisirs abandonnés. » A coup sûr, il faut échapper à ce composé hybride, *bhūyorati* « extrême plaisir », où se réfugiait Burnouf. Il n'y a, au contraire, rien à ajouter à ses observations, tout à fait définitives, touchant la locution *bhāge aṇe* = pâli *aparabhāge* « dans la période qui a suivi [ma conversion] ».

*Dhauḷi*. — a. Lis. °*vihālayātaṃ nāma nikhamisu [eta maga]vīya*°. Il n'y a aucune difficulté, et il serait superflu de s'arrêter maintenant à certaines incertitudes de mes prédécesseurs auxquelles le bénéfice d'un nouveau fac-similé coupe court. *Puvaṃ* se doit nécessairement lire *huvaṃ*. Les deux syllabes suivantes sont autrement embarrassantes. M. Kern restitue *tānaṃ*, le génitif pluriel (D. IV, 17, al.). On pourrait songer à d'autres analyses. Nous avons cru reconnaître, déjà dans ces textes, la particule *naṃ*, si familière au māgadhī des Jainas (K. 1<sup>re</sup> éd.). On pourrait fort bien lire *te* ou *ta naṃ*, que l'on considérerait

comme un équivalent de la formule si fréquente au commencement des phrases des écrits jainas *tae nañ* pour *tato nanu*, et dont j'ai d'autre part retrouvé dans le sanscrit buddhique des traces encore sensibles. Il faudrait dès lors reporter la ponctuation après *huvañ*. Je laisse à de plus habiles le soin de décider entre l'une et l'autre conjecture, et m'en tiens provisoirement à celle que recommande l'autorité de M. Kern. — *b.* Lis. *Piyadasi*, *dasava*<sup>o</sup>. — *c.* Lis. *tena tā*<sup>o</sup>. *Te sa* = *tad tad*, la différenciation secondaire introduite entre les deux équivalents d'un terme unique a permis de les accoler ainsi dans ces deux fonctions différentes, de sujet pour l'un et d'attribut pour l'autre. Littéralement : « ceci est ceci, » en d'autres termes : « voici ce que c'est » que ces *courses de religion*. Lisez *hilañnapati*<sup>o</sup>. — *d.* J'ai déjà marqué plus haut que le nouveau fac-similé supprimait la lecture *tadāpeyāla* adoptée par M. Kern, et sujette, en elle-même, à tant de difficultés. Il donne *tādāpayā* qu'il faut lire *tadopayā* (𑀭𑀓𑀢𑀺 pour 𑀭𑀓𑀢𑀺), c'est-à-dire, en somme, exactement la leçon de G. Il n'y a donc dans la lacune qui suit rien d'autre à compléter que l'*e* initial de *esā*, comme l'avait bien senti Wilson. Le fac-similé d'où Prinsep avait tiré la lecture *\*payāla* est beaucoup trop indistinct dans ce passage, où le roc a souffert, pour qu'on en puisse tirer l'ombre d'une objection contre une restitution si plausible. Je ne crois pas non plus que l'incohérence des genres entre *\*opayā* et *abhilāme*, ou, si l'on aime mieux, la nécessité, si fréquente ici, de

corriger °*opayā* en °*opaye*, nous puisse arrêter d'avantage. *Abhilāme*, qui correspond à *rati* de Girnar, a l'avantage de faire ressortir dans les mots, par son opposition à *abhilāmāni* du commencement de l'édit, l'antithèse qui est dans la pensée du roi. Rien n'est modifié au sens général, non plus que par la suppression, sans équivalent, de l'adverbial *bhūyo*.

*Jaugada*. — Ce texte, à son ordinaire, se rapproche étroitement de celui de Dhauli. On corrigera aisément, sans que j'y insiste, les quelques fautes matérielles, comme [*dha*] *mmapālip* [*uchā*] pour °*palipu*°, qui lui sont particulières.

*Khālsi*. — *a*. Je ne doute guère que les caractères *dhiya* du fac-similé ne doivent être lus *viḥā*; 𑀭𑀸𑀓 pour 𑀭𑀸𑀓 n'est pas une correction bien forcée, surtout en un passage où le roc est détérioré, comme le prouve la lacune qui suit. Il faudrait donc lire *devānaṃpiye viḥā* [*rayātaṃ*] *nikhamisu*. Mais ce pluriel avec le sujet *devānaṃpiye*, condamné du reste par le concert des autres textes, demeure sans explication. Il est très peu croyable, même en admettant cette anomalie du verbe au pluriel avec un sujet singulier, que le roi ait réellement opposé ici sa conduite, à lui, dans le passé, à ses habitudes présentes. Si l'opposition ne portait pas sur les sujets eux-mêmes, *rājāne* — *devānaṃpiye*, la phrase antithétique qui va suivre ne commencerait pas simplement par *devānaṃpiye*, etc. J'en conclus, en somme, que, dans le présent passage,

*devānañpiye* cache une faute matérielle. Je n'ai pas la prétention de l'expliquer avec certitude; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que la version de K. porte (sauf une légère intversion que je justifierai tout à l'heure) *java rajaya*; si l'on se souvient que les caractères ཇཏྱ et ཇཏྱྱ sont à peu près identiques, que l'expression a juste un nombre de caractères égal à *devānañpiya*, que d'ailleurs elle finit par la même lettre, *ya*, on sera peut-être disposé, avec moi, à imaginer que le graveur de Kh. a dû avoir comme modèle sous les yeux un texte écrit dans l'alphabet du nord-ouest et dont il transposait légèrement le dialecte, en le gravant. La fréquente répétition du nom de *devānañpiya* l'aurait pu amener, trompé par les deux premiers caractères, à l'introduire ici par négligence, aux lieu et place de *āva lājāne* (cf. in K. n. a). Je ne proposerais pas ici cette conjecture, assurément très hypothétique, si je ne croyais démêler quelques autres indices encore, à l'appui du fait qu'elle suppose. — *b.* C'est sûrement *aññāni* qu'il faut lire, འ au lieu de ཡ. *Huñsañ* est pour *huñsu*, comme à K. nous trouvons *nikhamishañ*, pour *nikhamishu*, dans la phrase précédente. — *c.* *Sañta*, nominatif pour *sañto*; K. a la même forme, une preuve de plus de l'étroite affinité qui lie les deux textes. La forme en *tha*, *ttha* pour la troisième personne de l'imparfait, est bien connue du pâli (Kuhn, *Beitr. zur Pāli Gr.*, p. 110); j'y reviendrai ailleurs à propos du sanscrit buddhique. Si le *th* cérébral est bien exact, il conserverait, plus nette, la trace de la

forme primitive *ṭha* pour *tṭha*, pour *[i]shṭa*. — *d*. Il faut certainement corriger *tatopayā* qui correspond rigoureusement à *tatopayañ* de K. La locution se peut bien analyser en *tata* + *opayā* ou *tatra* + *o* (cf. n. f, in G.). Il est possible aussi que la différence avec la leçon de G. et de Dh. ne soit qu'apparente, le ṣ et le ṣ se ressemblant extrêmement dans l'alphabet du nord-ouest; il est aisément admissible que la lecture authentique soit *tadopayā*, *tadopayañ*; dans ce cas, nous trouverions ici un nouvel indice en faveur de la conjecture présentée dans la n. a. Lis. *bhaye* (que porte mon fac-similé) *lati*.

*Kapur di Giri*. — *a*. *Java* = *yāvat* est employé ici exactement comme nous avons vu *jamā*, autre équivalent prâcrit du même mot, dans le 1<sup>er</sup> édit de Girnar, l. 7; il suffit d'y renvoyer le lecteur. Quant à *jaraya*, il s'explique sans incertitude comme = *rajaya*, c'est-à-dire *rājāno*, par une interversion accidentelle des deux premières lettres; *name* pour *nama*. — *b*. *Gamagaye* ne s'entend point, et ne peut être correct. On peut penser, comme fait M. Kern, à ajouter *ma*, et il est certain que la syllabe aurait pu aisément être omise à cause de la répétition *maga-magaye*. Cependant, l'expression impliquerait une tautologie parfaitement oiseuse; l'appui le plus sérieux de cette conjecture disparaît par l'explication exacte de *eta* que portent les autres versions. Enfin, la phrase perd, non moins que la concordance généralement assez fidèle entre les différents textes, à



l'absence de *eta* ou d'un équivalent. Dans ces conditions, je garde fort peu d'hésitation à proposer la correction, très facile, de *ga* en *ta* ou *te*,  $\gamma$  ou  $\gamma$  pour  $\varphi$ ; on se souvient que dans le iv<sup>e</sup> édit, l. 8, nous avons dû corriger, en sens inverse, *ti* en *gi*. Nous retrouvons dès lors, en rattachant étroitement la syllabe à ce qui précède, dans *nikhamishañta* pour *nikhamishāta*: *nikhamisha* + *atra*. Ou tout au moins, si l'on tient ce sandhi en suspicion, et que l'on préfère séparer complètement les deux phrases, nous aurions *te* pour *tañ* = *tad*, comme nous le trouvons à Dh. et à J. dans la quatrième phrase où justement il correspond aussi à *eta*, *atra* des autres copies. *Añani* pour *añane* va de soi. On ne peut guère hésiter davantage à lire *abhiraṃana* (c'est-à-dire *abhiramāni*) pour *arasamāna*,  $\gamma\eta$  pour  $\beta\gamma$ ; l'usure de quelques traits accessoires explique l'apparence du premier caractère; quant à la correction du second, le i<sup>er</sup> édit, l. 4, nous a fourni un exemple indiscutable de l'erreur inverse, *sa* pour *ta*; *ta* et *ra* ne se distinguent la plupart du temps par aucune différence précise dans l'écriture de notre inscription. — c. *Samtu*, comme à Kh.; *nikami*, sans aspiration, pour *nikhami*, comme plus bas *anuṣati* pour *anuṣathi*; *subodhi* pour *sañbodhi*, c'est-à-dire *sambodhiñ*. — d. *Dha* est assurément fautif; l'examen de la pierre pourrait seul décider laquelle de ces deux restitutions, *sa* ou *ta*, est la plus vraisemblable; pour le sens c'est tout un. *Ya iyañ* = *yad idañ*, comme souvent. Lis. *ṣramaṇābramaṇādarṣane*, avec l'allongement anormal de l'*a* du thème en

composition. — *e.* Lis. *vadhana*, T pour 𑀧, c'est-à-dire *vriddhānām* (cf. Dh. et J.). On pourrait, pour obtenir un minimum de correction, lire °*pi janasa°*, *pi* se joindrait au *ca* qui précède, et *janasajanasa* s'interpréterait aisément dans un sens distributif. Néanmoins, *api* ne paraît pas dans les autres versions, rien ne l'appelle particulièrement au milieu de cette énumération, et les inadvertances ou les inexactitudes sont assez nombreuses dans ce texte pour nous permettre d'oser un peu; on peut donc admettre, je pense, que le graveur s'est encore une fois mépris dans les assonances de ces deux mots assez semblables, et que son modèle portait réellement, comme nos autres copies, *janapadasa janasa*. Il est clair que, dans °*pariprutha*, la dernière lettre doit être lue 𑀧 et non 𑀧, *cha* et non *tha* (𑀧); c'est le même mot °*paripuchā* que dans les versions parallèles, mais sous une orthographe qui rappelle, par un détour curieux et bien digne de remarque, l'r étymologique du mot *paripricchā*. — *f.* Sur *tatopayañ*, cf. in Kh. n. d. Il n'y a pas à insister sur les corrections qui ne concernent que la notation vocalique : *eta* pour *ete*, *bhaye* pour *bhaye*, *bhage* pour *bhago*. *Rañi* et *añi* ne sont pas des fautes, mais des orthographes équivalentes, pour *rañe* et *añe*.

La traduction suivante s'éloigne moins que pour aucun autre des édits passés en revue jusqu'ici de celle de mes devanciers :

« Dans le passé, les rois sortaient pour (Dh. K. :



ለቃጽለጽለ-ገዢሆላገ (4) ስለገረጽለ-ገዢ  
 ለጸሎትለ-ገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ (5) ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ (6) ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ (7) ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ (8) ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ (9) ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ  
 ለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢለገዢ

(1) Devānaṃpriyo<sup>1</sup> priyadasi rājā eva<sup>a</sup> āha [...] asti jano  
ucāvacaṃ maṃgalaṃ karote<sup>2</sup> ābādhesu vā (2) āvāhaviyāhesu<sup>3</sup>  
vā putralābhesu<sup>4</sup> vā pravāsaṃmhi vā<sup>5</sup> [...] etamhi ca aṇamhi  
ca jano ucāvacaṃ maṃgalaṃ karote [...] (3) eta tu mahā-  
dāyo<sup>b</sup> bahukaṃ ca bahuvidhaṃ ca chudam<sup>c</sup> ca nirathaṃ ca

<sup>1</sup> Fac-similé C. °m̃piyo°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °roge â°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °avâhavivâ°.

4 Fac-similé C. °puta°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °hidâ°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °chadam°.

maṅgaleṃ<sup>1</sup> karote<sup>e</sup> [.] ta katavyam eva tu maṅgalaṃ<sup>d</sup> [.]  
 apaphalaṃ tu kho (4) etariṣaṃ maṅgalaṃ ayaṃ tu mahaphale<sup>2</sup>  
 maṅgale ya dhaṃmamaṅgale [.] tata<sup>3</sup> dāsabhatakamhi sa-  
 myapratipati<sup>e</sup> gujūnaṃ apaciti<sup>4</sup> sādhu (5) pāṇesu sayamo<sup>5</sup>  
 sādhu bamhaṇasamaṇānaṃ sādhu dānaṃ [.] etā<sup>f</sup> ca<sup>6</sup> aṇe ca  
 etāriṣaṃ dhaṃmamaṅgalaṃ nāma [.] ta vatavyaṃ<sup>7</sup> pitā va  
 (6) putrena<sup>8</sup> vā bhātā vā svāmikena<sup>9</sup> vā idaṃ sādhu idaṃ ka-  
 tavya maṅgalaṃ āva tasa athasa nistānāya<sup>9</sup> [.] asti ca pi<sup>h</sup>  
 vutaṃ (7) sādhu dana iti na tu etāriṣaṃ asti dānaṃ va<sup>10</sup>  
 anagabo<sup>11</sup> va yāriṣaṃ dhaṃmadānaṃ va dhamanugaho va [.]  
 ta tu kho mitrena<sup>12</sup> va suhodayena (8) nātikena va sahāyana va  
 ovāditavyaṃ<sup>13</sup> tamhi tamhi pakaraṇe<sup>14</sup> idaṃ kacaṃ idaṃ sādha  
 iti<sup>i</sup> [.] imini saka (9) svagaṃ ārādhetu iti kica<sup>15</sup> iminā kata-  
 vyataraṃ yathā<sup>j</sup> svagāradhī [.]

<sup>1</sup> Fac similé C. °galaṃ ka°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °mahāpha°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °tateta dā°; le fac-similé B. paraît en effet révéler ici des surcharges qui expliquent cette lecture sans, je pense, la justifier.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °myapriti °gurūnaṃ apacitā sā°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °yame sā°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °eta ca°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °tava pi°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °putena°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. °svami°.

<sup>10</sup> Fac-similé C. °na va°.

<sup>11</sup> Fac-similé C. °anagapo va°.

<sup>12</sup> Fac-similé C. °mitena°.

<sup>13</sup> Fac-similé C. °vādāta°.

<sup>14</sup> Fac-similé C. °praka°.

<sup>15</sup> Fac-similé C. °kāca°.

## DHAULI.

(6) Devānaṃpiye piyadasi  
lājā hevaṃ āhā [.] aṭhi ja-  
no ucāvacaṃ maṃgalaṃ ka-  
loti abādhesu \_\_\_\_\_ vī

\_\_\_\_\_ jupādāye pavāsa-  
si<sup>a</sup> [.] (7) etāye aṃnāye ca  
hedisāye jine bahukaṃ maṃ-  
galaṃ ka . . . . . ithibidhaṃ  
ca . puti . . . . .

. ca nilathiyaṃ ca maṃ-  
galaṃ kaloti<sup>b</sup> [.] (8) se ka-  
ṭiye le . no maṃgale<sup>c</sup> [.]  
apapale ca kho esa hedi-  
saṃ maṃga \_\_\_\_\_ ma-  
hāphale<sup>d</sup> e dhaṃmamaṃ-  
gale [.] tatesa dāsabhaṭa-  
kasi<sup>e</sup> saṃmāpaṭipati. (9) gu-  
lunaṃ apaci \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ samanabābhanā-  
naṃ dāne [.] esa aṃne ca  
\_\_\_\_\_ dhamaṃgala nā-  
ma<sup>f</sup> [.] tā vataviye pitina  
pi putena pi bhātinā pi  
(10) suvāmike \_\_\_\_\_

laṃ ava tasa aṭhasa nipha-  
tiya<sup>g</sup> [.] aṭhi pa vutaṃ  
vate dāne sathi ti hedisaṃ<sup>h</sup>  
\_\_\_\_\_ anu-  
gahe va (11) adiva dhaṃma-

## JAUGADA.

(14) devānaṃpiye piyadasi  
lāj \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ pajupadāye pavāsa-  
si [.] etāye aṃnāye ca (15)  
hedisāye jane bahukaṃ \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ m.  
galaṃ kaleti [.] se ka-  
ṭaviye ceva kho maṃgale [.]  
(16) apaphale ca kho esa hada

\_\_\_\_\_ bhaṭa-  
kasi saṃmyāpaṭipati gu-  
lūnaṃ apaciti pānesu sa-  
yame (17) samanabaṃbhanā-

\_\_\_\_\_ tinā  
pi putena pi bhātinā pi  
suvāmikena pi iya sādhu  
iyaṃ kaṭaviye (18) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ se dāne anu-  
gahe vā ādive dhaṃma-

dâne dhañmanuga —————

tikena sapaýena ti<sup>i</sup> viyovaditā

————— tasi pa

kalanasi i —————

———— (12) ————— imena

ka ālādhayitave —————

tasa ālābhi [.]

dâne dhañmānugahe ca [.]  
se cu kho mitena (19) —————

———— yañi sādhu [.] imena  
sakiye svage ālādhayitave  
kñm hi imena kaṭaviyatalā  
(20) —————

KHĀLSI.

(24) Devanañpiye piya-  
dasi lājā āhā [.] jano  
avacañ<sup>a</sup> mañgalañ ka . .  
ābādhesi avāhavivāhesi paju-  
padāye pavāsasi [.] etāye  
aññaye cā edisāye jāne<sup>b</sup>  
bahu mañgalañ kaloti [.]  
heta vu ābakejanibhu<sup>c</sup> bahu  
cā bahuvidhañ cā khudā vi  
nilathiyañ vā mañgala ka-  
loti [.] (25) se kaṭavi<sup>d</sup> ceva  
khā mañgale [.] āpaphale cu  
kho . sā iyañ cu kho mahā-  
phaleñ<sup>e</sup> . ye dhañmamamañga-  
le . . . . . dāsabha-

KAPUR DI GIRI.

(18) Devanañpriyo priya-  
dañci<sup>a</sup> raya eva ahati [.] jani<sup>1</sup>  
ucavaca magalañ karoti  
abadhasa vaavivaha paja-  
patune pavasa<sup>b</sup> [.] ataya  
aññaye va hadeḍi . . . dana  
tu<sup>2</sup> mañgalañ<sup>c</sup> karoti<sup>c</sup> [.]  
atu tu<sup>3</sup> thriyaka<sup>d</sup> bahu  
cu bahuvidhañ cu<sup>d</sup> putika cu  
nirathiyañ ca<sup>e</sup> magala ka-  
roti [.] so kaṭavo a<sup>e</sup>  
magala<sup>f</sup> [.] apaphalañ tu  
kho ete hi matakho maha-  
phalañ ye ma mañga-  
la (19) ti<sup>f</sup> [.] asa ima dasabha-

<sup>1</sup> Fac-similé W. °jano u°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °na hu ma°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °ata tu°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °vidhu cu°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °cu ma°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °mañga°.



lakasi samapaḷipati gulu-  
nañ apāciti pā . . . sâ-  
yañme<sup>f</sup> sâmanabañbhanâ-  
nañ dāne [.] ese ane cā he-  
ḍisa tañ dhañmamañgale  
nāmā [.] he<sup>g</sup> vataviye  
pitinā pi putena pi bhātinā  
pi sūvāmikena pi mātasañthā-  
tenā ava paṭivesiyenā pi  
(26) iyañ sādhu iyañ kaḷaviye  
mañgale āva tasāñ aṭhasā  
niḍḥatiyā<sup>h</sup> [.] iyañ<sup>i</sup> .  
kusi—vaca—la—mañgale  
sañsayiḷe [.] se sayā va tañ  
aṭhañ nivaṭeyā siyā pane no  
hidalokike ca vase<sup>j</sup> [.] iyañ  
janā dhañmamañgale akā-  
liḷo<sup>k</sup> [.] hañce pi tañ aṭhañ  
no niṭeti hida aṭhañ palata  
anañtañ punā pavasati pañ-  
ce sukā tañ aṭhañ nivateti  
hida tatā ubbiyetañ (27) adhe

lakasu samapaḷipati ba gara-  
nañ<sup>1</sup> apamiti pasadha su-  
yama<sup>2</sup> gṛamañabramañ-  
na dana<sup>g</sup> [.] eta<sup>3</sup> añña ca  
dharma sa<sup>h</sup> . . . . .  
. . . . . savo  
pitana sava putena sa bhatu  
. . . . . kena pi<sup>4</sup> matasañtha-  
tena ava prataviyena  
ima saha etha . . . sa kaṭatha  
mañgalañ yutasa<sup>5</sup> ava jaca-  
vaṭiya nivaṭanika<sup>6</sup> [.] (20) ima  
ku saye heṭarake<sup>j</sup> magalañ<sup>7</sup>  
saṇṇayoki<sup>8</sup> [.] tañ siya vo tañ-  
tha nivakayati saya pane ni<sup>9</sup>  
iḥalobha<sup>k</sup> ca avadharmā  
anata —————  
—ya dharma anatañ aṭhañ  
na nivaṭi itu . . . haa para-  
tañnata paññañ prasava .  
hara prakḥatañtha<sup>10</sup> nivaṭati  
tato abhaasa<sup>11</sup> edha<sup>12</sup>

<sup>1</sup> Fac-similé W. °rana a°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °saya°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °ṇana sa e°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °kana°.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °yutusa°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °nipa i°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °mañga°.

<sup>8</sup> Fac-similé W. °yoke tañi°.

<sup>9</sup> Fac-similé W. °ṇana ne i°.

<sup>10</sup> Fac-similé W. °ra pakha°.

<sup>11</sup> Fac-similé W. °abhea°.

<sup>12</sup> Fac-similé W. °edhañ bho°.

hoti <sup>1</sup> [...] hida se aṭhe hela- tā cā ānaṁta panā pasāvati tena dhaṁmapaga <sup>m</sup> [...]	bhoti <sup>1</sup> [...] ito ca si <sup>1</sup> aṭhi pa- bhatra dhatra paṇa pasaka? tiṇa <sup>2</sup> tramaṁgale <sup>m</sup> [...]
--	---

*Girnar.* — *a.* Lis. *evaṁ* á°. — *b.* *Asti*, explétif, au commencement de la phrase, comme si souvent dans le style familier, par exemple au début des contes, dans le *Pañcatantra* et ailleurs. *Karote* n'est qu'une autre orthographe pour *karoti*. *Maṁgalaṁ* embrasse deux nuances de signification dont on a tour à tour exagéré l'importance particulière, et qu'il n'est pas aisé de mettre suffisamment en relief dans une traduction concise: l'idée de fête, de réjouissance (cf. l'usage pâli), et l'idée de pratiques religieuses qui doivent porter bonheur à qui les accomplit. Le pâli nous permet de spécifier le sens de *āvāha* et de *vivāha*: le premier s'applique au mariage d'un fils qui va prendre (á-) sa fiancée, le second au mariage d'une fille que le fiancé emmène (vi-) hors de la maison paternelle. Cf. *āvāhanaṁ* et *vivāhanaṁ* ap. Childers. Lis. *pravāsamhi*. — *c.* Le seul terme obscur est *mahāḍāyo*. Burnouf voulait lire *mahidīyo* et l'expliquer comme équivalant à *mahiddhika* = scrt. *maharddhika*; mais, outre que les deux á paraissent très nets, la cérébrale constituerait une irrégularité que compliquerait encore l'absence d'aspiration. M. Kern a renoncé à corriger ou à expliquer le mot; il suppose qu'il doit signifier quelque chose comme « grande

<sup>1</sup> Fac-similé W. °ca se a°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °ka? niṇa°.

sottise ». Il est ici influencé par son interprétation, erronée, suivant moi, de *thriyaka*, à K. Il règne justement en ce détail une grande divergence entre nos versions parallèles, et le rapprochement ne jette sur la locution de G. aucune lumière. Je ne vois rien à tirer de *mahādāyo*; je suis donc amené à supposer une erreur, sinon de lecture (à en juger par le fac-similé B., les lettres sont ici visibles avec une particulière netteté), au moins de gravure, et je lis *mahākāyo*; la ressemblance entre 𑀓 et 𑀔 est assez grande pour expliquer une méprise du lapicide. *Mahākāyo*, *mahājanakāyo* sont des expressions familières à la langue buddhique pour désigner le grand nombre, la masse du peuple; il est naturel que le roi insiste sur la généralité de ces pratiques, et qu'il y trouve une raison de les souffrir, tout en en proclamant la vanité. Burnouf s'est étendu sur le sens de *chuda* = *kshudra*, qui est ici à peu près synonyme de *nirartha*, et condamne ces cérémonies comme dépourvues d'importance, de valeur. *Maṃgalaṃ* pour *°laṃ* ou *°le*; on a rencontré déjà pareille confusion. — d. Rien dans la phrase n'appelle la particule adversative *tu*. Elle commence au contraire par *tad*, qui marque la conséquence, la déduction; j'en conclus que *tu* doit être considéré, dans le cas présent, comme = *taṃ*; *tad maṃgalaṃ*: ces cérémonies. Dans les mots suivants, les deux *ta* s'expliquent naturellement: quoique il en tolère l'accomplissement, le roi déclare que ces pratiques sont de peu de fruit; les pratiques de la religion, au contraire, en produisent

de très-grands. — *e*. C'est certainement *taleta* qu'il faut lire, c'est-à-dire *tatra etad*. Il va sans dire qu'on corrigera *garānañ*. M. Kern, dans toute la phrase, prend *sādhu* comme épithète des substantifs, et non comme attribut; c'est certainement un tort, ainsi que le montrent et la répétition persistante du même mot, *sādhu*, et surtout la façon dont est employée cette formule, soit ici, un peu plus bas, soit, plus nettement peut-être, aux <sup>iii</sup><sup>e</sup> et <sup>xi</sup><sup>e</sup> édits. La comparaison du <sup>iv</sup><sup>e</sup> édit, l. 6-7 à G., rend la preuve plus significative encore. L'emploi de *sayamo* dans cette locution ne peut laisser aucune hésitation sur sa valeur = *scrt. sañyama*. Cf. <sup>vii</sup><sup>e</sup> éd. n. *b* in G. — *f*. *Etā* = *etañ*. — *g*. On retrouvera, au <sup>xi</sup><sup>e</sup> édit, les formes d'instrumental *pitā*, *bhrātā*, remarquables par leur fidélité à la tradition sanscrite; au lieu de l'instrumental tiré d'un thème modifié, ce qui est le procédé habituel et normal du prācrit, ces formes ne peuvent rien représenter que la transcription populaire des formes classiques *pitrā*, *bhrātrā*. Le démonstratif n'a guère ici que la valeur de notre article: «le but [que l'on a en vue]». Malgré l'absence d'*iti*, je crois que nous devons mettre les mots *idañ sādhu idañ*, etc., dans la bouche du père, etc. Le mouvement général de la phrase ne s'explique bien que de cette façon. L'analogie est frappante, d'autre part, entre ce passage et celui qui, un peu plus bas, commence par *ta tu kho mitrena va . . .*, où, cette fois, nous voyons *iti* exprimé après *idañ kacañ idañ sādhu*. Si les trois participes du futur passif étaient simplement coordon-

nés, on ne trouverait pas, maintenue avec, tant de rigueur, non seulement ici, mais dans le passage parallèle du xi<sup>e</sup> édit, la distinction entre les pronoms : *eta* opposé dans un cas à *idañ* des deux autres qui se trouvent ainsi étroitement rapprochés à l'exclusion du premier. La comparaison du xi<sup>e</sup> édit me semble surtout probante et décisive. — *h.* Bien que MM. Burgess et Cunningham, sous l'influence des errements antérieurs, lisent *pā vutañ*, les deux fac-similés ne me paraissent laisser aucun doute sur la lecture *pi*; elle doit remplacer définitivement les conjectures par lesquelles on avait essayé de suppléer à l'inexactitude de l'ancien déchiffrement. Je ne saurais d'ailleurs approuver la traduction donnée par M. Kern des mots *dhañmadāna*, *dhañmānugaho*; ils ne signifient pas « la charité, la bienveillance *par* vraie piété », qui est exercée par piété, mais « l'aumône, la charité de la religion », c'est-à-dire, comme la situation elle-même suffirait à le démontrer, la charité que l'on exerce en donnant de bons conseils, des avis conformes à la religion. On peut au reste comparer *Dhammap.*, v. 354. Pour tout le passage, voy. le xi<sup>e</sup> édit avec les nn. in G. — *i.* Lis. *ñātikena*, *sahāyena*, *sādhu*. — *j.* Cette phrase est, de tout l'édit, celle qui avait le plus besoin de lumières nouvelles et qui en a aussi le plus reçu des dernières publications. Je n'insisterai pas sur l'essai de correction de M. Kern; il est condamné par une inspection exacte du fac-similé B., et plus positivement encore par la comparaison du texte de Jaugada. Nous y li-

sons *imena sakiye*; il faut donc ici corriger *iminā* et entendre *sakkaṃ* = *ṣakyaṃ*, ce qui implique la lecture *ārādhetuṃ*. *Kica*, et non *kāca*, est l'orthographe véritable du mot qui suit *iti*, et, si l'on songe à l'usage si fréquent, en particulier dans la langue buddhique, de la locution *iti kṛtvā*, dans le sens : « pensant ainsi, faisant cette réflexion » (cf. aussi l'emploi du participe *kaṭa* dans l'édit circulaire de Delhi), on ne doutera pas que tel ne soit ici le sens de *iti kica* = *iti kṛitya*, par une extension de l'emploi du suffixe *ya* de l'absolutif qui est courante en prācrit. Enfin c'est *katavyataraṃ* qu'il faut lire, c'est-à-dire un comparatif régulier de l'adjectif verbal *katavya*; je ne vois pas que nous ayons aucun motif d'y chercher la formation adverbiale en *tarāṃ* usitée en sanscrit après le verbe fini. Sous le bénéfice de ces corrections et de ces explications, la phrase se traduit sans incertitude : « Il faut que, réfléchissant que cette [conduite] donne le moyen de mériter le ciel, il la pratique avec persévérance comme méritant le ciel. » *Svagāradhī* pour *°rādhī*. La forme ordinaire est *ārādho*, même dans nos textes, mais rien n'empêche d'admettre une formation parallèle *ārādhī*; nous la retrouverons dans la suite; Dh. semble aussi avoir un substantif féminin. Cf. la note *in loc.*

*Dhauī*. — a. Corr. *ābādhesu* [*āvāha*]vi[*vāhesu pa*]-ju°. La forme *upādāya* se laisse expliquer à la rigueur, parallèlement à *upādāna*, comme *dāya* à côté de *dāna*; je suis néanmoins porté à admettre, étant donnés

les cas fréquents de confusion certaine entre **L** et **J**, qu'il convient, dans les deux textes, de corriger °*upāddāne*; la lecture de K. repose certainement sur la forme *pajupadane*, et, à Kh., *pajupadāye* doit, d'après ma copie, être corrigé en *pajupadāne*. Quant au sens, il équivaut strictement à celui de *putra* (plus exact serait *pajā*) *lābha*, à G. — *b*. On remarquera l'emploi du féminin dans la locution *etāye*, etc., ici comme à J., à K. et à Kh. Rien ne saurait mieux caractériser l'oblitération qu'a subie la distinction des genres dans le sentiment populaire. *Jine* pour *jane*. Compl. °*ka*[*loti* [. ] *etañ tu*] *i* °. Le texte de K. paraît prouver qu'il ne manque rien entre °*dhañ* et *ca*, et que, entre °*ti* et *ca*, la syllabe *kañ* est seule tombée. Dans cette phrase, le texte de Dh. se rapproche beaucoup, d'une façon générale, de celui de K., notamment pour un mot qui ne laisse pas que de présenter quelque difficulté: à *itthibidhañ ca*, K. oppose *thriyaka*. M. Kern considérerait *thriyakañ* (qu'il lit *strīyaka*) comme signifiant « les femmes » ou « une femme », dans une intention péjorative, pour désigner « un homme faible et superstitieux ». Si le nouveau fac-similé de Dh. est exact, il faut nécessairement renoncer à cette explication; la seule lecture qu'il autorise est: *itthibidhañ ca putikañ ca*°, et *itthibidhañ* ne se peut guère entendre que comme une autre orthographe pour *itthividhañ*; *thriyaka* se devrait dès lors expliquer comme un adjectif à peu près synonyme et employé au même titre, servant d'épithète à *maṅgalañ*, et non de sujet à *kaloti*. L'un



et l'autre n'admettent, d'après l'analogie des mots dans la composition desquels entre *vidhā*, *purusha-vidha*, etc., qu'une interprétation : « semblable à la femme, qui se compare à la femme. » *Putika*, pour *pūtika*, « pourri, corrompu », est moins douteux encore. D'où résulte en somme cette traduction : « mais ces pratiques sont comme la femme (nombreuses et variées, ajoute K.), elles ne sont au fond que corruption et vanité. » On verra que Kh. emploie aussi une comparaison; mais elle est empruntée à un ordre d'idées tout différent. Le respect professé par le buddhisme pour la continence ne suffit pas à expliquer la brusquerie inusitée d'un pareil langage, surtout dans un texte comme celui-ci, qui, en somme, ne s'adresse pas à des moines, mais à la masse du peuple. Elle paraîtra bien plus naturelle si, avec moi, l'on y reconnaît une allusion aux récits, évidemment très répandus et parfaitement populaires, de la vie du Buddha. On se souvient de cette scène qui précède sa fuite hors de Kapilavastu; toutes les femmes du harem se sont endormies dans des poses disgracieuses ou indécentes; au jeune prince, toute cette multitude, si brillante et si parée (*bahu, bahu-vidham*), n'apparaît plus que comme un cimetière (*pūtika*); ce spectacle le confirme dans le sentiment de la vanité (*niratham*) des plaisirs sensuels. L'explication qui se dégage pour *pūtika* me semble surtout frappante; on remarquera que cette épithète figure seulement dans les versions qui portent la comparaison avec les femmes. — c. Il est certain, par le

rapprochement de J., que *le*. se doit lire *ceva*; la ressemblance entre 𑀓 et 𑀔 est étroite. La syllabe suivante, 𑀓, se laisse bien entendre, « il faut que nous fassions . . . ». Néanmoins, la correspondance est en général si exacte entre Dh. et J. qu'il faut sans doute la rétablir jusque dans le détail, par la correction très facile de 𑀓 en 𑀔, ou mieux peut-être, et à coup sûr encore plus aisément, en 𑀕, pour *kho*. Cf. ci-dessous n. i. — *d*. La lacune de quatre ou cinq lettres se peut combler sans hésitation sérieuse : *maṅga*[*laṁ ayaṁ tu*] *ma*°. — *e*. Le *t* dental de *bhaṭaka* à G. montre, d'accord avec le contexte, que l'interprétation de Prinsep, maintenue par Burnouf, *bhaṭaka* = *bhṛitaka*, est bien fondée, et qu'il ne faut pas, malgré le *ṭ* cérébral, confondre ici *bhaṭaka* avec *bhaṭa* de la locution *bhaṭamaya* que nous avons rencontrée au v<sup>e</sup> édit. La lacune est de sept caractères environ, exactement suffisante pour compléter °*apaci*[*ti pānesu sayame*] *sa*°. — *f*. La lacune est de quatre lettres : *hetādisaṁ*. *Dhamāṅgala*, pour *dhaṁmamaṅgalaṁ*; la répétition des deux *ma* explique l'inadvertance du graveur. — *g*. La lacune comporte bien les quatorze caractères qu'il faut compléter d'après les autres textes. Lis. *niphatiye*. — *h*. Corr. *athi pi va*°. Les mots suivants sont certainement altérés; la lacune de J. nous ôte le moyen de les restituer avec une confiance absolue, mais le sens est certain. D'après G., il faudrait lire *sādhu dāne*; on peut penser également à *radhe dāne*, pour *bādhaṁ*

*dānañ*; je n'ose pas me décider expressément entre les deux: 𑀩𑀭 ou 𑀩𑀮 pour 𑀩𑀭. *Iti* est omis, comme souvent; nous en verrons un exemple, un peu plus bas, à J. 𑀩𑀭𑀮 doit sûrement se lire 𑀩𑀭𑀮, *nathi tu*, *ti* pour *tu*, comme nous avons peut-être, au 1<sup>er</sup> édit, *ālabhiti* pour *ālabhitu*. La lacune n'est qu'en partie réelle; elle donne place pour cinq caractères, et nous n'en avons que deux, trois au plus, à insérer, *dāne* ou *dāne vā*. Dans *adiva* et *ādive*, nous retrouvons à J. et à Dh. la même erreur, soit de gravure, soit de lecture; c'est *ādise* qu'il faut lire, c'est-à-dire *yādriṣaṃ*. — i. Je ne m'arrête pas aux lacunes que l'on comblera sans effort. Pour *sapāyena*, lis. *sahāyena*, 𑀮 pour 𑀮, comme souvent. 𑀮 est une faute pour 𑀮 qui en diffère assez peu. Si l'*ā* long de *viyovaditā* est bien exact, il suppose pour ce mot la forme *viyovaditāve* ou *\*tāvaṃ* pour *\*tarva* = *\*tavya*. Les fragments mutilés de la fin décèlent une certaine divergence entre Dh. et J. Que faire de *ka* entre *imena* et *ālādhayitave*? La première pensée serait de compléter [sa]ka (comme à G., pour *sakiya*), et d'admettre que *svage* était ici rejeté après le verbe. Mais à Kh., éd. xi. l. 30, nous rencontrons de même *kaṃ*, précisément devant *ālādha*, sans que rien y corresponde dans les autres textes. Le mot ne s'y peut expliquer que comme = *ku* pour *khu* ou *kho*, *khalu* en sanscrit; j'admets ici la même explication, pour ne pas séparer deux passages si semblables. Et alors de deux choses l'une: ou *sake*, *sakiye* est tombé dans la lacune qui précède

*imena*, ou la conclusion était un peu différente de celle de J., en sorte que *ālādhayitave* devrait être pris ici comme le participe futur passif (cf. *khamitave*, éd. dét., II, I. 5, etc.), et non comme l'infinitif qu'il exprime à J.  $\Lambda\Delta$ , qui suit la lacune, est certainement une erreur pour  $\Lambda\Delta$  (de *svagasa*) qui en diffère très peu. *Ālābhi* se pourrait à la rigueur expliquer pour *ālābhe*, de *ā-lābha*; mais l'emploi de *ārādh* est invariable dans cette locution. Cf. *saggā me āraddhā*, *Mahāvagga*, éd. Oldenberg, p. 223. Je ne doute pas qu'il ne faille lire *ālādhi*, comme à G.; j'en doute d'autant moins que c'était ainsi que Prinsep interprétait son fac-similé (*ālādhi*). La revision de la pierre donnera probablement raison à cette première transcription. La lacune impliquant environ quatorze caractères, on admettra sans peine la restitution *\*ālādhayitave* [*svage kiṃ hi imena kataviyatalā sva*]gasa *ālādhi*.

*Jaugada*. — Les fragments de ce texte n'appellent guère d'observations qui n'aient été faites à propos de Dh. Je signale, I. 16, *hada*, qu'il faut lire *hedi[se]*, *saṃmyā°* pour *samyā°* ou *saṃmā°*. La dernière phrase présente seule une particularité qui n'a pu être touchée. Nous y rencontrons pour la première fois la forme archaïque de l'infinitif en *\*tave*, comme *ālādhayitave*, D., IV, 10; *saṃpatipādayitave*, Dh., éd. dét. II, 11, etc. *Iti* est omis après ce mot. La locution *kiṃ hi*, en modifiant un peu le tour de la phrase, le supplée en somme exactement. Elle rappelle de

près l'emploi dans nos textes de *kiṃti* pour marquer le style direct. On traduirait littéralement : « Par cette conduite on peut mériter le ciel, eh bien donc ! qu'il pratique, etc. » Il nous est impossible de décider si la construction était ici rigoureusement pareille à celle de G., — dans ce cas, *kaṭaviyatalā* serait l'équivalent de *kaṭaviyatalaṃ*, — ou si le participe était en accord avec *svagāladhi*, ce que semblerait indiquer l'étendue de la lacune à Dh., où il n'y a guère de place pour *yathā* ou son équivalent.

*Khālsi*. — *a*. *Avacaṃ* n'est qu'une fausse lecture pour *ucāvacaṃ* qu'il faudrait restituer sans hésitation, mais que du reste ma photographie donne positivement. *Abādhesi*, *vivāhesi*, pour °*dhasi*, °*hasi*, ou plutôt °*dhaṃsi*, °*haṃsi*. Cf. ci-dessus, éd. III, in Dh., n. *a*. — *b*. *Jāne* pour *jane* rappelle la faute de Dh., *jine*. — *c*.  $\phi$  pour  $\Lambda$  : *hetaṃ tu*. En vertu de l'équivalence de *u* et *aṃ*, j'entends *ābakejanibhaṃ*; le dernier terme du composé est bien clair; les premiers le deviennent par la correction, bien légère, de  $\text{𑀅}$  en  $\text{𑀆}$  : *ābakojanibhaṃ* = *aṃbakojanibhaṃ*, c'est-à-dire *āmra* + *ārj* + *nibha*. *Ūrj*, aussi bien que *oḥas*, prend en pâli la forme *ojā*, *oja*; il en est de même dans le prâcrit buddhique du nord. Nous obtenons donc ce sens : « semblable au suc du fruit du manguiier. » La comparaison s'explique par l'extrême abondance de ce fruit, qui est commun (*khudā*) et sans valeur (*nila-thiya*). *Khudā* = *khudāṃ*. *Vi* ne peut être exact; il faut lire ou *cā* ou *vā*; il règne entre ces particules

une telle confusion qu'il n'est pas toujours facile de décider laquelle doit être préférée; en tout cas, il est peu vraisemblable que, dans une même énumération, on ait ainsi passé de l'une à l'autre; et le témoignage concordant des versions parallèles parle ici en faveur de la restitution uniforme de *cā=ca*. — *d. Kaṭavi=kaṭave*. Lis. *kho*. — *e*. Cf. in *G.*, n. *c*. — *f. Sāyañme* pour *sāyame=sañyama*. Cf. *anusāyānañ*, éd. III. — *g*. Lis. *hetañ vala°*; *ta*, à côté de *va*, a été omis. On lira aussi *mitasañthutena*, *pativesiyena*. — *h. Tasāñ* pour *tasā*; la longue est en quelque sorte exprimée deux fois, directement et par l'addition de la nasale. *Nidhatiyā* repose certainement sur une fausse interprétation du caractère 𑀭, lu 𑀭; c'est *niphatiyā* qu'il faut lire, comme à Dh. — *i*. A partir d'ici, Kh. et K. s'éloignent des autres versions et ont un texte qui leur est particulier. Aucune tentative n'a été faite encore pour interpréter ce passage difficile. En ce qui touche Kh., l'obscurité est, pour la première phrase, fort aggravée par l'extrême incertitude de la lecture. Mon fac-similé s'accorde mal avec les données du général Cunningham; mais il ne me met point en état de les remplacer, non pas même de décider quelle est l'étendue exacte des lacunes. Il me semble déchiffrer à peu près : *imañ ku samatā — ca(?)la — mañgale°*. La comparaison de K. permet, à mon avis, de restituer avec quelque confiance : *imañ ku siva — mañgale sañsayike*, ce qui se traduit sans peine : « ces pratiques sont douteuses, » c'est-à-dire, comme l'explique la suite,

qu'elles ne produisent pas sûrement la fin qu'on s'en propose. *Siva*, ainsi que l'indique *saye* de K., s'entendrait comme = *siyá* (cf. la désinence *evu* pour *eyu*). Il n'est plus besoin d'insister sur *ku* = *khu*, *khalu*. Mais pouvons-nous aller plus loin? *Calamaṅgale* se rendrait bien : « les pratiques sans force, sans solidité; » l'épithète s'accorde à merveille avec l'idée que marque expressément l'attribut *saṁsayike*; elle l'annonce et le prépare. J'hésiterais davantage, malgré la comparaison de K., à compléter *tá[rise]*; il n'existe entre *va* (pour *ma*) et *tá* aucun blanc qui marque la séparation entre deux mots, et surtout le vide qui suit *tá* semble impliquer la perte de plus de deux lettres. Encore une fois, il faut, pour le détail, attendre ici une nouvelle inspection du rocher, et nous contenter du sens général qui me paraît dès maintenant assuré. — j. *Sayá-sayá*, pour *siyá-siyá*, comme au xiv<sup>e</sup> édit *asti-asti*, marque simplement l'alternative, exactement *soit-soit*. *Nivāṭeyā* répond au pâli *nibbāṭeya*, *nibbāṭeti* signifiant « produire »; nous trouvons même des locutions comme *mama lābham. . . . nibbāṭeyam* : « que je procure mon avantage » (*Dhammap.*, p. 143). Nous avons vu plusieurs fois déjà *sa atha* employé, sans plus de précision, pour marquer l'intérêt particulier qu'on a en vue à un moment donné. Nous traduirons donc : « Ces pratiques ou peuvent produire l'effet désiré, ou ne le produisent pas. » Dans les derniers mots, K. s'écarte malheureusement encore de notre version, et, par surcroît, n'est certainement pas tout

à fait correct. Néanmoins, notre texte, isolé, se laisse entendre; le mot *vase* prête seul à l'incertitude. Nous ne pouvons y chercher qu'un substantif, puisqu'il nous en faut un auquel se puisse rapporter l'adjectif *hidalohike*. Nous le trouvons en effet avec ce rôle dans l'édit de Bhabra, où nous lisons *aliya-vasāni*; on l'y a rendu par «puissance, puissance surnaturelle», et ce sens est parfaitement fondé dans l'usage pâli. En le retenant ici, nous obtenons cette traduction : «Et leur puissance (la puissance de ces pratiques) est de ce monde;» ce sens s'accorde à merveille avec la suite qui relève, comme l'avantage essentiel de la pratique de la loi, les trésors de mérite qu'elle procure pour l'autre monde. On verra que K. nous amène en somme à une interprétation équivalente. — *k*. On peut prendre à la rigueur *janā* comme un vocatif : ô hommes ! Le roi s'adresserait ainsi aux lecteurs. Mais le cas serait tellement isolé que je préfère de beaucoup la correction *panā* = *puna* que ma photographie me paraît mettre hors de conteste. Le sens de l'adjectif *akālika* est malaisé à déterminer. On en trouve pourtant un emploi très semblable dans un texte publié par d'Alwis<sup>1</sup> où l'épithète est appliquée au *dhañma* : *dhañmo saññit-thiko akāliko chipassiko* . . . . D'Alwis et, d'après lui, Childers, le traduisent : «qui produit des résultats immédiats, sans perte de temps.» Cette interprétation ne me paraît guère satisfaisante, étant donné le con-

<sup>1</sup> *Introd. to Kaccāyana*, p. 77 et 87.



texte; elle le serait encore moins ici. En attendant quelque passage décisif qui mette le sens du mot en pleine lumière, son emploi dans notre phrase me décide à préférer cette autre traduction: «qui n'est point lié au temps, qui n'est point passager et transitoire.» En effet, ce qui distingue la pratique de la religion des pratiques du rituel, suivant Piya-dasi, c'est que la première produit infailliblement des fruits qui s'étendent à l'autre monde, tandis que les autres peuvent tout au plus avoir des effets limités au temps présent et à la circonstance particulière qui en a été l'occasion. — 1. Le terme le plus difficile de cette phrase est *hañce*. Je considère la forme comme certaine, bien que le fac-similé lise plus bas *pañce*; 𑖦 et 𑖧 se ressemblent extrêmement; dans la confusion qui en résulte, il est nécessairement plus fréquent et plus facile de prendre le premier pour le second, que de commettre l'erreur inverse; dans le deuxième cas, du reste, K. lit positivement *ha* la première syllabe du mot. La traduction qui s'impose est «*si-si*». On serait dès lors tenté de considérer *hañce* comme une forme inexacte ou, si l'on veut, irrégulière, pour *hace*=*sace*, *saced*, bien connu dans le pâli et le sanscrit buddhique. Le changement de *s* en *h*, au moins à l'intérieur des mots, est assez fréquent en prâcrit<sup>1</sup> pour autoriser le rapprochement. Mais la grande difficulté réside dans l'anuvâra que la répétition dans les deux cas interdit de rejeter. Je

<sup>1</sup> Cf. Lassen, *Instit. ling. Prâkrit.*, p. 194, 219, 454, etc.

m'arrête à une explication différente, et je vois dans *hañce* une autre orthographe du pâli *yañce*; employée ordinairement pour signifier *que*, après un comparatif, cette locution est aussi usitée dans le sens de *si*; on en peut juger par l'exemple que Childers (p. 603<sup>a</sup>) emprunte à d'Alwis. *Hañce* pour *añce*, la forme dialectale que nous devons attendre ici, ne peut nous arrêter un instant, à côté de *heta*, *hedisa*, *hida*, etc. *Ñiṭeti* pour *nivaṭeti*, la syllabe *va* a été omise par le graveur. *Hida athaṃ* ne s'explique que comme apposition de *taṃ athaṃ*, «ce résultat, qui est un résultat terrestre;» il était bon de préciser un peu la portée d'une expression d'autant plus vague que nous nous éloignons davantage du début de l'édit qui en déterminait la valeur; il était nécessaire de souligner l'antithèse, entre le résultat terrestre et les fruits ultérieurs, sur laquelle roule toute cette fin du texte. *Punā* pour *puññā* = *puññaṃ*. *Pavasati* pour *pasavati*, par une interversion accidentelle, cf. la leçon de K. et la suite. Mon fac-similé ne laisse aucun doute sur la restitution *hañce puna taṃ*. K. porte *prakhataṃ*, très distinctement à ce qu'il semble; ce serait donc *prakhātaṃ*, *prakhyātaṃ* qu'il faudrait entendre, et l'on obtiendrait ce sens très justifiable : «si elle produit ici-bas un résultat apparent, matériel. . . ». Néanmoins, en présence du fait que je viens de signaler pour Kh., j'ai peine à douter qu'une revision attentive de la pierre n'aboutisse à la même rectification *puna taṃ*. *Tatā* pour *tato*. *Ubhiyetaṃ* est aussi légèrement incorrect, pour *ubhayetaṃ*,

*ubhayetra*, *ubhayatra*; cf. le pâli *ettha* = *atra*. Adhe serait en sanscrit *riddhaḥ*: « il est puissant, fécond de deux côtés. » On remarquera le radical *ridh* qui fait une exacte contre-partie à l'emploi du mot *vasa* dans une phrase précédente. Nous en avons rapproché l'expression *aliyavasāni* de Bhabra; ces *vasas* sont précisément les pouvoirs surnaturels qui, plus ordinairement, sont désignés par le mot *riddhi*, *iddhi* en pâli. — *m.* Pour *helatā*, il faut certainement lire *palatā* = *paratra*. Lis. *anañṭaṃ puññaṃ pasavati*; le vocalisme est, comme si souvent, très négligé. Mon fac-similé rétablit un parallélisme complet avec K. en fournissant la lecture *°hida cā se°*; il donne surtout une correction importante du dernier mot, qui est *dhañṇamamaṅgalenā*. Appuyé sur cette analogie, on n'hésitera pas à compléter de même à K. C'était en effet la conjecture à laquelle m'avait amené d'abord la comparaison de la fin du xi<sup>e</sup> édit. Dès lors *pasavati* s'applique, non plus directement à la pratique de la religion, mais à l'homme qui s'y conforme. Il y aurait changement de sujet, une irrégularité après tout assez vénielle. Peut-être même reste-t-il un moyen d'y échapper. En effet, Kh. lit *pasāvati*, qui se peut à la rigueur expliquer pour *pasavvati*, comme une formation nouvelle du passif, *prasavyate* au lieu de *prasūyate*, de même que nous trouvons, au moins à K., *katava*, *katāva* = *kartavya*. *Anañṭaṃ puññaṃ* serait un nominatif et représenterait le sujet: « un mérite infini est produit. » Les inconséquences de l'orthographe sont ici assez nombreuses pour défendre de

repousser *a priori* cette forme *pasāvati* au lieu de *pasaviyati* que l'on attendrait plutôt.

*Kapur di Giri.* — *a.* *Priyadañci* pour *priyadarçi*. Sur les faits analogues en pâli, il suffit de renvoyer à Kuhn, *Beiträge zur Pâli Gr.*, p. 33-34. — *b.* *Jani* = *jane*, *jano*. Lis. *abadhasavahavivaha* (pour *°vahe* comme *pavasa* pour *pavase*), avec un sandhi par élision dont nous retrouvons plus bas des exemples plus caractéristiques, pour *°dhasa* (*°dhasi*) – *avaha°*. Il est évident que le signe qui paraît affecter la forme *tu*, ou, si l'on veut, *ta*, est réellement *da*; la confusion est, on le sait, fort aisée entre les deux caractères : c'est *pajapadane*, pour *pajupadane*, que nous avons ici. — *c.* Lisez *etaya*, 𑀓 pour 𑀔. *Va* aurait le sens de *ca*, ce qui est possible; mais il est également très aisé de le corriger en *ca*, 𑀓 en 𑀔. Dans *hadeçi*, on croirait que toutes les voyelles ont été interverties, pour *hedica*[*ye*]; mais il est possible aussi que *de* ne soit qu'une autre orthographe pour *di*, et que la forme soit dérivée d'un thème en *i*, *hediciye*, en sorte que la première syllabe seule réclamerait une correction proprement dite. Dans la lacune, il semble qu'il ne se soit perdu que la dernière syllabe de ce mot. Les syllabes qui la suivent, *dana tu*, ne peuvent être correctes, et le concert de toutes les versions nous autorise à rétablir *jana ba*, le 𑀓 se complète aisément en 𑀔 d'autant mieux que la pierre a souffert ici; le fac-similé W. a d'ailleurs *ba* pour le signe qui, dans le fac-similé C., se rapproche plutôt de *ta*

(ou *tu*, il n'importe). La seule difficulté réside dans la nécessité où nous sommes de compléter *ba[hu]*; il y a bien entre *ba* et *ma* un peu plus que l'écartement ordinaire, point assez pour admettre que l'*h* y ait jamais été gravé. Quoi qu'il en soit, les exemples de syllabes omises sont assez fréquents (nous allons en retrouver d'autres plus bas) pour nous permettre de passer par-dessus ce scrupule. — *d.* Lis. *eta*, *etaṃ*. Sur *thriyakāṃ* « semblable aux femmes [du Buddha] », et *pūtikaṃ*, cf. in Dh., n. *b.* — *e.* Corr. ɳ en ʃ, *a* en *ca*. — *f.* Lis. °*kho ete* (= *etaṃ*) *imaṃ ta kko*. Ici les autres textes ne laissent aucun doute sur la nécessité de rétablir, quoique le fac-similé ne montre point de trace de lacune (cf. n. *c.*), °*ye [dhaṃ]mama*. La suite est un peu moins certaine. Cependant, la lecture matérielle paraissant assez nette, je n'hésite guère à proposer de restituer °*maṅgalaṃti*, ce que j'explique en comparant *aṭi* pour *asti* du 1<sup>er</sup> édit (l. 2), et tout à l'heure *taṃthaṃ* pour *taṃ athaṃ*, etc., comme = °*maṅgalaṃ asti*. La phrase recommencerait avec le mot suivant, *asa ima* = *syād idaṃ*, qui rend bien le sens de à *savoir*, encore que par un tour légèrement différent de celui des autres textes. — *g.* °*bhaṭakasu* pour °*bhaṭakesu* ou, plus probablement, °*bhaṭakasi*, singulier collectif comme à Kh. et souvent ailleurs. *Ba*, qui suit *samapaṭipati*, doit se lire *va* (cf. ci-dessus la confusion en *ba* et *ta*, lequel est quelquefois impossible à distinguer de *va*). Quoique les autres textes ne fournissent point de parallèle à cette particule, l'emploi en est si fréquent et si libre

qu'il n'y a guère de difficulté à en admettre ici la présence. Peut-être faut-il reconnaître dans la suite un cas exactement semblable. Après *apamiti*, qu'il faut lire *apaciti* (✱ pour Ψ), les deux fac-similés portent *pasadha suyama*; le second mot est = *sañyamo*; quant au premier, il est impossible d'en tirer sans violence le *panesu* que font attendre les versions parallèles. Tout au plus pourrait-on lire *pasahi* pour *pasahi*, *pacuhi*; mais outre l's dental dont l'irrégularité ne saurait, à vrai dire, avoir un bien grand poids, et l'emploi de l'instrumental pour le locatif dont on a vu déjà plus d'un exemple, *paçu* n'est pas le mot consacré dans cette locution où figure soit *prāṇaṁ*, soit *bhātāṁ*. Si l'on se souvient de G., où *sādhu* est introduit à plusieurs reprises dans cette phrase, où, en particulier, nous lisons *apaciti sādhu pānesu sayamo*, etc., on sera disposé à corriger ici *apaciti pi sadhu*. On pourra admettre ensuite, ou que *paṇesu* a été omis accidentellement, ou que le seul *sañyama* a paru suffisant pour rendre l'idée exprimée ailleurs d'une façon moins concise. La lecture *dana* pour *sa* est un des exemples les plus évidents de l'avantage que l'ancien fac-similé garde en plusieurs rencontres sur le nouveau, et un des plus sûrs garants de notre droit de correction assez étendu à l'égard des lectures apparentes de l'un et de l'autre. — *h*. Ce membre de phrase était évidemment plus court ici que dans les autres textes. La lacune n'implique que neuf caractères; cinq au moins, *etaṁ vatavaṁ*, sont nécessaires pour le commencement de la phrase suivante.

Il n'en reste que quatre pour celle-ci. Dans ces conditions, il me paraît que l'on peut avec confiance corriger et compléter °dharmama[*galañ nama*]. On obtient de la sorte, sous une forme un peu plus rapide, un sens strictement équivalent à celui des autres textes et la seule restitution qui s'accorde avec les dimensions de la lacune; c'en est assez, je pense, pour faire passer sur ce qu'a d'insolite la confusion de **᳚** et de **᳚**. — *i. Sava* ainsi répété n'est autre que le *siva* employé, semble-t-il, à Kh. (voy. n. i), c'est-à-dire une autre forme de *siyá*, *syát*: soit — soit. Cf. *saye*, *saya*, pour *siya*, au commencement de la ligne suivante. Il faut donc lire la première fois *sava* pour *savo*, et compléter *sava* pour *sa*, après *putena*; la lacune se comble aisément: *bhatu*[*na sava svamī*]*kena*°. Lis. *mitasañthutena*. *Prativatīyena* à corriger en °*vaçiyena* (**᳚** en **᳚**) pour °*veçiyena*. *Saha* pour *sahu*, avec une orthographe prâcrite, à moins qu'on ne préfère corriger la lecture en *sadhu*; cf. au vi<sup>e</sup> édit (n. c) °*matradha* pour °*matrehi*. La lacune n'est qu'apparente; je lis *etha sa kaṭavo*, **᳚** pour **᳚** est une correction facile; *etha* = *atra* est, comme en d'autres passages, un équivalent de *idha* «ici-bas». La fin de la phrase est ici très remarquable et très curieuse; elle se peut, je crois, malgré l'isolement de notre version en ce point, interpréter avec certitude. Il suffit de la correction très légère de *vaṭiya* en *vaḍhiya* (**᳚** en **᳚**). *Nivaṭanika* s'explique assez par l'emploi de *nivaṭeti* constaté à Kh. et que nous allons retrouver ici même dans la suite; c'est un dérivé de *nivaṭana*,

pāli *nibbattana* d'où l'adjectif *nibbatanaka* (*Jātaka*, éd. Fausböll, I, 96) « qui produit ». Comp. le pāli *saṃvattanika*. *Jaca* peut être = *jaccā*, génitif de *jāti*; la forme *jatiya* serait cependant plus conforme aux habitudes de notre dialecte; je préfère donc le prendre comme représentant l'adjectif *jātya*, dans le sens de « pur, authentique, véritable », et je traduis : « voilà la pratique qu'il faut que les fidèles observent ici-bas, jusqu'à ce qu'elle leur vaille la prospérité véritable; » en d'autres termes, le mérite moral qui est la vraie richesse. — j. *Heṭarake* pour *hetarike* = *etārikhe*; k pour *kh*, comme dans *ku* = *khu*, etc.; nous trouvons d'ailleurs ici plusieurs cas où la cérébrale remplace la dentale d'une façon irrégulière. *Saye* = *siyā*. Cf. n. i. *Saṇṇayoki* pour *saṃṇayiko* par transposition des voyelles. — k. On remarquera le sandhi *taṃtha* = *taṃ atha*, *taṃ athaṃ*. Cf. un peu plus loin *parataṃnata* pour *parata aṇāṃta*, et plus haut n. f. Pour *nivakayati*, lis. *nivaṭayati*, 𑀭 pour 𑀭; au lieu de *ni*, c'est *no* qu'il faut lire; *saya* pour *siya*; *pane* = *punaḥ*. Malheureusement la fin de cette phrase et le commencement de la suivante sont fort obscurcis par la lacune. Nous en voyons assez pour être portés à penser que notre tablette différerait, au moins dans les termes, de celle de Kh. Dans ces conditions, il serait oiseux de produire des conjectures forcément fragiles. Une seule chose est certaine, c'est qu'il faut lire *ihaloka* pour *ihalobha* (𑀭 pour 𑀭). A partir de *taṃ athaṃ*, le texte, qui est intact, se rapproche exactement de celui de Kh., et redevient aisément



explicable. Il vaut mieux, pour le passage intermédiaire, reconnaître simplement notre ignorance; la condition de la pierre l'excuse suffisamment. — *l*. *Nivaṭi* pour *nivaṭeti*; une syllabe est tombée. *Itu* = *ito*, synonyme de *hida*, *iha*, comme le montre une fois de plus la phrase suivante. La lacune qui vient après doit n'être qu'apparente; car *haa* (१२) se peut sûrement corriger en ११, ११, ou même ४१, c'est-à-dire *athaṃ*, sous l'une des formes qu'il revêt successivement ici. *Parataṃnata* = *parata anaṃtaṃ*, cf. la note précédente, *paṇaṃ* à corriger en *puṇaṃ*. Compl. *prasavati*. Je corrige *hara* en *haca*, *hace*, १२ pour १२, comme nous y autorisent les cas déjà signalés où *v* se doit nécessairement corriger en *c*. Cf. par exemple in iv, n. f. Voy. du reste, sur ce mot et sur *prakhataṃtha*, le commentaire de Kh. *Nivaṭati* pour *nivaṭeti*. On rétablit la concordance exacte avec Kh. en lisant *ubhayatra* pour *abhaasa*; il n'y a réellement que le changement de १ en १ qui fasse quelque difficulté; au 1<sup>er</sup> édit, nous avons vu déjà notre facsimilé donner १ ou २ pour १, et nous avons depuis rencontré bien des cas analogues. Quant à १ pour १, il n'est pas besoin d'insister. Le changement de *ri* en *e* n'étant pas rare, *edha* pour *ṛiddha* peut à la rigueur être exact; il me paraît néanmoins beaucoup plus probable qu'il faut corriger १ pour १, et lire *iḍha*, comme en pâli. — *m*. Sur *ito*, cf. la note précédente. *Si athi* = *se athe*. Les mots suivants doivent s'interpréter ou se corriger *paratr' anatā*, *paratra anaṃtaṃ*, en substituant १ à १ et १ à १; *panā* = *puṇaṃ*,

comme ci-dessus. C'est évidemment *pasavati* qu'il faut lire, **7** pour **7**, comme à l'instant nous avons **7** pour **7**. Je ne puis douter qu'il n'arrive ici pour le dernier mot ce que j'ai pu constater à Kh., qu'une revision nouvelle ne le complète en °*maṅgalena*. En supposant que la pierre soit fidèlement reproduite, il ne nous resterait qu'à admettre que le graveur a oublié accidentellement la dernière syllabe. *Tina*, pour *tina*, *tena*, ne présente pas de difficulté; dans le *tra* apparent, on ne cherchera donc point autre chose que les restes plus ou moins défigurés, soit par les lecteurs, soit par le lapicide, soit par la détérioration du rocher, du mot *dhamma*°. La nécessité évidente de rétablir la concordance entre notre texte et Kh. me paraît devoir l'emporter ici sur les scrupules d'une critique trop timide.

L'ensemble de cette tablette se traduira donc de la façon suivante:

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Les hommes observent des pratiques variables [suivant les circonstances] dans la maladie, au mariage d'un fils ou d'une fille [G. et Dh. ont le pluriel], à la naissance d'un fils (Dh., Kh., K. : d'un enfant), au moment de se mettre en voyage. Dans ces circonstances et d'autres semblables, les hommes observent des pratiques variables. Mais ces pratiques qu'observe le grand nombre (Dh., Kh., K. : qu'ils observent), (Dh., K. : semblables aux femmes [telles qu'elles apparaurent au Buddha]; Kh. : sont semblables

au suc du fruit du manguier), à la fois nombreuses et diverses (*ces deux épithètes omises à Dh.*), sont sans valeur (Dh., K. : un amas de corruption) et vaines. Il faut cependant observer ces pratiques. Mais de pareilles pratiques (Kh., K. : elles) ne produisent guère de fruits; la pratique de la religion, au contraire, en produit de très grands. C'est à savoir : les égards pour les esclaves et les serviteurs, le respect pour les parents et les maîtres bons (*ces deux mots omis à Dh., J., Kh., K.*), bonne (*ce mot omis à Dh., J., Kh.*) la douceur envers les êtres vivants, bonne (*mot omis à Dh., J., Kh. K.*) l'aumône aux çramaṇas et aux brâhmanes. Ces [vertus] et d'autres semblables sont ce que j'appelle la pratique de la religion. Il faut qu'un père, ou un fils ou un frère, ou un maître (Kh., K. : ou un ami, un camarade, ou même un voisin) le dise : voilà ce qui est bien, voilà la pratique qu'il faut observer jusqu'à ce que le but soit atteint (K. : qu'il faut que les fidèles observent tant qu'elle produise leur avantage solide). On a dit : l'aumône est une bonne chose; mais il n'est pas d'aumône ni de charité comme l'aumône de la religion, la charité de la religion. C'est pourquoi il faut qu'un ami, un parent, un camarade donne ces conseils : « Dans telle ou telle circonstance, voilà ce qu'il faut faire, voilà ce qui est bien. » Convaincu que c'est par cette conduite qu'il est possible de mériter le ciel, on la doit suivre avec zèle, comme le moyen de mériter le ciel (Dh., J. : on doit pratiquer avec zèle le moyen de mériter le ciel). (Kh. et K.





\_\_\_\_\_ vāh \_\_\_\_\_ māñ-  
nati vā kiti vā ichati<sup>a</sup> ta-  
datvaye aññati . jane (14)  
dhaññamasusā susūsātāñ  
me dhaññāvatañ<sup>b</sup> \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ [.] etakāye \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ vā i \_\_\_\_\_ pa-  
lākaññati devānañpiye pā-  
latikāye vā (15) kiññi saka-  
le apapalesave puveya ti<sup>c</sup> [.]  
palisa \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ kajava \_\_\_\_\_

ta agena \_\_\_\_\_ na sa-  
vañ ca palititu \_\_\_\_\_  
(16) khadukena vā usathe-  
na vā<sup>d</sup> [.] usatena ca dukala-  
ta<sup>e</sup> \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ yaso vā kiññi vā ichati ta-  
datvāye aññatiye ca jane  
dhaññamasūsāñ susūsātuñ  
me<sup>a</sup> (22) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ ti devānapiye pā-  
latikāye vā kiti saka-  
le apapalisave puveya ti [.]  
(23) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ itijjita \_\_\_\_\_

khudakena vā usañc-  
na va [.] usañena cu dukala-  
tale [.]

## KHĀLSI.

(27) Devānañpiye piya-  
dasi lāja yaso vā kiti vā  
no mahāthāvā<sup>a</sup> manati ana-  
tā yañ pi yasa vā kiti vā  
ichati tadatvaye ayatiye cā  
jane dhamasusā susu-  
sāta ma ti dhamavatañ vā  
.nuvidhiyāta ti [.] etakāye de-

## KAPUR DI GIRI.

(21) Devānañpriyo priya-  
darci<sup>1</sup> raya yaço va kirti va  
na mahathavaha māñati añ-  
tra<sup>2</sup> yo pi yaço 'cñiñi va  
imati<sup>a</sup> tenatrasa ayatiya cu  
jane dhamasāñcusha<sup>3</sup> suçru-  
shaa me ti dhamavatañ cu  
anuvidhayatañ [.] etakāye de-

<sup>1</sup> Dans le fac-similé W., les syllabes *dar* et *ci* sont séparées par un court intervalle où semblent apparaître les traces d'un caractère indistinct.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °ti iñā°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °sañcāshu°.

vānaṃpiye piyadasi (28) lājā	vānaṃpriya priyadarṣi raya
yaso vā kiti vā icha <sup>b</sup> [...] yaço kiti va (22) ichati [...]	
aṃ cā kichi lakamati de-	yaṃ tu kici parakra.mati de-
vānaṃpiye piyadasi lāja ta	vānaṃpriyo priyadarṣi raya ta
savaṃ pālitiḥāye vā kiṃti su-	savaṃ paratikaye va satī <sup>b</sup> sa-
kale apapalisava siyāti ti <sup>c</sup> [...] kali <sup>1</sup> aparisave siya ti [...]	
ese cu palisakha <sup>d</sup> e	eshe tu pararave <sup>e</sup> yaṃ
apuṃne [...] dukale cu kho	apuṃṇaṃ [...] daṃkara ta <sup>2</sup> kho
ese khudakena vā vāgena <sup>e</sup>	eshe <sup>3</sup> vadakena vāgena
usuḥena vā anata agena pala-	usadhiṇata va .gena para-
lakamenā savaṃ palitidisa [...] kamaṇa savaṃ paritijī <sup>4d</sup> [...]	
pata <sup>f</sup> cu kho (29) usaḥena vā	eta <sup>5</sup> ca — usa <sup>6</sup> —
dukale [...]	

*Girnar.* — a. M. Kern a le premier reconnu le sens de *tadātpano* qu'il corrige avec raison en *tadāt-pane* = *tadātvane*, *tadātve* « dans le présent ». A cause du datif qui suit et du datif qu'opposent plusieurs versions, on pourrait songer à lire *tadātpāye*, mais on verra que K. porte également le locatif. Le sens de *dighāya* « dans la suite, dans l'avenir » est nettement déterminé par le rapprochement des textes parallèles. La lecture *janā* avait induit Burnouf dans des erreurs de construction qu'a déjà rectifiées M. Kern. La place de *me* qui choquait si fort le savant profes-

<sup>1</sup> Fac-similé W. °kale a°.

<sup>2</sup> Fac-similé W. °ra tu kho°.

<sup>3</sup> Fac-similé W. °ashe°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °rijijī°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °ita°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °ca isa°.

seur de Leyde s'explique aisément, quand on le construit, comme l'exige la comparaison de K. et Kh., non avec *jano*, mais avec *dhañmasususam̃* et *dhañmavutam̃*. En effet, malgré l'accord avec lequel les différents textes, à la seule exception de J., omettent l'anuvâra, c'est certainement *sususam̃* qu'il faut entendre; l'équivalence de la longue et de la voyelle nasalisée a pu contribuer à cette omission. *Susrusatam̃* et ses équivalents sont la troisième personne de l'impératif moyen; *anuvīdhīyatam̃* est la même forme, au passif, de *anu-vi-dhā* employé, comme il l'est en sanscrit, avec l'accusatif, au sens de « se conformer à. . . ». *Vutam̃* ou *vatam̃* est le pâli *vatta* (cf. Childers, s. v. *vattati*), le sanscrit *vr̥tta*, et signifie « devoir, pratique ». La construction de la phrase est d'une concision à peine régulière. Le sens, exprimé plus au long dans les versions parallèles, n'est pourtant pas douteux : « Piyadasi n'estime aucune gloire à l'exception de [celle-ci] : que le peuple, etc. » De cette construction un peu elliptique on peut rapprocher la construction de *yathā* dans le xii<sup>e</sup> édit, l. 8 à G. — b. Pour *kīti*, lis. *kītiṃ*, *kīrtiṃ*. — c. Lis. *yaṃ*, *kiñci*, *parākamate*. *Devānaṃpriyadasi* pour *devānaṃpriyo priyadasi*, par une inadvertance du graveur. *Ta* pour *taṃ*. Si l'omission de l'anuvâra n'était si fréquente, on pourrait penser que *ya tu* et *ta savaṃ* sont des orthographes intentionnelles pour *yattu*, *tatsarvaṃ*. *Pāratikaṃ*, dérivé de *pāratā*, tiré de *para*, et *hidatikaṃ*, tiré pareillement de *hida*, *idha*, ne signifient pas simplement « la vie à venir, la vie présente »,



mais « l'intérêt, l'utilité de la vie présente, de la vie à venir ». Cf. D., III, I. 22. *Kimīti*, nous l'avons vu déjà, annonce le style direct; il explique suffisamment l'absence, à la fin de la proposition, de l'*iti* que portent les autres textes. M. Kern a bien déterminé la forme étymologique de *parisava* qui est *parisrava*, comme le montre K. Il a, fort à propos, comparé *āsrava*, dans la terminologie buddhique. Il n'a pas remarqué que nous retrouvons le mot en pâli sous la forme *parissaya*, avec le changement assez rare de *v* en *y*. Son emploi dans le v. 328 du *Dhammap.* (cf. le comment.) et dans le v. 8 du *Khaggavisāṇasutta*, auquel renvoie Childers<sup>1</sup>, indique que, à l'idée principale de *péché, impureté morale*, il joint celle de *souffrance*, qui paraît aussi appartenir quelquefois à *āsrava* (cf. PWB). En somme, la notion de *danger, épreuve*, paraît bien, comme le veut Childers, impliquée dans le mot<sup>2</sup>. Il est clair qu'ici *aparīsava*, qu'il représente *alpapa°* ou *apapa°*, doit être, quant au sens, essentiellement équivalent à *aparīsava* de K.: « Puisse-t-il être (c'est-à-dire puisse-je être) tout entier exempt de péril. Mais le [vrai] péril, c'est le mal. » — *d.* Le langage du roi est très concis; évi-

<sup>1</sup> Voici ce distique :













Cātuddiso apatigho ca hoti  
 Saṃtussamāno itaritareṇa |  
 Parissayānaṃ sahitā aḥambhī  
 Eko care khaggavisāṇakappo ||

<sup>2</sup> Dans le passage du *Khaddhagav. S.*, je traduis : « Il traverse toutes les épreuves sans en être ébranlé. »

demment, dans sa pensée, ce qui est difficile, c'est d'atteindre complètement à ce mérite moral qui est l'objet de ses efforts. Je crois, malgré l'opinion de M. Kern, que Burnouf a raison de rapprocher *usaṭa* de *ucchrita* (et non *uechrita*, comme il a été imprimé par erreur), non de *utsrita*. Ce dernier mot ne paraît guère être en sanscrit usité dans le sens qui convient ici, et qui est, en effet, le plus ordinaire de *ucchrita* « élevé ». Je me fonde sur l'emploi pâli de *ussāpeti* = *acchrāpayati* « lever ». Il se peut d'ailleurs que l'influence obscure des dérivés de *sri* ait favorisé la forme *ussaṭa* pour *ussita*. — *e*. Il faut admettre que *dukaraṃ* a ici un sens *prégnant* : « cela est vraiment difficile, » qui supplée en quelque façon au comparatif, plus expressif, des autres textes.

*Dhauḷi*. — *a*. *Kiti* pour *kitiṃ* = *kittiṃ*. Compl. na [mahāthā]vā[hā...]. La comparaison de Kh. ne laisse pas de doute sur la manière dont il faut compléter la suite °vā[hā maññati aññata] : elle permet aussi de corriger avec certitude les caractères suivants qui ont été ou mal gravés ou mal lus, et qu'il faut restituer : *aṃ yaso vā°*. La correction de 8 en 𑀓 ne présente pas de difficulté, non plus que celle de 𑀓 en 𑀓 ; quant à la confusion de 𑀓 et de 𑀓, elle s'explique également, et nous en trouverons tout à l'heure d'autres exemples à Kh. (n. d). La construction est un peu plus développée et plus claire ici qu'à G. : Piyadasi considère qu'il n'y a de vraie et profitable gloire que celle qu'il ambitionne : la

nature en est ensuite exprimée au moyen du style direct : puisse le peuple, etc. — *b.* Corr. *tadatvāye* comme à J. Il faut lire *añyatiye*, comme à J., c'est-à-dire *āyatiye* « pour l'avenir ». Cependant, la lacune n'est que d'une lettre, et l'on regrette le *ca*; peut-être faut-il lire *āyati* ou *āyatiñ ca*, par la même locution adverbiale qui est usitée en pâli. *Sususātañ* peut n'être qu'une erreur matérielle comme *dhammāvatañ*, pour *susūsatañ*. Cependant, comme, à Kh., nous retrouvons la même orthographe, et de plus *anavidhiyāta*, il est très admissible que les trois formes représentent le pluriel (*ātañ* pour *añtañ*), fort naturel après un sujet collectif comme *jane*. — *c.* La lacune du commencement de la phrase se comble aisément : *etakāye* [*yaso vā kūtīñ*] *vā i* [*chati añ ca kīñce*] *i pa°*. *Vā* pour *va* = *eva*, par une confusion déjà signalée. *Apapalesave* pour *apapalisave*. *Puveya*, à corriger en *hoveya*, ് pour ്. — *d.* Il peut y avoir environ huit lettres de tombées après *palisa*. Elles se complètent approximativement : *palisa* [*ve tu añ apuññañ du*]; comme, d'autre part, après *°va* il n'y a place que pour cinq caractères, il faut certainement corriger et compléter *°du*] *kalañ ca* [*kho etañ añña*] *ta°*. Lis. *agena* [*palākame*] *na°*. *Palititu* ne peut être correct et doit, d'après J., se restituer *palitī* [*jī*] *tu* = *parityajitvā*. Il nous faut donc admettre que *tyaj* est exceptionnellement, et par un *samprasāraṇa* comparable au pâli *vidh* pour *vyadh*, changé en *tij* au lieu de *caj*. Le fait est d'autant plus curieux qu'il se reproduit ici dans le passage correspondant de Kh. et de K. : à

Kh. nous lisons (d'après mon fac-similé) *palitiditu*, qu'il faut corriger en *palitijitu*; le , tel qu'il s'écrit dans cet alphabet, au lieu de , peut aisément se confondre avec . Nous retrouverons du reste à Kh., vers la fin du xiv<sup>e</sup> édit, la forme *alocayisa*, correspondant à l'absolutif *ālocetpā* de G.; il la faut aussi nécessairement corriger en *alocayitu*. Il n'est guère permis de songer à une correction, graphiquement plus aisée peut-être, *alocayitpa* ( pour ); nous n'avons aucun cas certain de l'emploi, à Kh., de la ligature  de G. A K., le fac-similé W. donne *paritiji* qu'on peut aisément corriger en *\*tija* = *\*tyajya*; il est vrai que le *ti* ne doit pas être parfaitement net, puisque le fac-similé C. fournit *\*rijiji*; mais ce premier *ji* n'est pas bien formé et laisserait pressentir quelque erreur. Il est à croire que le graveur a voulu écrire *ca*; la ressemblance est grande en effet entre  et  dans l'alphabet du N. O. Faut-il attribuer à quelque faute commune, fondée sur cette confusion, l'accord, entre Kh., Dh. et J., dans cette forme exceptionnelle et irrégulière, *paritijita* pour *paricajitu*? Pour Kh., tout au moins, certains indices déjà signalés et la position géographique rendraient, à mon sens, la conjecture assez plausible. Elle est évidemment beaucoup plus suspecte en ce qui touche Dh. et J. La lacune qui suit n'est qu'apparente, comme le font sentir les autres textes. Lis. *khudakena* et *usatēṇa*.  au lieu de , comme plus haut,  pour , in Dh. v, n. e. — e. Compl. *\*tale*. Le comparatif est, comme

si souvent en sanscrit, employé avec une valeur de superlatif : « Mais cela est pour l'homme d'un rang élevé d'une excessive difficulté. »

*Jagada.* — *a.* Tous les détails qui peuvent intéresser cette version viennent d'être touchés dans le commentaire de Dh. où je renvoie. Lis. *susāsatañ*. Plus bas, outre *devānañpiya*, *kūñti*, le fac-similé B. donne la lecture *paritijitu*.

*Khālsi.* — *a.* La syllabe *hā* est omise. Kh. paraît, comme Dh., avoir employé la forme allongée *\*vāha*; elle se peut à la rigueur expliquer par un substantif *āvāha*; mais je crois bien plutôt à une transposition fautive de la longue, *\*hāthavāhā* pour *\*hāthāvahā*. Ma photographie paraît donner, pour les deux impératifs, la lecture *sususātu*, *anuvīdhiyātu*. Si elle se confirme, nous aurions ici la désinence active, au lieu de la moyenne; cela ne changerait rien à l'observation émise (in Dh. n. *b*) au sujet de l'avant-dernière syllabe. — *b.* Compl. *icha[tī]*, et de même, dans la phrase suivante, *[pa]lakamati*. — *c.* *Sukale* est une faute pour *sakale*, amenée sans doute par le voisinage de *dukale*. Le graveur très négligent de Kh. s'est laissé égarer par une antithèse qui n'existait que dans son imagination. S'il n'y a pas de faute matérielle, *siyāti* serait une forme parallèle de *siyā*; elle rentrerait, du reste, fort bien dans l'analogie de la formation pâli-prâcrite en *eyyāmi*, *eyyāsi*. Mais peut-être est-ce le sentiment même de cette analogie qui a induit notre

lapicide à répéter deux fois *ti*. Cf. ci-dessous, éd. XII, n. c, in Kh. Ma photographie porte correctement *pālatikāye*. — *d*. Lis. *palisave*, il n'y a presque pas de différence entre le *kh* tel qu'il est écrit à Kh. et la ligature pour *ve*, entre ് et ്. — *e*. *Vagena* est un mot difficile. Je ne vois que deux façons de l'expliquer. Il peut représenter le sanscrit *vargena* et signifier, avec *khudakena* : « par la foule des petits; » mais le substantif ne convient plus à la seconde épithète, *usaṇena*, qu'on est obligé d'en isoler d'une manière assez inattendue. D'autre part, l'n cérébral que porte K. dans ce mot ne s'explique guère dans cette hypothèse. On remarquera d'ailleurs que K. lit *khudakena vageṇa* et non *na vā vageṇa*. D'où la seconde conjecture : *vā* serait redoublé par erreur à Kh. où il faudrait rétablir *\*khudakena vageṇa* et analyser *\*kshudrakena vā agreṇa*. Il est certain que *agra* « un chef, un puissant », fait double emploi avec *usaṇa*; encore la présence s'en justifierait-elle par le désir de marquer dans les termes le rapprochement qui est dans la pensée, entre la grandeur de l'homme et la grandeur de l'effort qui lui est nécessaire, l'*agra parākrama*. La position qu'occupent les deux *vā* et qui paraît envelopper les deux mots *agena* et *usaṇena* dans un seul groupe, confirme cette interprétation : « soit pour un petit, soit pour un grand, un puissant; » c'est à celle-là que je crois devoir m'arrêter. Relativement à *palitidita* qu'il faut lire *palitijitu*, cf. in Dh., n. d. — *f*. La comparaison de K. met hors de doute la valeur de *pata*, qui correspond à *eta*, *etañ*. Au point

de vue graphique, la correction cesse d'être forte, si l'on admet, d'après les nombreuses analogies que l'on sait, l'orthographe *heta*, pour *hetam̃*. *Vā* = *eva* : « c'est surtout pour le puissant qu'il est difficile. »

*Kapur di Giri*. — *a*. Pour *çṛiṭi*, lisez *kiṭi*, ou peut-être *kṛiṭi* = *kirti*, c'est-à-dire *kīrtim̃*, ॠ ou ॡ pour ॢ. *Imati* se doit restituer *ichati*, ॡ pour ॢ. Pour l'apparent *tenetrasa*, c'est sûrement *tadatasa*, c'est-à-dire *tadataṃsi* = *tadātvane* de G., qu'il faut lire. Le *da* et le *na* étant presque impossibles à distinguer, la correction ne porte guère que sur *te* que je lis *ta*; le changement est insignifiant. Quant à la finale *sa*, cf. dans le 1<sup>er</sup> édit *mahanasasa* = *mahanasasi*. Il est évident que *ṭane* doit se lire réellement *jane*; il y a eu confusion entre ॠ et ॡ, comme entre ॢ et ॣ (cf. ci-dessus à plusieurs reprises) dans *suçrushaa*, pour *suçrushata*. Dans *anavidhayataṃ*, le vocalisme seul est blessé; il faut *anavidhiyataṃ*. — *b*. *Sati* ne peut être exact; la correction la plus simple, recommandée par la concordance des autres versions, est, en somme, *kiti*, c'est-à-dire *kīmti*, ॠ pour ॢ. *Sakali* = *sakale*, comme souvent. — *c*. Lis. *parisrave*. — *d*. *Daṃkara* pour *dukara*, *dukaraṃ*. Lis. *eshe khadakena*, c'est-à-dire *°khuda*. Le fac-similé de Wilson paraît avoir conservé des traces assez distinctes du trait supérieur du *kh*, ॠ, dont la disparition complète donne à la lettre l'apparence d'un ॣ dans le fac-similé du *Corpus*. Sur *vageṇa* = *vā age*°, cf. in Kh., n. e. Dans la suite, il y a ici des altérations sensibles. Il est sûr

qu'il faut corriger *dhi* en *ti* ou *'ti* (= *te*), 𑀘 en 𑀙 ou 𑀚 ; mais *usaṭiṇatava[a]gena* n'est pas encore satisfaisant ; en supposant même un sandhi par élision, il serait tombé une syllabe, il faudrait *usaṭin'aṇata* ; de plus, le *va* a sa place avant, et non après, *aṇata*, *aṇatra*. Sur *paritiji* ou plutôt *paricaja*, cf. in Dh., n. d.

Je traduis la tablette entière de la façon suivante :

« Le roi Piyadasi, cher aux Devas, ne juge pas que la gloire et la renommée apportent grand profit excepté [celle-ci:] (Dh., J., Kh., K. : excepté cette gloire et cette renommée qu'il recherche [à savoir]:) que dans le présent et dans l'avenir le peuple pratique l'obéissance à ma religion, qu'il observe les devoirs de ma religion ! Voilà la gloire et la renommée que recherche le roi Piyadasi, cher aux Devas. Tous les efforts que fait le roi Piyadasi, cher aux Devas, tous sont en vue des fruits pour la vie future, dans le but d'échapper à tout écueil. Or l'écueil c'est le mal. Mais certes la chose est difficile, soit pour le petit, soit pour le puissant (Kh., K. : soit pour le grand, pour le puissant), excepté par un effort puissant, en se détachant de tout. Mais cela est assurément difficile (Dh., J. : infiniment difficile) pour le puissant (Kh., K. : surtout pour le puissant). »





(3) prāṇānaṁ anāraṁbho sādhu<sup>b</sup> [...] eta vatavyaṁ pitā va putena va bhātā va mitasastutañātikena va āva paṭivesiyehi ida sādhu ida katavya<sup>c</sup> [...] (4) so tātā ka . u<sup>1 d</sup> ilokacasa<sup>2</sup> āraḍho hoti parata ca aṁnaṁtaṁ puṁṇāṁ<sup>3</sup> bhavati tena dhaṁmadānena [...]

## KHÀLSI.

(29) Devānaṁpiye piya-dasi lājā hevaṁ hā<sup>a</sup> [...] nāthi heḍisaṁ dāṁna<sup>b</sup> yādisaṁ dhaṁmadāne dhamasaṁvibhāgo ——— dhamasaṁbaṁdha [...] tata ese dāsabhatakasī samyāpaṭipati mātāpītisu sususā mitasaṁthutanā . . . tiḷānaṁ<sup>c</sup> samanābaṁbhanānā dāne (30) pānānaṁ anāraṁbho [...] ese vataviye pitināṁ<sup>d</sup> pi pute pi bhātinā pi savamiḷena pi mitaṣaṁthutāna avā paṭivesiyenā iyaṁ sādhu iyaṁ kaṭaviye [...]

## KAPUR DI GIRI.

(23) Devānaṁpriyo priya-darḷi raya evaṁ ahati [...] nathi eḍiḷaṁ danaṁ yariḷa<sup>4</sup> dharmadana dhamasaṁthavo dhamasaṁvibhago dharmasaṁbaṁdhi<sup>5</sup> va [...] ta itaṁ<sup>6</sup> dataṁbhataḷānaṁ samapaṭipati matapītushu suḷushu mitasathatañatu kana ḡramaṇabamanasa (24) dana praṇana anaraṁbho. [...] etaṁ vatāvo<sup>6</sup> pituna pi putrena pi va bhatena pi va mitrena<sup>b</sup> pi mitrasathatuna ava pativeḷiyena<sup>7</sup> ——— sadhu ide kaṭavi<sup>8</sup> [...]

<sup>1</sup> Le caractère est tout à fait indistinct dans le fac-similé C.; le fac-similé B. n'a que l'u de clair; mais B. lit *karu*, comme Burnouf d'après le fac-similé de Wilson.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °kacapa ā°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °puṁṇa bha°.

<sup>4</sup> Fac-similé W. °yāḍiḷa°; mais la ressemblance est si grande entre les caractères *ri* et *di*, qu'il est impossible d'être entièrement affirmatif.

<sup>5</sup> Fac-similé W. °baṁdho va°.

<sup>6</sup> Fac-similé W. °vataro°.

<sup>7</sup> Fac-similé W. °tiviḷi°.

<sup>8</sup> Fac-similé W. °tavo so°.

so tathā kalañṭa hidalokike	so° tatha karatañ ihaloka ca
cā kañ aladhe hoti palata ca	aradhiti paratra ca
aññatañ punā paṣavati	anatañ puññañ krasavabha.
. . tenā dhañmadānenā ‘[.]	(25) ti tena dharmadanena [.]

*Girnar.* — a. Toute cette tablette se rapproche étroitement de plusieurs parties de la ix<sup>e</sup> au commentaire de laquelle je dois tout d'abord, et d'une façon générale, renvoyer le lecteur. Ici, comme précédemment, je ne puis que repousser, pour *dharmadānañ*, l'explication de M. Kern. C'est « l'aumône de la religion, l'aumône des bons conseils et de l'enseignement religieux » qu'il faut entendre. Seul ce sens est compatible soit avec la valeur ordinaire de *dhañma*, soit avec l'intention générale du contexte. Le *dharmadāna* est si bien la préoccupation exclusive du morceau, que ce mot sert, à la fin, à le résumer tout entier; à lui seul, il représente toutes les expressions que nous trouvons accumulées ici. Or en quoi consiste ce *dhañmadāna*? Il consiste, de la part d'un père, d'un frère, etc., à avertir son fils, son frère, etc., que telle chose est bonne, qu'il faut observer telle conduite. Est-ce là ce qui se peut appeler « l'aumône avec piété, l'aumône pieuse »? N'est-ce pas rigoureusement « la charité, l'aumône des conseils religieux »? Le sens que l'analogie de sa première interprétation induit M. Kern à attribuer aux termes suivants en fait, je pense, ressortir l'insuffisance. « La justice dans les rapports, la justice dans la libéralité, la justice dans les relations [de

parenté] (*gerechte betrekking*), » sont des idées dont la dernière au moins me paraît bien obscure, mais qui toutes sont également étrangères aux préoccupations que manifeste le reste du passage. Si, au contraire, nous fondant sur l'explication que nous revendiquons pour *dhañmadāna*, nous conservons partout à *dhañma* sa valeur pleine et en quelque sorte indépendante, au lieu d'une simple fonction épithétique, nous entendrons « les relations, les libéralités, la parenté de religion », c'est-à-dire « les relations fondées sur la religion, les libéralités en religion, la parenté constituée par l'union religieuse ». Et ces termes trouvent leur entière explication dans la suite. Le roi va inviter un ami, un maître, un parent à faire l'aumône de la religion ; il marque d'abord que ce *dhañmadāna* forme le lien le plus solide entre amis, entre maître et serviteurs, entre parents. Ce qui, entre gens sans relation spéciale, n'est que l'*aumône de religion*, se peut appeler, avec une énergique concision, entre amis, l'*amitié de religion*, du maître au serviteur, la distribution, les *gages de religion*, entre parents, la *parenté de religion*. Tous ces mots ne sont ainsi que d'autres expressions, variées suivant les applications spéciales, de l'idée contenue dans *dhañmadāna*. C'est exactement ce que laissait attendre la fin de l'édit. Il faut encore comparer l'emploi, au viii<sup>e</sup> édit, de *dhañmayātā*, au ix<sup>e</sup>, de *dhañmamamañgala* ; ni l'un ni l'autre ne se peuvent traduire : « des courses justes, des pratiques justes, » ou, ce qui est tout un : « la justice dans les courses,

la justice dans les pratiques du culte, » mais, comme le contexte l'exige à l'évidence : « les courses de religion, les pratiques de la religion. » — *b.* Comme au ix<sup>e</sup> édit, M. Kern unit étroitement aux substantifs le mot *sādhu*; il en fait un simple qualificatif. S'il était besoin d'une preuve nouvelle en faveur de la fonction d'attribut que je lui prête, après Burnouf, on la trouverait dans la façon même dont le mot est ici placé. M. Kern l'a bien senti, et c'est ainsi qu'il a été forcé de rejeter le dernier *sādhu* au commencement de la phrase suivante; mais cette division n'est pas admissible. La comparaison du ix<sup>e</sup> édit ne permet pas de commencer la phrase suivante autrement que par *etañ*. Comp. aussi le iii<sup>e</sup> édit ci-dessus. On verra que, à Kh. et à K., la phrase, au lieu d'être ainsi articulée, se réduit à une simple énumération; le procédé est, en lui-même, très explicable; mais on ne saurait, sans violence, l'introduire à Girnar; il est clair, du reste, que, dans les deux cas, le sens revient essentiellement au même. La locution *tatra idaṃ bhavati* peut aussi bien ouvrir une énumération que préparer une proposition complète. Dans les deux cas, la signification de *bhavati* doit être soulignée, accentuée : « Voici les devoirs de religion établis, recommandés. » — *c.* Cf. n. *a* ci-dessus, et éd. ix, n. *g*, in G. Je n'insiste pas sur les corrections évidentes : *idaṃ*, *kataryaṃ*, etc. — *d.* Il faut certainement s'arrêter à la lecture *karu* que nous donne M. Burgess, d'accord avec la lecture probable de Prinsep et du fac-similé de Westergaard. *Karu*, pour

*karaṃ*, est l'équivalent exact des leçons de Kh. et K., *karaṃta* pour *karaṃto*, le participe présent, que nous retrouvons dans la phrase tout analogue du XII<sup>e</sup> édit (l. 4-5). J'en vois une preuve décisive dans la forme *karaṃ* (comme en pâli *gacchaṃ* à côté de *gacchanta*), XII, l. 4. C'est dans la suite de la construction que réside la difficulté. Je ne parle pas de *ilokacasa* qu'il faut évidemment lire *ihalokasa ca*. Si l'on fait abstraction des trois premiers mots, la proposition marche le plus naturellement du monde, *ārādho* et *puṇṇaṃ* étant sujets. Il ne resterait plus qu'à considérer le commencement de la phrase comme un nominatif absolu; et il faut avouer que, trouvant un point d'appui dans la construction, si habituelle, par l'absolutif, des exemples s'en produisent dans la langue du prâcrit et du sanscrit buddhique. Burnouf entendait *ihaloke ca saārādho*; mais son explication a contre elle les habitudes de la langue et l'analogie des passages plus ou moins identiques; elle n'est guère acceptable, ni au point de vue de la construction ni au point de vue du sens. M. Kern l'a en effet abandonnée. Il prend *ārādho* comme adjectif en se référant à l'usage pâli. Mais jusqu'ici l'emploi adjectif de *ārādha* en pâli ne repose, à ma connaissance, que sur une fausse lecture (cf. mon édit. de *Kaccāyana*, III, 7, et *Bālāvatāra*, éd. de Colombo, 1869, p. 69). D'autre part, la comparaison de Kh. où nous avons *hidatokihe . . . aladhe* montre clairement que *aladha* est substantif puisqu'il est accompagné d'un adjectif qui s'y rapporte. L'irrégularité que nous signalons à

G. s'y retrouve donc exactement; elle se complique même de ce fait que la seconde proposition, *palata ca*, etc., revient à ce sujet, *so kalaṃta*. L'expédient proposé au IX<sup>e</sup> édit (n. m, in Kh.), et qui consiste à prendre *pasavati* comme passif, présente plus de difficulté ici, puisque la pierre porte *pasavati* et non *pasāvati*. A K. seulement, la structure est irréprochable. *So* est tout d'abord le sujet de la première proposition *ihalokaṃ aradheti*, mais non de la seconde. *Paratra ca anataṃ puṇaṃ krasava bha. ti* exige deux corrections tout à fait certaines: il faut lire *prasava*, *h'* pour *h*, et compléter *bha[va]ti*. Il en résulte, comme seule construction possible, *paratra ca anaṃtapuṇaṃprasava* (pour °vo) *bhavati*, pour °puṇāpra° = °puṇāpra°, avec l'allongement de l'a du thème en composition; et *anaṃtapuṇāprasavo* est clairement un bahuvrīhi qui se rapporte au sujet *so tatha karaṃta* (pour *karataṃ*). Tout est donc ici dans l'ordre. Quant à G. et à Kh., je ne vois, en somme, d'autre issue que de considérer, ainsi que je l'ai marqué tout à l'heure, *so tathā karu* ou *kalaṃta* comme un nominatif absolu.

*Khālsi*. — a. Compl. °evaṃ āhā. — b. Lis. *dānaṃ*, etc.; je dois dire que mon fac-similé paraît lire °hedise dāne adisaṃ°, ce qui rentre parfaitement dans les habitudes dialectales de ce texte. On peut douter où il convient de couper la phrase. Après *dhaṃmasaṃbaṃdha*, on attend *va* que donne K. Peut-être se cache-t-il dans le premier *ta* de *tata*; il est plus pro-

bable que, devant *tata*, le graveur l'a omis par une inadvertance dont il est assez coutumier. — *c.* La lacune n'est qu'apparente. On remarquera *samanā-baṁbhanānā* pour *samanabaṁbhanānāṁ*. — *d.* Lis. *pitinā pi* ou *pitinaṁ pi*, *putena pi*; °*saṁthutena*. — *e.* Cf. sur cette phrase la dernière note, in *G.* *Kaṁ* ne se peut expliquer que comme = *ku* pour *khu* = *khalu*. Cf. ci-dessus, édit ix, n. j, in *Dh.* La lacune de deux lettres après *pasavati* n'est qu'apparente; rien ne s'est perdu.

*Kapur di Giri.* — *a.* Complétez *tata*; *itaṁ* pour *etaṁ*; il est impossible de décider si l'erreur est matérielle, ¶ pour ¶, *i* pour *e*, ou si nous sommes en présence d'une variante orthographique, comme plus bas dans *aradhiti*, pour *aradheti*, et ailleurs. Lis. *dasāmbha°* pour *dasābha°* ou *dāsabha°*; *saḡusha*; *mita-saṁthutaṇatakanaṁ*, pour °*ṇatika°*. Je ne crois pas que la cassure de la pierre à la fin de la ligne 23 ait enlevé aucune lettre : *ḡramaṇabamanasa* est un singulier collectif comme *dāsabhatakasi* à *Kh.* — *b.* *Vatāvo* = *vataṇvo*, *vaktavyah*; cf. plus bas *kaṭavi*. *Va mitrena* représente en réalité *suṇamikena*. Évidemment le graveur s'est laissé égarer par la ressemblance entre les caractères ¶¶¶ et ¶¶¶, d'où une confusion tout accidentelle. Lis. °*saṁthutana* pour °*saṁthutena*. Malgré son étendue, la lacune ne paraît avoir absorbé que deux caractères *idaṁ* (ou *ide*). — *c.* Cf. in *G.*, n. *d.*





[illegible]



kiṁti savapāsaṁdā bahusrutā ca asu kalāṇāgamā<sup>1</sup> ca āsu<sup>2</sup>  
 [...] (8) ye ca tatā tata pasāṁnā tehi vatavyaṁ<sup>3</sup> devānaṁpiyo  
 no tathā dānaṁ va pūjā va maṁṇate yathā kiṁti sāravaḍḍhī  
 asa savapāsaṁdānaṁ<sup>3</sup> bahakā ca<sup>4</sup> [...] etāya (9) athā vyāpatā  
 dhaṁmamahāmātā ca ithījhakhamahāmātā<sup>5</sup> ca vacabhūmi-  
 kā<sup>6</sup> ca aṇe ca nikāyā [...] ayaṁ ca etasa<sup>7</sup> phala ya ātpapāsaṁ-  
 davadhī ca hoti dhaṁmasa ca dīpanā [...]

## KHĀLSI.

(30) Devānaṁpiye piyadasī (31) lājā savā pāsādāni pavaji-  
 tāni gahathāni vā pujaṭi dānena vividhaya ca pujaṇe [...] ne<sup>a</sup>  
 ca tathā dāne vā puja vā devānaṁpiye manati athā kiti śāla-  
 vadhi śiyāti [...] śavapāsaṁdāna śālavadhī nā bahuvīdhā<sup>b</sup> [...] taṣa  
 ca iyaṁ mule a vacatuti<sup>c</sup> kiṁti taatapāsaḍa<sup>e</sup> vā puja vā  
 palapāsaṁdagalahā vaṁ<sup>7</sup> taṁ apaśakate va no śaya (32) apa-  
 kalaṁnaṣi lahakā vā śiyā taṣi taṁṣi pakalanaṣi pujaṭaviya cu  
 palapāsaṁdā tena tena akālana<sup>d</sup> [...] hevaṁ kalata atapāsaṁdā  
 bādhaṁ vadhiyeti palapāsaḍa<sup>8</sup> vā upakaloti<sup>e</sup> [...] tadā anatha<sup>f</sup>  
 kaloti atapāsaṁdā ca chanoti palapāsaṁdā<sup>9</sup> pi vā apakaloti [...] ye  
 hi kecha atapāsaṁdā puyāti<sup>g</sup> (33) palapāsaṁdā vā galahati

<sup>1</sup> Fac-similé C. °gama ca asu°.

<sup>2</sup> Fac-similé C °tavya d°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °dāna ba°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °kā va e°. Mais le fac-similé B. me paraît donner clairement ce qui est aussi la lecture de Kh.

<sup>5</sup> Bien que les fac-similés portent ㊦, qui est proprement le signe ㊦, avec la notation de l'*ā* redoublée, il ne semble pas qu'il y ait jour à une autre lecture que °thī (㊦).

<sup>6</sup> Dans °ta ata°, le second ta est rajouté au-dessus de la ligne.

<sup>7</sup> Depuis pala°, rajouté au-dessus de la ligne.

<sup>8</sup> Pi rajouté au-dessus de la ligne.

<sup>9</sup> Pā rajouté au-dessus de la ligne.

sa ve atapâsañḍabhatiyâ vâ kiti atapâsañḍa dipayema so câ punâ tathâ kâlota bād̥hatale upâhañti atapâsañḍa pi [.] samaviye<sup>a</sup> va sād̥hu kiñtīmanamanasâ dhañma suneñyu câ sususāyu vâ ti [.] hevañ pi devānañpiyasâ ichâ kiñti (34) savapâsañḍa bahuputâ<sup>i</sup> câ kalānāga ca hāveya ti [.] e va tatâ tatâ pasañnâ tehi vataviye devānañpiye no tathâ dānañ vâ pujâ vâ mañnate athâ kiti sālāvaḍhi ṣiyâ savapâsañḍa ti<sup>j</sup> bahukâ ca [.] etāyāthāye viyāpatâ dhañmamamahāmâtâ ithidhiyakhamahāmâtâ<sup>k</sup> vacabhumikâ ane vâ yâ nikāye [.] (35) iyañ ca etasâ phale yañ atapâsañḍavaḍhi ca hoti dhañmasa ca dipanâ [.] aṭhavesābhipitasâ<sup>l</sup> [.]

## KAPUR DI GIRI.

N'a conservé de cet édit que les dernières lettres qui semblent se lire :

(1) ——— hapatraca vepa.pitasa<sup>1a</sup> (.)

*Girnar.* — a. *Pûje* pour *pûjañ*. Je crois avec Wilson, contrairement à l'opinion de Burnouf et de M. Kern, qu'il faut lire, ici et à la ligne 8, *kiñti sâra*<sup>o</sup> et non *kitisâra*<sup>o</sup>. La forme n'oppose aucune difficulté, pas plus à la première qu'à la seconde analyse. Mais d'autres raisons me décident, et, tout d'abord, l'emploi, qui suit immédiatement, de *sāravaḍhi*; il prouve tout au moins que dans *kitisāravaḍhi*, il faudrait nécessairement considérer *kitisâra*, non comme un *tatpurusha* (Burnouf), mais comme un *dvandva*, à l'exemple de M. Kern. Cependant, nous n'avons

<sup>1</sup> Cette première ligne de l'autre face du rocher manque complètement dans le fac-similé W.

aucun motif de penser que le roi s'intéresse si spécialement à la *renommée*, à la *gloire* de toutes les sectes qui, après tout, sont des rivales de sa croyance à lui. Il nous a, au vii<sup>e</sup> édit, nettement expliqué ses sentiments; il entend les tolérer, les favoriser même, en raison du but moral et élevé que, au fond, toutes se proposent également; c'est le commentaire le plus expressif de notre *sāra*, leur *essence*. Quant à la restitution de *kiṃti*, l'emploi si fréquent de la locution dans ce texte lui prête *a priori* une certaine vraisemblance. On reconnaîtra aussi que cette introduction du style direct donne plus de clarté à la construction; *siyāti* de Kh., si, comme il est probable, il le faut résoudre en deux mots, démontrerait positivement que nous sommes en présence du style direct. On ne saurait guère hésiter, dès lors, à en chercher la marque dans *kiṃti*; il suppléerait ici, comme souvent dans nos inscriptions, l'*iti* qui manque, du moins à G., à la fin de la proposition. C'est aussi en partie sur le *ti* de Kh. que je fonde ma division des deux phrases; je coupe, comme Burnouf, avant, et non, comme M. Kern, après *savapāsaṃdānaṃ*. Il est en effet très naturel que *sāravadhi*, qui fait antithèse à *dāna* et à *pūjā*, soit présenté dans les mêmes conditions que ces deux mots, c'est-à-dire sans ce régime. Il est bien plus indispensable à la phrase suivante; *sava°* et *bahuvīdhā* sont en effet dans une corrélation directe, nécessaire. C'est pour ne l'avoir pas assez senti qu'on a donné de cette proposition des interprétations si peu significatives.

Par la particule *tu*, elle se présente comme une objection : « Mais le règne, l'empire, pour toutes les sectes [à la fois], de leur fond essentiel, implique bien des diversités. » En d'autres termes : Mais comment prétendre favoriser à la fois la puissance des doctrines fondamentales de toutes ces sectes, alors qu'il existe entre elles tant d'oppositions et de divergences ? La phrase suivante répond à ce scrupule : quelle que soit cette diversité, — telle est l'intention de l'expression distributive *tasa tasa*, pour *tasá tasá* comme *ya* pour *yá*, — toutes ont au moins un intérêt commun, ou, littéralement, cette puissance a une racine, une source commune, qui est la retenue dans le langage. Le roi enfin, fidèle à ses idées exprimées dans le vi<sup>e</sup> édit, n'entend pas que l'on compromette par des polémiques acerbes et irritantes, inspirées par un esprit de secte exclusif, les heureux effets que peuvent, comme il nous l'a expliqué, produire toutes les croyances ; car toutes, suivant lui, bien que dans des mesures diverses, poursuivent au fond un but identique (*sára*). — *b.* Burnouf isole *âtpapâsañdapûjâ* de la négation *no*, et comprend que l'on doit seulement honorer sa propre croyance, mais non blâmer celle des autres. La symétrie des deux *va-va* me paraît interdire cette construction. D'autre part, il n'est pas admissible que le roi défende d'honorer sa propre croyance, au moment même où il conseille de les honorer toutes en général. Il faut évidemment prendre *âtpapâsañdapûjâ* et *parapâsañdagarahâ* comme les deux termes, corrélatifs et étroitement liés, d'un

ensemble unique : il ne faut pas honorer sa croyance aux dépens des autres, ou faire le procès aux autres croyances, au profit de la sienne ; en d'autres termes, c'est la polémique que veut ici interdire le roi, et il la résout en ses deux aspects. La même observation s'applique au commencement de la phrase *yo hi koci*, etc., de la ligne 5. M. Kern a le premier reconnu le vrai sens de *lahukā* et de l'opposé *bahukā*, que nous trouverons plus bas : « respect et manque de respect, dénigrement. » Cf. le pâli *gāraṇa*. Les formations d'abstrait en *ka* ne sont pas rares en pâli ni dans le sanscritbuddhique ; j'en réunirai ailleurs des exemples. Il n'est pas besoin d'insister sur *asa* = pâli *assa*, védicque *asat*, équivalent de *syāt*. Burnouf, qui s'est trompé sur l'analyse de *apakaraṇamhi* = *a* + *praka*°, c'est-à-dire « dans la non-occasion, quand il n'y a pas lieu », et sur la lecture *prakaraṇe* qu'il transcrivait *pi karaṇe*, garde l'avantage sur M. Kern, à propos de *pūjetayā*, qu'il traduit *pūjetavyā*. La comparaison de Kh. ne peut plus laisser aucun doute à ce sujet. Kh. montre aussi que notre texte contient une légère erreur ; au lieu de *prakaraṇena*, c'est *prakāreṇa* qu'il faudrait. Cette rectification nous dispensera de joindre, comme on a fait jusqu'ici, *tena tena prakaraṇena* à la proposition suivante. Sans parler de l'analogie des autres phrases qui commencent par *evaṃ karaṃto*, il y a une correspondance significative entre *tamhi tamhi prakaraṇe* et *tena tena prakāreṇa* : « Il faut au contraire honorer les autres sectes en diverses manières suivant les circonstances. » — c. Le fac-



similé B. ne permet d'admettre d'autre lecture que *karaṁ* ou tout au plus *karuṁ*; dans les deux cas, nous avons certainement, comme le démontre *kalata*, pour *kalamte*, à Kh., le participe présent, *karaṁ* = *karaṁto* ou *karuṁto*. Cf. éd. xi, l. 4, à G., et la note. J'ai à peine besoin de faire remarquer que cette lecture *pūjetavyā* condamne définitivement pour cette phrase la construction et la traduction de M. Kern. — *d.* *Karoto* pour *karuṁto*. Il est impossible de décider si *chaṇati*, sanscrit *kṣhaṇoti*, n'est point passé dans une autre conjugaison. Cependant la présence à Kh. de la forme *chaṇoti*, jointe à l'extrême facilité de la confusion de *च* en *क*, rend la restitution *chanoti* très plausible. — *e.* Je ne crois pas qu'il faille lire, comme on a fait jusqu'ici, *savaṁ* en un seul mot = *sarvaṁ*. Le pronom *yo* exige un corrélatif, je le reconnais dans *sa*; *vaṁ* pour *ve* (l'inverse de *pūje* pour *pūjaṁ* à la première ligne) ou pour *vā* = *va*, comme souvent; Kh. a *ve*, ce qui me fait pencher pour la première hypothèse. La phrase se construit d'elle-même; il est tout simple que les deux verbes, qui viennent d'être exprimés, soient maintenant sous-entendus. Il est sensible que nous obtenons de la sorte un parallélisme bien plus naturel entre les deux membres de phrase, *sa vaṁ*, etc., et *so ca puna*, etc., qui se font antithèse. Burnouf avait bien rapproché les deux moitiés de la période que M. Kern a eu tort de disjoindre. *Kiṁti* marque exactement que les mots qui suivent expriment la pensée, l'intention qui inspire ce zèle, maladroit au dire de Piyadasi. *Karāto*

pour *karaṃto*. *Bādhataraṃ*, au sens du superlatif : « très fort ». — *f*. Lis. *sādha*. Sur l'm de *maṇamaṇ-ṇasa*, addition euphonique entre deux voyelles, cf. les cas analogues du pâli, dans Kuhn, *Beiträge*, p. 63. M. Kern a bien vu que *sraṇāju* est pour *sruneju* = *sruneju*; comp. *jamā* pour *yāvat* au 1<sup>er</sup> édit, etc.; mais il a eu tort de préférer la lecture *pasaṃserā*; Kh. prouve à l'évidence qu'il faut lire *susaṃserā*, c'est-à-dire *sussūseraṃ* du pâli. Quant au sens du mot, il ne peut être exactement : « obéir »; on ne saurait exiger que la tolérance soit poussée à ce point; mais de deux choses l'une : ou le mot est pris avec la valeur de « respecter, honorer », dérivée de l'idée d'« obéir » (cf. plus haut, à propos de *susā*, m<sup>e</sup> édit, n. b, in G.); ou, ce que le rapprochement de *sruneju* rend pour moi encore plus probable, il est employé, exceptionnellement, dans son sens étymologique : « qu'ils écoutent et aiment à écouter ». — *h*. *Āsu* pour *assu*. — *i*. *Vataviye* de Kh. ne permet pas de douter qu'on n'ait eu réellement en vue ici l'orthographe *vataṇyaṃ*; d'où il suit qu'il faut lire *tehi* en un seul mot, et non en deux avec M. Kern, et traduire : « ceux qui... doivent [se] dire... ». *Pūjā* équivalent de *pūjāṃ*. J'hésite d'autant moins à corriger *bahakā* en *bahukā* que la révision du texte a restitué plus haut la forme *lahukā* (c'est du reste la lecture de Kh.); sur le sens du mot, cf. ci-dessus, n. b. — *j*. Complét. *athāya vyā*. J'ai déjà marqué précédemment (v<sup>e</sup> édit, n. c, in G.) que, pour *vacabhūmika*, je m'en tiens provisoirement au sens admis par Burnouf; j'y

suis surtout déterminé par l'emploi assez étendu et généralisé de *vaccasodhaka* dans le Mahâvamsa, où il paraît signifier *veilleur de nuit*. — j. *Etasa* est malheureusement bien indéterminé; cependant la seule application naturelle me paraît être celle qu'y cherche Burnouf: «le fruit de cette institution». Il me semble en tout cas évident, quelque vague que l'on veuille garder, que le mot ne peut s'appliquer qu'aux idées, à la conduite du roi, non à celle qu'il conseille à ses sujets; la recommandation en est trop éloignée. Mais alors il s'ensuit que *âtpapâsāṃḍa* désigne la propre croyance du roi, «ma propre croyance»; c'est ce que confirme l'expression *dhammasa dipanā*; *dhamma* ainsi employé absolument désigne toujours la vraie religion, la religion du roi.

*Khâlsi.* — a. Lis. *pujeti*. Si le modèle de Kh. correspondait exactement au texte de G., il devait porter *\*pujāye pujayati ne ne ca°*. La ressemblance entre le 𑀧 final de *pujāye* et le 𑀧 suivant a pu amener de la part du graveur l'oubli des mots *pujayati ne*; mais il est impossible de rien affirmer, ces mots n'étant pas indispensables au sens. Sur la fin de la phrase, cf. la n. a, in G. — b. Lis. *\*pāsaṃḍānaṃ sālavaḍḍhi°*. *Nā* est sûrement fautif; c'est *tu* qu'il faut lire, par le changement de 𑀧 en 𑀭; nous trouverons plus bas l'exemple inverse (n. j). — c. La répétition, au sens distributif, de *tasa*, importe à l'intelligence de la phrase; je suppose que c'est par une inadvertance du

lapicide que l'un des deux manque ici. C'est en réalité *atapâsaḍa* qu'il faut lire : le second **Λ** est rajouté au-dessus de la ligne ; évidemment le graveur, ayant écrit par interversion *taa* pour *ata*°, a voulu corriger, mais en rétablissant le *ta* à sa vraie place, il a négligé d'effacer le premier. Le même cas se reproduit aussitôt dans *atapâsaḍavâ pujâ vâ*, qui serait pour °*saṃ-ḍapujâ vâ*, comme à G. ; il est moins probable qu'il faille lire °*pâsaṃdasâ pujâ vâ*, quoique la confusion entre **ḍ** et **Ḍ** ne soit ni difficile ni très rare. Peut-être devons-nous avoir recours au même expédient pour nous rendre compte des caractères *taṃ apaṣa-kate va*. Voici à peu près comme est ici gravé le texte :

८ ५ ८ ॡ १ १ ५ ६  
 ५ ६ ६ १ ॡ ८ ॡ १ ६ ॡ ५

Si, au lieu d'ajouter les mots qui sont dans l'interligne, nous les substituons aux caractères auxquels ils sont superposés, nous obtenons un texte exactement pareil à celui de G. ; c'est à coup sûr une puissante recommandation pour cette conjecture, d'autant plus que les caractères soupçonnés ne donnent pas, tels que nous les livre le fac-similé, un sens satisfaisant. Il faut avouer pourtant qu'il y a deux difficultés à ce système : d'une part, nous ne sommes pas en état d'expliquer leur introduction accidentelle, et en second lieu, il me semble que nous pouvons, au prix de deux corrections qui n'excèdent pas les droits que nous donnent ici le désarroi et les négligences

sensibles du texte, leur restituer une valeur utile. Je proposerais de lire *atapasaḍakate va*; *ata* pour *taṃa* comme nous avons à l'instant *taa[ta]pāsaṃḍa*; d'où ce sens: « dans l'intérêt de sa propre croyance »; ce serait le pendant exact de l'expression *atapāsaṃḍa-bhatriyā* que nous avons rencontrée à G. et que nous retrouverons tout à l'heure ici même. Je préfère d'autant plus la première hypothèse, que les caractères suspects paraissent, d'après mon fac-similé, avoir été expressément rayés; du moins portent-ils une ligne transversale qu'il est malaisé de considérer comme une érasure accidentelle de la pierre, puisqu'elle ne s'étend qu'aux lettres douteuses. *Sayā* pour *siyā*. — *d.* Lis. *apakalanāṃṣi*, en transposant l'anuvāra. Il est évident que, pour *akālana*, c'est *pakālena* qu'il faut lire. Cf. in G., n. b. — *e.* Lis. *kalaṃta* ou mieux *kalaṃte*. *Vaḍhiyeti*, pour *vaḍhayati*, comme le prouve la construction de *upakaloti*. Il s'ensuit que *atapāsaṃḍā* est = *°pāsaṃḍaṃ*. Lis. *palapāśada pi vā*, pour *°pāsaṃḍaṃ*; *pi*, qui est rajouté au-dessus de la ligne, a été introduit en mauvaise place. — *f.* C'est encore une correction insuffisante qui prête ici au texte une apparence d'incorrection. Le lapicide avait gravé *taanatha*; il a ensuite entre *ta* et *a* corrigé *dā*, mais sans effacer la lettre *a* à laquelle en réalité le nouveau caractère doit être substitué. C'est, au fond, *tadānatha* qu'il faut lire, c'est-à-dire *tadāṃnatha*, *tadāñnatha*. — *g.* *Kecha* pour *kechi* = *kaçcit*. *Puyāti* pour *puyeti* = *pājeti*, *y* pour *j*, comme nous en avons eu déjà des exemples, surtout à K. Ou bien le *ja* est-il

tombé : *puyāti* pour *pu[ja]yāti*, *pujayati*? L'*ā* long, pour *e*, me fait incliner vers la première hypothèse. Je passe sur les petites irrégularités de détail; chacun les corrigera à première vue. — *h*. Lis. *samavāye*. Dans *sunēmyu*, l'anuvāra est encore une fois transposé pour *suneyuṃ*. — *i*. °𑀧𑀭𑀮 pour 𑀧𑀭𑀮, la faute est commune. Compl. *kalānāgamā ca*. Ma photographie paraît donner la lecture *kayānā*; elle concorde mieux avec l'orthographe du v<sup>e</sup> édit. Malgré l'*ā* long de *hāveya*, c'est *huveyu* qu'il faut rétablir; cf. à G. (l. 6) *sādhā* pour *sādhu*. Nous avons plus haut à Dh. le singulier *huveya*. — *j*. *Savapāsaṃdatī* doit nécessairement être corrigé en °*pāsaṃdanā* pour °*pāsaṃdānaṃ*. Cf. ci-dessus, n. *d*, la correction de *nā* en *ta*. — *k*. La lecture *itthidhi*<sup>o</sup> démontre que, de même, à G., c'est bien *itthijha*<sup>o</sup> qu'il faut lire. Corr. *nikāyā*. — *l*. On voit que notre texte contient ici, comparativement à celui de G., une courte addition, nous en trouvons également des traces à K. Bien qu'elle soit déparée par plusieurs fautes ou confusions de lecture, elle se laisse rétablir avec certitude : *aṭhavāsābhisitasā*, et quoique la formule soit ici plus concise que d'ordinaire, elle se traduit sans hésitation : « [De Piyadasi] (donné par Piyadasi) sacré depuis huit ans, » c'est-à-dire, dans la neuvième année de son sacre. Mon fac-similé est venu après coup prêter à cette restitution une garantie matérielle.

*Kapur di Giri*. — *a*. Ces quelques mots, les seuls que K. ait conservés de notre tablette, ouvrent l'ins-



cription sur l'autre face du rocher. Elle est en général beaucoup moins bien conservée que ne le sont les caractères du côté opposé, et la condition de la pierre en rend d'ailleurs la reproduction infiniment plus difficile et plus imparfaite. Les anciens explorateurs n'avaient même rien reconnu de cette première ligne. On ne saurait donc s'étonner de l'extrême incorrection de ce fragment. Les traces qu'il nous conserve suffisent, je pense, grâce à la comparaison de Kh., pour le reconstituer avec une extrême vraisemblance. Les trois derniers caractères sont sûrement *sitasa*; si l'on rétablit *bhi* dans la lacune, on n'hésitera pas à lire *vasa*, pour *vepa*, les deux signes qui précèdent; comme on en peut juger par le signe *si*, il n'y a pas très loin du *h* à l'*ḥ*. Il ne serait pas étonnant du reste que le déchiffrement antérieur de Kh. eût pu influencer malencontreusement le général Cunningham dans son examen de K. Quoi qu'il en soit, ces corrections me paraissent hors de doute. Elles impliquent, pour le caractère d'avant, la lecture *tha* ou *ta* à laquelle il se prête sans peine. Restent les signes *ḥh*. On les peut, sans trop d'effort, amener à correspondre au texte de Kh., en corrigeant *ḥh*, c'est-à-dire *dipānā ca*. Mais il est impossible d'arriver ici à la certitude, étant donnée la perte de toute la partie antérieure de l'inscription.

Voici, en résumé, ma traduction de cet édit :

« Le roi Piyadasi, cher aux Devas, honore toutes les sectes, ascètes et maîtres de maison, il les honore (*ces*

*trois mots manquent à Kh.)* par l'aumône et par des honneurs de divers genres. Mais le [roi] cher aux Devas attache moins d'importance à ces aumônes et à ces honneurs qu'au vœu de voir régner [les vertus morales qui constituent] leur partie essentielle. Ce règne du fond essentiel de toutes les sectes implique, il est vrai, bien des diversités. Mais pour toutes il a une source commune, qui est la modération dans le langage; c'est-à-dire qu'il ne faut pas exalter sa secte en décriant les autres, qu'il ne faut pas les déprécier sans [légitime] occasion, qu'il faut au contraire en toute occasion rendre aux autres sectes les honneurs qui conviennent. En agissant ainsi, on travaille au progrès de sa propre secte tout en servant les autres. En agissant autrement, on nuit à sa propre secte en desservant les autres. Celui qui exalte sa propre secte en décriant les autres, le fait à coup sûr par attachement pour sa propre secte, dans l'intention de la mettre en lumière; eh bien! en agissant ainsi, il ne fait au contraire que porter à sa propre secte les coups les plus rudes<sup>1</sup>. C'est pourquoi la concorde seule est bonne, en ce sens que tous écoutent et aiment à écouter les croyances les uns des autres. C'est en effet le vœu du [roi] cher aux Devas que

<sup>1</sup> Je rappelle que la comparaison du vii<sup>e</sup> édit importe à l'intelligence de ce morceau. Le roi estime que, par le but qu'elles poursuivent essentiellement, par leur *sāra*, toutes ces sectes se rapprochent au point de se confondre; il est dès lors naturel qu'il tienne leurs intérêts (au sens moral et élevé, bien entendu) pour étroitement solidaires.











nañpiyasā [...] (37) savatā  
 vasati bañbhanā va sama  
 vā ana vā pāsañḍa  
 gihithā vā<sup>1</sup> yeṣu vihitā-  
 ṭhasa agine . sususā mā-  
 tāpitisusā gulū-  
 susa mitāsathatasahāya-  
 nātikesusuṣa bhātikāsa  
 gāmāpaṭipati dañḍhalititā<sup>2</sup>  
 [...]tesaṃ te(?)tā poti . pasa-  
 ghāte vā vadhe vā abhilātānaṃ  
 vikhi nikhamane<sup>3</sup> [...] (38)  
 yesaṃ vāpi vāvihitānaṃ  
 sine pe avipāhine etānaṃ  
 mitasaṃlūtāsapānatike va-  
 yāsanaṃ pāpanāta<sup>1</sup> [...] tatā  
 so pi tanāmevā<sup>1</sup> upāghātā  
 pati [...] paṭibhāgaṃ cā  
 esa savamanayanaṃ gu-  
 lacate mā devānaṃpiya-  
 sā<sup>2</sup> [...] nāthi ca se janapade  
 yātā nāthi ime nikāyā  
 ānaṃtā<sup>1</sup> yenesa (39) bañ-  
 bhane ca samane cā nathi  
 cā kuvāpi janapadasī yātā  
 nathi mūnisānaṃ ekatalasā  
 pi pāsaniṣi no nāma pasāde<sup>2</sup>  
 [...] se avatake jane tadā ka-  
 liṃgesu...pi(?)nete<sup>2</sup> cā ma-  
 ta cāpe pavuḍha . ba . tatā

nañpiyasa [...] tadhatanatra  
 (4) vasathi braṃaṇa ṇraṃaṇa  
 va añe vaṃ pashañḍa  
 graheṭhi va yesu vihitā-  
 ṭsha agrabhutisuṇruṣha ma-  
 tapitisha suṇruṣha miroṣa  
 saṇruṣha mitasaṃtatasahaya-  
 (5) ñatikesu dasaṭṭakanaṃ  
 samaṃpratipapa dri.ṭṭita<sup>1</sup>  
 [...]tisaṃ<sup>1</sup> tataṃ bhoti apā-  
 gaṭho va vadhaṃ vadho ca  
 aṇanata<sup>2</sup> nikamaṇaṃ [...] pasha  
 vaṃpi saṃvihitānaṃ  
 sava avipraani atāsha  
 matasathatasāhayañatika<sup>2</sup> va-  
 sana (6) prapunaṭi [...] tataṃ  
 taṃ pi tesha va upāghato  
 bhoti [...] paṃtibhagaṃ<sup>1</sup> ca  
 ataṃ saṃvemaneyanaṃ ga-  
 rumataṃ ca devanaṃpriya-  
 sa [...] nathi ca<sup>1</sup>

ekatarihi

paṇḍehi na nama prasado  
 [...]so yamatroja ta.na tada ka?  
 lagre hata ca ma-  
 taṃ ca apavaa ca tato ta

<sup>1</sup> Cf. fac-similé W.; fac-similé C. °taṃ(?)sha.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °sha datasā°.

putebhâga va sahasâ-  
bhâga vâ aja galumate  
vâ devanâmpiyasâ [. ] (4o)

(1)

— vanapanake ichama (2) sa-  
vata — yama samavaliya  
madavañ ti [. ] iya vû mu°  
— (3) devanâñ-  
piyesâ [. ] ye dhammavijaya  
sa cape(?)nâ ladhe° devâ-  
nañpi . . . ca (4) sa-  
vesa ca atesu asasu (?)  
pi châjane. . sa° [. ] tesa ate  
añtiyoge nâma yone . . .  
la. câ tenâ (5) añtiyogena  
catali 4 lajâne tulamaye  
nâma auntekina nama mâkâ  
nâ(6)ma alikasadale nâma°  
nicañ coḍapañḍiyâ avañ  
tañbapañniyâ hevamevâ  
hevamevâ° (7) . palâjâ viṣma-  
vasi [. ] yonakabojesu nâ-  
bhakunâbhapañtisam bhoja-  
pitinikesu (8) adhapuladesu°

(7) ḡatabhaga va sahasra-  
bhagañ va aja garâmalâ-  
tara devanañprijasa° [. ]  
yo pi ca aprakati yati cha(?)  
mitaviyamate ta devanañ-  
prijasa yañ ḡako cha(?)ma-  
naya [. ] ya pi hi aṭabi deva-  
nañprijasa aaṭañ bhoti  
tati anadeti ananija piti hana-  
trape pi ca pabhatre (8) deva-  
nañprijasa vacati tisha kitri  
a tatra payane(?) ca aññeyasu  
bicha . ti hi° devanañprijyo  
savabhataññ ?ḡhati  
suyama samavariya va bha-  
si [. ] iyo cu ma-  
ti maṭṭaṇṇa° devanañ-  
prijasa [. ] yo dharmavijayo  
sa nañḡana° ladhañ deva-  
nañprijasa ia ca sa-  
vashu cañañteshu(9) ashushu  
pi yojaṇaḡado(?)sha [. ]?vañ  
añtiyoko nama yonaraja pa-  
rañ ca tenañ añtiyokena  
catura 4 rajaño turâmaye  
nama añtikini nama maka  
nama alikasudaro nama  
nici (?) coḍapañḡa ava  
tañbapaññniya hevameva  
henaraja visha-  
tini° [. ] yanakañboyeshu ni-  
bhakanabhatina (10) bhoja-  
pitinikeshu añḡhrapulideshu



savatā devānapiyasā dhañ-  
mānucūthi anavatañti [.]  
yāta pi duta [9] devānāñpiyasi  
niyañti " te (?) pi sutu  
devānāñpiniya lava-  
vutañ mādhunañ (10)  
dhañmānusathi dhamma  
anuvidhiyañ añnuvidhi-  
yisā cā ye . . lodha [.]  
(11) . takenā " hoti savatā vi-  
jaye [.]  
pitilase se gadhā sā hoti  
piti hoti dhañmavijayañ (12)-  
si [.] lahakā ve kho sā  
piti pālañti kameve maha-  
phajali manañti " devānāñ-  
piye [.] (13) etāye cā aṭhāye  
iyañ dhañmalipi likhitā kiti  
putā pāpotā me ana (14) na-  
va vijaya ma vijayataviya ma-  
nisu " [.] sayakasi no vija-  
yasākhañ ti . cālañ va (15)  
dadatā vā locepa " tameva  
cā vijayañ manata ye dhañ-  
mavijaye [.] se hidalo-  
kikapalalo (16) kiye savā ca  
ku nilati ho . u yā malati  
pāpi hidā . lokikapalalokikā " [.]

savatañ devanañpiyasa dha-  
rmanaṇṇathi anavaṇṇaṇti " [.]  
yata pi devanañpiyasa deta  
navañcañti " ti pi ṇrutu  
devanañpiyasa dharma-  
vuṇṇaṇ tivena  
dha(?)manuṇṇathi dharma  
tunavidhiyati ananavi-  
yoka . ca ṇa . judhra [.]  
etakena bhoti savatañ vi-  
jayo vijayo " [.] (11) vi(?)jayo  
pitirasu so ladho (?) bhāti  
priti dhamavijavani  
[.] laṇṇaka va (?) kho (?) sañ  
priti paratikamevañ maha-  
phala meṇati " devanañ-  
priyo [.] etāri ca athaye  
ayo dharmadipi dipito kiti  
putra papatra me asu ca-  
tañ vijayu ma vijaṇṇaṇ ma-  
ñeṇṇa " [.] ? ṇyo vija-  
ṇṇa ti cala va  
dadata ca roṇṇetu " tañ va  
ṇa vija mañṇaṇ (12) yo dhañ-  
mavijaya [.] ta iprea-  
viko " paralokiko sava ca  
vivati bhotu ya nama rata  
sa i hidelokika . paralokika [.]

## GIRNAR.

(1) ——— ? patasahasramātraṃ<sup>1</sup> tatrá hataṃ<sup>2</sup> bahu<sup>3</sup> tá-  
vatakaṃ mata<sup>4</sup> [.] tatá<sup>5</sup> pachá adhaná<sup>6</sup> ladhesu kaliṃgesu<sup>5</sup>  
tívo dhaṃmavá<sup>7</sup> (5) ——— vadho va maraṇaṃ va apaváho  
va janasa taṃ<sup>7</sup> bādhaṃ vedanamata ca ganamata ca devā—  
(3) ——— pá (?) mātāpitari susuṃsá gurususuṃsá<sup>8</sup>  
mitasaṃstataśahāyañātikesu dāsa<sup>6</sup> ——— (4) ——— ya-  
ñātiká vyasanaṃ prāpuṇoti [.] tatá<sup>9</sup> so pi tesāṃ<sup>10</sup> upaghāto  
hoti [.] paṭibhato<sup>11</sup> cesá sava<sup>4</sup> ——— (5) ——— i<sup>6</sup> yato<sup>12</sup>  
nāsti mānusānaṃ<sup>13</sup> ekataramhi pásaṃḍambi na nāma pásā<sup>14</sup>  
[.] yāvatako jana tada (6) ——— naya saka vamiṭave<sup>8</sup>  
[.] yā ca pi<sup>15</sup> aṭaviyo devānaṃpiyasa na . . . pijite páti<sup>16</sup> (7)  
——— savabhū . tānaṃ . aha . tāṃ<sup>17</sup> ca sayamaṃ ca  
sama<sup>18</sup> . . . ceraṃ<sup>19</sup> ca mādava<sup>20</sup> . . (8) ——— yonarája<sup>21</sup>

<sup>1</sup> Fac-similé C. °sapasamātaṃ°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °vato ha°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °baha tā°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °adhū(?)nā°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °ligesu°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °tíve dhaṃmavāyo°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °ta bá°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °gutasu°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. °tata so°.

<sup>10</sup> Fac-similé C. °tesa u°.

<sup>11</sup> Fac-similé C. °ghāto páti paṭibhago°.

<sup>12</sup> B. °mī ya°.

<sup>13</sup> Fac-similé C. °nāstā manu°.

<sup>14</sup> Fac-similé C. °śāde yā°.

<sup>15</sup> Fac-similé C. °yā va pi°.

<sup>16</sup> Fac-similé C. °piyasa pījite sātī°.

<sup>17</sup> Fac-similé C. °chātiṃ ca°.

<sup>18</sup> B. °samaṃ . . .°.

<sup>19</sup> Fac-similé C. °cāiraṃ°.

<sup>20</sup> Fac-similé C. °dava ca°.

<sup>21</sup> Fac-similé C. °rājā pa°.



paraṃ. ca tena<sup>1</sup> catpāro rājāno turamāyo ca aṃtakāna<sup>2</sup> ca  
 magā ca<sup>3</sup> (9) ————— idhe pāriṃde. . su<sup>3</sup> savata devā-  
 naṃpiyasa<sup>4</sup> dhaṃmānusasīṃ anuvatare [. ] yata pi dūtā<sup>5</sup>  
 (10) ————— vijayo<sup>6</sup> sivathā<sup>6</sup> puna vijayo piti. so so  
 ladho<sup>7</sup> sā piti hoti dhaṃmavijayamhi<sup>8</sup> (11) ————— ?  
 vijayaṃ<sup>9</sup> mā vijetavyaṃ maṃ ? . . sa<sup>k</sup> rasake<sup>10</sup> eva vijayecha  
 ti ca (12) ————— ilokikā ca pāra. . . . lokikā ca [. ]

*Khālsi.* — *a.* Le premier mot difficile *kalikhyāṃ* est garanti dans sa partie radicale par la répétition *khalikhyāni* qui en revient un peu plus bas. Quant à la désinence, *kalikhyāṃ* devant être en accord avec *vijitā*, nous n'avons le choix qu'entre deux partis, qui sont de prendre ou *°khyāṃ* = *°khyā* ou *°tā* = *taṃ*. On va voir que des raisons tirées du sens me font préférer la seconde hypothèse. Il faut corriger *māa* en *māta*, pour *mātaṃ*; c'est ce que prouve la correspondance à K. de *matra*. On a pu juger par plusieurs exemples que la confusion entre H et A n'est ni difficile ni rare; ma photographie, du reste, donne positivement *°māte*. En prenant *diyāḍhamātaṃ* comme attribut, nous sommes en possession d'une proposition com-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °para . . . . ca°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °takina°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. ° ————— dhapiriṃ°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °priya°.

<sup>5</sup> Fac-similé C. °dūti°.

<sup>6</sup> Fac-similé C. °yo sava°.

<sup>7</sup> Fac-similé C. °yo pītiraso sā ladhā sā°.

<sup>8</sup> Fac-similé C. °yami°.

<sup>9</sup> Fac-similé C. ° ————— m vi°.

<sup>10</sup> Fac-similé C. °maṃñāsa ra°.

plète. Mais que signifie *kalikhya*? De l'ensemble du morceau qui vise, à plusieurs reprises, la conquête du *kaliṃga*, je prends la conviction que ce mot n'est qu'un autre nom de ce royaume, nom composé de *kali*, la partie caractéristique, et de *ākhyā*; *kalikhya* pour *kalyākhyā*, *kalākhyā*, comme, au XII<sup>e</sup> édit, nous avons eu *ithījhakha* pour *ithyajhakha*, *ihajhakha*, comme nous trouverons *dupaṭivekkha* = *°pratyavekkha* (D., III, 19), comme nous relevons en pâli *kiñcikkha* pour *kiñci* + *ākhyā*. C'est le pays « qui tire son nom de *kali* ». Je suis porté à penser que, dans le second passage où reparait le mot, K. le remplace par *kaliṃga*. Malheureusement il règne trop d'incertitude sur la lecture exacte pour que nous y puissions asseoir une conclusion indiscutable. La phrase se traduit littéralement : « le territoire Kalinga conquis par Piyadasi est une fois et demie aussi grand », si l'on veut, une fois et demie aussi grand que son domaine antérieur, son domaine héréditaire. Mais ce serait trop préciser : nous retrouverons dans les édits de Sahasarām, etc., *diyādha* employé dans un sens en quelque sorte indéfini, et pour marquer une extension considérable. La suite fait comprendre pourquoi le roi insiste sur l'étendue de cette conquête : par là s'explique le nombre des victimes qu'elle a faites et qui sont énumérées dans la phrase suivante. — *b*. A cette phrase il faut comparer un passage analogue, un peu plus loin, l. 39. Il nous conduit d'abord à la correction *apava*? (U pour L). Le mouvement général de la phrase montre d'ailleurs

qu'il faut construire ensemble *satásahase* et *apavudhena*, et nous mène aussitôt à la lecture *satásahasâni* (pour *seye*°; le relatif n'a ici que faire) et *apavudhâni*, deux corrections dont notre expérience du texte de Kh. garantit la facilité (⊥ pour ∟, á pour e). *Tuphá* ne peut être correct; l'*u* de la première syllabe n'est pas du tout net, d'après le fac-similé. Par malheur, K. est ici encore défectueux. Mais nous ne saurions guère nous passer d'un mot qui fasse sentir le lien qui unit cette phrase à la précédente; *tatâ*, *tatra* est exactement celui qui convient et que l'on attend ici; je lis donc *tatâ* les deux caractères, certainement fautifs, que nous fournit le fac-similé. Je corrige ensuite *satásahasamâtām*, avec lequel s'accorde *hate* pour *hatañ*, et *tāvatake*, *tāvatakañ*, bien connu du pâli. La pensée est complète : le roi énumère le grand nombre de gens ou emmenés en esclavage, ou blessés, ou morts dans la conquête dont il a d'abord signalé l'importance. — c. Les premiers mots se doivent lire *tato pachá* : « ensuite de cela, après cela ». La comparaison de G. nous met en état de rétablir avec certitude cette lecture, que ma photographie favorise très clairement. K. a une expression tout à fait différente, dont le rapprochement montre du moins que ces mots doivent bien être attribués à la phrase nouvelle qui commence. On corrigera ensuite *sádhuyá* en *adhuná*, comme à G.; l'espèce de tautologie que fait le mot avec la locution qui précède peut d'autant moins nous arrêter que *adhuná* marque spécialement une nuance de soudaineté; il ne

porte pas sur *ladhesu*, mais sur la suite, *tive dhañmavāye*, etc.; en sorte que l'expression entière revient à ce sens : « aussitôt après cela, le Kalinga une fois conquis ». Lassen a bien reconnu la valeur de ces derniers termes. Pour *dhañmavāye*, G., au témoignage concordant de MM. Burgess et Cunningham, porte *dhañmavāyo*. L'orthographe tout à fait régulière serait, je pense, *dhañmāvāyo*, *dbañmāvāye*, de *dhañma* + *avāya*; le sens de *considération*, *réflexion*, *intelligence* se dérive tout naturellement, pour le second terme, de *avaiti*, encore que je ne trouve pas le substantif employé ordinairement de la sorte. La gradation est ainsi ménagée, de la considération de la religion à l'amour de la religion, puis aux instructions fondées sur la religion. Cette interprétation, en somme, paraît plus probable qu'une correction *dhañmavase*, dont les caractères *vaçi*, assez nets à K., pourraient donner l'idée, mais d'où l'on ne saurait sans subtilité tirer le sens, nécessaire, de « volonté, désir de la religion ». *Tive*, dans le sens de *vif*, *ardent*, qu'il a souvent en pâli. D'après le 1<sup>er</sup> édit de Delhi, *dhañmakhañmatā* est pour *\*kāmātā*, « l'amour de la religion ». On voit que la proposition principale finit à *devānañpiyasā*, qu'il faut par conséquent suppléer *hoti*. *Je*, c'est-à-dire *ye*, commence une proposition qui se traduirait littéralement en latin : *quæ est regis pœnitentia*; elle nous explique donc une des causes prochaines de cette conversion du roi, de son zèle nouveau pour la religion. Les deux derniers mots, *vijitavi kalikhyāni*, présentent seuls

quelque difficulté. Le premier ne peut pas être correct; je crois que le second ne l'est pas non plus; il suffit d'une modification, en somme assez légère, pour obtenir un sens excellent: je lis *vijitasi kali-khyāsi* (pour *\*khyāmsi*), et je traduis: « tant a été grand le repentir du roi cher aux Devas, lors de la conquête du Kalinga ». Les causes de ce repentir vont être expliquées par la phrase suivante. — *d.* Non seulement la proposition qui précède est parfaitement complète, mais la conjonction *hi* marque nécessairement le commencement d'une proposition nouvelle; je ne pense donc pas qu'il puisse y avoir de doute sur la façon dont j'ai coupé le texte. Il présente cependant une irrégularité. *Avijitāṃ hi vijinṇe-mane* (lis. *vijinamāne*, cf. *vijinamano* à K.) ne permet, autant que je puis voir, qu'une seule construction: « car, en conquérant un territoire non conquis, ou ce qui n'était pas son domaine »; ce nominatif n'est le sujet d'aucun verbe; le mouvement de la phrase change aussitôt; mais nous avons précédemment rencontré déjà un exemple de nominatif absolu (cf. x<sup>e</sup> édit, in G., n. *d*). Nous ne nous étonnerons pas de lui trouver ici un pendant. Il va sans dire que *maline* = *marañāṃ*, « la mort ». Ce qui suit *janasā* ne peut être exact; G. et K. s'accordent à nous garantir la correction *se* = *taṃ*. *Bādhi* = *bādhe*, *bādhaṃ*. Il faut lire évidemment *vedaniyamate* (à K. *vedaneyā*<sup>o</sup> = *vedaniyā*<sup>o</sup>); le voisinage de *galumata* en détermine bien le sens: « considéré comme une peine »; *vedanīya* est un dérivé de *vedanā* qu'a con-

servé, à G., *vedanāmata*. Nous retrouverons la locution plus bas. Il est évident que *bava* est corrompu. J'hésite un peu sur le remède; du point de vue graphique, la correction la plus aisée serait *badha*, *bādhaṃ*; de *ḍ* à *ḷ* la distance est presque insignifiante; d'autre part, la leçon *ma* (c'est-à-dire *me*) de K. ferait plutôt songer à lire *maha*, *mahaṃ* (= *me*), quoique cette conjecture implique deux fautes au lieu d'une. Par bonheur le choix est, pour le sens général, sans conséquence grave. — e. *Iyaṃ*, *idaṃ*, « ce qui va suivre ». Corr. *galumatatale* : « encore plus pénible pour le roi cher aux Devas ». — f. *Vasati*, le verbe au singulier avec un sujet pluriel, comme il arrive souvent dans le style buddhique, à moins qu'on ne préfère admettre que l'anuvāra a été omis. A coup sûr, le graveur a passé une syllabe entière dans *sama vā* pour *samaṇā vā*. Lis. *ane*, *añne* = *añṇe*. Il y a probablement deux mots oubliés après *pāsaṃḍa*; *giḥithā vā* doit faire pendant ici, comme au commencement du XII<sup>e</sup> édit, à *pravrajitā vā* : « les autres sectes, ascètes ou maîtres de maison ». Au moins l'omission paraît-elle remonter plus haut que notre graveur, car nous la constatons de même à K. *Gi-hitha*, probablement pour *giḥetha*, *griḥestha*, à moins pourtant qu'on ne lise *giḥāthā* pour *giḥatthā*, comme *vihitāthesu* (car c'est clairement ainsi qu'il faut lire) pour *vihitattḥesu*. La portée de cette dernière locution ne laisse pas que d'être un peu vague. Toutefois, à prendre le sens le plus ordinaire de *artha*, « avantage, intérêt, besoin », on obtient cette traduction :



« chez lesquels, quand sont sauvegardés leurs intérêts, quand ils sont protégés »; et cette épithète forme une antithèse assez naturelle aux mauvais traitements et aux misères dont le roi va regretter qu'ils aient été victimes. Pour *agine*, je lis *agâne*, c'est-à-dire *agānañ*, et j'admets que la lacune n'est qu'apparente. Ces *agras*, *agrabhuta* de K., ce sont les « chefs », les « autorités ». Compl. *gulusu[su]śā*. Corr. *mitāsāñthuta-sahāyanātikasusūśā*. — g. Bien que K. porte *°bhaṭa-kanāñ*, nous avons déjà vu, dans cette construction même et ailleurs, le locatif opposé au génitif; nous lirons donc *°bhatikesu*. Quant au caractère suivant, quoique le changement soit, en apparence, assez fort, il est évident qu'il faut le corriger de *gā* (𑀕) en *sā* (𑀲): *sāmāpaṭipati* pour *sammā*; l'inspection de mon fac-similé ne peut, à cet égard, laisser le moindre scrupule. On n'hésitera pas davantage à corriger *li* (𑀭) en *bha* ou *bhā* (𑀧) dans le mot d'après. Nous avons eu déjà *diḍhabhatitā*, *drīḍhabhaktitā*, à la fin du vi<sup>e</sup> édit. La forme *°bhātītā* s'explique bien pour *°bhattītā*, de même que *dañḍha* pour *drīḍha* paraît représenter *dādḥa*, pour le prācrit *dalha*. Le sens est clair : « la fidélité dans le dévouement [au roi] ». — h. La comparaison de K. ne laisse pas de doute sur la correction de *tetā* en *tatā*. Pour *poti*, lis. *hoti*. La lacune d'une lettre n'est qu'apparente, car le rapprochement d'un passage de la ligne suivante montre que *pasaghāte* se doit corriger en *upaghāte*, 𑀧𑀸 pour 𑀧𑀹. L'explication de *abhilātānañ* est moins claire, d'au-

tant moins que le texte de K. est fautif. On peut du moins, correctement, prendre *abhilāta* comme équivalent de *abhilatta* = *abhirakta*; *abhilātānaṃ nikhamaṇe* se traduirait: «le départ, la séparation d'avec les gens. qui leur sont chers». L'expression correspondrait exactement à l'idée énoncée dans d'autres passages par *apavāha*. *Vi*, qui suit *abhilātānaṃ*, ne peut guère, étant donné le mouvement de la phrase, représenter qu'une erreur légère, pour *vā*; et il ne reste plus dès lors qu'à corriger *khi* en *pi*. — *i*. On peut voir par K. que c'est *sāvihitānaṃ* = *saṃvihitānaṃ* qu'il faut lire. Le roi vient de parler de ceux qui sont directement victimes; il passe maintenant à ceux-là même (*yesaṃ vāpi*) qui sont l'objet d'égards, d'une protection particulière. Sur cet emploi du mot *saṃvihita*, cf. Childers, s. v. *saṃvidahati*, et surtout l'expression *saṃvihitarakkha*, dont nous avons ici l'équivalent plus concis. Pour *sinepe*, je lis, par une correction que suggère K., *sāve pi* = *sarvam api*. *Ve* pour *ne*, «comme nous avons eu *ni* pour *ti*, etc.; *pe* pour *pi*, comme *meta*° pour *mita*°, etc. L'*ā* long est fautif dans *avipāhine*, comme si souvent ici; c'est *aviprahīnaṃ*: «ceux mêmes dont tout (la personne, les biens) est sauvé, demeure intact». Compl. et corr. °*sahāyanātikā*. *Vayāsanaṃ* pour *viyāsanaṃ*. Cf. G. et K. La lacune qui suit n'est qu'apparente, et j'ai à peine besoin de dire que *pāpanāta* se doit lire *pāpanoli*, quoique le sujet soit au pluriel, si l'on ne préfère corriger *pāpunaṃti*; aucune des trois versions n'a de trace de l'anuvāra. — *j*. *Tanām* pour *tānaṃ*



= *teshañ*. Cf. un peu plus haut *etānañ*. Lis. *upaghāte hoti*. — *k*. Le sandhi *cesā* à *G*. ne peut laisser de doute sur la façon de couper la phrase, elle doit recommencer avec *paṭibhāgañ*. Le pâli *paṭibhāga* n'étant employé qu'en composition, au sens de *pareil, semblable*, nous ne pouvons chercher ici que la locution adverbiale *pratibhāgañ*. *Savam anayanañ* s'explique aisément comme un équivalent de *sarvo 'nayaḥ*, *anaya* signifiant, dans la langue buddhique en particulier, « faute de conduite, crime, violence ». On traduira donc : « et toutes ces violences qui atteignent tout le monde », littéralement « chacun pour sa part ». Le *d* apparent de *gulacate* porte sur le fac-similé des traces sensibles de détérioration accidentelle ; on y reconnaît les restes d'un *ḡ* ; c'est, en effet, d'après ma photographie même, *gulumate* qu'il faut lire. *Mā* pour *me*. — *l*. *Yātā* = *yattā, yatra*. Il est fâcheux que les deux versions parallèles nous manquent ici à la fois, car les mots *ānañtā yenesa* me laissent beaucoup d'incertitude. Nous avons déjà rencontré le terme *nikāya* (xii<sup>e</sup> édit) ; il était appliqué aux « corps d'agents » créés par Aṣoka, tels que les Dharmamahāmātras, etc. Mais il n'y a aucune apparence qu'il s'agisse d'eux ; le pronom *ime* indique bien plutôt que le mot porte sur ce qui suit, c'est-à-dire les brâhmanes et les grāmanas ; et il est vraisemblable, en effet, que nous avons ici au fond le même sens que dans la phrase antérieure de la ligne 37 : *savatā vasati*, etc. C'est dans cette hypothèse que je propose, pour les mots *ānañtā yenesa*, une explication

qui ne va pas sans quelque difficulté. Je prends *ānañtā* comme = *ānātā*, en sanscrit *ājñāta*, et je corrige *ye nesa* en *ye esa*, au singulier collectif, comme *bañbhane*, *samane*; d'où cette traduction : « où ne sont pas connues des corporations telles que les brâhmanes et les çramaṇas », c'est-à-dire les brâhmanes et les çramaṇas, ou des corporations analogues. Je ne méconnaiss pas du reste ce que la place occupée par *ānañtā* et la nécessité de corriger *ne* en *e* jettent de doute sur cette interprétation. — *m*. La correction de *kuvāpi* en *kutāpi* = *kuṭrāpi* est aussi facile que nécessaire au sens. On pourrait songer à un autre changement *janapade se*, qui donnerait un sujet exprimé; mais la syllabe *mi* (pour *mhi*), visible encore à G., montre que nous sommes bien en présence du locatif; il ne nous reste qu'à admettre comme sous-entendue quelque désignation vague : « il n'est, en aucun pays, de lieu où, etc. . . » G., que confirme mon fac-similé, permet de rétablir : *ekatalasi pi pāsādasi*, locatif construit avec *pāsāde*. Les trois versions s'accordent à répéter la négation qui est ici redondante, ayant été déjà exprimée plus haut dans *nāthi*. — *n*. La lecture *pi* n'est rien moins que certaine, à en juger par le fac-similé lui-même. *Pinete* ne donne aucun sens; c'est *hata* qui y correspond à G., et c'est en effet le mot que nous font attendre les passages parallèles que nous avons envisagés précédemment. Dans ces conditions, je ne doute pas que la vraie lecture ne soit *hanete* = *hanete*. Suivant toutes les vraisemblances, la lacune

qui précède n'est qu'apparente, c'est un blanc dont la détérioration ancienne du rocher a imposé la nécessité au graveur. *Câpe* pour *câpi*. Il nous faut ensuite [a]*pavudhe*; ma photographie démontre que le trait vertical n'est point ici le signe destiné à garantir la continuité du texte, mais bien le reste de l'*H* dont nous pouvons malaisément nous passer. Je crois qu'il n'est tombé aucun caractère dans les deux lacunes possibles, avant et après *ba*; en corrigeant cette lettre en *ca*, ce qui n'a rien de violent, nous obtenons un sens satisfaisant et une concordance parfaite avec le texte de K. Il va sans dire que *putebhâga* se doit lire *satabhâgañ* (𑀧𑀸𑀓 pour 𑀧𑀸𑀓𑀭). On a constaté plus haut la portée de *aja*: «aujourd'hui que je suis converti». C'est, rigoureusement, un comparatif qu'il faudrait, et K. paraît en effet avoir lu *galumatatara*; on comprend néanmoins le positif: «cela m'est aujourd'hui pénible cent fois et mille fois [comme cela me l'avait été d'abord]». — o. Pour le passage compris dans la lacune et pour ces quelques caractères, voyez le commentaire de K. — p. La difficulté principale réside ici dans les caractères *sa capená*; à K. nous avons très clairement *sa nañdana ladhañ*, qui, par la simple correction de *da* en *da*, s'explique sans effort. Aussi bien le caractère de Kh. que je lis *pe* (𑀧𑀸) est suspect par la position inusitée qu'y occupe, au milieu et non au sommet du fût, le trait vocalique; il l'est un peu aussi par la manière dont il remonte au-dessus du niveau

général de la ligne. La confusion entre **d** et **l** n'étant pas d'ailleurs très difficile, je n'hésite pas à admettre qu'il faut introduire ici la lecture de K. et corriger *sa naṁdanā*. *Naṁdanā* serait employé, comme on trouve *nandanāṁ* en pâli, dans le sens de *bonheur, joie*, un équivalent enfin de *prīti* que nous allons rencontrer. — *q*. Lis. *savesu ca aṁtesu*. Les mots suivants sont moins aisés. Cependant, pour le second, la lecture *yojoṇaḥadosha* se corrige trop facilement en *yojanaḥateshu* pour que j'hésite à le rétablir; de **ḍ** à **ṭ** la distance n'est rien moins qu'infranchissable. Reste *asasu* auquel correspond, à K., *ashushu*. Je ne puis rien faire de l'une ni de l'autre forme; mais nous ne devons pas, peut-être, nous laisser trop impressionner par leur apparente concordance; une erreur de lecture dans une première version a pu aisément devenir contagieuse, en prévenant l'esprit et l'œil du lecteur, dans des passages évidemment difficiles à déchiffrer. Or, au prix d'une correction extrêmement légère, **ṣṣ** pour **ṣṣ**, j'obtiens à K. cette lecture : *bahushu pi yojanaḥateshu*, « même sur une étendue de plusieurs centaines de *yojanas* », aussi correcte que raisonnable. Nous la pouvons, sans violence, transporter à Kh., les traits **ḥḥ** sont peu éloignés de la forme **ḥḥ** qu'elle suppose. K. montre enfin que, dans la lacune, est tombé, outre la fin de *devānaṁpi[yasa]*, le mot *eta* = *etiha*, *atra* : « ici et sur les frontières ». — *r*. *Tesa aṁte*, c'est-à-dire *teshām antaḥ*, « parmi eux », parmi

les peuples frontières conquis à la religion. Cette locution revient au même que [e]vañ de K. La lacune se complète sans hésitation : yona[lājā pa]lañ cá°. *Parañ* ne peut être pris ici dans le sens temporel où nous l'avons eu (v<sup>e</sup> édit) : « après ». C'est nécessairement une signification locale qu'il y faut chercher. Mais je ne crois pas qu'on en rende toute la valeur en traduisant « au delà de cet Antiochus ». Tout à l'heure, après l'énumération des quatre rois, nous arrivons au mot *nicañ*. Je ne vois pas qu'on en puisse rien faire en le prenant, à l'ordinaire, comme l'équivalent du sanscrit *nityañ*, « toujours ». Il précède immédiatement le nom des Coḍas et des Pāṇdyas; mais je ne connais pas de nom de peuple qu'il puisse représenter; et d'ailleurs les Coḍas et les Pāṇdyas sont plusieurs fois nommés ici, dans des locutions toutes semblables, seuls et sans être précédés d'aucun autre ethnique. Dans ces conditions, je ne puis m'empêcher de penser que *parañ* et *nicañ*, sanscrit *nicañ*, sont en réalité opposés l'un à l'autre, le premier marquant les pays qui sont *au nord* d'Antiochus (comp. l'emploi ordinaire de *parāñc* dans ce sens), le second ouvrant l'énumération des peuples qui, comme les Coḍas et les Pāṇdyas, sont *au sud* des frontières de l'empire Maurya. Bien que *nica* ne soit pas, semble-t-il, usité de la sorte dans la langue classique, cet emploi n'aurait rien que de naturel, *nica* étant l'exact synonyme de *avāñc* qui, par opposition à *parāñc*, marque le midi. *Catali* pour *catuli*, *catule*, *caturo*. On sait que le signe ×, pour *quatre*,

avec son équivalent de K., est le plus ancien exemple connu dans l'Inde de notation en chiffres. Cf. Burnell, *South.-Ind. Palæogr.*, 2<sup>e</sup> édit., p. 59 et suiv. Prinsep avait déjà exactement reconnu, d'après la copie de G., les noms d'Antigone et de Magas, pour ne point parler de celui de Ptolémée. Le quatrième, Alexandre, n'a été fourni d'abord que par le texte du N. O. On sait les difficultés chronologiques qui résultent de la juxtaposition de ces différents noms propres et de la coexistence qu'elle paraît impliquer pour les princes qu'ils désignent. Il suffit de renvoyer à la discussion et aux conjectures de Wilson (p. 244 et suiv.) et surtout de Lassen (p. 241-242). — *s. Hevamevā* = °*mevañ*. Le mot est répété par erreur. La manière dont il coupe la phrase semble avoir pour but de marquer que les noms qu'il précède n'appartiennent plus au sud. Malheureusement la condition des deux textes jette sur leur véritable forme la plus grande indécision; il y a pourtant quelque chance pour que, dans le second, *vismavasi*, la leçon de Kh., qui paraît très nettement conservée, soit exacte. Du moins n'est-il pas très difficile d'admettre que la leçon apparente, *vishatini*, de K., se doive ramener à la lecture *vishavasi*. Je suis, il est vrai, hors d'état de fournir aucune lumière sur ce nom. J'admets que la proposition se termine avec ce mot: tous ces nominatifs servent de sujet à un *bharanti* sous-entendu. S'ils étaient les sujets d'*anuvatañti*, on ne comprendrait pas le changement qui se produit ici dans le mouvement de la phrase. Et



puis comment le roi pourrait-il dire que les Coḍas et les Pāṇdyas se conforment aux enseignements de la religion « parmi les Yavanas et les Kambojas, etc. » ? J'en conclus que cette première phrase ne nous donne qu'une énumération de quelques-uns de ces souverains ou peuples limitrophes dont le roi parlait tout à l'heure. Il reprend aussitôt sa pensée sous une autre forme : « dans tel et tel pays, partout enfin, on suit les enseignements de la religion. » — *t.* Ici la forme des noms ne paraît pas douteuse. Il faut clairement lire *nābhaka°* pour *nābhaka°* : il est non moins certain que dans *°nābhapaṁtisaṁ*, *°saṁ* représente la désinence *su*. La partie radicale du mot est plus suspecte, K. portant *°nabhatina* pour *nabhatisu* ou *°tishu* ; il est possible, il est même probable que la syllabe *paṁ* a été omise par erreur ; nous n'en avons pas la certitude, ce nom ne nous étant pas garanti d'ailleurs. *Adhapuladesu*, pour *aṁdhrapuliṁdeshu*, des ethniques bien connus. Lis *dhammānusathim anuvataṁti*, **ḷ** (*sa*) pour **ḍ** (*cū*). — *u.* G. nous donne la lecture complètement correcte *dūtā*, pour *dutā* : « des envoyés ». Nous attendons dès lors un mot comme *sont dépêchés*, *sont expédiés* ; c'est le sens que donne en effet *niyaṁtā* (pour *niyaṁti*), c'est-à-dire *niyutā* = *niyuktā* ; « partout où des envoyés du roi cher aux Devas sont dépêchés », littéralement « sont mis en place », en anglais *appointed*. *Te* s'applique, comme le démontre la suite de la phrase, non aux missionnaires du roi, mais aux peuples qu'ils évangélisent : « ceux-là aussi », c'est-à-dire ceux-là, indépendam-

ment de ceux qui viennent d'être nommément énumérés. *Suta* = *grutvā*. Il est évident que *devānaṃpi-niya* exige une correction; la plus simple consiste à lire *devānaṃpiyasa*, soit qu'il y ait quelque inexactitude dans la lecture (𑀓𑀓 et 𑀓𑀓 se ressemblent d'assez près), soit que la pensée du génitif *piyadasine* ait induit le graveur en quelque confusion accidentelle. Du reste, il est sensible par les caractères suivants que le texte doit ici avoir souffert: au lieu de *lava-vutaṃ*, c'est *dhamavutaṃ* qu'il faut lire (𑀧𑀸 ou 𑀧𑀸 = pour 𑀧𑀸). *Dhaṃmavutaṃ* = *dharmavuttaṃ*, comme l'indique le *t* cérébral de K. et comme le prouve le passage où précédemment nous avons déjà rencontré l'expression (x<sup>e</sup> édit, l. 2 à G.). C'est le pâli *dhaṃmavuttaṃ*: «les devoirs de la religion». Le mot suivant diffère évidemment dans nos deux textes: *mā-dhunaṃ* ne peut être entièrement exact. *Tivena* de K. pour *tivena*, *tivrena*, présente du moins une forme possible et normale. Cet instrumental isolé, sans substantif auquel on le puisse joindre, fait songer d'abord à l'emploi adverbial de l'instrumental dans des cas comme *cireṇa*, *nacireṇa*, et autres analogues. Cette application particulière de *tivrena* me paraît confirmée par cette locution du *Mahābhār.* (II, 1067, Dict. de Pét. s. verb.): *nātitivrena karmanā*, «sans beaucoup de peine». Seulement *tivra* prend dans la langue buddhique le sens spécial de *zélé, actif*; nous l'avons tout à l'heure constaté ici même; je traduis donc *tivena*: «avec empressement, avec zèle». Si,



comme nous en avons le devoir, nous cherchons d'abord dans la lecture de Kh. une valeur analogue, je ne vois, pour nous y mener, d'autre correction que *adhunañ* (*adhunā*), pour *mādhunañ*. Nous avons de même précédemment dû corriger déjà, sur l'indication précise de G., *sādhuyā* en *adhunā*. A l'idée du présent, *adhunā* joint une nuance de rapidité qui reflète assez exactement l'intention contenue dans *tivena*. A prendre *anuvīdhiyañ* isolément, on pourrait y chercher un accusatif, pour *anuvīdhiñ*; mais alors nous aurions *dhañmānu*°, la séparation marquée dans les deux versions entre les deux termes prouve que nous ne sommes pas en présence d'un composé, que *dhañma* est un mot isolé; *anuvīdhiyañ* ne s'explique plus. Par une correction que confirme suffisamment la comparaison de K., je lis *anuvīdhiyañti* *anu*° au lieu de *°yañ a anu*°. Cela implique la lecture *°anasathiñ* et *dhañmañ*, régimes de ce verbe. La fin de la phrase est plus problématique à cause des lacunes et des erreurs certaines que présentent l'un et l'autre texte. Pour le premier mot, la correction me paraît à peu près sûre : je lis *anuvīdhiyisāti ca* (pour *°sañti*), par la même substitution de H pour K que nous venons de reconnaître à l'instant. La même lecture se rétablit aisément à K., si l'on remplace 𑀧.𑀢𑀭𑀺𑀓𑀓𑀓 par 𑀧𑀺𑀢𑀭𑀺𑀓𑀓𑀓, c'est-à-dire *anavīdhiyisāti ca* (pour *anu*° *°sañti*). Pour les caractères suivants, la concordance se rétablit bien entre les deux versions; on peut sans violence lire à K. *ya... ladhā*, ce qui se rapproche sensiblement de *ye... lodha*

(°*dham*) de Kh. Mais la lacune laisse ici une grande obscurité. Il est au moins fort probable que le second des caractères perdus devait être *ni*; nous obtenons ainsi un composé dont le second membre est *nirōdham*, et qui ferait bien épithète à *dhamma*: «la religion qui met un obstacle, un frein à...» Quant au premier membre, commençant par *y* et n'excédant pas deux syllabes, je n'ai malheureusement aucune conjecture un peu probable à offrir. — *v. Etakena*, «par autant, de la sorte». Evidemment la construction était à G. un peu différente, quoique les lacunes ne nous permettent point de la rétablir avec confiance. A K., *vijayo* est répété jusqu'à trois fois; peut-être est-ce une de trop; il est en revanche très possible que *vijaye* ait été ici omis une fois. Le mot finit bien la phrase; il est aussi fort utile au commencement de la suivante; il n'y est pourtant pas indispensable. Le pronom suffit: «cette conquête emportée à la saveur de la joie», en d'autres termes: «cette conquête (la conquête de religion) est très douce à emporter». Il n'y a aucun doute sur *pitilase*, *prītiraso*; et malgré le peu de ressemblance entre les caractères A et J, le rapprochement de G. et de K. ne permet pas d'hésiter à lire ici *ladhe*, *labdho*. C'est aussi par une erreur matérielle que *hoti* est répété deux fois; il le faut nécessairement supprimer après *piti*, *prīti*. — *w.* Le sens est clair: *lahakā* se doit corriger en *lahukā*: «cette satisfaction est à vrai dire légère, de peu de poids»; le seul (*eva*) fruit important aux yeux de Piyadasi,

c'est l'utilité pour la vie à venir (*pālatikaṃ*). Dans *mahaphajali* pour *mahaphali*, c'est-à-dire *mahāphalaṃ*, je ne puis voir qu'une inadvertance du lapicide, sans être en état de me représenter par quelle circonstance a été amenée cette insertion d'un ξ que rien ne justifie. *Manam̐ti* pour *maṃnati*, *maññati*. — x. *Kiti*, lis. *kiṃti*. *Ana*, c'est-à-dire *aṃna*, *aṃnaṃ* = *aññāṃ*, comme *nava* pour *navaṃ*, etc. *Ma* pour *mā*, et *manisu* = *maññisu*, la 3<sup>e</sup> personne de l'aoriste. « Que mes descendants ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre nouvelle conquête; » c'en est assez des conquêtes de religion. — y. Il suffit de la correction *locetu*, *locem̐tu* (indiquée par K.) et *maṃnata* = *maññata*, pour faire sentir nettement le mouvement de la phrase. Elle a pour sujet ces descendants dont le roi vient de parler. La proposition qui se termine par *iti* marquera ce qu'ils doivent voir, ce qu'ils doivent considérer. En effet, en lisant *sāyakasi*, et en nous souvenant que *sākhya*, *sākha*, équivaut fort bien à *ākhya*, comme *sāhvaya* à *āhvaya* dans le style buddhique, nous traduirons littéralement : « [la conquête, la victoire] dans la flèche (comme nous dirions par l'épée) ne mérite pas le nom de conquête, de victoire. » Nous manquons pour *sāyakasi* du contrôle de K. où deux lettres sont fort indistinctes. On verra qu'à G. j'en crois reconnaître un équivalent exact, *sarake* = *ṣarake*. La lacune qui suit n'est qu'apparente, comme le montre K. Le sens est en effet complet : « qu'ils n'y voient (dans la victoire par l'épée) qu'un ébranlement, une violence [vulgaire] (*daṃda-*

*tām*) ». La suite est claire : « et qu'ils ne considèrent comme conquête que les conquêtes de religion ». — z. *Ku* pour *khu*, avec une perte de l'aspiration particulièrement fréquente dans ce mot. Il n'y a pas loin de 𑀓 à 𑀔 ; c'est *nivati* qu'il faut lire, comme l'indique K., c'est-à-dire *nirvṛiti*, ce qui, en complétant *hotu* et [*dham*] *malati*, donne ce sens : « et que toute joie soit le plaisir [que l'on trouve] dans la religion ». Il va sans dire que *pāpi* est à corriger en *sā hi*, *hidelo*° en *hidālo*° ; la lacune n'est qu'apparente.

*Kapur di Giri*. — a. Compl. °*pri*[*ya*]*sa*. Dans *kalitā*, la lecture du premier caractère serait entièrement incertaine sans la comparaison de Kh. Les cas semblables sont rendus si fréquents dans tout cet édit par l'insuffisance des fac-similés ou le mauvais état de la pierre, que je me dispenserai de les signaler tous. Quant à la troisième syllabe, *tā* pour *khā*, nous avons déjà relevé pareille confusion. Lis. *vi*[*ji*]*tā* pour *vijitām*. Dans la lacune qui suit, il faut compléter la syllabe *di* ; il est dès lors beaucoup plus naturel de corriger en *ya* (Λ pour 𑀓) le caractère suivant, que d'admettre un hiatus qui serait sans exemple dans nos textes. — b. Autant il est aisé de reconnaître que notre version reflète un modèle essentiellement semblable à celui de Kh., autant il est impossible, au milieu de ses incorrections et de ses lacunes, d'arrêter une opinion précise sur chacun des détails. Il est indubitable que *paraṣatāasraṣa* cache *panaṣatāsahasra* ; mais quant à décider par

quelle méprise a été corrompue la vraie leçon, si c'est par des confusions de lettres ou des interversions, quant à faire la part de chacun, graveur et lecteur, dans la responsabilité, nous n'y saurions songer. On peut admettre que la lacune n'est qu'apparente, et, lisant *tra* (pour *a*) le premier caractère qui la suit, le joindre, dans le mot *tatra*, au dernier qui la précède; mais ce n'est qu'une conjecture; j'ai plus de confiance dans la restitution *a[pa]vudhe* des lettres suivantes, en supposant, par conséquent, que le second vide n'a absorbé aucun signe. Je propose de lire *ca tatra* pour *ri tañtra*. Il n'y a place dans la lacune qui suit que pour trois caractères; il faut donc penser que le texte primitif, omettant *bahu*, portait seulement *[tāvata]ka*. Notre version est aussi, dans les mots suivants, certainement plus concise que les autres; elle paraît même en différer tout à fait. Pour les premiers caractères qui semblent donner *va riṇa*, je ne crois pas, bien que la correction soit assez forte, que l'on puisse hésiter beaucoup à restituer *va miṭa*. De *taca* à *tata* ou *tato*, il n'y a pas loin; mais les signes *ṛuta* répugnent à rentrer dans l'analogie des autres textes, par une correction *pacha*. Il est beaucoup plus vraisemblable que nous avons ici un commencement de phrase différent: *tañ ca ṛutu = tacca ṛutvā*. Ces mots, « en apprenant ces choses », c'est-à-dire ces violences et ces misères, reviennent à peu près au même, pour le mouvement général de la pensée, que l'autre locution: « ensuite de cela ». Dans les deux cas, le roi motive son zèle religieux



par les événements du Kaliṃga. — c. Lis. *ludheshu kaliṃgeshu*. Bien que la seconde lettre du dernier mot soit peu distincte, on y retrouve des traces du caractère *li*; le rétablissement de *ge* ne peut dès lors demeurer douteux. Dans *khaa*, le premier signe offre une confusion inverse de celle que j'ai signalée tout à l'heure, *kh* pour *t*; c'est *tava* (*tiva*) qu'il faut lire; ¶ se prête aisément à une confusion avec 7. Les mots suivants laissent malheureusement une part trop large à la conjecture, faute de se rapporter étroitement à la version de Kh. Voici, en somme, comment je propose de lire et de compléter, m'en remettant au lecteur de vérifier, d'après le fac-similé, la vraisemblance de la restitution : *dhañmasa awayi* (cf. la n. c in Kh.; ▯ et ▴ se confondent facilement) *apekha* (pour cet emploi d'*apekhā*, cf. D. I, 6, où il est rapproché de *dhañmakāmata*) *ca dhañmakamita* (le fac-similé ne paraît pas admettre, entre *dha* et la lettre que je lis *ka*, un espace suffisant pour l'insertion de U; mais notre graveur ne se fait pas faute de sauter parfois un caractère; °*kamita*, si *mī* existe bien réellement sur la pierre, serait aussi pour °*kamata*) *ca [dhañ]mañuṣaṭhi ca deva[nañpriya]sa* (la correction de *ha* en *de* est extrêmement aisée; elle implique la restitution de *sa* pour *mī*, 7 pour 7, qui n'est point, au fond, aussi hardie qu'il pourrait sembler d'abord). Relativement à *anusocane*, il me suffit de renvoyer au commentaire de Kh. L'addition °*yadarcisa* remplit bien la lacune. Il s'ensuit que notre texte est un peu moins développé que la version pa-

rallèle; nous n'y trouvons rien qui corresponde à *vijitasi*. En effet, la restitution à laquelle se prêtent le plus aisément les trois signes qui suivent, est *kalaga*, pour *kaliṃge*, qui, si la conjecture est fondée, correspondrait exactement à *kalikhya* et mettrait, comme je l'ai indiqué, hors de conteste l'interprétation que j'ai offerte de ce mot. L'omission de *vijite* n'altère pas sensiblement la portée de la phrase : il importe peu que le roi parle de son repentir « relativement au Kaliṃga » ou « relativement à la conquête du Kaliṃga »; l'intention a été suffisamment éclaircie par les développements qui précèdent. — *d. Compl. jitaṃ hi vi. Yo tatra vadhi* est la lecture du fac-similé W.; elle se rapporte trop bien au texte de Kh., alors inconnu, et qui, par conséquent, n'a pu influencer le premier déchiffrement, pour que j'hésite à la substituer aux données moins satisfaisantes du général Cunningham. Il m'est impossible de me prononcer avec confiance sur les trois caractères qui suivent : le premier diffère notablement dans les deux fac-similés, et la planche du *Corpus* marque simplement une lacune pour l'espace occupé par les deux derniers. Une chose est claire : le mot ou les mots qu'ils recèlent ne devaient modifier en rien l'allure de la phrase. On jugera peut-être que les traces qui nous sont conservées permettraient, sans trop de violence, de compléter, à titre purement hypothétique et provisoire : *va athi* ou *ati*, c'est-à-dire *vā atthi*. *Apavaha*, pour *apavaa*, est certain. Il ne l'est pas moins, malgré les petites difficultés gra-

phiques, qu'il faut entendre *vedaniyamata*. *Ma* pour *me*. — *e*. Dans la lacune, je complète simplement [e]sa. *Taca* se corrige aisément en *tata*, *tatra*, ou plutôt *tato*, comme à Khâlsi, qui nous indique aussi la correction nécessaire de *sashatamatura* en *garutamata*, par transposition du *t* et de l'*m*, pour *garumatatara*. — *f*. La comparaison du fac-similé W. nous aide à corriger avec assurance les premières lettres de cette phrase; au lieu de *tadhatanatra*, il porte *taatra*, qui, on l'a vu par plusieurs exemples, se corrige facilement en *savatra*, la leçon que réclame *a priori* la comparaison de Kh. *Vasathi* pour *vasati*, pour *vasānti*. *Vaṁ* = *vā*. *Grahethi* pour *grahethā*, c'est-à-dire *griheshthā*; on peut vérifier ici, pour l'alphabet du Nord-Ouest, la remarque qui a été faite précédemment pour l'écriture de G. (éd. II, n. f): il représente occasionnellement la voyelle *ri* par la consonne *r*; nous allons avoir *driḍha* où l'orthographe *dri* exprime une sorte de compromis entre le sanscrit *dri* et le prâcrit *di*. Malgré l'incertitude matérielle d'une lettre qui se rapproche plutôt de la forme *ta*, il est évident qu'il faut rétablir *vihitātheshu* (ou *teshu* ou *theshu*, peu importe). Lis. *agrabhatasū*, à moins qu'on ne préfère admettre, d'après l'analogie des mots suivants, que la vraie leçon serait *agrabhutishu* (= *bhateshu*), et que le graveur a omis la dernière lettre. A *mirosa* il faut substituer *garosa*, c'est-à-dire *gurusa*; la confusion Ψ, *mi*, pour Ϙ, *ga*, s'explique sans effort. Je n'insiste pas sur *saçrasha*, *sāntata*, pour *suçrasha*, *sānthuta*, non plus que sur les



corrections ou additions *dasa*[*bha*]*takanaṃ*, *samaṃ-pratipaṭi* (ou *pati*), pour *samāpr*<sup>o</sup>; elles sont évidentes. La restitution *dri*[*dha*]*bhatita* n'est pas moins incontestable. — *g*. Pour le premier mot, il est difficile de décider lequel des deux fac-similés reproduit le plus fidèlement l'original; ce qui est sûr, c'est que la forme, quelle qu'elle soit, que porte la pierre, représente le même sens que *tesaṃ* de Kh. *Tataṃ* pour *tatra*. Dans *apagaṭho*, pour *upāghāto* (cf. la ligne suivante), il semble que l'aspiration ait été faussement transposée, entre les deux dernières lettres. Dans les mots *vadho ca anānata*, les deux fac-similés diffèrent trop pour qu'on ose établir aucune conjecture sur des données clairement insuffisantes. Peut-être la leçon véritable se rapprochait-elle beaucoup de celle de Kh.; il est certain que, tels que nous les donne le fac-similé W., ces caractères, ou plutôt les traces de ces caractères, se prêtent beaucoup plus naturellement à une lecture *abhiratanam ca* ou *va* qu'à celle qu'indique le fac-similé C. *Nikamanaṃ*, avec perte de l'aspiration pour *nikha*<sup>o</sup>. — *h*. Le fac-similé W. porte *yasha* pour *pasha*; quoi qu'il en soit, c'est sûrement *yesham* qu'il faut entendre. *Vāṃpi* = *vāpi*. Lis. *aviprahani* (= *hine*, 2 pour 7 comme souvent) *etāsha* (*eteshām*) *mitasamthutā*; *sāhaya*<sup>o</sup> pour *sāhāya*<sup>o</sup>. — *i*. Pour *paṇṭi*<sup>o</sup>, c'est *prati*<sup>o</sup> qu'il faut lire; la méprise est fréquente. Elle se retrouve dans *saṃvem* pour *sravem* = *sarvem*, *sarvam*. Les autres inexactitudes se rectifient d'elles-mêmes. — *j*. C'est la répétition de *nathi* qui a égaré le graveur et lui a fait, par inadvertance, sauter tout

un membre de phrase. Tel qu'il est, le texte serait inintelligible, sans la comparaison de Kh. Elle montre que *ekatarihi paçadehi* est pour *ekatarehi pāshañdehi*, l'instrumental étant employé dans la fonction du locatif; le pluriel s'explique aisément par le sens distributif de la phrase. — *k*. Le rapprochement du fac-similé W. permet de restituer avec confiance *yamatoka*, pour *yamatako* = *yāvatako*, avec cette substitution de *m* pour *v* que nous avons rencontrée à G. dès le premier édit dans *jamā* pour *yāva*. Il ne reste plus, dès lors, qu'à admettre pour la lettre suivante la valeur *ja* qui, avec le *na* suivant, et en faisant abstraction de la lacune, possible mais assez invraisemblable à en juger par le fac-similé W., donne *jana* pour *jano* et rétablit le parallélisme avec Kh. Il est plus certain encore que le trait vertical qui sépare *ka* et *la* n'est qu'un accident matériel de la pierre; la leçon *kalage* (pour *kalagre*) = *kalimge* est excellente. Il suffit ensuite de corriger *apavaḍha*, *apavudha*, **?** et **T** pouvant se confondre aisément, et de lire *tañ* pour *ta*; la phrase, avec les autres détails, est assez éclaircie par ce qui a été dit à propos de Kh. — *l*. On ne s'étonnera pas, d'après tout ce qui précède, que, réduits à la seule reproduction de K., nous nous trouvions, pour le passage qui manque à Kh., hors d'état d'en rétablir le texte. Les conjectures seraient fondées sur des données par trop insuffisantes. J'aurai occasion de revenir au moins sur certains détails. Souhaitons qu'une révision exacte, particulièrement rigoureuse pour cette phrase, nous apporte

bientôt des documents plus sûrs. Les fragments sauvés à G. nous permettent seulement de supposer que l'accord général entré les différents textes, constaté jusqu'ici, devait continuer dans cette partie. Tout au plus paraît-il vraisemblable qu'une phrase nouvelle commençait à *ya pi hi atavi*, etc. On en peut, avec l'aide de G., rétablir conjecturalement le début : *ya pi hi atavi devanañpriyasa na vijitañ bhoti tatra*. . . . Mais la suite ne laisse pas voir à quelle intention serait mentionnée cette « forêt (ou ces forêts) qui n'appartient pas au territoire de Piyadasi ». La lumière recommence à se faire à partir de *devanañpriyo*. Les premiers mots sont faciles à restituer : *devanañpriyo savabhutānañ ahatiñ sayamañ* (pour *sañya°*) *samacariyañ va°*. C'est la lecture même de G. où les deux lacunes, dans *achatiñ* et dans *samacerañ*, ne sont qu'apparentes. Pour le mot suivant, les deux textes divergent, et dans les deux caractères que je lis *bhasi*, il m'est impossible de rien découvrir d'équivalent à *mādavañ ca*, lecture que garantit, on le verra, le texte de G. A prendre les termes de G., ils sont très clairs, isolément : *achati* = *akshati*, « la sûreté » des êtres vivants ; *sañyama* se passe de commentaire ; *samacera* (pour *samacariyā*, comme en pâli *machera*, *pātihira*, etc. pour *matsarya*, *prātiharya*, etc.) ; la lecture *samacariya*, au lieu de *samavariya*, est appuyée à K. par l'autorité du fac-similé W.), c'est-à-dire *çamacariyā* (cf. Dhammap., v. 142 : *samañ carati*), marque la recherche de la tranquillité, de la paix ; *mādavañ*, *mārdavañ*, « la douceur ». Il manque un verbe, tel que

*ichati*, par exemple : « Le roi cher aux Devas souhaite à tous les êtres la pureté, etc. » Je crois en retrouver des traces positives. Et d'abord, à K., il faut peut-être, au lieu de *bicha.ti hi*, lire *ichati hi*, qui fournirait un bon commencement de phrase. A Kh., la restitution paraît encore bien plus probable : je lis : [de] *vanapaya ku ichami* — *sava[bhu]ta[nañ ahatiñ sa]yama*, etc. La correction la plus hypothétique est le changement, du reste accessoire, de la syllabe *ke* en *ku* pour *kha* = *khalu*, correspondant à la conjonction *hi* que je crois reconnaître à K. La pierre, qui a beaucoup souffert en cet endroit, ouvre le champ à des suppositions multiples sur lesquelles il serait sans profit de s'attarder. Il va sans dire que, à Kh., nous devons, d'après l'analogie des autres versions, rétablir *samacaliya* et, comme à G., *madavañ ca* (ou *cā*). J'ai laissé de côté jusqu'ici le dernier mot, encore inexpliqué, de la phrase, à K. La lecture apparente, *bhasi*, ne fournit aucun sens ; il suffit de la correction légère de *si* en *vi* pour obtenir le potentiel *bhavi*, c'est-à-dire *bhavet* ; sans y être indispensable, il rentre très bien dans la construction, en sorte que sa présence à K. s'expliquerait non moins bien que son absence dans les textes correspondants. Il est vrai que le potentiel de *as*, *siyā* ou *asa*, est ordinairement seul employé ici au singulier, ce n'est pas une raison pour proscrire l'usage parallèle du potentiel de *bhū*. Je n'oublie pas que, après le *si*, le fac-similé W. donne une lettre assez déformée, mais certaine à ce qu'il semble. Le fac-

similé C. n'en garde aucune trace. Si elle existe en effet, elle ne contrarierait pas ma conjecture; sa forme, *Ń*, quoique altérée, ne permet guère d'y voir qu'un *ya* (cf. à la ligne précédente l'aspect, dans le fac-similé W., de la lettre qui correspond à *yañ* — *devanañpriyasa yañ çako* — du fac-similé C.): ce qui nous donnerait *bhaviya*, pour *bhaveya*, équivalent irréprochable de *bhavi-bhave*. — *m. Iyo* ou *ayo* = *iyu* ou *ayu*, pour *iyañ*, *ayañ* (cf. 1<sup>re</sup> éd., n. a in K.). Si l'on veut bien comparer le fac-similé W., on reconnaîtra, je pense, que nous sommes parfaitement autorisés à corriger: *mati* (= *mate*, *mato*) *dharmavijaya*; non seulement il nous donne le nombre de caractères nécessaires, mais le signe *vi* y est beaucoup plus distinct que dans la reproduction du *Corpus*. Le sens est clair: « C'est là (à savoir le progrès parmi les hommes de la sécurité, de la douceur, de la paix) ce qui est considéré par le roi cher aux Devas comme une conquête de la religion. » Kh., soit par les traces qu'il garde, soit par l'étendue de la lacune, se prête à merveille à ce sens. Il suffit de lire, avec quelques corrections de détail insignifiantes: *iyañ ca ma[te dhañmavijaye] devanañpiyasā*. Mute pour *mate*, comme ailleurs (cf. l'index). — *n.* Sur toute cette phrase je me suis expliqué, à propos de Kh., np. *o* et *p*. — *o*. Je passe sur les particularités orthographiques: *tenañ* = *tenā*, *alikasudaro* = *alikasāmdaro*, *nici* = *nice* (*nicañ*, cf. Kh.), etc. [*E*]*vañ*, qui commence la phrase, est moins explicite que *tesu amte* de Kh., mais néanmoins suffisant: « tels sont ». J'ai déjà dit que pour les deux noms *henalājā*



et *vishatini*, qui s'éloignent sensiblement de la lecture de Kh., je suis hors d'état de décider avec certitude entre les deux versions. Pour le premier, notre leçon ici peut faire penser à une correction *hānarājā*, qu'il ne serait pas impossible d'introduire à Kh.; elle serait bien curieuse à pareille date; mais elle est trop conjecturale. Cette médiocre ressource nous fait elle-même défaut pour le second terme que la leçon de Kh. me paraît, comme je l'ai marqué, avoir chance de représenter plus fidèlement. — p. Le même embarras que je viens de signaler se représente pour le nom *nibhakapabhatina*; à en juger par Kh., il faudrait au moins *\*nabhapaṁtināṁ*, avec le génitif dans la fonction du locatif, à moins qu'on ne veuille aller jusqu'à rétablir *\*nabhapaṁtisu*, correction que je suis loin de considérer comme impossible. On peut, pour le verbe, hésiter entre la lecture *anavaṭaṁti* et une autre, équivalente, *anavātari* pour *anuvātare*. — q. Conformément à l'explication proposée pour *ni-yaṁti* de Kh., je considère *navāṁcaṁti* comme le présent passif de *ni-yuj*, sans oser décider si *va* est une faute accidentelle (voire une faute de lecture) ou une substitution dialectale (nous en avons rencontré plusieurs cas) pour *ya* (cf. ci-dessous n. r). Quant au durcissement de *j* en *c*, nos inscriptions en offrent divers exemples qu'on trouvera groupés dans l'exposé grammatical. J'en citerai un seul, à cause de sa complète parité, sur lequel je dois revenir, je veux dire la forme *caghati*, dérivée du sanscrit *jāgrati*. Pour toute la suite de la phrase, cf. le comm. de Kh., n.

s. — r. Je ne vois qu'un moyen de justifier la triple répétition de *vijaya*, c'est de lire *vijayavijayo*, en expliquant: «la conquête des conquêtes». Dans la phrase suivante, l'absence du pronom *sá* devant *bhoti* (c'est ainsi qu'il faut lire) est trop contraire au mouvement de la phrase pour que je la croie intentionnelle. Corr. °*vijavasi*, pour *vijayasi*; *va* pour *ya*, comme j'ai été amené à l'admettre tout à l'heure (n. q). — s. Lis. *lahamka* = *lahuká*. Le rapprochement de Kh. garantit la lecture *ve kho*, quoique le second caractère parût plutôt se devoir lire *tri*. *Sam* pour *sá*; *evam*, c'est-à-dire *evá* = *eva*; *meñati* pour *maññati*. — t. *Etari*, nécessairement: *etayi*, *etaye*, peut-être par l'intermédiaire *etavi*, *etave*; on sait que *r* et *v* se distinguent à peine. Cf. les nn. q, r. En dehors des rectifications légères que le lecteur introduira de lui-même, la fin de la phrase réclame seule quelques corrections. Elles sont tout indiquées par Kh. et n'impliquent en effet que des modifications graphiques auxquelles l'expérience de notre texte nous a préparés. Je lis: °*me añu* (= *aññam*) *navam vijayu* (= °*jayam*) *ma* (= *má*) *vijavitamva* (= *vijayitavam* pour °*tavam*; encore une fois *va* pour *ya*) *mañsha*. — u. Si peu lisibles que soient les deux premiers caractères de la phrase, ils paraissent au moins se prêter à une restauration *nasá* qui, complétée par une modification très légère, *na sáye* (pour °*sáyo*), se ramène bien à la teneur de Kh. *Sáya* au sens de *sáyaka*, est reconnu par les lexicographes (Dict. de Pétersbourg). *Vijaçati* est sûrement altéré; pour le caractère que



je lis provisoirement *ja*, il n'est pas de correction plus aisée que *kha* (𑀓 pour 𑀣). Il ne reste qu'à corriger *ça* en *ya* (conjecture facile par elle-même et que, dans le cas particulier, le fac-similé W. ne peut que favoriser) pour obtenir *vijayakhañti*, l'exact équivalent de la leçon de Kh. La suite est claire; on remarquera seulement l'orthographe *roñcetu* (pour *roceñtu*) avec un *r* substitué à un *l* étymologique et ancien. Le sens est assuré; il exclut la lecture *na* ou *na*, qui peut aisément reposer sur des traces incomplètes du caractère *ca*. *Vija maña* représente *vijayañ mañañtu*; il y a donc au moins une syllabe d'omise (*yañ*); l'autre (*tu*) s'est peut-être perdue à la fin de la ligne. — v. Lis. *ta ihalokiko para°*. La copie C. a visiblement enchevêtré deux lettres distinctes 𑀓 et 𑀣; on en peut juger directement par le fac-similé W. qui donne aussi beaucoup plus clairement le signe 𑀣𑀓 (*ki*). Bien que l'un et l'autre fac-similé s'accordent à lire *vivati*, *nivati* fournit seul le sens nécessaire; nous ne pouvons que le rétablir, sur l'autorité de Kh. La correction *ya dhamarati* est encore plus certaine. Il suffit de mentionner la lecture *sa hi hidalokika*; elle se justifie d'elle-même.

*Girnar.* — a. La première syllabe, *de*, que marque M. Burgess, mais qui n'est pas reconnaissable sur son fac-similé, ne s'accorde pas avec les autres versions. Je ne doute guère qu'elle ne repose sur une erreur de lecture. Il en est de même de *°pata°*, qu'il faut lire *sata°*, 𑀓 pour 𑀣, comme souvent. — b. Lis.

*tato pachá*. La lecture *adhuná* est certainement la bonne, bien que je ne reconnaisse pas le trait vocalique sur le fac-similé B. J'en dirai autant de *dhañma-váyo* que j'explique, plus haut, comme = *dhañmá-váyo*. L'orthographe exacte serait *vedanámatañ*. *Ganamata* est certainement fautif, pour *gurumatañ*,  $\Lambda \perp$  pour  $\Lambda L$ . — c. Quoique dans les deux fac-similés la première syllabe paraisse être *pá*, il est évident par les autres versions que c'est, en effet, *sá* qui est la lecture authentique, la dernière syllabe de [susú]sá. On remarquera deux fois *susuñsá* = *susúsá*. °*Sañstata*° pour °*sañstuta*°. Après la lacune, *ya*, dernière syllabe de [sahá]ya°. — d. *Paṭibhato* à corriger en *paṭibhago*,  $\overline{\Lambda}$  pour  $\overline{\Lambda}$ . Il est à penser que cette forme masculine était irrégulièrement associée à un substantif neutre que les deux autres textes s'accordent à donner. — e. L'*i* qui reste seul est la finale de [jana-padamh]i. Pour *yato*, lis. *yatá* = *yatra*. La dernière syllabe °*de* ou °*do* de *pásádo* n'est plus visible sur le fac-similé B.; on remarquera, du reste, que c'est *pásádo* qu'il faut lire. — f. On se souvient que les quelques syllabes qui suivent la lacune forment la fin d'une phrase que les fac-similés de K., seul complet ici, ne m'ont pas permis d'expliquer. Il paraît seulement certain que *saka* est *ṣakya* « possible », *vamitave*, ou plutôt *khamitave*, un infinitif qui en dépend. Les mots suivants commencent une phrase nouvelle dont je ne suis pas non plus en état d'analyser la fin. Il me semble seulement extrêmement probable que dans

ce qui nous est conservé ici, il faut lire *na vijite hoṁti* (cf. in K.). — *g.* De l'explication donnée plus haut il ressort que les lacunes secondaires ne sont qu'apparentes. Seule, celle qui suivrait *mādava* doit se compléter au moyen de *ca*, comme l'indiquent M. Burgess et le fac-similé C. dont je retiens la lecture *achatiṁ*. — *h.* Sous les traces fort imparfaites des premières reproductions, Prinsep a eu, dès le début, la sagacité de reconnaître ici le nom d'Antigone<sup>1</sup>; la vraie orthographe ne peut guère être que *āmtikona* ou tout au plus *āmtakona*. — *i.* Lis. *adhapurimdesu*. Dans *purimda* = *pulimda*, nous retrouvons le même fait que j'ai signalé plus haut à K., à propos de *roceṁtu* = *locēṁtu*. — *j.* *Sivathā* pour *sāvathā* = *savvathā*, comme on a eu *saṁvatra* à K. Il est impossible de se prononcer ici avec certitude, étant donné l'état fragmentaire du texte et sa divergence d'avec les autres versions. On peut admettre que *vijayo* était précédé de *etakena bhoti*; d'où, en coupant la phrase avant *piti*<sup>2</sup> (lis. *pīti[ra]so*), on tirerait cette traduction : « Ainsi se fait une [vraie] conquête, et une conquête qui s'étend à tous les lieux. Elle, etc.... » — *k.* Il est probable que la syllabe qui précédait *vijayaṁ* était non pas *yaṁ* qu'a cru reconnaître M. Burgess, mais *vaṁ* de *[na]vaṁ*; on s'y peut aisément tromper. A en juger par le fac-similé B., il y aurait entre *maṁ* et sa place pour deux caractères dont il semble qu'on aperçoive les traces sans les pouvoir lire avec

<sup>1</sup> Journ. Asiat. Soc. of Bengal, 1838, p. 224 et suiv.

confiance; il y aurait de plus, à la rigueur, entre *sa* et *ke* place pour une lettre étroite, dont il ne semble pas qu'il demeure aucun vestige. Dans sa transcription, M. Burgess ne tient aucun compte du fait, il lit simplement, sans marquer de blanc, *maññāsara-sake*, et telle est aussi la lecture que fournit le facsimilé C.; il laisse seulement entre les deux derniers caractères un espacement légèrement marqué. Le plus sûr me paraît être, jusqu'à nouvelle inspection, de nous attacher autant que possible au témoignage concordant des deux savants archéologues. Nous lisons donc *maññisu* (pour *maññāsu*), comme à K. Mais, comme je ne vois pas qu'on puisse rien faire de *rasake*, je propose ensuite de rétablir *na* (pour *ra*, comme plus haut nous avons eu dans *gana*, pour *garu*, *na* pour *ra*) *sa[ra]ke*; *sarake* = *ṣarake* correspond à merveille à *sāye*, *sāyake* des autres textes. *Vijayechā* s'analyse bien en *vijaya* + *ichā*, « désir de conquête »; mais alors la phrase ne se construit plus; il faudrait quelque chose comme *mā sarake eva vijayechā siyā*. Tout indique au contraire que notre phrase est ici essentiellement identique aux autres versions; c'est ce qu'implique *iti* qui suit immédiatement. Je pense qu'il faut achever de rétablir la concordance en lisant *vijayekhyāti* pour *\*vijayākhyāti\**; la confusion entre les caractères 𑀓 et 𑀔 est assez facile pour justifier cette conjecture (conf. à Khālsi, I. 4, *chājana* pour *yojana*, 𑀓 pour 𑀔). Je n'ai pas à m'arrêter aux lacunes qui, grâce à la détérioration de la pierre,

nous privent de toute une moitié de cet édit. Ce qui en reste suffit à constater l'identité générale de cette version avec celles qui nous sont plus complètement conservées. Je me dispense même, pour ne point la surcharger d'indications superflues, d'en indiquer les limites dans la traduction d'ensemble de cette tablette.

« Immense est le Kaliṃga conquis par le roi Pi-yadasi, cher aux Devas. Des centaines de milliers de créatures y ont été enlevées, cent mille y ont été frappées, bien des fois le même nombre y sont mortes [*dans cette conquête*]. Alors (*manque à K. qui ajoute : en l'apprenant,*) le roi cher aux Devas s'est aussitôt (*manque à K.*), depuis l'acquisition du Kaliṃga, tourné vers la religion (*K. ajoute : il s'est préoccupé de la religion*), il a conçu le zèle de la religion, il s'est appliqué à la diffusion de la religion, si grand est le regret qu'a ressenti le roi cher aux Devas [de ce qui s'est passé] dans la conquête du Kaliṃga. En effet, en conquérant le territoire qui ne m'était pas soumis, les meurtres, les morts, les enlèvements d'hommes qui s'y sont produits, tout cela a été vivement et douloureusement ressenti par moi, le roi cher aux Devas. Mais voici qui a été ressenti plus douloureusement [encore] par le roi cher aux Devas. Partout résident des brâhmanes ou des çramaṇas ou d'autres sectes [ascètes] ou maîtres de maison; et parmi ces hommes, quand on veille à leurs besoins, règne l'obéissance aux autorités, l'obéissance aux pères et



mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour (K. : les esclaves et) les serviteurs, la fidélité dans les affections. Ces hommes y [*c'est-à-dire dans la conquête*] sont exposés aux violences, à la mort, à la séparation d'avec les êtres qui leur sont chers. Quant à ceux même qui, grâce à une protection [spéciale], n'éprouvent aucun dommage [personnel], leurs amis, connaissances, camarades ou parents trouvent la ruine. C'est ainsi que, eux-mêmes, ils y [*dans la conquête*] ont un coup à subir. Toutes les violences de ce genre sont douloureusement ressenties par moi, le roi cher aux Devas. Il n'est point de pays où ne soient connues des corporations telles que les brâhmanes et les gramaṇas, et il n'est pas [de lieu], dans aucun pays, où les hommes ne confessent la foi de quelque secte (*cette phrase est tout à fait tronquée à K.*). C'est pourquoi, autant de gens ont, naguère, été frappés, sont morts, ont été enlevés dans le Kaliṅga, le roi cher aux Devas le ressent aujourd'hui cent et mille fois plus douloureusement. ....

En effet, le roi cher aux Devas souhaite (K. : de voir régner) la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur (*le dernier mot manque à K.*). Or c'est là ce que le roi cher aux Devas considère comme les conquêtes de la religion. C'est dans ces conquêtes de la religion que le roi cher aux Devas trouve son plaisir, et dans

son empire et sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de yojanas. Parmi ces [voisins] (K. : Tels) [sont] Antiochus, le roi des Yavanas, et au nord de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre; au sud, les Coḍas, les Pāṁdyas, jusqu'à Tambapanni, et de même aussi le roi des Huns (?) Vismavasi (?). Chez les Grecs et les Kāmbojas, les Nābhakas et les Nābhapaṁtis, les Bhojas et les Petenikas, les Andhras et les Pulindas, partout on se conforme aux instructions religieuses du roi cher aux Devas. Là où ont été dirigés des envoyés du roi cher aux Devas, là aussi, après avoir entendu, de la part du roi cher aux Devas, les devoirs de la religion, on se conforme maintenant (K. : avec zèle) et on se conformera aux instructions religieuses, à la religion, cette digue contre. . . . C'est ainsi que la conquête s'est étendue en tous lieux. J'y ai trouvé une joie intime; tel est le contentement que procurent les conquêtes de la religion. Mais à vrai dire, le contentement est chose secondaire; et le roi cher aux Devas n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on s'assure pour l'autre vie. C'est pour cela que cette inscription religieuse a été gravée (K. : écrite), afin que nos fils et nos petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre conquête nouvelle. Qu'ils ne pensent pas que la conquête par l'épée [litt. *par la flèche*] mérite le nom de conquête; qu'ils n'en voient que l'ébranlement, la violence. Qu'ils ne considèrent comme une vraie conquête que les conquêtes de la reli-



gion. Elles valent pour ce monde et pour l'autre; qu'ils fassent tout leur agrément des plaisirs de la religion, car ceux-là ont leur prix et dans ce monde et dans l'autre.»

QUATORZIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 262 et 270; Wilson, p. 233; Lassen, p. 220, n. 3; Burnouf, p. 751 et suiv.; Kern, p. 104 et suiv.

GIRNAR.

[illegible]

(1) Ayaṃ dhammalipi devānaṃpriyena priyadasinā<sup>1</sup> rāṇā  
lekhaṇitā asti eva<sup>2</sup> (2) saṃkhitena asti majjhamena asti vīsta-  
tana nā ca sarvaṃ sarvata<sup>3</sup> ghaṭitaṃ [. ] (3) mahālake pi<sup>3</sup> vi-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °naṃpiyena piya°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °savaṃ parvata°.

<sup>3</sup> Il me semble, dans le fac-similé B., reconnaître plutôt les traces de *hi* que de *pi*.

jitaṁ<sup>b</sup> bahu ca likhitaṁ likhāpayisaṁ<sup>1</sup> ceva<sup>2</sup> [...] asti ca etakaṁ  
 (4) punapuna vutaṁ tasatasa athasa<sup>c</sup> mādhrūtāya kiṁti<sup>3</sup>  
 jano tathā paṭipajetha<sup>4</sup> [...] (5) tatra ekādā asamātaṁ likhitaṁ  
 asa<sup>d</sup> desaṁ<sup>5</sup> va sachāya kāraṇaṁ va (6) alocetpā lipikarāpa-  
 rādheṇa va [...]

## DHAULI.

(17) Iyaṁ dhaṁmalipi de-  
 vānaṁpiyena piyadasina lā-

jī . . . na . . . . .

. . . saṁkhiteṇa athi ma-  
 jhamena . . . . .

nāpi save savata ghaṁṭite<sup>a</sup> [...]

(18) mahaṁte hi vijaye ba-  
 huke ca likhite likhiyisa<sup>b</sup> . . .

. . . . . athi

pa ca —————

————— taya (19)

kiṁti ca jane tathā pa-  
 ṭipajeyāti [...] e pi ca heṁ-

ta asamati likhite<sup>c</sup> saṁ . .

. . . saṁ —————

————— ti lipikalā —————

————— ti [...]

## JAUGADA.

(24) —————

jhimena athi vithaṇa

nāpi save savata ghaṭite[.]

mahaṁte hi vijaye (25)

————— sa mādhruliyāye<sup>a</sup>

kiti ca jane tathā pa-

ṭipajeyāti [...] e pi cu he-

taṁ (26) —————

<sup>1</sup> Fac-similé C. °khāprayi°.

<sup>2</sup> Fac-similé C. °cema°.

<sup>3</sup> Fac-similé C. °kiti°.

<sup>4</sup> Fac-similé C. °jetha°.

<sup>5</sup> B. lit °asaṁ de°; mais je ne puis, dans le fac-similé, découvrir nulle trace de l'anuvāra.

## KHÂLSI.

(17) Iyañ dhamalipi devā-  
nañpiyenā piyadasinā lajinā  
likhāpitā athi yevā sukhi-  
(18)tenā<sup>a</sup> athimajhimenā athi  
vithaṭenā no hi savatā save  
ghaṁṭite [...] mahālake hi  
vi(19)jite bahu va likhite le-  
khāpeṣāmi ceva nityaṁ<sup>b</sup>  
[...] athi mi hetā punapuna  
lapi(20)te<sup>c</sup> tasatasa athasā  
madhuliyiye yena jane  
tathā paṭipajeyā [...] se  
loyā<sup>d</sup> ata kichi a(21)samati  
likhite disā vā saṁkhaye  
kālanāñ vā alocayisa lipika-  
lapalāpena vā [...]

## KAPUR DI GIRI.

(13) Aya dharmadipi devā-  
nañpriyona piṇṇa<sup>a</sup> rañṇāni  
lekhapita athi vo saṁñi-  
tena<sup>b</sup> athi yo vi-  
thiṭena<sup>c</sup> ? hi saataṁsa sarve  
gakoti [...] maholake hi  
vijite bahu cu likhite li-  
khipaṇami<sup>c</sup> ceva  
[...] a mi cu<sup>d</sup> atra panapae  
pa. shanata tasatasa ———

(14) ta. paṭipajayati [...] so  
siya a ataṁ kice asamatañ  
likhitañ deṇaṁ va sukhaye  
karaṇa va alocaṁti dipika-  
rasa va apaṁrādheṇa<sup>e</sup> [...]

*Girnar.* — *a.* Le texte de K. est, on le verra, de nature à faire penser que *eva*, de même que *yāvā* à Kh., doit se diviser en deux mots *e va*, *yā vā*, l'un et l'autre = *yañ va*, *yad eva*. Nous avons rencontré à G. plus d'un exemple, soit de la chute du *y* initial (au 1<sup>er</sup> édit, l. 2, conf. *e vam api* et le commentaire), soit du nominatif neutre en *e*. La construction, en effet, paraît ainsi plus naturelle, et dans une analogie frappante avec des locutions grecques ou latines bien connues. *Iyañ dhammalipi* doit être pris cette fois dans un sens plus compréhensif qu'il n'était nécessaire précédemment, il s'agit évidemment de l'en

semble des édits. Lis. *vistatena*. C'est M. Kern qui le premier a bien expliqué la fin de la phrase : Lassen et Burnouf, égarés par la lecture *pavata*, s'y étaient tous les deux trompés. Nous savons maintenant, d'une façon positive, que c'est *sarvata*, *savata*, qu'il faut lire. Quant à *ghatitaṃ* (lu dans d'autres versions *ghaṃṛita*), il se rapporte au thème *ghaṭ* (ou *ghaṇṭ*), et je prends dans le cas présent *ghaṭayati* au sens de réunir, joindre : « et tout l'ensemble n'est point partout réuni, » gravé au complet et sans omission. —

b. La vraie leçon est sûrement *mahālake hi* ; elle est garantie par les autres textes. Cette fois encore, c'est M. Kern qui a indiqué la vraie traduction, il a détaché *hi* que l'on avait pris pour la désinence de l'instrumental du pluriel : « car mon empire est grand. » Burnouf, en revanche, avait parfaitement raison de prendre *likhāpayisaṃ* pour un futur et non, comme le veut M. Kern, pour un aoriste. La forme *lekhāpeṣāmi* de Kh. et son équivalent à K., pour ne pas parler de Dh., est, à cet égard, décisive. Nous tirons de cette explication un sens très convenable, moyennant une construction plus exacte que celles qu'on a essayées jusqu'ici. La comparaison de Kh. et de K. ne laisse aucun doute sur la lecture *ceva*. Il est dès lors évident que *likhitaṃ*, étant donné le *ca* qui l'accompagne, ne peut en aucune façon être considéré comme régi par *likhāpayisaṃ*, mais bien comme coordonné à cette forme ; d'où cette construction certaine : *bahu ca likhitaṃ [bahu] likhāpayisaṃ ceva* : « j'ai beaucoup gravé et je ferai encore graver [beaucoup]. »

— c. La forme *mādhāritāya* peut être, soit une faute pour *madhuratāya*, soit, ce que les autres versions rendent beaucoup plus probable, le résultat d'une confusion matérielle, assez facile d'ailleurs, entre *Λ* et *Δ*, pour *mādhuriyāya*. Quant au sens du mot, il le faut serrer de plus près qu'on n'a fait encore. On sait que *mādhurya* a pris dans la langue mystique de l'Inde une valeur subjective et désigne l'amour du fidèle pour son dieu. Sans prétendre confondre des âges fort différents, je pense que le mot subit ici déjà dans son emploi une évolution comparable; c'est à cause de sa *préférence* pour tel ou tel précepte, de l'importance particulière qu'il lui attribue, que le roi le répète plus souvent. Ainsi s'explique *kīṁti*, qui indique le style direct, marque l'intention du roi : « dans la pensée que... » *Paṭipajati*, dans nos inscriptions, a le sens spécial d'« entrer dans la bonne voie », en d'autres termes « pratiquer la religion et la vertu ». Cf. l'emploi du mot, D. II, 15, et du causatif, Dh., éd. dét. 1, 10, 15, 19. — d. Cette dernière phrase n'a pas, jusqu'ici, été exactement traduite. Il importe d'abord de rétablir la vraie séparation des mots, méconnue dans deux cas. *Asadesaṁ* n'est pas un composé, mais représente deux mots *asa* = *syāt* et *desaṁ*, c'est ce que démontre à l'évidence la comparaison de Kh. et de K. : dans les deux textes on trouvera *siyā* (*hoyā*) et *desaṁ* (*disā*), séparés par plusieurs mots. Cette première correction nous conduit à la seconde, à la séparation en deux mots de *sachāya kārāṇaṁ*. En effet, *desaṁ*, étant un substantif, réclame un verbe;



ce ne peut être que *sachāya*; nous obtenons de la sorte, dans un parallélisme parfait, les deux membres *desaṃ va sachāya* et *kāraṇaṃ va aloceṭpā*. Et en effet, la forme *saṃkhaye* (ou l'équivalent *sukhaye*) que Kh. et K. opposent à *sachāya*, implique, par la finale *ye* pour *ya*, un mot distinct. Quel est ce mot? Le rapprochement des deux orthographes *sachāya* et *saṃkhaye* est de nature à nous éclairer : le prototype commun qu'elles supposent également ne peut être que *saṃkhayya*, le gérondif du sanscrit *saṃ-kshi* « détruire ». Si l'on entend simplement *desa* dans le sens très naturel de « passage », on traduira : « en supprimant, en oubliant (ou peut-être, à la rigueur, « en gâtant ») un passage. » *Kāraṇaṃ* est d'une interprétation un peu moins certaine; il est au moins impossible de se tromper de beaucoup sur sa signification. Le mot se construit avec des verbes qui signifient *dire, parler*, pour marquer le sujet dont on parle. On en trouvera, pour le pâli, plusieurs exemples réunis par Childers (*s. verb.*). Si nous appliquons ici cette acception, nous entendrons : « en méconnaissant le sujet, l'intention », ou, comme nous dirions, « le sens général ». Le roi prévoit donc une double source d'erreurs, les unes produites par l'omission de certains mots ou passages, les autres par l'inintelligence du texte. Quant à la fin de la phrase, et à l'emploi de *va*, « cela vient uniquement de la faute du copiste, » la construction s'en rapproche exactement d'une phrase du XII<sup>e</sup> édit, où il suffit de renvoyer (in G., n. e).






*Dhauḷi*. — *a*. Dans *lājī..nā* pour *lājīnā*, la lacune n'est qu'apparente; il y a place dans la lacune suivante pour compléter ce qui manque à partir de *le-khāpitā*. Évidemment la lettre Ṭ qui, dans le fac-similé de Prinsep, suit *ḷ*, est une fausse lecture pour *ḷ*. En tout cas, il est sûr que le texte est ici, dans toutes les versions, essentiellement identique. La forme *ghaṁṭite*, au lieu de *ghaṭite* de l'ancienne transcription, est d'autant moins improbable que le Dhātupāṭha donne pour ce verbe la forme *ghaṇṭ* parallèlement à *ghaṭ*. — *b*. Au lieu de *likhiyisā* — de l'ancien fac-similé, le nouveau ne donne que *likhiyis* —. Ni l'un ni l'autre ne fournit aucun appui à la lecture *likhāyisi* de M. Kern. D'après ce qui a été observé relativement à G., c'est *likhayisa[m̃]* qu'il faut rétablir; l'*i* qui accompagne par erreur le *kh* a pu être amené machinalement par celui qui entre dans les deux syllabes environnantes. En revanche, c'est très probablement *pi ca* que représente *pā ca*, au commencement de la phrase suivante. Quant aux caractères *taya*, qui apparaissent seuls dans la lacune qui vient ensuite, la lecture en est sûrement inexacte, ce qu'explique assez la détérioration de la pierre. A en juger par la place relative qu'ils occupent, ils ne peuvent guère correspondre qu'aux lettres ॐ ॐ, du mot *athasa*, écrit peut-être *atasa* (ॐ ॐ), avec perte de l'aspiration. *Ca*, qui suit *kīṁti*, dédouble dans l'expression les motifs du roi qui se fonde et sur l'importance qu'il attache à certains préceptes et sur son



désir de les voir universellement pratiquer. — c. Il faut, d'après J., corriger *heṃta* en *hetaṃ*, c'est-à-dire *eta* = *ettha*, *atra*, comme le montrent les lectures *ata*, *ataṃ* de Kh. et K. *Asamati* pour *asamatti*, c'est-à-dire *asamate*, comme à Kh. *Sam*, qui suit *likhite*, ne peut guère être qu'une lecture fautive, pour *si*, la première syllabe de *siyá*; la seconde s'est perdue, avec la syllabe initiale de [*de*]*saṃ*, dans la lacune qui comporte précisément deux caractères. *Ti*, qui reste devant *lpi*<sup>o</sup>, ne peut être que la finale de l'absolutif, *aloceti* = *alocetu*. Sur cette forme, cf. 1<sup>er</sup> édit in J., n. c., et ci-dessous, in K., n. e.

*Jaugada*. — a. Pour *mādhuryaṃ*, avec substitution du féminin au neutre.

*Khālsi*. — a. Je prends *ye vā* comme = *yaṃ va*. Cf. in G., n. a. Le maintien du *y* initial est exceptionnel; mais le fait n'en subsisterait pas moins, si l'on voulait comprendre *eva*. *Sukhitenā* = *saṃkhittena*. *Ghaṃṭite*, comme à Dh. (n. a). — b. Voici le seul cas où je croie que, dans nos inscriptions, *ḍ* doit être lu *kya*. Encore faut-il s'entendre; je pense que l'intention du graveur était d'écrire *kya*, mais non que la prononciation réelle ait été celle-là. Il ne peut, ce me semble, y avoir de doute sur le mot que nous devons reconnaître ici, c'est *niccam* « et je ferai toujours graver », dans la suite, comme j'ai fait dans le passé. Ce qui pourrait paraître plus incertain, c'est de savoir si c'est bien réellement *nikyaṃ* et non pas,

par hasard, *nityaṁ* qu'a voulu écrire le lapicide; la confusion serait aisée entre  et . Un point est indiscutable : la prononciation était simplement *ca* ou *cca*. Il serait d'autant moins surprenant qu'elle eût été accidentellement représentée par cette orthographe fantaisiste, *kya*, que nous la trouverons à *Bhābra* (I. 6), dans *adhigicya*, exprimée d'une façon non moins arbitraire par *cya*. — *c*. Nous avons tout à l'heure à Dh. (n. c) *hetam̃* pour *ettha*, *atra*; *hetā*, ici, n'a pas d'autre valeur, comme le montre l'équivalent *atra* de K. *Lapita*, de *lapati*, synonyme de *vutta*, évidemment sans la nuance de plainte que ce verbe, du reste, ne garde pas toujours en pâli et qu'il perd invariablement dans le dérivé *ālapati*. Corr. *madhuliyāye* ou, mieux encore, *mādhuliyāye*. — *d*. La restitution de *hoyā* pour *loyā* est certaine. On sait que  et  ne diffèrent que par leur direction inverse; on s'explique qu'une distraction du graveur ait pu amener cette méprise, d'autant mieux que nous trouvons par exemple *Ḍ* (*dh*) tourné dans les deux sens, *Ḍ* et *Ḍ̣*. *Samati* = *samatti*, *samatte*. La même substitution de *i* pour *e* se retrouve, cette fois dans la partie radicale, dans *disā* = *desam̃*. J'ai eu précédemment occasion d'indiquer que *alocayisa* doit se corriger en *alocayitu*. Cf. éd. x, n. 4 in Dh. Quant à *lipikalapalāpena*, il va sans dire que ce qui apparaît comme le signe  n'est autre chose que le reste du signe *Ḍ*, un peu effacé dans la partie supérieure de la boucle; c'est °*kalapalādhena* qu'il faut lire.

*Kapur di Giri.* — a. Lis. °*priyena pi[yada]çinañ*, pour °*çinā*. *Raṁṇani* ne peut être correct; si nous admettons que *raṁṇā* (pour *rāṇā*), la forme familière à K., représente l'instrumental, nous n'avons plus que faire du caractère suivant; et bien que la première syllabe de *lekhapita* ne soit pas d'une entière netteté, cette lecture, vraisemblable en elle-même, est élevée à la certitude par la concordance des textes parallèles. Dans ces conditions, la conjecture la plus probable, à mes yeux, est qu'il faut lire *raṁ-jani* pour *raṁjina*, c'est-à-dire *rājina*, l'autre forme de l'instrumental usitée en pâli concurremment avec *raṇṇā*. On sait combien est grande la ressemblance entre Y et ॥; la correction ne présenterait aucune difficulté réelle. — b. Corr. *saṁkhitena*; le trait supérieur de droite dans ॥ pour ॥ résulte de quelque confusion de lecture. Quant au caractère qui précède, la restitution en est moins certaine; on songe tout d'abord à lire *va* = *eva*, mais comme nous avons ensuite très distinctement *athi yo vī* (c'est-à-dire °*yaṁ vī*), il me semble préférable, pour ne pas dire nécessaire, de restituer *ye*, qui rétablit le parallélisme dans la construction. Nous rencontrons un autre sujet d'incertitude dans le passage *saataṁ sa sarve*. Je ne parle pas de *saataṁ* qui se corrige nécessairement, et facilement, en *savataṁ*, mais de la syllabe qui suit. On peut prendre *sa* comme un nominatif neutre, pour *tat*, et traduire : « tout cela ». Néanmoins, cet emploi du pronom qui n'a, dans ce qui précède, rien à quoi il se puisse direc-

tement rapporter, ne me satisfait pas complètement, et je penche vers une autre hypothèse. Nous avons vu à plusieurs reprises, et précisément à K. (x<sup>e</sup> édit, n. k), l'a final nasalisé absorber un *a* initial qui le suit, rien n'est donc plus légitime que de résoudre *sarvataṃsa* en *sarvataṃ asa*, c'est-à-dire *syāt*; il en résulte cette traduction tout à fait naturelle : « car le tout ne saurait être gravé partout », avec cette nuance de possibilité qu'implique le potentiel. Dans le mot suivant, *gakoti*, la seule difficulté repose sur la confusion de 𑀕 pour 𑀌; il faut rétablir *gaṭiti* pour *gaṭite* avec la perte de l'aspiration si fréquente à K., pour *ghaṭite*. — c. Lis. *mahalake*. *Likhipaṣami* nous offre un nouvel exemple d'interversion dans la voyelle, pour *likhipaṣami* = *lekhapeṣami*. — d. Il est tombé une syllabe *thi* qui, par *athi mi*, rétablit un parallélisme complet avec Kh. La concordance entre les deux versions se vérifie une fois de plus dans les mots suivants; tel que le donnent nos fac-similés, le texte est nécessairement corrompu; on n'en peut tirer aucun sens. Il n'y a pas de doute sur la lecture *panapane*, pour *punapune*. Mais la lacune est-elle seulement apparente ou a-t-elle vraiment emporté un caractère? En nous arrêtant à la première alternative, il me semble que nous pouvons obtenir pour tout le passage une restitution satisfaisante. Il n'y a pas loin de 𑀕 à 𑀌, et de 𑀌 à 𑀍 la distance n'est pas infranchissable, surtout si l'on tient compte de l'imperfection générale des fac-similés dans cette partie du texte. Nous arrivons ainsi à *lapata* pour *lapita*,

la leçon même de Kh.; le *pa* qui suit *\*pane* serait à son tour pour *pi* = *api*, en sorte que la phrase entière rentrerait ainsi dans l'ordre. La lacune qui suit se comble sans peine. Lis. *pratipajeya ti*. — *e*. Je ne vois que deux manières de rendre compte de la syllabe *a* qui suit *siya* : c'est d'y chercher le reste du caractère *ti*, à demi effacé et de lire *siyati* = *syât* (cf. Kh., x<sup>e</sup> édit, n. *c*), ou de rétablir à sa place *va* (= *eva*) qui, graphiquement, s'en rapproche beaucoup. C'est cette seconde alternative qui me paraît la plus simple; elle est favorisée par les habitudes de ce style, si prodigue de la particule en question. Lis. *kīnci* (✱ pour ✧). Je n'insiste pas sur *sukhaye* pour *sañkhaye*. *Alocanti* ne se peut guère expliquer que pour *aloceti*, par un effet de l'équivalence, déjà signalée, entre *am* et *e*. C'est un argument de plus en faveur de la forme en *ti* de l'absolutif. Voy. au 1<sup>er</sup> éd. la n. *c* in J. et au x<sup>e</sup> la n. *d* in Dh., déjà citée tout à l'heure. Il est clair que *apaṃradhena* n'est qu'une interversion pour *aparaṃdhena* = *aparādhena*.

« Cet édit a été gravé par le roi Piyadasi, cher aux Devas, sous une forme soit abrégée, soit d'étendue moyenne, soit développée, et tout n'est pas réuni partout; car mon empire est grand, et j'ai gravé beaucoup et je ferai encore graver (Kh. : et je continuerai toujours de faire graver). Certains préceptes sont répétés avec insistance, à cause de l'importance particulière que j'attache à voir le peuple les mettre en pratique (Dh. J. : à cause de l'importance parti-



culière que j'y attache et de mon désir de voir le peuple les mettre en pratique). Il s'y peut trouver des fautes de copie, soit qu'un passage ait été tronqué, soit que le sens ait été méconnu : le tout est le fait du graveur. »

Notre examen des *Quatorze édits* serait incomplet, si je ne touchais, en finissant, la suscription des édits de Girnar et son pendant à Khâlsi.

Au-dessous du XIII<sup>e</sup> édit, c'est-à-dire dans le milieu de la partie inférieure de l'inscription, il reste à Girnar une fin de ligne dont le commencement a été emporté avec le même morceau du rocher dont la perte a si fortement compromis la XIII<sup>e</sup> tablette. Les caractères encore lisibles sont les suivants :

[illegible]

Va sveto hasti sarvalokasukhâharo<sup>1</sup> nâma.

M. Kern a fort ingénieusement reconnu l'allusion que ces mots font au Buddha. Il suffit de renvoyer à son commentaire (p. 43-44). La perte d'une fraction de la ligne nous empêche d'arriver à une certitude absolue sur le détail, d'ailleurs peu important, de la traduction. Je doute pourtant que *sarvalokasakhāhara* ait pu être considéré précisément comme un nom propre du Buddha. Je me représente que cette ligne accompagnait les traits d'un éléphant qui a dis-

<sup>1</sup> Fac-similé C. °savâlaka°.

paru avec le fragment du rocher, et dont elle formait la légende. Il ne manque probablement pas grand' chose à cette épigraphe, et je propose de traduire, en complétant simplement le pronom : « Cet éléphant blanc est en vérité le bienfaiteur du monde entier. »

Je fonde cette conjecture sur la comparaison de Khâlsi. Là nous trouvons, en tête de la deuxième face du rocher, la représentation d'un éléphant entre les jambes duquel sont gravés ces caractères :

Λ Ε Λ Β

Gajatame.

Éclairés par Girnar, nous traduirons sans hésitation ce superlatif : « l'éléphant par excellence, le grand éléphant ». Il est clair que c'est comme symbole, comme expression du Buddha, que cet éléphant reçoit un pareil titre.

Ce symbole était particulièrement cher aux budhistes de cette époque, car à Dhauli nous le retrouvons encore, accompagnant la copie de nos tablettes<sup>1</sup>.

Ailleurs, à Jaugada, à Khandagiri, paraissent d'autres emblèmes, le Svastika, le Triçûla, peut-être l'Arbre. La signification religieuse des uns et des autres ressort avec évidence de leur rapprochement.

<sup>1</sup> Cf. la description de Kittoe, *Journal As. Soc. of Bengal*, 1838, p. 437, et la planche, dans Hunter, *Orissa*, I, p. 230.



## APPENDICE.

---

Je dois à l'obligeance de M. Burgess la communication récente d'une épreuve photographique prise directement sur les estampages de Girnar. Étant sur une échelle plus grande, elle est généralement plus distincte que les reproductions de l'*Archæological Survey*, et méritait un examen attentif. Il n'en ressort, il est vrai, aucun fait nouveau essentiel pour l'interprétation. Je crois pourtant devoir indiquer ici tous les détails par lesquels elle diffère de ma transcription des fac-similés du *Survey*<sup>1</sup>; quelques-uns ont de l'intérêt, et c'est notre devoir strict de philologue de pousser l'exactitude aussi loin que les matériaux accessibles nous en donnent le moyen.

i<sup>er</sup> édit. — Lignes 10-11, °prāṇā a°. — L. 11, °thāya dvo mo°.

ii<sup>e</sup> édit. — Ligne 2, °pi pracām°.

iii<sup>e</sup> édit. — Ligne 3, °yathā añā°. — L. 4, °ri ca susūsā°.

iv<sup>e</sup> édit. — Ligne 8, °ca papotrā ca°. — L. 10, la forme du caractère qui suit *asīlāsa* me paraît favoriser sérieusement la restitution *ta* que j'ai proposée.

v<sup>e</sup> édit. — Ligne 1, °rājā e°. — L. 2, °tena ya me°, °saṃ-vaṃtakapā°. — L. 5, °ristikapetenikānaṃ°. — L. 7, °bāhirasū°. — L. 8, °sarvatā°, °nisrito tā va°.

vi<sup>e</sup> édit. — Ligne 1, °atikrā(?)taṃ aṃtaraṃ°. — L. 2,

<sup>1</sup> Je me contente de les énumérer; aucun n'apporte d'argument nouveau contre les analyses que j'ai cru devoir proposer.

evaṃ katañ°. — L. 5, °mukhato ā°. — L. 7, °nijhatī va pañ-  
to°. — L. 8, °paṭave°, °toso u°. — L. 11, °sarvalo°.

vii° édit. — Ligne 2, °va kasaṇṭa vi°.

viii° édit. — Ligne 1, °etārisani°. — L. 2, °naṃpiyo piya°,  
°to ayāya saṃbodhiṃ te°. — L. 4, °raṇṇapa(?)ti°, °nasa da-  
sanañ°.

x° édit. — Ligne 2, °va kiti va°. — L. 3, °devānaṃpiya°.

xi° édit. — Ligne 1, °evaṃ āha°. — L. 3, °putrena°. —  
L. 4, la lecture *karu* que j'avais admise est tout à fait hors de  
doute.

xii° édit. — Ligne 2, °dānaṃ va pūje°. — L. 4, °karuṇ°<sup>1</sup>,  
°saṃḍaṃ ca°. — L. 6, °eva sādhu ki°.

xiii° édit. — Ligne 1, °adhunā°, °dhaṃmavāyo°. — L. 4,  
hoti paṭibhāge ce°. — L. 5, °yatra nā°, °ma prasādo yā°. —  
L. 6, °naṃpiyasa . piḍi°. — L. 7, °tānaṃ acha. tiṃ ca°, °dava  
ca°. — L. 9, °ādhapā°, °jāyo savathā°, °jāyo°, °pīti. so sā la-  
dhā sā pīti hoti°. — L. 11, °yaṃ vijayaṃ mā vijatavyaṃ maṃ-  
ñāsa ra(?)sake°.

xiv° édit. — Ligne 1, °priyadaṃ(?)sinā°. — L. 2, °saṃ-  
rvaṃ°. — L. 4, °mādhuratāya kaṃti°, °tatha pa°. — L. 5,  
°asaṃ<sup>2</sup> (?) de°.

<sup>1</sup> Pour *karu*, *haraṃ*, comme un peu plus bas *susūserā* pour *su-  
saṃserā*, *susūseruṃ*.

<sup>2</sup> Cet apparent anusvāra n'est, je pense, qu'un défaut de la pierre,  
absolument comme aux variantes de la ligne 1 et de la ligne 2.